



HAL
open science

Représenter la protohistoire / Se représenter à la protohistoire

Stéphanie Adroit, Alexandre Bertaud, Thomas Le Dreff, Cécile Moulin,
Thibaud Poigt

► To cite this version:

Stéphanie Adroit, Alexandre Bertaud, Thomas Le Dreff, Cécile Moulin, Thibaud Poigt (Dir.). Représenter la protohistoire / Se représenter à la protohistoire. Bibracte EPCC / École européenne de protohistoire de Bibracte. Bibracte EPCC, 4, 156 p., 2021, Collection EEPB –BIBRACTE – Centre archéologique européen, Vincent Guichard, 978-2-490601-06-6. halshs-03262380

HAL Id: halshs-03262380

<https://shs.hal.science/halshs-03262380v1>

Submitted on 12 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

REPRÉSENTER
LA PROTOHISTOIRE
SE REPRÉSENTER
À LA PROTOHISTOIRE

*REPRESENTATIONS OF PROTOHISTORY /
SELF-REPRESENTATIONS IN PROTOHISTORY*

ACTES DES IV^E RENCONTRES DOCTORALES INTERNATIONALES
PROCEEDINGS OF THE 3RD DOCTORAL MEETING OF THE EEPB

ORGANISÉES PAR L'ÉCOLE EUROPÉENNE DE PROTOHISTOIRE DE BIBRACTE :
STÉPHANIE ADROIT, ALEXANDRE BERTAUD, THOMAS LE DREFF, CÉCILE MOULIN, THIBAUD POIGT

REPRÉSENTER
LA PROTOHISTOIRE
/
SE REPRÉSENTER
À LA PROTOHISTOIRE

*REPRESENTATIONS OF PROTOHISTORY
/
SELF-REPRESENTATIONS IN PROTOHISTORY*

ACTES DES IV^e RENCONTRES DOCTORALES
DE L'ÉCOLE EUROPÉENNE DE PROTOHISTOIRE DE BIBRACTE
TENUES LES 12-13 MARS 2018



Sous la direction de

Stéphanie ADROIT, Alexandre BERTAUD, Thomas LE DREFF, Cécile MOULIN, Thibaud POIGT

Collection EEPB – 2
BIBRACTE – Centre archéologique européen
F – 58370 Glux-en-Glenne

2021

Couverture : Chloé MOREAU/Bibracte ; Motifs de la frise peinte du kalathos d'Alcorisa (d'après Atrian, Martínez 1976, Fig. 19)

Adroit et al. 2021 : ADROIT (St.), BERTAUD (A.), LE DREFF (Th.), MOULIN (C.), POIGT (Th.) dir.— *Représenter la protohistoire / Se représenter à la protohistoire – Representations of Protohistory / Self-representations in Protohistory*. Actes des IV^e rencontres doctorales de l'École européenne de protohistoire de Bibracte (12-13 mars 2018). Glux-en-Glenne : Bibracte, 2021, 156 pages, nb. ill. [en ligne] (EEPB, 2) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/EEPB/>

Mots clés : Protohistoire – Représentations – Société – âge du Fer – âge du Bronze

Keywords: Protohistory – Representation – Society – Iron Age – Bronze Age

Directeur de la collection : Vincent GUICHARD

Suivi éditorial : Sébastien DUROST

Contrôle et relecture éditoriale : Chloé Moreau/Bibracte, Marie-Jean Roullière-Lambert, François Schifferdecker

Comité d'organisation des IV^e Rencontres et secrétariat d'édition

Stéphanie ADROIT, Docteure, Université de Toulouse Jean Jaurès UMR 5608 TRACES

Alexandre BERTAUD, Docteur, Université de Bordeaux Montaigne, UMR 5607 AUSONIUS

Thomas LE DREFF, Docteur, Université de Toulouse Jean Jaurès, UMR 5608 TRACES

Cécile MOULIN, Doctorante, Université Lumière Lyon, UMR 5189 HiSoMA

Thibaud POIGT, Docteur, Université de Toulouse Jean Jaurès, UMR 5608 TRACES,

Université de Bordeaux Montaigne, UMR 5607 AUSONIUS, Casa de Velázquez - EHEHI

Comité scientifique des IV^e Rencontres

Anne-Marie ADAM, Professeur émérite, Université de Strasbourg, UMR 7044 ArchiMedE,

Présidente du Conseil scientifique de Bibracte

Philippe BARRAL, Professeur, Université de Franche-Comté, UMR 6249 Chrono-environnement

Loup BERNARD, Maître de Conférences, Université de Strasbourg, UMR 7044 ArchiMedE

Laurent CALLEGARIN, Directeur des études anciennes et médiévales, Casa de Velázquez

Stéphan FICHTL, Professeur, Université de Strasbourg, UMR 7044 ArchiMedE

Alexis GORGUES, Maître de Conférences, Université de Bordeaux Montaigne, UMR 5607 AUSONIUS

Vincent GUICHARD, Directeur général, Bibracte EPCC

Pierre-Yves MILCENT, Maître de Conférences, Université de Toulouse Jean Jaurès, UMR 5608 TRACES

Claude MORDANT, Professeur émérite, Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS

Stefan WIRTH, Professeur, Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS

Relecture scientifique

Anne-Marie ADAM, Philippe BARRAL, Loup BERNARD, Laurent CALLEGARIN, Stéphan FICHTL,

Alexis GORGUES, Vincent GUICHARD, Pierre-Yves MILCENT, Claude MORDANT, Stefan WIRTH

Diffusion/distribution

Bibracte EPCC – Centre archéologique européen

F - 58370 Glux-en-Glenne – e-mail : edition@bibracte.fr

Téléphone : 33 (0) 3 86 78 69 00

Télécopie : 33 (0) 3 86 78 65 70

www.bibracte.fr

Copyright 2021 : Bibracte

ISBN 978-2-490601-06-6

Ouvrages parus dans la collection EEPB

Le Cozanet et al. 2019 : LE COZANET (Th.), MOULIN (C.), NORDEZ (M.) dir.— *Interactions et échanges durant*

la protohistoire – Interactions and exchanges during protohistory, Actes des III^e rencontres doctorales de l'EEPB

(Bibracte, 27-28 mars 2017). Glux-en-Glenne : Bibracte, 2019. [en ligne] (EEPB, 1) : [https://hal.archives-ouvertes.fr/](https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-02307965)

halshs-02307965

AVERTISSEMENT/ PREAMBLE

L'École européenne de Protohistoire de Bibracte (EEPB) est issue d'une initiative prise en 2005, à l'occasion du vingtième anniversaire de la reprise des recherches sur le mont Beuvray. Pendant deux jours, quatre-vingt jeunes chercheurs, pour l'essentiel doctorants, avaient été invités à partager leurs travaux dans la cadre d'un colloque intitulé *Nouvelles perspectives de recherche sur les âges du Fer en Europe*. À la suite de cette première expérience, l'EEPB a formellement vu le jour en 2007 sous forme d'un partenariat entre Bibracte et plusieurs universités (l'École pratique des Hautes Études, l'université de Bourgogne et l'université Lóránd Eötvös de Budapest). Elle s'est fixée alors pour but de favoriser la mise en réseau des enseignements spécialisés en Protohistoire en Europe, en organisant des séminaires de formation intensive. Huit d'entre eux se sont tenus entre 2007 et 2012, à Bibracte et sur différents campus européens, mais la dynamique s'est progressivement essoufflée en raison du grand nombre de formateurs requis par cette formule.

C'est sur l'initiative de plusieurs doctorants qu'une nouvelle formule, plus légère, a été mise en place en 2015 sous le vocable de *Rencontres doctorales de l'EEPB*. L'objectif demeure de favoriser la rencontre d'une génération de chercheurs qui sera amenée à travailler ensemble à l'avenir et de donner à des doctorants la possibilité de mettre en débat leurs travaux.

Les Rencontres sont désormais organisées sur un rythme annuel. Un comité d'organisation de quatre doctorants (environ) qui se renouvelle par moitié chaque année, prend en charge le pilotage complet de l'opération : choix de la thématique de la session à venir, mobilisation du comité scientifique, appel à candidatures, organisation du programme, animation du site internet de l'EEPB (<http://eepb.hypotheses.org>), etc. La logistique est pour l'essentiel prise en charge par Bibracte, tandis que le comité scientifique mobilise des membres de la communauté scientifique sur la base du volontariat. Ce comité se prononce sur les candidatures retenues et le programme ; ses membres animent les sessions des Rencontres et sont mis à contribution pour évaluer les articles soumis à la publication à l'issue de celles-ci. C'est en effet une demande qui a rapidement émané de la communauté d'étudiants et de jeunes chercheurs mobilisés par les Rencontres de pouvoir garder une trace durable des exposés. Les actes de 2015 ont trouvé leur place aux presses d'une université partenaire de l'EEPB (Wilczek *et al.* 2017). Ceux de 2017 (Le Cozanet *et al.* 2019) ont permis de mettre en place une formule que l'on espère durable, sous la forme d'une collection sur support électronique éditée par Bibracte et disponible sur la plateforme HAL – *Archive ouverte en Sciences de l'Homme et de la Société* : <https://hal.archives-ouvertes.fr/EEPB/>.

Le lecteur doit être conscient que les articles réunis dans les actes des Rencontres de l'EEPB ont un statut bien particulier. Il s'agit en effet d'articles courts qui ont vocation de rendre compte de recherches doctorales en cours. C'est un redoutable exercice qui est demandé aux auteurs d'exposer avec concision un aspect d'une recherche dont, parfois, la problématique n'est pas encore totalement stabilisée, qui plus est en respectant (autant que ce peut) la thématique annuelle des Rencontres. Mais c'est aussi un excellent exercice qui doit aider les jeunes chercheurs à clarifier leurs idées. Au final, le comité scientifique a le souci que les contributions exposent la problématique de la recherche doctorale, dans sa globalité ou sous un angle particulier, en relation avec la thématique des Rencontres et/ou l'étude d'un ensemble documentaire significatif. On saura gré aux auteurs d'avoir accepté cette règle difficile.



The *École européenne de Protohistoire de Bibracte* (EEPB) is the result of an initiative taken in 2005, on the occasion of the twentieth anniversary of the resumption of research on Mont Beuvray. For two days, eighty young researchers, mainly doctoral students, were invited to share their work at a conference entitled *New Perspectives on Iron Age Research in Europe*. Following this first experience, the EEPB formally came into being in 2007 as a partnership between Bibracte and several universities (the *École Pratique des Hautes Études*, the University of Burgundy and the Lóránd Eötvös University of Budapest). Its aim was to promote the networking of specialized courses on Bronze Age and Iron Age by organizing intensive training seminars. Eight such seminars were organised between 2007 and 2012, in Bibracte and on various European campuses, but the dynamic gradually lost momentum due to the large number of trainers required by this formula.

It was on the initiative of several doctoral students that a new lighter formula was set up in 2015 under the name of *Rencontres doctorales de l'EEPB* (EPB Doctoral Meetings). The objective remains to encourage the meeting of a generation of researchers who will be working together in the future and to give doctoral students the opportunity to discuss their work.

The *Rencontres* are now organised on an annual basis. An organizing committee of four doctoral students (approximately), half of whom are renewed each year, is in charge of the complete management of the operation: choice of the theme of the upcoming session, mobilization of the scientific committee, call for applications, organization of the program, animation of the EEPB website (<http://eepb.hypotheses.org>), etc. Bibracte takes care of most of the logistics, while the scientific committee mobilizes members of the scientific community on a voluntary basis. This committee decides on the selected applications and the programme; its members lead the sessions of the meetings and are called upon to evaluate the articles submitted for publication at the end of the meetings. It is indeed a request that quickly came from the community of students and young researchers mobilized by the *Rencontres* to be able to keep a lasting record of the presentations. The proceedings of the 2015 Conference have found their way into the press of an EEPB partner university (Wilczek *et al.* 2017). The proceedings of the 2017 Conference (Le Cozanet *et al.* 2019) have made it possible to set up what is hoped will be a lasting formula in the form of an electronic collection edited by Bibracte and available on the HAL platform – *Archive ouverte en Sciences de l'Homme et de la Société*: <https://hal.archives-ouvertes.fr/EEPB/>.

The reader should be aware that the articles collected in the proceedings of the *Rencontres de l'EEPB* have a very special status. They are in fact short articles which are intended to report on current doctoral research. It is a formidable exercise that requires authors to concisely present an aspect of a research project where, sometimes, the problematic has not yet been completely stabilized, and which is moreover in keeping with the annual theme of the *Rencontres* (as far as possible). But it is also an excellent exercise that should help young researchers to clarify their ideas. In the end, the scientific committee is concerned that the contributions should present the issue of the doctoral research, as a whole or from a particular angle, in relation to the theme of the *Rencontres* and/or the study of a significant body of documentation. The authors will be thanked for accepting this difficult rule.

Vincent Guichard

Directeur général de Bibracte

Managing Director of Bibracte

Bibliographie

Le Cozanet *et al.* 2019 : LE COZANET (Th.), MOULIN (C.), NORDEZ (M.) dir.— *Interactions et échanges durant la protohistoire – Interactions and exchanges during protohistory*, Actes des III^e rencontres doctorales de l'EEPB (Bibracte, 27-28 mars 2017). Glux-en-Glenne : Bibracte, 2019. [en ligne] (EEPB, 1) : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-02307965>

Wilczek *et al.* 2017 : WILCZEK (J.), CANNOT (A.), LE COZANET (Th.), REMY (J.) dir.— *Interdisciplinarité et nouvelles approches dans les recherches sur l'âge du Fer – Interdisciplinarity and New Approaches in the Research on the Iron Age*, Actes des I^{ères} Rencontres de l'EEPB (Bibracte, 28-30 avril 2015). Brno : Université Masaryk, 2017 (*Dissertationes Archaeologicae Brunenses Pragensesque, supplementum* ; 4). [en ligne] : <https://digilib.phil.muni.cz/handle/11222.digilib/137944>

Historique des séminaires et rencontres de l'EEPB

- *Archéologie des processus rituels, approches croisées à partir des cultures occidentales du premier millénaire avant J.-C.* (Bibracte, 21 mai - 2 juin 2007)
- *Construire les chronologies de l'âge du Fer* (Budapest, 7-15 juillet 2008)
- *Géoarchéologie et environnement de l'âge du Fer* (Bibracte, 15 au 21 septembre 2008)
- *L'archéologie de l'âge du Fer : formation et développement d'une discipline* (Bibracte, 9-17 février 2009)
- *La romanisation des Gaules et des Germanies* (Mayence, 4-12 mai 2009)
- *Du terrain à l'interprétation. L'archéologie pré- et proto-historique et ses outils méthodologiques, entre choix disciplinaires et expérience personnelle* (Neuchâtel, 30 septembre – 2 octobre 2009)
- *Langues et écritures de l'âge du Fer* (Bibracte, 22 février – 2 mars 2010)
- *Effacer et écrire le passé à l'âge du Fer* (Bibracte, 11-12 octobre 2012)
- *Interdisciplinarité et nouvelles approches dans les recherches sur l'âge du Fer* (I^{ères} Rencontres de l'EEPB, Bibracte, 28-30 avril 2015)
- *[Thématique ouverte]* (II^e Rencontres de l'EEPB, Bibracte, 26-28 avril 2016)
- *Interactions et échanges durant la Protohistoire* (III^e Rencontres de l'EEPB, Bibracte, 27-28 mars 2017)
- *Représentations et images de la protohistoire* (IV^e Rencontres de l'EEPB, Bibracte, 12-13 mars 2018)
- *La transmission à la protohistoire* (V^e Rencontres de l'EEPB, Bibracte, 11-12 mars 2019)
- *Occuper l'espace aux âges du Bronze et du Fer : des sites aux paysages* (VI^e Rencontres de l'EEPB, Bibracte, 9-11 mars 2020)

SOMMAIRE

Introduction	7
Programme des Rencontres	9
Participants	11
Chapitre 1 : Regarder la Protohistoire	13
Axel CAUVIN – Protohistoire méridionale : de la « <i>Gallia Græca</i> » à la Celtique méditerranéenne.	15
Grégory REIMOND – Un helléniste face à la sculpture des Ibères. Quelques réflexions sur les premiers travaux de Pierre Paris (1859-1931) en Péninsule ibérique.	21
Kevin PARACHAUD – Représentations des Galates dans la coroplastie hellénistique en Méditerranée orientale.	33
Chapitre 2 : Représentations iconographiques et symboliques	43
Tony FOUYER – « L'arbre de vie ». Diffusions, traductions et significations d'un motif oriental dans l'Italie des VIII ^e -VI ^e s. av. J.-C.	45
Miriam ALBA LUZÓN – <i>Symbolic space of representation: the Iberian Sculpture of El Macalón (Nerpio, Albacete, Spain)</i>	53
Manon VALLÉE – Du naturalisme à la métamorphose. Réflexions autour de quelques représentations d'oiseaux associés aux bovidés	59
Michaël SEIGLE – <i>An unexpected bird in southeastern Gaul: about a ceramic from Le Pègue (Drôme, France)</i>	65
Léonard DUMONT – Fonction et utilisation des épées à poignée métallique à l'âge du Bronze. Le point de vue technique	71
Chapitre 3 : Représentations du monde	77
Pierre PÉFAU – Camuniens et archéologues au Valcamonica. Regards croisés sur l'architecture protohistorique	79
Florian COUDERC – Modéliser l'évolution des territoires. Les occupations du Val d'Allier (Auvergne, France) de l'âge du Bronze au premier âge du Fer.....	87

Chapitre 4 : Représentations sociales et politiques	97
Marilou NORDEZ – La parure de l'âge du Bronze moyen : support, instrument et vecteur de représentation.....	99
Andrew W. LAMB – <i>Dressing the dead: Dress fittings in the Later Pre-Roman British Iron Age and their use in burial rites</i>	107
Elsa DESPLANQUES – L'usage de textiles dans les sépultures en urne métallique au I ^{er} millénaire av. J.-C. : un moyen de représenter la mort et le mort	115
Thimo BRESTEL – <i>A Staging of Power: The Late Hallstatt Burial Mound of Hochdorf</i>	121
Charlotte SACILOTTO – Les élites et communautés ibères vues par elles-mêmes : à propos de vases peints de la vallée de l'Ebre	129
Emmanuelle MEUNIER – Contribution de l'archéologie minière à la connaissance des sociétés du second âge du Fer du sud-ouest de la Gaule	137
Laura ALVAREZ – Se voir durant la Protohistoire. Les miroirs en bronze dans le Bassin méditerranéen du XVI ^e au VIII ^e s. av. J.-C.	145
Clara FLORES BARRIO – Défense, symbole et frontière : les murailles ibériques comme représentations de la communauté. Le cas de l' <i>oppidum</i> de Peñarrubia (Elche de la Sierra, Albacete)	151

INTRODUCTION

Les *Rencontres doctorales de l'École Européenne de Protohistoire de Bibracte* ont pour ambition de rassembler chaque année, autour d'une thématique différente, doctorants et post-doctorants travaillant sur l'âge du Bronze et l'âge du Fer à travers l'Europe. Pour cette quatrième édition, les trente-trois participants ont été conviés à venir présenter leurs recherches autour du thème « *Représenter la protohistoire / Se représenter à la protohistoire* », dont la formulation ouvrait d'entrée de jeu à deux approches complémentaires. Il s'agissait tout d'abord, et prioritairement, d'aborder les représentations du monde telles que les concevaient les peuples de la Protohistoire. La possibilité était également laissée aux communicants de débattre des représentations modernes de la Protohistoire dans une perspective d'histoire des mentalités et d'histoire des sciences.

La représentation du monde, des autres et de soi-même, est grandement façonnée par le contexte culturel des acteurs de ce questionnement tout en étant sujette à la subjectivité. Ceci se traduit dans le registre archéologique par des productions matérielles et esthétiques, jusque dans l'organisation du paysage. La documentation archéologique peut donc être mobilisée dans toute sa diversité pour illustrer cette thématique : productions techniques, modalités de production et d'échange, formes d'occupation du sol et de l'habitat, pratiques funéraires, etc. Dans la sphère culturelle et culturelle, particulièrement mobilisée par les exposés, ont été examinées les représentations symboliques, leurs significations et persistance dans le temps et l'espace. La perception du temps et de l'espace est elle-même affaire de constructions sociales et de représentations culturelles des sociétés. La perception de l'espace peut être analysée à travers différentes manifestations matérielles : regroupement en agglomérations, fortification des espaces habités, implantation de structures funéraires pérennes, rassemblement autour de lieux de culte, etc.

La seconde approche, tout autre, concerne la manière dont le chercheur, et plus largement l'homme d'aujourd'hui, conçoit les sociétés du passé à travers les faits archéologiques et comment il partage ses conceptions avec ses contemporains. Ces représentations sont influencées par les différents courants de pensée en sciences humaines et sociales et plus simplement par l'air du temps, tant le regard que nous portons sur le passé est conditionné par les préoccupations de notre époque ; elles ne sont donc pas figées, mais en permanence recomposées.

Les différentes pistes de recherche abordées par les auteurs de ce recueil amènent à réfléchir sur la portée de ces représentations à une échelle européenne, avec l'ambition de comprendre plus finement les sociétés protohistoriques. Nous espérons avoir contribué à ouvrir les débats sur ces thèmes et nous nous félicitons de la qualité des présentations et des discussions qui les ont accompagnées. Nous remercions particulièrement les 18 communicants qui ont bien voulu contribuer à ce recueil par un article. Notre gratitude va aussi à tous les participants et au comité scientifique pour son implication à toutes les étapes du projet : définition de la thématique des rencontres, organisation et animation des séances, enfin relecture et évaluation des contributions de ce recueil. Nous remercions tout particulièrement la Casa de Velázquez et son directeur des études anciennes et médiévales Laurent Callegarin pour son soutien et sa participation à ces Rencontres, de même que l'ensemble des partenaires scientifiques des Rencontres, laboratoires, universités, Association française pour l'Étude de l'Âge du Fer, Association pour la Promotion des Recherches sur l'Âge du Bronze. Merci enfin à l'ensemble de l'équipe de Bibracte pour son accueil et sa disponibilité, en particulier à Anne-Marie Adam, présidente de son conseil scientifique, Vincent Guichard, directeur général, Pascal Paris, Annick Novak et Sébastien Durost.



The Doctoral Meetings of the *École européenne de Protohistoire de Bibracte* (EEPB) aim to bring together each year, around a different theme, doctoral and post-doctoral students working on the Bronze Age and the Iron Age across Europe. For this fourth edition, the thirty-three participants were invited to present their research on the theme "Representations of Protohistory / Self-representations in Protohistory", the formulation of which opened up two complementary approaches from the outset. First and foremost, the aim was to address the representations of the world conceived by the peoples of protohistory. The communicants were also given the opportunity to discuss modern representations of protohistory from the perspective of the history of mentalities and the history of science.

The representation of the world, of others and of oneself, is largely shaped by the cultural context of the actors of this questioning while being subject to subjectivity. This is reflected in the archaeological register by material and aesthetic productions and even in the organisation of the landscape. Archaeological documentation can therefore be mobilised in all its diversity to illustrate this theme: technical productions, production and exchange patterns, forms of land use and housing, funeral practices, etc. In the cultural and religious sphere, particularly mobilised by the contributions, symbolic representations, their meanings and persistence in time and space were examined. The perception of time and space is itself a matter of social constructions and cultural representations of societies. The perception of space can be analysed through different material manifestations: grouping in agglomerations, fortification of inhabited spaces, establishment of perennial funeral structures, gathering around places of worship, etc. The perception of time and space is itself a matter of social constructions and cultural representations of societies.

The second approach, quite different, concerns the way in which the researcher, and more broadly the man of today, conceives of past societies through archaeological facts and shares his conceptions with his contemporaries. These representations are influenced by the different currents of thought in the human and social sciences and, more simply, by the air of the times, as our view of the past is conditioned by the preoccupations of our day; they are therefore not fixed, but constantly recomposed.

The various lines of research addressed by the authors of this volume lead us to reflect on the scope of these representations on a European scale with the ambition of understanding protohistoric societies in greater detail. We hope that we have contributed to opening the debates on these themes and we are pleased with the quality of the presentations and the discussions that accompanied them. We particularly thank the 18 colleagues who kindly contributed with an article. Our gratitude also goes to all the participants and to the scientific committee for their involvement at all stages of the project: definition of the themes of the meetings, organization and facilitation of the sessions, and finally, proofreading and evaluation of the contributions in this collection. Special thanks go to the Casa de Velázquez and its Director of Ancient and Medieval Studies Laurent Callegarin for his support and participation in these meetings, as well as to all the scientific partners of the meeting, laboratories, universities, the *Association française pour l'Étude de l'Âge du Fer* (AFEAF) and the *Association pour la Promotion des Recherches sur l'Âge du Bronze* (APRAB). Finally, we would like to thank the whole Bibracte team for its welcome and availability, in particular Anne-Marie Adam, president of its scientific committee, Vincent Guichard, general manager, Pascal Paris, Annick Novak and Sébastien Durost.

**Stéphanie ADROIT, Alexandre BERTAUD,
Thomas LE DREFF, Cécile MOULIN, Thibaud POIGT**
Organisateurs des IV^e Rencontres de l'EEPB et éditeurs de ce volume
Organizers of the IV^e meeting of EEPB and editors of this volume

PROGRAMME DES RENCONTRES

LUNDI 12 MARS

- Laurent CALLEGARIN et Vincent GUICHARD – Introduction

SESSION 1

REGARDER LA PROTOHISTOIRE

Chairwoman : Anne-Marie ADAM

- Axel CAUVIN – Protohistoire méridionale : de la « *Gallia Græca* » à la Celtique méditerranéenne
- Grégory REIMOND – Du présent vers le passé, de l'Occident vers l'Orient : un voyage dans les Espagnes de Pierre Paris (1859-1931)
- Kevin PARACHAUD – Le *thureos* et la représentation des Celtes dans l'art hellénistique

SESSION 2

REPRÉSENTATIONS ICONOGRAPHIQUES ET SYMBOLIQUES

Chairwoman : Nathalie GINOUX

- Tony FOUYER – « L'arbre de vie ». Diffusions, traductions et significations d'un motif oriental dans l'Italie des VIII^e -VI^e siècles av. J.-C.
- Yann LORIN – Relations iconographiques entre l'art rupestre et l'art mobilier : quels apports pour l'interprétation de la Protohistoire en Europe ?
- Miriam ALBA LUZÓN – *Espacios simbólicos de representación: las esculturas ibéricas de El Macalón (Nerpio, Albacete, España)*
- Manon VALLÉE – De la métamorphose au naturalisme : réflexions et analyses autour de représentations d'oiseaux

POSTERS

- Michaël SEIGLE – Le monde ailé des Gaulois
- Léonard DUMONT – L'épée, arme et symbole. Le point de vue technique sur les fonctions des épées à poignée métallique de l'âge du Bronze

SESSION 3

REPRÉSENTATIONS DU MONDE

Chairman : Loup BERNARD

- Pierre PÉFAU – Camuniens et archéologues au Valcamonica : regards croisés sur l'architecture protohistorique
- Octavio TORRES GOMARIZ – *La cultura arquitectónica postalayótica (islas Baleares, España): representación social de la población insular a través de su arquitectura (siglos VI – II a.C.)*

- **Marine RODÉ** – Se (re)présenter les sociétés du premier âge du Fer : l'exemple de l'habitat rural alsacien
- **Florian COUDERC** – Se représenter l'évolution des territoires de l'âge du Bronze au premier âge du Fer. Cas d'étude à partir des occupations du Val d'Allier (Puy-de-Dôme, sud Allier, France)

MARDI 13 MARS

SESSION 4

REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET POLITIQUES

Chairman : Alexis GORGUES

- **Marilou NORDEZ** – La parure de l'âge du Bronze moyen : support, instrument et vecteur de représentations
- **Andrew LAMB** – *Pins, Fibulae and Shrouds: Regional patterns of dress fittings in Iron Age Britain, with particular reference to the burial record*
- **Julia Katarina KRAMBERGER** – *Spinners and Weavers in Early Iron Age Graves in eastern Croatia*
- **Fileš MISLAV** – *Violence and warfare in Croatian Iron age*
- **Elsa DESPLANQUES** – L'usage des textiles dans les pratiques funéraires : une représentation de la mort de l'individu. Le cas des crémations en urne métallique en Europe, au 1^{er} millénaire av. J.-C.
- **Katarzyna SKOWRON** – *Skeletal graves with stone constructions from Poland and Ukraine during the Early Iron Age – sources and interpretations*

Chairman : Pierre-Yves MILCENT

- **Marta RAVKIN** – *New Insights about Burial Practices during the Early Iron Age in the Southern Carpathian Basin*
- **Thimo BRESTEL** – *The Staging of Power: The architecture of the Late Hallstatt Burial Mound of Hochdorf*
- **Charlotte SACILOTTO** – Les représentations politiques et sociales à travers le « contrôle » de la production et la diffusion du mobilier céramique
- **Emmanuelle MEUNIER** – Portraits de mines, reflets des communautés minières. La contribution de l'archéologie minière à la connaissance des sociétés du second âge du Fer du sud-ouest de la Gaule

POSTERS

- **Laura ALVAREZ** – Se voir durant la Protohistoire. État de la recherche sur les miroirs en bronze dans le Bassin méditerranéen du XVI^e au VI^e s. av. n. è.
- **Katinka ZIPPER** – Identités et groupes culturels du « territoire luxembourgeois » au cours du 1^{er} millénaire avant J.-C. Analyse des mobiliers funéraires et domestiques du Bronze final au début du second âge du Fer
- **Clara FLORES BARRIO** – *Defensa, símbolo y frontera: las murallas ibéricas como representación de la comunidad. El caso del oppidum de Peñarubia (Elche de la Sierra, Albacete)*

CONCLUSION DES RENCONTRES

Chairman : Claude MORDANT

PARTICIPANTS

COMITÉ D'ORGANISATION

Stéphanie ADROIT

Docteure, Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES

Alexandre BERTAUD

Docteur, Université de Bordeaux Montaigne
UMR 5607 AUSONIUS

Cécile MOULIN

Doctorante, Université Lumière, Lyon
UMR 5189 HiSoMA

Thomas LE DREFF

Docteur, Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES

Thibaud POIGT

Docteur, Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES et Université de Bordeaux
Montaigne, UMR 5607 AUSONISUS,
Casa de Velázquez - EHEHI

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Anne-Marie ADAM

PR émérite, Université de Strasbourg
UMR 7044 ArcHiMedE

Philippe BARRAL

PR, Université de Franche-Comté
UMR 6249 Chrono-environnement

Loup BERNARD

MCF, Université de Strasbourg
UMR 7044 ArcHiMedE

Stéphan FICHTL

PR, Université de Strasbourg
UMR 7044 ArcHiMedE

Alexis GORGUES

MCF, Université de Bordeaux Montaigne
UMR 5607 AUSONIUS

Vincent GUICHARD

dir. EPCC Bibracte

Pierre-Yves MILCENT

MCF, Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES

Claude MORDANT

PR émérite, Université de Bourgogne
UMR 6298 ARTEHIS

Stefan WIRTH

PR, Université de Bourgogne
UMR 6298 ARTEHIS

COMITÉ DE LECTURE

Anne-Marie ADAM

PR émérite, Université de Strasbourg
UMR 7044 ArcHiMedE

Philippe BARRAL

PR, Université de Franche-Comté
UMR 6249 Chrono-environnement

Loup BERNARD

MCF, Université de Strasbourg,
UMR 7044 ArcHiMedE

Laurent CALLEGARIN

Directeur des études époque ancienne et médiévale
Casa de Velázquez - EHEHI

Stéphan FICHTL

PR, Université de Strasbourg
UMR 7044 ArcHiMedE

Alexis GORGUES

MCF, Université de Bordeaux Montaigne
UMR 5607 AUSONIUS

Vincent GUICHARD

dir. EPCC Bibracte

Pierre-Yves MILCENT

MCF, Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES

Claude MORDANT

PR émérite, Université de Bourgogne
UMR 6298 ARTEHIS

Stefan WIRTH

PR, Université de Bourgogne
UMR 6298 ARTEHIS

INTERVENANTS

Miriam ALBA LUZÓN

Instituto de Historia (IH) del Centro de Ciencias
Humanas y Sociales (CCHS) Consejo Superior
de Investigaciones Científicas (CSIC)
miriam.alba@cchs.csic.es

Laura ALVAREZ

Université Libre de Bruxelles
CREA-Patrimoine, co-tutelle Université de Paris
1-Panthéon Sorbonne (UMR7041 ArScAn)
alvarez.laura@live.be

Thimo BRESTEL

Landesamt für Denkmalpflege Baden-Württemberg
thimbrestel@icloud.com

Axel CAUVIN

Aix Marseille Université, Centre Camille Jullian,
Aix-en-Provence
cauvin@mmsch.univ-aix.fr

Florian COUDERC

Université Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES
Équipe RHAdAMANTE
florian.couderc@hotmail.fr

Elsa DESPLANQUES

Université Paris 4 Sorbonne
UMR 8167 - Orient et Méditerranée
elsasophie.desplanques@gmail.com

Léonard DUMONT

Universiteit Gent,
Université de Bourgogne-Franche-Comté
UMR 6298 ARTEHIS
leonard.dumont@ugent.be

Clara FLORES BARRIO

Universidad Autónoma de Madrid
clarafloba@gmail.com

Tony FOUYER

Université de Bourgogne Franche-Comté
UMR ARTEHIS 6298
t.fouyer@outlook.fr

Julia Katarina KRAMBERGER

University of Zagreb
jul.kramberger@gmail.com

Andrew W. LAMB

University of Leicester
andrew.lamb.correspondence@gmail.com

Yann LORIN

Inrap, Université de Lille 3
UMR 8164 HALMA
yann.lorin@inrap.fr

Emmanuelle MEUNIER

Casa de Velázquez - EHEHI
Université Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES
emmanuelle_m@hotmail.fr

Fileš MISLAV

University of Zagreb
mfslav@gmail.com

Marilou NORDEZ

ANR-DFG CELTIC GOLD
Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES
marilou.nordez@gmail.com

Kevin PARACHAUD

Université de Limoges, EA 4270 CRIHAM
Université de Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES
Kevin.parachaud@unilim.fr

Pierre PÉFAU

Université Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES
pierrepefau@gmail.com

Marta RAVKIN

University of Zagreb, Faculty of Humanities
and Social Sciences, Department of Archaeology
martarakvin@gmail.com

Grégory REIMOND

Université Toulouse Jean Jaurès, PLH-ERASME
Allocataire de recherche, Casa de Velázquez, (EHEHI)
gregory.reimond@casadevelazquez.org

Marine RODÉ

Université de Strasbourg
UMR 7044 ArcHiMedE
marinerode7@gmail.com

Charlotte SACILOTTO

Université Toulouse Jean Jaurès
UMR 5608 TRACES
sacilotto.c@gmail.com

Michaël SEIGLE

Université de Lyon
UMR 5189 HiSoMA
michaëlseigle@orange.fr

Katarzyna SKOWRON

University of Rzeszów, Institute of Archaeology
katarzyna.joanna.skowron@gmail.com

Octavio TORRES GOMARIZ

Universidad de Alicante
Instituto Universitario de Investigación en Arqueología
y Patrimonio Histórico (INAPH)
octavio.torres@ua.es

Manon VALLÉE

Lettres - Sorbonne Université
Centre André Chastel - UMR 8150
manon.vallee@gmail.com

Katinka ZIPPER

Université de Luxembourg
Université de Franche-Comté
UMR 6249-CNRS UFC
archéologue-céramologue Archeodunum France
katinka.zipper@gmail.com

CHAPITRE 1

REGARDER
LA PROTOHISTOIRE

PROTOHISTOIRE MÉRIDIONALE :

DE LA "GALLIA GRÆCA" À LA CELTIQUE MÉDITERRANÉENNE



SOUTHERN PROTOHISTORY: FROM "GALLIA GRÆCA" TO MEDITERRANEAN CELTIC

Axel CAUVIN

Chercheur associé

Aix Marseille Université, CCJ, Aix-en-Provence

cauin@mmsch.univ-aix.fr

INTRODUCTION

La Gaule méridionale, qui s'étend des Pyrénées aux Alpes, est un espace riche d'événements historiques et de vestiges archéologiques. Ces derniers ont fait l'objet de nombreuses fouilles et de publications qui améliorent la connaissance globale au profit de visions et d'interprétations multiples. Passant d'un statut de région spectatrice à actrice de ses changements, la représentation du sud de la France n'a cessé d'osciller entre différentes interprétations dépendantes des sources employées. Si la première perception fut bâtie principalement sur la base des textes, la seconde associe de nombreuses informations issues d'une archéologie pluridisciplinaire.

Au regard de ce constat, comment ce changement s'est-il opéré? Comment ce basculement interprétatif s'est-il effectué et comment a-t-il permis d'offrir de nouvelles lectures des données archéologiques?

L'évolution de cette perception peut être découpée en trois phases : une phase de (re)découverte, une phase hellénisante et une phase "celto-méditerranéenne".

1 • PHASE 1 : LA (RE)DÉCOUVERTE DU PASSÉ PRÉROMAIN : L'OMBRE DE MARSEILLE

Dans un premier temps, l'espace méridional n'apparaît pas distinctement et reste lié aux découvertes de l'Antiquité classique, notamment durant la Renaissance (Roure 2004, p. 72). Les arts sont les premiers relais de ces découvertes ; ils sont les supports des récits mythologiques et des épopées historiques (Vlad 2011).

L'Histoire générale du Languedoc

Une étape marquante remonte au début du XVIII^e s. avec la rédaction par deux pères bénédictins, Claude Devic et Joseph Vaissète, de *l'Histoire générale du Languedoc* (Devic, Vaissète 1730). Ce travail, qui rencontre un franc succès avec de nombreuses rééditions, retrace l'histoire de la région jusqu'en 1643.

Néanmoins, pour la période protohistorique, les auteurs écrivent uniquement l'histoire événementielle des populations locales, désignées comme celtiques, au travers d'un filtre méditerranéen. Dans cette "première

époque", Marseille est, dès les premières lignes, la voisine essentielle des Celtes. Elle joue un rôle primordial dans l'histoire de ces populations et le texte est parsemé de mentions évoquant l'importance civilisatrice de la cité (p. 1-5). Son action est majeure sur l'ensemble des aspects de la société et les nouveautés techniques, urbanistiques, sociales ou culturelles, viennent de la Méditerranée par son biais (p. 624). Aux yeux de ces premiers chercheurs, ces contacts privilégiés ont permis aux régions méridionales d'emprunter une trajectoire historique différente du reste de la Gaule.

Le parti de l'ouvrage est de faire l'éloge du Languedoc, objectif bien visible dans la préface (p. VII). Les peuples passés doivent être à l'image de cette glorieuse région puisqu'il s'agit des prédécesseurs des Languedociens. Ce mythe de la continuité entre Celtes et Languedociens transparait dans la tournure « *nos Tectosages* », employée de manière assez récurrente au fil du texte.

De la passivité à la civilisation

Le début du XIX^e s. ne rompt pas avec cette vision, c'est notamment le cas dans l'ouvrage d'Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois* (Thierry 1828), bien accueilli et réédité au moins huit fois en à peine une quarantaine d'années. Une fois encore, l'action civilisatrice de Marseille y est soulignée (p. VII) ; ce sont les contacts répétés avec les populations méditerranéennes qui créent la singularité de la Gaule méridionale et la détachent peu à peu de la Gaule continentale.

Cette analyse entraîne un désintérêt pour l'étude des populations locales en tant que telles. En outre, la période du second âge du Fer est le théâtre de nombreux événements rapportés par les sources historiques, comme la Deuxième guerre punique. Ce conflit, marqué par des personnalités historiques fortes comme Hannibal, cristallise l'attention de l'historien. La lecture de la table des matières indique d'emblée l'importance prise par ce personnage et la traversée de la Transalpine du général carthaginois fait l'objet, dans le chapitre VIII, de nombreuses mentions qui occultent complètement les populations locales.

Ces deux premiers ouvrages proposent ainsi une vision singulière de la Gaule méridionale, caractérisée par des contacts répétés et anciens avec les populations méditerranéennes. L'importance de Marseille est essentielle dans ce schéma puisqu'elle est le vecteur civilisateur à l'origine du détachement de la Gaule méridionale des régions septentrionales.

2 • PHASE 2 : DES GAULOIS PHILHELLÈNES

Cette seconde séquence débute, au début du XX^e s., avec *l'Histoire de la Gaule* de Camille Jullian, éditée à

partir de 1908, qui marque un tournant méthodologique. Abandonnant l'histoire événementielle des anciens chercheurs, l'auteur propose un plan thématique qui essaie de se détacher du filtre méditerranéen. Bien que le terme d'hellénisation n'apparaisse jamais, il effectue, grâce aux données textuelles, de nombreux parallèles entre Grecs et Gaulois à travers une vision romantique. Il souligne les qualités de la langue, de la poésie, du système de mesure des Gaulois, en les rapprochant de celles des Grecs (Jullian 1920, p. 380, 395). Il ajoute que les Gaulois fréquentent les écoles de *Massalia*, affichant ainsi leur philhellénisme (p. 551-552) et faisant de cette cité le vecteur principal de l'hellénisation de la Gaule (p. 179). Ces considérations ne sont pas anodines, car elles font rejaillir sur les populations protohistoriques les qualités des Grecs que le chercheur admire ; elles offrent un passé glorieux à la nation française dans un but patriotique, voire nationaliste.

Le point de vue des historiens modernes tels que Jullian est évidemment conditionné par leur contexte historique et par les sources qu'ils ont utilisées : le philhellénisme et l'éducation des populations gauloises émanent de plusieurs mentions de Strabon (IV, 4, 6 ; 1, 5). La question de l'importance de Marseille dans la diffusion de la culture grecque est un topos provenant principalement du *Pro Flacco* (23, 63) de Cicéron, dans lequel il loue les institutions massaliètes. Cette occurrence s'insère d'ailleurs dans une littérature latine particulièrement élogieuse de la cité grecque alors décrite comme la dernière représentante de la culture hellénique (Colin Bouffier 2009, p. 50-51).

La séparation du sud avec le reste de la Gaule s'opère en partie avec les sources littéraires antiques, notamment en raison de la présence de *Massalia*. Les historiens se sont ensuite emparés de cette singularité pour produire un discours favorable au rôle de l'hellénisation.

Le début du XX^e s. voit aussi l'émergence d'une archéologie méridionale protéiforme, dont les premiers intervenants sont autant des amateurs éclairés que des universitaires aux approches variées, originales et parfois assez modernes (Garcia 2000). La question de l'hellénisation interpelle également de nombreux archéologues, et Marseille y apparaît comme un acteur principal. Ce concept sera pris en compte dans l'étude de matériaux divers dont la céramique, notamment dans l'article de Paul Jacobsthal et J. Neuffer paru en 1933 : *Gallia Græca : recherches sur l'hellénisation de la Provence*. Après avoir réalisé un catalogue du mobilier céramique grec présent en Gaule méridionale, les auteurs proposent l'image d'un sud de la France particulièrement hellénisé en prenant évidemment l'exemple de *Glanum* (Saint-Rémy-de-Provence). Ils soulignent le caractère "hybride" de cette civilisation en associant les concepts d'hellénisation et de romanisation (Jacobsthal, Neuffer 1933, p. 64).

L'intérêt porté à l'hellénisation atteint son apogée avec Fernand Benoit (1965), qui la décrit comme une zone d'influence marseillaise, un espace plus ou moins bien défini, sur lequel des productions grecques sont repérées en abondance. Telle qu'il la conçoit, l'hellénisation est plus économique et commerciale que culturelle ; elle repose sur une structuration du littoral avec différents comptoirs permettant une multiplication des échanges avec les Gaulois (Benoit 1965, p. 217-218). Pour lui, la conquête romaine et la création de la *Provincia* n'entérinent qu'une division déjà effective entre Gaule chevelue et méditerranéenne.

Parallèlement, l'hellénisation s'imisce dans la terminologie, comme on le voit dans le domaine de l'architecture. À *Glanum*, *prytanée*, *agora*, *bouleuterion*, *temenos*, sont autant de vocables – lourds de signification et conditionnant les interprétations postérieures – appliqués à des structures dont l'identification est souvent difficile. C'est également le cas à Saint-Blaise, *oppidum* situé sur les rives de l'étang de Berre, qui voit, en plus, sa chronologie calquée sur celle en cours en Méditerranée, avec la distinction de trois étapes : archaïque, classique et hellénistique (Rolland 1964). Si la mise en place de cette division n'est pas choquante au milieu du siècle, il est en revanche discutable qu'elle soit encore défendue en 1982 par Bernard Bouloumié (1982) : « *Pour différentes raisons (abondance des importations, urbanisation et fortification, etc.), Saint-Blaise ne se présente pas comme un oppidum du type indigène habituel. [Le site est] très fortement marqué par ses contacts avec les civilisations classiques, grecques et étrusques. Aussi est-on fondé à utiliser les mêmes dénominations archaïque, classique, hellénistique* ».

Cet argument apparaît peu pertinent puisqu'on pourrait autant l'appliquer à d'autres sites comme Mailhac ou Pech Maho (Sigeac). En effet, ces deux gisements, largement explorés à partir de la deuxième moitié du XX^e s. (Louis, Taffanel 1960 ; Gailledrat, Solier 2004), ont révélé des contacts précoces avec la Méditerranée sans qu'une périodisation exogène ne soit employée. Mailhac est même devenu le site éponyme de la chronologie méridionale en usage jusqu'à celle établie par M. Py en 1993.

Par la suite, le concept d'hellénisation est associé à celui de romanisation durant la seconde moitié du XX^e s. Le succès de cette dernière, au cours du II^e-I^{er} s. av. J.-C., serait dû à cette étape préparatoire d'hellénisation du sud de la France (Gros 1992). Dans ce schéma explicatif, les Gaulois méridionaux apparaissent tiraillés entre ces deux processus, hellénisation et romanisation ; les sociétés protohistoriques locales, dont les évolutions sont envisagées uniquement par le prisme méditerranéen, resteraient passives.

3 • PHASE "CELTO-MÉDITERRANÉENNE"

Nouvelles méthodes

Au cours de la première moitié du XX^e s., les chercheurs ont encore une formation plutôt classique, ayant généralement suivi le cursus idéal de l'époque : l'École normale supérieure, l'agrégation, puis les écoles françaises à l'étranger, à l'instar de C. Jullian. D'autres suivent les cours de l'École Pratique des Hautes Études avant d'entrer à l'École française de Rome ; c'est notamment le cas de F. Benoit ou de B. Bouloumié. La compréhension des textes antiques et leur critique apparaissent comme une nécessité impérieuse, conduisant les chercheurs à se détourner des renouvellements méthodologiques qui ébranlent alors les historiens français de ce siècle (Roure 2004, p.106-112).

À partir des années 1970, une nouvelle génération d'archéologues – aux formations plus variées et souvent moins imprégnées de culture classique – développe de nouveaux outils qui changent parfois radicalement la perception du passé. À titre d'exemple, les premières études sur les céramiques grecques en contexte gaulois ne prenaient pas en compte la totalité des ensembles et de fait, la vision finale était biaisée puisque seules les importations grecques étaient conservées et analysées, comme à Ensérune (Dubosse 2007). L'introduction de comptages systématiques et exhaustifs et la généralisation des fouilles stratigraphiques permettent alors d'évaluer à leur juste mesure les productions méditerranéennes et leur place dans les faciès régionaux.

Les approches ethnoarchéologiques ont également nuancé les interprétations de la génération précédente. Le vin a par exemple été réintégré dans des modes de consommation propres aux sociétés gauloises, distincts des pratiques grecques (Dietler 2001). Dans le même temps, les concepts d'hellénisation et de romanisation sont reconsidérés en insistant sur le fait qu'ils incluent un rôle actif des communautés réceptrices de l'influence gréco-romaine et différencié selon les spécificités de chacune d'entre elles (par exemple : Le Roux 2004, p. 281-311).

Affirmation celtique

Parallèlement, la question, extrêmement complexe, de l'identité culturelle des sociétés méridionales reste une préoccupation très forte – voire même accrue – des chercheurs. Si l'on envisageait auparavant l'arrivée de populations septentrionales celtiques au cours du III^e s. av. J.-C., qui venaient supplanter un substrat ligure, ces théories ont été progressivement abandonnées au profit de l'hypothèse de l'existence ancienne d'une identité celtique méridionale (Py 2003). Que ce soit dans l'onomastique (Bats 2004), avec l'inhumation des

périnataux (Dedet 2008) ou encore dans les pratiques des têtes coupées (Roure, Pernet 2011), différentes observations archéologiques effectuées dans l'espace méridional témoignent d'affinités avec les zones septentrionales. De fait, l'identité celtique de ce domaine méridional – même si elle demeure discutée – est clairement défendue par beaucoup de chercheurs et on se refuse maintenant à voir cette région comme un espace périphérique à l'entité celte (Duval *et al.* 1990, Bernard 2003).

CONCLUSION

L'originalité des régions méridionales vis-à-vis du reste du territoire gaulois a très tôt été soulignée à partir des données textuelles anciennes qui mettent en lumière les contacts précoces et répétés avec les populations des rivages de la Méditerranée. Cette image livrée par les sources antiques est mise en exergue par les premiers historiens modernes qui accentuent le trait en considérant Marseille comme un vecteur civilisationnel essentiel. Par la suite, C. Jullian, puis F. Benoit et H. Rolland, caractérisent davantage ces contacts et développent le concept d'hellénisation. C'est à partir des années 1970, avec l'arrivée de nouveaux chercheurs et d'autres méthodes que les anciens concepts ont été

progressivement amendés puis délaissés et que de nouvelles grilles de lecture ont conduit à une requalification du caractère celtique de cet espace (Py 2003, 2012 ; Garcia 2014).

Enfin, même si cela n'a pas été abordé ici, le contexte politique de rédaction de ces études et les idéologies des chercheurs jouent probablement un rôle dans l'histoire de cette perception. Que ce soit le nationalisme de C. Jullian (Colloque de Lyon 1988), ou les accointances avec l'extrême droite de F. Benoit (Meyran 2009), ces éléments ont évidemment une influence, dont il est difficile d'apprécier la portée. Un exemple fameux de la prégnance du cadre géopolitique est bien visible dans la dédicace de Jean-Jacques Hatt de son *Histoire de la Gaule romaine* paru en 1959 :

« À LA MÉMOIRE DES RÉSISTANTS DE GERGOVIE
ceux de 52 av. J.-C., qui repoussèrent les légionnaires
de César, ceux de 1940 à 1945, dont l'enthousiasme et le
sacrifice contribuèrent à la libération de la France. »

Ainsi, la perception de la Gaule méridionale a clairement fluctué au cours des siècles et il est aujourd'hui nécessaire d'avoir conscience de ces multiples lectures qui façonnent également nos propres interprétations.

BIBLIOGRAPHIE

- Bats 2004** : BATS (M.). — Grec et gallo-grec : Les graffites sur céramique aux sources de l'écriture en Gaule méridionale (II^e-I^{er} s. av. J.-C.). *Gallia*, 61, 2004, p. 7-20.
- Benoit 1965** : BENOIT (F.). — *Recherches sur l'hellénisation du midi de la Gaule*. Aix-en-Provence : Orphys, 1965, 335 p.
- Bernard 2003** : BERNARD (L.). — *Confrontation de deux régions de l'Europe celtique à l'âge du fer : les cas de la Provence et du Baden-Wurtemberg*. Aix-en-Provence : Université de Provence, 2003. 748 p. (Thèse de doctorat).
- Bouloumié 1982** : BOULOUMIÉ (B.). — *Recherches stratigraphiques sur l'oppidum de Saint-Blaise (B.d R.)*. Avignon : Revue archéologique Sites, 1982, 195 p.
- Collin Bouffier 2009** : COLLIN BOUFFIER (S.). — Marseille et la Gaule avant la conquête romaine. *Pallas*, 80, 2009, p. 35-60.
- Colloque de Lyon 1988** : *Camille Jullian, l'histoire de la Gaule et le nationalisme français*. Actes du colloque organisé à Lyon le 6 décembre 1988. Lyon : PUL, 1991, 162 p.
- Dedet 2008** : DEDET (B.). — La mort du nouveau-né et du nourrisson dans le sud de la France protohistorique (IX^e-I^{er} siècles avant J.-C.). In : GUSI I JENER (F.), MURIEL ORTÍZ (S.), OLARIA I PUYOLES (C.) dir. — *Nasciturus, infans, puerulus vobis mater terra : la muerte en la infancia*. Castellón : Diputació de Castelló, 2008, p. 143-182.
- Devic, Vaissète 1730** : DEVIC (Cl.), VAISSÈTE (J.). — *Histoire générale de Languedoc*. T. 1. Paris : Jacques Vincent, 1730, 216 p.
- Dietler 2001** : DIETLER (M.). — Theorizing the feast. Rituals of consumption, commensal politics, and power in African contexts. In : DIETLER (M.), HAYDEN (B.) dir. — *Feasts: archaeological and ethnographic perspectives on food, politics, and power*. Washington ; London : University of Alabama ; Smithsonian Institution Press, 2001, p. 65-114.
- Dubosse 2007** : DUBOSSE (C.). — *Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault). Les céramiques grecques et de type grec dans leurs contextes*. Lattes : Publication de l'UMR 5140 du CNRS « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes » ; Éditions de l'Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon, 2007, 563 p. (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne ; 23).
- Duval et al. 1990** : DUVAL (A.), MOREL (J.-P.), ROMAN(Y.) dir. — *Gaule interne et Gaule Méditerranéenne aux II^e et I^{er} siècles avant J.-C. Confrontations chronologiques*. Actes de la table de ronde de Valbonne, 11-13 nov. 1986. Paris : CNRS, 1990, 349 p.
- Gailledrat, Solier 2004** : GAILLEDRAT (É.), SOLIER (Y.). — *L'établissement côtier de Pech Maho (Sigean, Aude) aux VI^e-V^e s. Pech Maho 1 av. J.-C. (fouilles 1959-1979)*. Lattes : Association pour le développement de l'archéologie en Languedoc-Roussillon, 2004, 467 p. (Monographies d'archéologie méditerranéenne ; 19).
- Garcia 2000** : GARCIA (D.). — Le temps des chercheurs. In : CHAUSSERIE-LAPRÉE (J.) dir. — *Le temps des Gaulois en Provence*. Marseille : Images en Manoeuvres, 2000, p. 12-17.
- Garcia 2014** : GARCIA (D.). — *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence, VIII^e-II^e siècles av. J.-C.* Arles : Errance, 2014, 247 p.
- Gros 1992** : GROS (P.). — Le problème de l'hellénisation de la Gaule transalpine aux deux derniers siècles de la République. In : BATS (M.), BERTUCCHI (G.), CONGÈS (G.), TRÉZINY (H.) dir. — *Marseille grecque et la Gaule*. Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du V^e Congrès archéologique de Gaule méridionale, Marseille, nov. 1990. Lattes : A.D.A.M. ; Aix-en-Provence : université de Provence, 1992, p. 369-379 (*Études Massaliètes* ; 3).
- Jacobsthal, Neuffer 1933** : JACOBSTHAL (P.), NEUFFER (J.). — *Gallia Græca. Recherches sur l'hellénisation de la Provence*. *Préhistoire*, II, 1, 1933, p. 1-64.
- Jullian 1920** : JULLIAN (C.). — *Histoire de la Gaule - Tome I - Les invasions gauloises et la colonisation grecque*. 6^e éd. Paris : Hachette, 1920, 534 p.
- Le Roux 2004** : LE ROUX (L.). — La romanisation en question. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59-2, 2004, p. 287-311.
- Louis, Taffanel 1960** : LOUIS (M.), TAFFANEL (O.), TAFFANEL (J.). — *Le premier âge du Fer languedocien, 3eme partie : les tumulus, conclusions*. Bordighera : Institut international d'études ligures, 1960.
- Meyran 2009** : MEYRAN (R.). — *Le mythe de l'identité nationale*. Paris : Berg international, 2003, 191 p.
- Py 1993** : PY (M.). — *Les Gaulois du Midi : de la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine*. Paris : Hachette, 1993, 288 p.

Py 2003 : PY (M.). — Les Celtes du Midi. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, Suppl. 35, 2003, p. 303-321.

Py 2012 : PY (M.). — *Les Gaulois du Midi : de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*. Paris : Errance, 2012, 399 p.

Rolland 1964 : ROLLAND (H.). — Chronologie de Saint-Blaise. *Provence Historiques*, 14, 55, 1964, p. 7-15.

Roure 2004 : ROURE (R.). — *La Gaule Méditerranéenne et les Grecs. Approche historiographique de la notion d'Hellénisation au XX^e siècle*. Montpellier : Université Montpellier III - Paul Valéry, 2004. 431 p. (Thèse de doctorat).

Roure, Pernet 2011 : ROURE (R.), PERNET (L.) dir. — *Des rites et des hommes : les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Catalogue d'exposition, Montpellier, juil. 2011-jan. 2012. Paris : Errance, 2011, 287 p.

Thierry 1828 : THIERRY (A.). — *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine, Tome 1*. Paris : A. Sautele, 1828, 488 p.

Vlad 2011 : VLAD (P.). — Hannibal, archétype de l'imaginaire héroïque. In : JOSPIN (J.-P.), DALAINE (L.) dir. — *Hannibal et les Alpes : une traversée, un mythe*. Grenoble : Infolio, 2011, p. 115-125.

UN HELLÉNISTE FACE À LA SCULPTURE DES IBÈRES

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES PREMIERS TRAVAUX DE PIERRE PARIS (1859-1931) EN PÉNINSULE IBÉRIQUE



A HELLENIST FACING THE IBERIAN SCULPTURE SOME REFLECTIONS ON THE EARLY WORK OF PIERRE PARIS (1859-1931) IN THE IBERIAN PENINSULA

Grégory REIMOND

Université de Toulouse – Jean Jaurès (PLH-ERASME), Toulouse
Casa de Velázquez, Madrid, Espagne
gregory.reimond@casadevelazquez.org

En dehors du cercle restreint des hispanistes et de celui, plus réduit encore, des archéologues de la culture ibérique, le nom de Pierre Paris n'évoque sans doute plus grand-chose aujourd'hui¹. Son œuvre est pourtant considérable. C'est celle d'un pionnier (Marcadé 1963 ; Rouillard 2004 ; 2009). Engagé dans l'étude de la Protohistoire ibérique depuis le milieu des années 1890, bénéficiant d'une certaine notoriété après l'achat du buste de la Dame d'Elche pour le compte du musée du Louvre (août 1897), il publie la première œuvre donnant une vision d'ensemble de la culture matérielle des Ibères (Paris 1903-1904). Homme de terrain, Pierre Paris est aussi un administrateur doublé d'un fin diplomate. Jusqu'à sa mort, il travaille à la consolidation des études françaises en Espagne et à leur institutionnalisation. Grâce à l'appui de l'université de Bordeaux, où il est tour à tour chargé de cours (1885), maître de conférences (1886) puis professeur d'archéologie et d'histoire de l'art (1892), il contribue à fonder et dirige successivement l'École des hautes études hispaniques (1909), l'Institut français de Madrid (1913), la Casa de Velázquez (1920) et œuvre au développement de l'enseignement du français dans la péninsule (Delaunay 1994 ; Moret, Cressier 2007). Il acquiert ainsi peu à peu une place

prééminente au sein du monde académique français et espagnol (Fig. 1). À sa mort, le 20 octobre 1931, c'est en Espagne qu'il est enterré, dans le cimetière madrilène de La Almudena, ville dans laquelle il s'était installé depuis 1913. L'homme mérite, sans doute possible, le titre d'hispaniste.

Cependant, sa conversion à ce que l'on a appelé l'*hispanisme archéologique* (Niño Rodríguez 1988 ; Mora 2004) est assez tardive. Elle ne s'opère qu'entre 1895 et 1897. Avant cette période, Paris est un helléniste, un historien de la sculpture grecque. Il y a donc deux moments bien distincts dans la trajectoire scientifique parisienne : un moment grec (1882-1895/97) et un moment ibérique (1895/97-1931). Dans le cadre de la thèse que nous avons entreprise sous la direction de Corinne Bonnet, professeur d'histoire grecque à l'université de Toulouse — Jean Jaurès, nous proposons d'étudier cette trajectoire singulière afin de produire une biographie intellectuelle du savant bordelais. Jusqu'à présent, nos travaux nous ont surtout portés vers l'étude de ses années de formation (Pierre Paris est successivement Normalien – membre de l'École normale supérieure – puis Athénien – pensionnaire de



Figure 1 : Pierre Paris en costume d'académicien, le 20 novembre 1928 lors de l'inauguration de la Casa de Velázquez (Beysac, Archives privées Paris-Philippe).

l'École française d'Athènes) et de son œuvre d'helléniste (Reimond 2013, 2015, 2016, 2018a). Les IV^e Rencontres doctorales de l'École européenne de Protohistoire de Bibracte nous ont permis d'amorcer l'étude du Pierre Paris archéologue de la culture ibérique. Nous concentrerons notre propos sur l'analyse du regard qu'il porte sur la sculpture ibérique entre 1895 et 1901, c'est-à-dire sur les premiers travaux qu'il mène alors qu'il découvre à peine la Protohistoire ibérique. Nous essaierons de mettre en évidence les facteurs qui ont pu conditionner, orienter voire modifier sa représentation de l'art des Ibères.

1 • DE L'HELLÉNISME À L'HISPANISME : LES ENJEUX D'UNE CONVERSION

En 1895, Pierre Paris est un nouveau venu sur le terrain de l'archéologie ibérique. En France, d'autres l'ont précédé. Il s'agit d'abord de Léon Heuzey (1831-1922) (Fig. 2), conservateur au Département des Antiquités orientales du musée du Louvre et auteur d'une étude fondatrice sur l'art du *Cerro de los Santos*, éditée en 1891 (Heuzey 1891) ; puis d'Arthur Engel (1855-1935) (Fig. 3) qui, par ses missions et ses publications, entre 1891 et 1896, prolonge et confirme les conclusions de Léon Heuzey (Engel 1891, 1892, 1896). Leurs travaux ont permis de faire accepter à la communauté scientifique internationale l'authenticité des œuvres découvertes au *Cerro de los Santos*, près d'Albacete, et d'en proposer

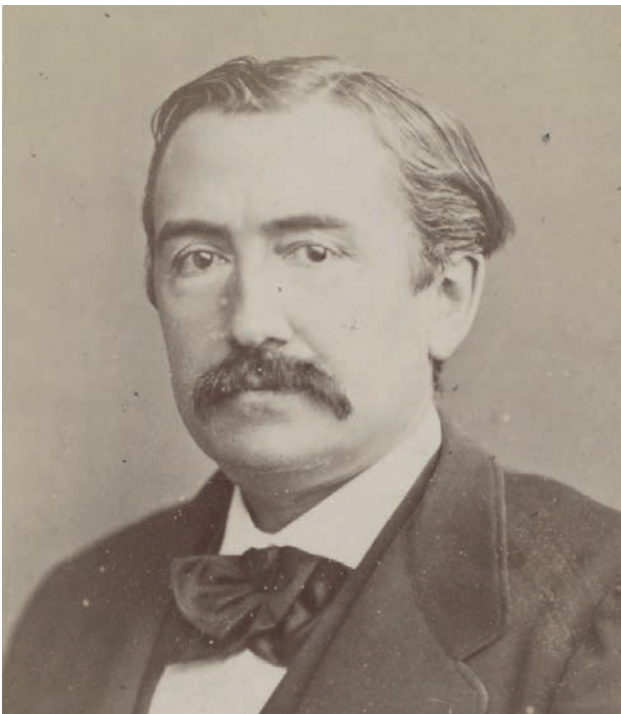


Figure 2 : Léon Heuzey, photographié le 21 novembre 1883 par Th. Truchelut & Valkman (Paris, BNF).



Figure 3 : Arthur Engel, Pierre Paris et son fils, Jean (« Yani »), à Osuna en 1903 (Source : Mora 2004, p. 30).

Bordeaux, le 1^{er} Mai 1895.

Monsieur le Directeur de l'Enseignement Supérieur
 Ministère de l'Instruction Publique

J'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillante libéralité un
 subside qui me permette de faire, pendant les vacances prochaines, un voyage
 archéologique en Espagne, dans les provinces de Catalogne, Valence, Murcie,
 Grenade, Andalousie et Nouvelle Castille.

Mon intention est de rechercher et d'étudier dans les Musées publics, les
 collections particulières, et surtout dans les campagnes peu explorées tout
 ce qui peut intéresser l'archéologie phénicienne, grecque, gréco-phénicienne et
 Romaine. De nombreux objets d'art ou d'industrie se rapportant à l'époque
 antique, monuments, statues, terres-cuites, bronzes, monnaies, ont été souvent
 signalés par les savants espagnols, par les voyageurs allemands et français,
 en particulier par notre camarade Arthur Hugel, chargé de juin 1890 de
 diverses missions (Nouvelles archéologies des Missions, tome III, 1892). Mais tous
 ces documents, sauf de très rares exceptions, ont été simplement mentionnés
 en termes généraux, et tous les rubriques collectives, ils n'ont été ni décrits,
 ni dessinés ou photographiés, ni étudiés, ni publiés.

J'estime d'autre part qu'une exploration minutieuse et sagace, telle
 qu'apprennent à la conduire les membres de l'École d'Athènes durant leur séjour
 en Grèce et en Asie Mineure, permettrait de recueillir, dans des districts peu
 fréquentés, en dehors des routes modernes, nombre de documents et d'objets importants,
 dont pourrions enrichir soit nos collections nationales, soit des collections

Figure 4: Premier feuillet de la lettre de Pierre Paris à Louis Liard du 1^{er} mai 1895
 (AN-Pierrefitte, F/17/26788).

une interprétation en établissant leur état civil (l'expression est de Pierre Paris : 1910, p. 47). Tous signalent qu'il y a là un territoire vierge à explorer. Le 1^{er} mai 1895, dans la lettre qu'il adresse au directeur de l'Enseignement supérieur, Louis Liard (1846-1917), pour lui demander une subvention afin de faire son premier voyage d'exploration en Espagne, Pierre Paris ne manque pas de souligner que son statut d'archéologue bordelais et d'ancien membre de l'École française d'Athènes le rend à la fois légitime et compétent pour explorer ce nouveau territoire : « [...] *une exploration minutieuse et sagace, telle qu'apprennent à la conduire les membres de l'École d'Athènes durant leur séjour en Grèce et en Asie Mineure, permettrait de recueillir, dans des districts peu fréquentés, en dehors des routes modernes, nombre de documents et d'objets importants, dont pourraient s'enrichir soit nos collections nationales, soit les collections archéologiques de notre Faculté des Lettres [...]. Je me permets, Monsieur le Directeur, de vous faire respectueusement observer que les savants Espagnols occupés de l'Espagne antique sont peu nombreux, et rarement formés aux méthodes nouvelles d'investigation et de science ; leur pays est, presque tout entier, un domaine vierge pour les archéologues* »² (Fig. 4). Nos sources montrent que l'enjeu est important pour l'homme d'action qu'est Pierre Paris. Il s'agit certes de satisfaire une curiosité scientifique, mais aussi de relancer une carrière universitaire stagnante en lui ouvrant de nouvelles perspectives pour l'avenir (Reimond sous presse).

En choisissant, à près de quarante ans, de se consacrer à un nouvel objet d'étude, Pierre Paris doit se faire une place dans le petit monde en construction qu'est celui des hispanistes français. Il doit s'imposer sinon comme une figure d'autorité, du moins comme un savant reconnu et crédible. Les années 1896 et 1897 sont celles de la découverte grâce aux premiers voyages qu'il réalise en Espagne : il prend contact avec le terrain, découvre les collections espagnoles, publiques et privées — notamment celles du *Museo Arqueológico Nacional* de Madrid —, il rencontre ceux qui seront à l'avenir ses interlocuteurs, qu'il s'agisse d'amateurs locaux (Pedro Ibarra, le docteur Simón y Nieto, Pascual Serrano, etc.) ou de professionnels de l'archéologie espagnole comme José Ramón Mélida, Emil Hübner, Manuel Rodríguez de Berlanga, etc. (Paris 1979). Les premiers travaux publiés sur l'Espagne ancienne sont modestes et restent circonscrits au terrain plus familier de la période romaine (Paris 1896 ; Paris, Hübner 1896 ; Paris 1897a, 1897b, 1897c). Cependant, Pierre Paris aborde rapidement l'étude de la culture ibérique. À la fin de l'année 1897, la publication de son étude de la Dame d'Elche, découverte à La Alcudia le 4 août, lui assure une notoriété certaine (Paris 1897d). Il est alors confiant et ambitieux : « *plus je vais, [écrit-il à Léon Heuzey], plus je suis persuadé que je suis dans une bonne voie, et que je réussirai à mettre la main sur l'archéologie espagnole* »³.

Que nous enseignent la correspondance et les premières publications de Pierre Paris au tournant des XIX^e et XX^e siècles ? Qu'il est face à un double enjeu : d'abord, il doit trouver un maître qui soit à la fois un garant et un guide scientifique pour l'accompagner dans ses projets ; il doit ensuite rassembler l'argent nécessaire aux voyages et aux fouilles qu'il se propose d'entreprendre dans le Midi ibérique. Dès lors, la démarche individuelle n'est plus suffisante. Il lui faut un appui officiel puissant. Il va le trouver au Louvre et à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en la personne de Léon Heuzey. De fait, cette filiation est constamment revendiquée par Pierre Paris : « *je compte beaucoup sur votre puissant appui ; de mon côté, je ferai tous mes efforts pour seconder vos vues* », affirme-t-il en septembre 1897⁴ ; en 1903, il lui dédie son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, en « *Hommage de très reconnaissante affection* » (Paris 1903). Nous sommes donc face à une relation maître-disciple des plus communes, ce qui n'exclut pas une prise de distance — mesurée — sur le plan scientifique. Pierre Paris, tout en revendiquant l'héritage de Léon Heuzey, doit en effet acquérir par lui-même une visibilité scientifique, qui s'affirmera dans l'étude de la sculpture ibérique.

2 • LA RELATION PARIS/HEUZEY : ENTRE FILIATION ET MISE À DISTANCE

Pierre Rouillard a rappelé, dans un très bel article, que Léon Heuzey et Pierre Paris incarnent une première tendance dans l'interprétation de l'art ibérique qui se dessine autour de 1900, tandis que Théodore Reinach (1860-1928) s'affirme comme le représentant d'un second courant, marqué par un très fort hellénocentrisme (Rouillard 1996). Notre propos n'est pas de remettre en cause cette idée, mais de la nuancer, dans la mesure où il nous semble que l'hellénocentrisme de Pierre Paris est beaucoup plus appuyé qu'on ne l'a dit. Il faut ici tenir compte d'un fait important : lorsque Léon Heuzey publie ses travaux sur la sculpture des Ibères, il étudie un corpus limité et relativement homogène, à savoir les œuvres du *Cerro de los Santos* (Fig. 5). En revanche, près de dix ans plus tard, le regard de Paris ne peut pas être tout à fait le même puisqu'il entre dans le débat, avec fracas, à la suite de la découverte de la Dame d'Elche (Fig. 6). Le débat devient plus complexe. Tout le monde s'accorde à trouver un lien entre le buste d'Elche et l'art du *Cerro de los Santos*. Mais pour tous, la Dame est à part. Si elle n'est pas isolée, elle est alors unique.

Bien sûr, les convergences sont nombreuses entre les lectures proposées par Léon Heuzey et Pierre Paris. Tous deux admettent l'existence d'un art ibérique ; sur ce sujet, les nuances que soulignait Pierre Rouillard en 1996 n'ont pas lieu d'être (Rouillard 1996, p. 34, p. 40-41). Tous deux reconnaissent également que cet



Figure 5: Quelques-unes des œuvres du Cerro de los Santos étudiées par Léon Heuzey (d'après Heuzey 1891, pl. III-IV).



Figure 6: La Dame d'Elche (d'après Paris 1903, pl. I).

art se distingue de celui de ses voisins méditerranéens, mais qu'il ne saurait être autonome. Il ne s'agit que d'un art local qui est le produit d'un mélange entre des éléments grecs, phéniciens et ibères (Heuzey 1891, p. 97 ; Paris 1897d, p. 166). Alors où se situe la différence ? Dans le « dosage » – le mot est de Léon Heuzey (1891, p. 108) – de ces influences. Alors qu'il travaille à la rédaction de l'étude qu'il va publier à la fin de l'année 1897 dans les *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, Pierre Paris écrit à Léon Heuzey : « J'arrive, grâce aux documents que j'ai étudiés à Madrid [les sculptures du Cerro de los Santos exposées au Museo Arqueológico Nacional], à des conclusions qui sans doute ne vous plairont pas toutes également, car elles ne concordent pas absolument avec vos théories, que j'avais jusqu'à présent admises »⁵. En effet, une lecture attentive des textes montre des différences d'interprétation importantes. Pour Léon Heuzey, l'influence grecque sur l'art ibérique est indirecte, elle passe par l'intermédiaire des Carthaginois après la fondation de Qart Hadasht (Carthagène) en 227 av. J.-C. Il date ainsi les œuvres du Cerro de los Santos de la deuxième moitié du III^e s. av. J.-C. De là, le nom de style gréco-phénicien d'Espagne, qu'il appelle aussi parfois gréco-punique (Heuzey 1891, p. 111-112). En revanche, Pierre Paris, qui part de l'étude de la Dame d'Elche, voit dans cette œuvre la marque d'une influence grecque archaïque directe en Espagne, grâce à une présence coloniale active qu'il situe, pour la région de *La Alcudia* et du Cerro de los Santos, à Santa Pola. Tenant compte

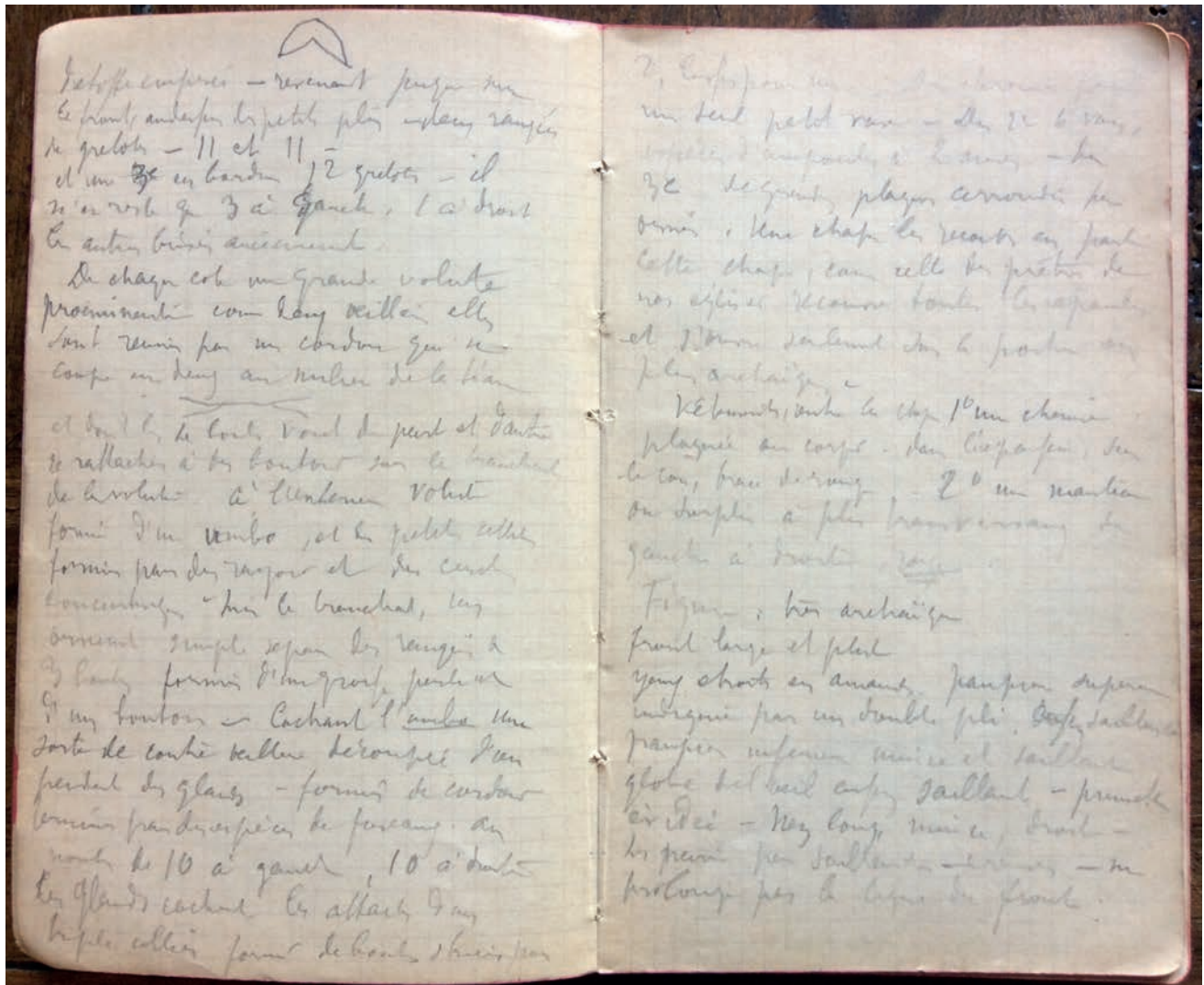


Figure 7: Extrait du carnet de notes de Pierre Paris relatif à la Dame d'Elche (Beysac, Archives privées Paris-Philippe).

du temps de latence qu'il pense nécessaire pour que cette influence atteigne les rivages de la Péninsule ibérique, il propose de dater le buste d'Elche du milieu du V^e s. av. J.-C., tout en admettant qu'il soit possible de descendre jusqu'au IV^e s. av. J.-C. (Paris 1897d, p. 159, p. 163-165). Dans le même temps, puisqu'il perçoit des liens entre le buste d'Elche et les œuvres du Cerro de los Santos, il applique le modèle évolutionniste qui est le sien en prenant le buste comme point de repère : ce dernier est moins fruste, sa beauté et la qualité de sa réalisation sont supérieures, il est donc plus récent. Ainsi, sa démarche bouleverse la chronologie qui avait été fixée par Léon Heuzey pour les statues du Cerro de los Santos : les ex-voto sont rejetés entre le VI^e s. et le début du V^e s. av. J.-C. Ces conclusions sont le produit des recherches qu'il mène dans les mois qui suivent la découverte du buste de *La Alcudia*. Mais en réalité, elles ne font

que prolonger la première impression de Pierre Paris. Le 11 août 1897, le jour même où il voyait pour la première fois la Dame d'Elche, il écrivait à Edmond Pottier : « Je viens de voir un buste superbe que l'on a trouvé il y a sept jours [...]. C'est l'art du Cerro de los Santos, mais avec une vraie beauté grecque ». Dans le même temps, il notait sur son carnet : « Figure : très archaïque, front large et plat, yeux étroits en amandes, paupière supérieure indiquée par un double pli [...]. Expression un peu dure et hauteur ascétique. Majesté et effort vers un type idéal. Cou large et fort. Bel art sévère. Mélange des richesses orientales (Chypre) et de ce qu'il y a de beau dans l'archaïsme des îles »⁶ (Fig. 7).

Entre filiation sincèrement revendiquée et mise à distance, le lien scientifique qui unit Pierre Paris à Léon Heuzey est donc plus complexe qu'il n'y paraît.

3 • LA MARQUE ATHÉNIENNE : L'IBÉRIE VUE DE LA GRÈCE

Cette déclaration d'indépendance discrète et respectueuse face aux lignes fixées par le maître qu'est Léon Heuzey s'affirme avec d'autant plus de facilité que Pierre Paris, bien que nouveau venu sur le terrain de l'art ibérique, a déjà derrière lui une solide formation et une carrière d'helléniste. Cette trajectoire, en particulier son expérience athénienne, oriente sa représentation de la culture ibérique. Nous retiendrons deux exemples pour illustrer l'effet de cette *marque athénienne* sur sa perception de la Protohistoire ibérique. Lorsqu'il séjourne à l'École française d'Athènes, entre 1882 et 1885, Pierre Paris fait partie de ceux qui participent à la découverte et à la définition de l'archaïsme grec en travaillant notamment sur le dossier des Artémis déliennes (Paris 1889a), dans le prolongement de la thèse complémentaire (latine) de Théophile Homolle (Homolle 1885). Il revient à plusieurs reprises sur ce moment de l'art grec (Paris 1889b, 1892). Cette expérience aide à comprendre sa lecture grecque d'une sculpture ibérique perçue comme archaïsante. Il reconnaît dans les œuvres du *Cerro de los Santos* et dans la Dame d'Elche ce qui lui est familier, sans pouvoir vraiment discerner ce qui relève de l'expression d'une personnalité indigène. Mais dans le même temps, ce bagage intellectuel apprête la transition de l'étude de la sculpture grecque vers celle des Ibères. Nul doute que cette connaissance intime de l'archaïsme grec a préparé le regard de Pierre Paris à la découverte et à la compréhension d'un art ibérique qui étonnait et n'était alors comparable à rien de connu (Reimond 2018a).

La représentation "parisienne" de la sculpture ibérique doit beaucoup aux voyages annuels qu'il entreprend en Espagne à partir du printemps 1896. Ils lui permettent de renouer avec une expérience athénienne dont il est nostalgique (en témoignent plusieurs articles qu'il publie dans la dernière décennie du XIX^e siècle : Paris 1894, 1897e). Or, Pierre Paris, comme tous ceux qui ont fait le voyage dans la péninsule Ibérique à cette époque, porte un regard ambigu sur l'Espagne de son temps. La parcourir, c'est faire l'expérience d'une forme d'altérité. De par la dureté des conditions du périple, la misère qu'il voit dans les villes et les villages traversés, les contrastes des paysages, tantôt luxuriants, tantôt marqués par l'aridité, ses promenades archéologiques en Espagne lui rappellent les expéditions épigraphiques qu'il a faites en Grèce, en Asie Mineure surtout, lorsqu'il était membre de l'École française d'Athènes. Les exemples de rapprochements qu'il opère entre l'Orient et l'Occident de la Méditerranée ne manquent pas : il compare la voiture tirée par des chevaux qu'il a connue en Turquie, l'*araba*, à la tartane (Fig. 8) qui lui permet de parcourir le Pays valencien (Paris 1910, p. 51). Dans une lettre à Edmond Pottier, il assimile la chaleur d'Alicante à celle de Délos où il a fouillé à plusieurs reprises. À Léon Heuzey, il confie avoir été séduit par



Figure 8 : La tartane, l'un des moyens de transport utilisés par Pierre Paris lors de ses voyages en Espagne (d'après Paris 1910, pl. VIII).

l'exotisme d'Elche et de sa palmeraie (Fig. 9), une ville dont il laissera une belle et célèbre description quelques années plus tard, évoquant "Elche l'orientale", la "Jérusalem espagnole", autant d'expressions qui rappellent celles d'autres voyageurs comme Wilhelm von Humboldt (Humboldt 1998, p. 219), Charles Davillier et Gustave Doré (Davillier, Doré 1874, p. 111) ou Marthe Mallié (1892) pour ne donner que quelques exemples. Il y a ainsi, chez Pierre Paris, une orientalisation de la Péninsule ibérique facilitée par son expérience en Grèce et ses lectures — ce qu'Edward Said a nommé « *la géographie et l'histoire imaginaires* » (Said 2005, p. 112). On a souvent insisté avec raison sur le fait que ce processus tendait à renforcer l'interprétation de la culture ibérique comme le produit d'influences étrangères, sans permettre de prendre en compte l'acteur ibérique (Olmos, Tortosa 2012, p. 268 ; Rouillard 1996). Ajoutons cependant que ce processus n'a pas eu qu'un effet négatif. Il a sans doute permis à Pierre Paris d'accepter plus facilement, malgré son hellénocentrisme marqué, l'existence d'influences phéniciennes et puniques sur la culture ibérique.



Figure 9 : La palmeraie d'Elche (d'après Paris 1910, pl. XX).

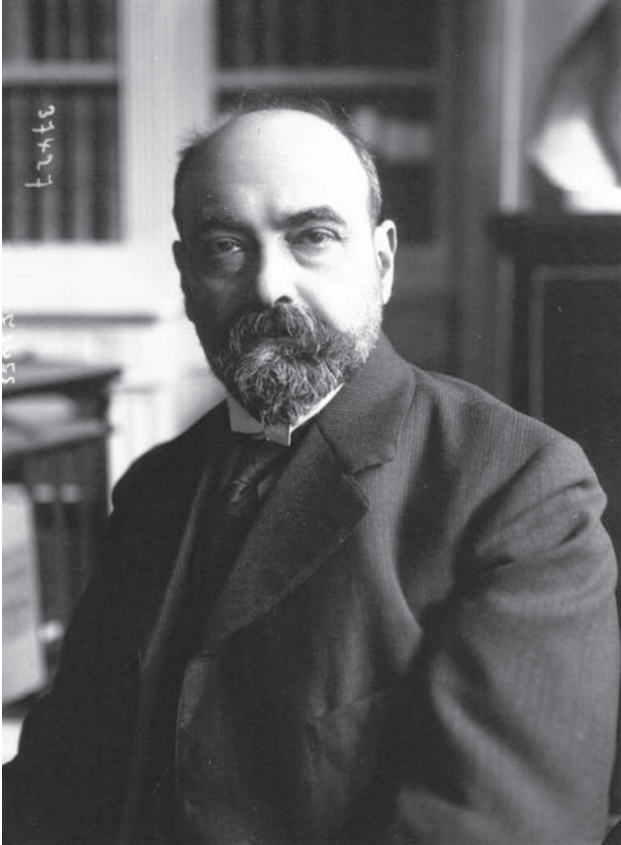


Figure 10 : Théodore Reinach, photographié en 1913 par l'agence de presse Meurisse (Paris, BNF).

4 • UN DÉBAT SCIENTIFIQUE MOINS CORDIAL : THÉODORE REINACH CONTRE PIERRE PARIS

Au printemps 1898, avec la publication que Théodore Reinach (Fig. 10) consacre à la Dame d'Elche dans la *Revue des études grecques*, le débat prend un ton polémique beaucoup plus marqué (Reinach 1898). Les arguments scientifiques se mêlent aux inimitiés personnelles. En effet, les attaques de Théodore Reinach envers Pierre Paris, qu'il semble tenir en piètre estime, sont sans ménagement. Il lui reproche notamment sa mauvaise connaissance des sources littéraires relative à l'Ibérie (Reinach 1898, p. 42), Pierre Paris ayant négligé d'utiliser, dans sa publication des *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, les *Ora maritima* d'Avienus. Dans un développement sur le *Cerro de los Santos*, Théodore Reinach renvoie aux travaux publiés par Léon Heuzey, l'archéologue espagnol José Ramón Mélida, mais il ne prend pas la peine de citer le nom de Pierre Paris qui est tout simplement ignoré (Reinach 1898, p. 50), ce dont l'intéressé se souviendra quelques années plus tard (Paris 1903, p. 292, n° 3). Surtout, Théodore Reinach lui reproche d'être incapable d'arrêter une date précise pour les œuvres étudiées. Il pense notamment à la Dame d'Elche que Pierre Paris situe vers 450 tout en admettant que l'on puisse l'estimer

de la fin du V^e voire du IV^e s. av. J.-C. Il le classe ainsi parmi "les archéologues du gris-rouge", en référence à une remarque faite par le maître Jacques hésitant de l'Avare de Molière (Acte V, scène 2).

En réalité, cette prudence de Pierre Paris dans les dates qu'il propose ne témoigne nullement de son incapacité à être plus précis ; à une circonspection naturelle, habituelle chez lui (Paris 1903, p. VIII-IX), s'ajoute alors la volonté de ménager Léon Heuzey : « Vous savez, cher maître, [lui écrit-il en mai 1898], que sur la date du buste, je vous ai fait quelques concessions, un peu à contrecœur »⁷. Le contexte français du printemps 1898 contribue manifestement à accentuer l'opposition entre les deux savants. La France est alors en pleine affaire Dreyfus. Le *J'accuse!* de Zola a été publié le 13 janvier. En réaction à l'article de Théodore Reinach (rappelons que les trois frères Reinach, Joseph, Salomon et Théodore sont très engagés dans la défense d'Alfred Dreyfus : voir notamment Birnbaum 1992, chap. 1 ; Basch et al. 2008), Pierre Paris, pour lequel plusieurs indices semblent indiquer qu'il a adopté une position antidreyfusarde (Reimond 2018b), écrit à Léon Heuzey le 26 mai : « Affirmer sans preuve me semble, depuis quelque temps, un parti pris sémitique un peu fâcheux. [...] je préfère être classé avec vous parmi les prudents gris-rouges, que parmi les intransigeants infatués de leur infaillibilité »⁸.

Pourtant, sur le plan des conclusions scientifiques, les positions de Théodore Reinach et de Pierre Paris ne sont pas irréconciliables ; en ce qui concerne la chronologie des œuvres, leur désaccord est bien moins marqué que celui qui oppose Pierre Paris à Léon Heuzey. Pour l'art du *Cerro de los Santos*, Théodore Reinach suggère de dater les œuvres du VI^e s. av. J.-C. ; pour la Dame d'Elche, il propose le premier tiers du V^e s. av. J.-C. (Reinach 1898, p. 49-50). Leur désaccord apparaît en revanche sur la place qui doit être accordée aux influences phéniciennes sur l'art ibérique. Elles sont presque niées par Théodore Reinach qui ne conçoit pas que l'on puisse attribuer une quelconque influence artistique à ce peuple de marchands dépourvu d'esprit créatif et qui s'est toujours contenté d'emprunter son langage artistique à d'autres cultures. Le verdict est lapidaire : « je me refuse, jusqu'à preuve du contraire, à admettre que l'art tout d'emprunt de ces marchands de pacotille ait jamais pu féconder même des populations barbares : les mulets sont toujours stériles » (Reinach 1898, p. 60). Ainsi, seul le triple collier de la Dame d'Elche pourrait selon lui témoigner d'une influence phénicienne. Pour le reste, la Dame d'Elche est grecque, car réalisée par un artiste « grec, ionien, phocéén » (Reinach 1898, p. 56). Elle n'est donc pas le chef-d'œuvre de l'art ibérique, mais « un nouvel exemple de la souplesse multiforme du génie grec » (Reinach 1898, p. 59). Quelques semaines plus tôt, dans une lettre qu'il adressait à Pierre Paris pour le remercier de lui avoir envoyé un tiré à part de son étude du buste, Théodore

Reinach défendait déjà cette idée : « Vous admettez avec M. Heuzey un élément oriental (lisez phénicien) dans le buste d'Elche et dans les sculptures du Cerro. Je le crois entièrement imaginaire. S'il y a quelque chose de phénicien, c'est tout au plus le collier, parce que les Phéniciens étaient marchands et même fabricants de bijoux, mais les modes sont espagnoles, indigènes, et l'art est grec, ou (au Cerro) gréco-barbare. Les Phéniciens n'ont, je crois, jamais mis le pied à Elche ni au Cerro, et s'ils y étaient venus ils n'auraient pas pu y apporter d'art, puisqu'ils n'en avaient pas. Quand nous débarrassera-t-on de cette sémitomanie rétrospective ! »⁹ (sur l'hellénocentrisme marqué des frères Reinach, voir les remarques de Bernal 1996, p. 446-449). Dès lors, leurs discours, bien que proches sur certains points, n'étaient guère compatibles. On voit ainsi émerger en ce début d'année 1898 trois courants d'interprétation qui s'incarnent chacun dans une personnalité : Léon Heuzey, Pierre Paris, Théodore Reinach, avant qu'une quatrième voix ne se fasse entendre, celle de l'Allemand Emil Hübner (Moret 2014).

CONCLUSION

Dans la voie que Pierre Paris emprunte pour étudier la Protohistoire ibérique, son approche, comme celle de ses confrères, est conditionnée par un ensemble de facteurs qui sont, pour la plupart, extrascientifiques (Fig. 11). Ils sont liés à l'état de la recherche vers 1900, au poids des expériences passées, notamment à ce que nous avons appelé la *marque athénienne*, et à la stratégie adoptée pour s'imposer sur ce terrain en plein développement qu'est l'archéologie ibérique. S'engager dans cette voie pleine de promesses exigeait un savant jeune, dynamique, curieux, diplomate, disposant d'une solide formation classique, d'une expérience d'archéologue et qui connaisse parfaitement le terrain. Vers 1900, Pierre Paris est le seul, parmi les savants français, à réunir l'ensemble de ces qualités. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il soit devenu, comme devait le reconnaître Léon Heuzey en 1911, « le représentant attiré des études sur l'Antiquité espagnole » en France¹⁰.

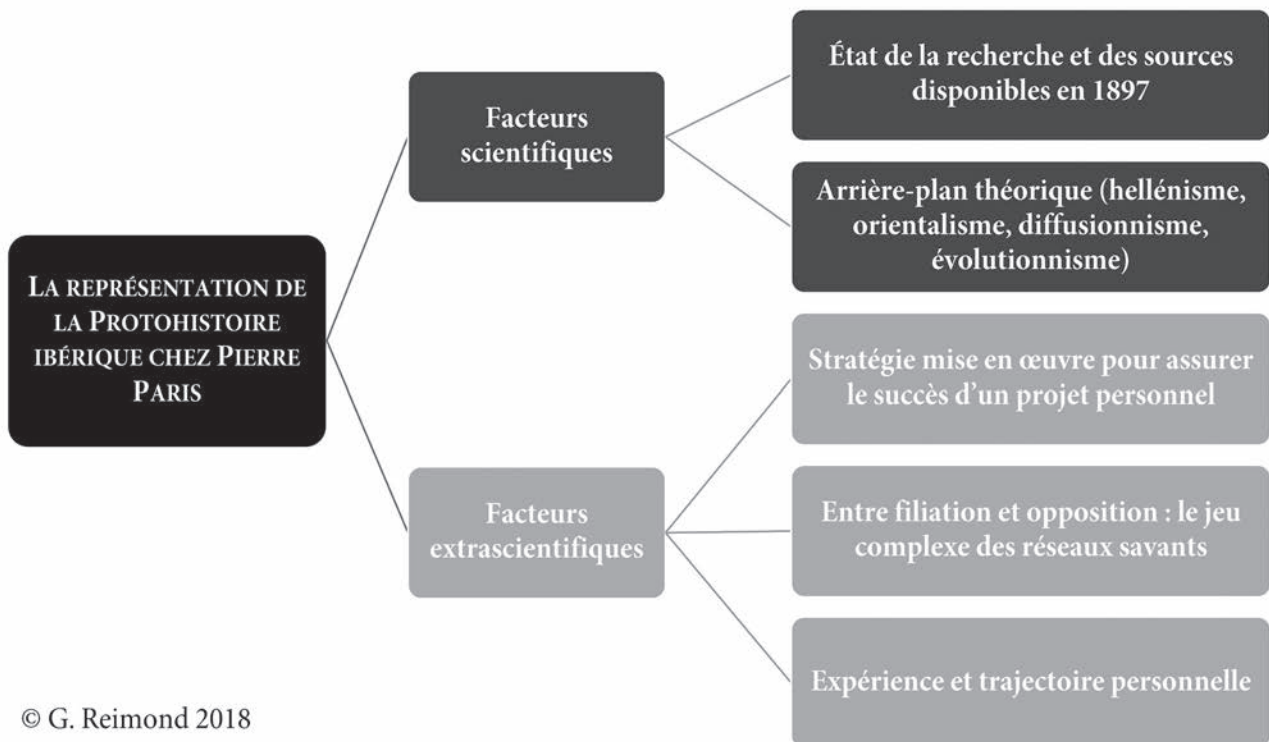


Figure 11 : La représentation de la Protohistoire ibérique chez Pierre Paris : facteurs scientifiques et extrascientifiques.

NOTES

1. *Ce travail s'inscrit dans le cadre du projet de recherche MINECO HAR2016-76940-P « Antigüedad, nacionalismos e identidades complejas en la historiografía occidental (1789-1989): Aproximaciones desde Europa y América Latina », sous la direction d'Antonio Duplá (Université du Pays Basque).*
2. *Archives nationales, site de Pierrefitte (AN-Pierrefitte), Dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des beaux-arts, F/17/26788, Dossier Pierre Paris, Lettre à Louis Liard du 1^{er} mai 1895.*
3. *Lettre à Léon Heuzey du 27 décembre 1897, Paris, Bibliothèque de l'Institut de France (BIF), Correspondance et papiers de Léon Heuzey, Ms 5774.*
4. *Lettre à Léon Heuzey du 26 septembre 1897, BIF, Ms 5774.*
5. *Lettre à Léon Heuzey du 23 novembre 1897, BIF, Ms 5774.*
6. *Carnet manuscrit de Pierre Paris, numéroté n° IIII, Beyssac, Archives privées Paris-Philippe. La mention "Août 1897" a été ajoutée par Pierre Paris sur la page qui précède la description de la Dame d'Elche.*
7. *Lettre à Léon Heuzey du 26 mai 1898, BIF, Ms 5774.*
8. *Ibid. Nous ne pouvons, dans le cadre restreint de ce travail, développer cette question. Nous aurons l'occasion d'y revenir en détail dans un article en préparation.*
9. *Lettre de Théodore Reinach à Pierre Paris du 6 mars 1898, Bordeaux, Archives privées Navarra-Conte, Fonds Conte-Paris.*
10. *AN-Pierrefitte, Inventaire des papiers de la division des Sciences et Lettre du ministère de l'Instruction publique et des services qui en sont issus, F/17/17282, Rapport de Léon Heuzey sur une demande de mission faite par M. Pierre Paris, 28 janvier 1911.*

BIBLIOGRAPHIE

- Basch et al. 2008** : BASCH (S.), ESPAGNE (M.), LECLANT (J.). — *Les frères Reinach*. Paris : Académie des inscriptions et belles-lettres ; De Boccard, 2008, 372 p.
- Bernal 1996** : BERNAL (M.). — *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996, 612 p. (Pratiques théoriques).
- Birnbaum 1992** : BIRNBAUM (P.). — *Les fous de la République. Histoire politique des Juifs d'État, de Gambetta à Vichy*. Paris : Fayard, 1992, 512 p.
- Davillier, Doré 1874** : DAVILLIER (Ch.), DORÉ (G.). — *L'Espagne*. Paris : Hachette, 1874, 799 p.
- Delaunay 1994** : DELAUNAY (J.-M.). — *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*. Madrid : Casa de Velázquez, 1994, 670 p. (Bibliothèque de la Casa de Velázquez ; 10).
- Engel 1891** : ENGEL (A.). Note sur quelques collections espagnoles. *Revue archéologique*, 17, 1891, p. 226-235.
- Engel 1892** : ENGEL (A.). — Rapport sur une mission archéologique en Espagne (1891). *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, 3, 1892, p. 111-219.
- Engel 1896** : ENGEL (A.). — Nouvelles et correspondances. *Revue archéologique*, 29, 1896, p. 204-229.
- Heuzey 1891** : HEUZEY (L.). — Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité). *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2.3, 1891, p. 96-114.
- Homolle 1885** : HOMOLLE (Th.). — *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*. Paris : A. Labitte, 1885, 108 p.
- Humboldt 1998** : HUMBOLDT (W. von). — *Diario de viaje a España (1799-1800)*. Madrid : Cátedra, 1998, 260 p. (Cómo nos vieron).
- Mallié 1892** : MALLIÉ (M.). — Promenades à Alicante et à Elche. *Le tour du monde. Nouveau journal des voyages*, 2^e semestre, 1892, p. 193-224.
- Marcadé 1963** : MARCADÉ (J.). — La vie et l'œuvre de Pierre Paris. In : *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*. Bordeaux : Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 14-30.
- Mora 2004** : MORA (Gl.). — Pierre Paris y el hispanismo arqueológico. *Anejos de Archivo Español de Arqueología*, 30, 2004, p. 27-42.
- Moret 2014** : MORET (P.). — Hübner, la Dame d'Elche et la sculpture ibérique. In : BLECH (M.), MAIER ALLENDE (J.), SCHATTNER (Th. G.) dir. — *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*. Darmstadt : Philipp von Zabern, 2014, p. 399-407 (Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts ; 4).
- Moret, Cressier 2007** : MORET (P.), CRESSIER (P.). — La Casa de Velázquez y la arqueología: algunos apuntes históricos. In : BELÉN DEAMOS (M.), BELTRÁN FORTES (J.) dir. — *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*. Sevilla : Universidad de Sevilla, 2007, p. 343-360 (SPAL Monografías ; 10).
- Niño Rodríguez 1988** : NIÑO RODRÍGUEZ (A.). — *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*. Madrid : CSIC ; Casa de Velázquez ; Société des hispanistes français, 1988, 481 p.
- Olmos, Tortosa 2012** : OLMOS (R.), TORTOSA (T.). — El orientalismo a través de los viajes y la escultura ibérica en el tránsito del siglo XIX al XX. In : PALMA VENETUCCI (B.) — *Il collezionismo di antichità classiche e orientali nelle formazione dei musei europei*. Roma : Universitalia, 2012, p. 245-277.
- Paris 1889a** : PARIS (P.). — Statue archaïque de Délos. *Bulletin de correspondance hellénique*, 13.1, 1889, p. 217-225.
- Paris 1889b** : PARIS (P.). — *La sculpture antique*. Paris : Maison Quantin, 1889, 352 p. (Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts).
- Paris 1892** : PARIS (P.) dir. — *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque rédigé par un groupe d'étudiants*. Bordeaux : Imprimerie Cadoret, 1892, 444 p.
- Paris 1894** : PARIS (P.). — Souvenirs d'Athènes. *L'art*, 59, 1894, p. 265-279.
- Paris 1896** : PARIS (P.). — La campana romana del Museo arqueológico de Tarragona. *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1.5-6, 1896, p. 66-68.
- Paris 1897a** : PARIS (P.). — Le Diadumène de Madrid. *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 4.1, 1897, p. 53-76.

Paris 1897b : PARIS (P.). — Stèles funéraires d'Espagne. *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 196-199.

Paris 1897c : PARIS (P.). — Antiquités relevées en Espagne. *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 376-389.

Paris 1897d : PARIS (P.). — Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elche (Musée du Louvre). *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 4.2, 1897, p. 137-168.

Paris 1897e : PARIS (P.). — Souvenirs d'Élatée. *La revue hebdomadaire*, 6, 1897, p. 213-234.

Paris 1903-1904 : PARIS (P.). — *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. Paris : Ernest Leroux, 2 vol., 1903-1904, 357 p., 326 p.

Paris 1910 : PARIS (P.). — *Promenades archéologiques en Espagne. 1. Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*. Paris : Ernest Leroux, 1910, 306 p.

Paris 1979 : PARIS (P.). — *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*. Paris : De Boccard, 1979, 125 p. (Maison de Pays Ibériques, 1 ; Publications du Centre Pierre Paris, 5).

Paris, Hübner 1896 : PARIS (P.), HÜBNER (E.). — Inscriptions latines d'Espagne. *Revue des Universités du Midi*, 2, 1896, p. 393-398.

Reimond 2013 : REIMOND (G.). — Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Des premiers travaux au noviciat délien : la découverte des études archéologiques. *Hormos. Ricerche di Storia Antica*, 5, 2013, p. 69-94.

Reimond 2015 : REIMOND (G.). — "Et la Grèce le scella de son empreinte". Pierre Paris, des lettres à l'archéologie, du Normalien à l'Athénien. *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 22, 2015, p. 167-192.

Reimond 2016 : REIMOND (G.). — Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Le dossier phocidien : les fouilles du sanctuaire d'Athéna Cranaia. *Pallas*, 100, 2016, p. 217-247.

Reimond 2018a : REIMOND (G.). — Arcaísmo y clasicismo en el pensamiento de Pierre Paris: los escultores griegos a la conquista del movimiento. In : DUPLÁ ANSUATEGUI (A.), DELL' ELICINE (E.), PÉREZ MOSTAZO (J.) dir. — *Antigüedad clásica y naciones modernas en el Viejo y el Nuevo Mundo*. Madrid : Ediciones Polifemo, 2018, p. 155-182.

Reimond 2018b : REIMOND (G.). — Stratégies de pouvoir et milieu universitaire dans le contexte de l'affaire Dreyfus. Le cas bordelais (1898-1899). *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel)*, 36, 2018, p. 135-153.

Reimond sous presse : REIMOND (G.). — Pierre Paris ou la révolution des perspectives. De l'hellénisme à l'hispanisme archéologique : quelques notes sur l'histoire d'une conversion. In : CALLEGARIN (L.), MORALES (N.) dir. — *Un centenaire archéologique en perspective. La coopération internationale en péninsule ibérique*. Madrid : Casa de Velázquez, sous presse.

Reinach 1898 : REINACH (Th.). — La tête d'Elche au Musée du Louvre. *Revue des études grecques*, 11.41, 1898, p. 39-60.

Rouillard 1996 : ROUILLARD (P.). — Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen". In : OLMOS (R.), ROUILLARD (P.) dir. — *Formes archaïques et arts ibériques*. Madrid : Casa de Velázquez, 1996, p. 33-42 (Collection de la Casa de Velázquez ; 59).

Rouillard 2004 : ROUILLARD (P.). — Pierre Paris. In : MORA (GI.), AYARZAGÜENA SANZ (M.) dir. — *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*. Alcalá de Henares : Museo Arqueológico Regional, 2004, p. 333-340 (Zona arqueológica ; 3).

Rouillard 2009 : ROUILLARD (P.). — Pierre Paris. In : SÉNÉCHAL (Ph.), BARBILLON (Cl.). — *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*. Paris : INHA, 2009 <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/paris-pierre.html>, 2009.

Said 2005 : SAID (E. W.). — *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Seuil, 2005, 579 p. (Points Essais ; 710).

REPRÉSENTATIONS DES GALATES DANS LA COROPLASTIE HELLÉNISTIQUE EN MÉDITERRANÉE ORIENTALE



GALATIANS IN HELLENISTIC TERRACOTTAS FROM EASTERN MEDITERRANEAN

Kevin PARACHAUD

Doctorant

Université de Limoges, EA 4270 CRIHAM,

Chercheur associé de l'équipe RHAdAMANTE, UMR 5608 TRACES

kevin.parachaud@unilim.fr

La représentation de Galates dans l'art hellénistique est un sujet qui bénéficie d'une importante bibliographie depuis le XIX^e siècle (entre autres : Reinach 1889, Reinach 1911; Bieńkowski 1928; Hausmann 1984; Laubscher 1987; Queyrel 2016, p. 171-232; Brunaux 2005; Cain 2006; Adam, Fichtl 2011; Pernet 2013; Baray 2014 p. 114-130). Précisons que l'emploi ici du terme *Galate* est pris dans son sens actuel, c'est-à-dire restreint aux populations *celtiques* installées de façon pérenne en Méditerranée orientale. Dans le cas des populations protohistoriques européennes, le terme *Celtes* sera préféré. De la lecture de cette riche historiographie, trois remarques s'imposent :

- Les données mobilisées dans ces travaux sont presque toutes issues de la statuaire, et principalement de celle de Pergame. Hormis l'étude de Bieńkowski consacrée aux *arts mineurs* (Bieńkowski 1928), les représentations coroplastiques n'ont presque jamais été prises en compte.
- L'identification en tant que Galates des personnages représentés se fait en fonction de critères iconographiques, comme la figuration d'éléments matériels laténiens (culture matérielle du second âge du Fer en Europe moyenne) ou de stéréotypes physiques. Mais aucune méthode classant l'ensemble de ces

critères iconographiques n'est proposée; de même, il n'est jamais discuté la pertinence de ces éléments pour l'identification plus précise de Galates.

- Les travaux antérieurs se sont focalisés sur la problématique de l'utilisation idéologique et politique de l'image du Galate. Dès 279 av. J.-C., la statuaire hellénistique restreint l'image du Galate à une position "d'ennemi vaincu et soumis par la civilisation", image dont les stéréotypes se diffusent ensuite, et notamment à l'époque romaine, pour incarner une image générale du barbare vaincu (Pernet 2013; Lewuillon 2017). Même si certaines s'inscrivent aussi dans ce schéma de représentation du Galate vaincu, les données coroplastiques peuvent néanmoins nous permettre de discuter l'existence d'autres expressions de l'altérité.

Base d'un travail de doctorat en cours, le corpus réuni ici – non exhaustif – est fait de figurines en terre cuite porteuses de marqueurs iconographiques considérées comme caractéristiques des représentations de Galates dans l'art hellénistique. Il sert de fondement à une première tentative, exposée ci-après, de caractériser les critères discriminants permettant d'améliorer la méthode d'identification des Galates.

1 • SÉLECTION DES CRITÈRES DE REPRÉSENTATION

Les données rassemblées ici proviennent des répertoires de publications consacrées aux représentations de Galates dans l'art hellénistique et de corpus coroplastiques de collections de musées. Ne sont conservées que les figurines de personnages considérés comme Galates dans ces sources, ainsi que celles partageant avec elles des critères iconographiques communs. Sont exclues les représentations de *thureos* seul et les représentations de divinités porteuses de ce bouclier; si le sujet est intéressant, il s'éloigne du propos développé ici. Au final, 63 pièces correspondent aux critères de sélection (Fig. 1). À l'avenir, il sera nécessaire d'étendre ce corpus aux pièces non publiées présentes dans les réserves de musées – par exemple, une étude de la collection égyptienne du musée des beaux-arts de Limoges (collection pourtant modeste) a permis la redécouverte de cinq figurines.

De ce corpus, un inventaire des critères iconographiques utilisés dans la représentation d'un possible personnage galate a pu être dressé (Fig. 2). L'étude de ces critères devrait permettre l'identification de certaines associations récurrentes caractéristiques de la représentation du Galate. En effet, il n'existe aucun critère iconographique que l'on puisse attribuer, de manière exclusive, à la représentation d'un Galate dans l'art hellénistique. On observe en effet, pour chacun d'eux, des contre-exemples démontrant leur utilisation pour la représentation d'autres types de personnages.

Le bouclier

(Fig. 2 : TC_Ela_1 ; TC_Ela_3 ; TC_Fay_13 ; TC_Myr_9 ; TC_Myr_12 ; TC_Myr_3 ; TC_Ind_1 ; TC_Fay_23)

Nos prédécesseurs sur le sujet ont déjà remarqué le lien indéniable existant entre la représentation d'un Galate et celle du bouclier emblématique des cultures matérielles laténiennes, nommé *thureos* en grec, qui se caractérise par sa forme elliptique, son profil plat, et son armature organisée autour d'une *spina* centrale protégée le cas échéant par un *umbo* métallique. On mesure en effet l'importance de cette arme par sa quasi-omniprésence dans les représentations lapidaires, de la base de l'Étolie à Delphes figurant un amas d'armes prises aux Galates en 279 av. J.-C. (Pernet 2013) aux "Grands Galates" du groupe Ludovisi (copies romaines d'originaux hellénistiques en bronze datées de 237-223 av. J.-C.). Cependant, il est désormais admis, notamment depuis la découverte des stèles peintes de Sidon (Liban, milieu du II^e s. av. J.-C.), que ce bouclier a connu une large diffusion dans le monde hellénistique hors de la sphère galate (entre autres : Couissin 1927, p. 149; Stary 1981, p. 303; Adam, Fichtl 2011, p. 22; Baray 2014, p. 114-130). L'assimilation automatique de

la figuration d'un *thureos* à la représentation d'un Galate est aujourd'hui, à juste titre, totalement rejetée. Ce critère étant donc très largement représenté, il est plus intéressant, dans l'analyse, de prendre en compte son absence que sa présence (Fig. 3).

Les éléments laténiens

Outre le *thureos*, les éléments sélectionnés par les artistes grecs sont avant tous ceux qui se distinguent suffisamment des cultures matérielles de la Méditerranée orientale pour pouvoir jouer le rôle de marqueurs iconographiques de l'altérité :

- l'épée, caractérisée par son port au flanc droit, suspendue à un ceinturon (Fig. 2 : TC_Ela_3 ; TC_Myr_9 ; TC_Fay_23) ;
- le *carnyx* (Fig. 2 : TC_Ela_1) qui se distingue des aérophones de tradition grecque par son pavillon zoomorphe ;
- le torque (Fig. 2 ; TC_Ela_3, TC_Gor_2) qui se différencie d'un collier par son centre ouvert et/ou ses tampons massifs.

Bien entendu, il ne s'agit pas toujours de critères absolus. Tout d'abord, les légionnaires portent eux aussi l'épée à droite suspendue à un ceinturon, comme on le voit par exemple sur le guerrier de Vachère dont l'armement est romain. Ensuite, les représentations du *carnyx* ont déjà fait l'objet d'une étude critique de la part de Serge Lewuillon (2017) : cette trompe que l'on considère trop hâtivement comme une image iconique du Celte s'observe également sur nombre de monuments romains comme la colonne Trajane. Le torque, lui non plus, n'est pas un critère déterminant, car cette parure se retrouve également dans d'autres cultures matérielles (Lewuillon 1999, p. 357). Citons, en illustration, le cas des torques en or du *tumulus* d'époque hellénistique de Bolu en Turquie (Firatli 1965). Cette sépulture avait été interprétée comme celle d'un Galate au regard des deux torques et d'un disque représentant le visage d'un personnage possiblement moustachu. Mais ces parures ne correspondent pas à la typologie laténienne ; ces objets sont, en réalité, des torques de facture originale associés à d'autres parures et objets typiques des cultures matérielles locales.

L'équipement hellénistique

Comme le montre le débat (Baray 2014, p. 127) autour de l'identification d'une des statuettes de Myrina (Fig. 2 : TC_Myr_3), il est nécessaire de pondérer la présence d'éléments iconographiques considérés comme liés aux Galates (un *thureos*, dans le cas de Myrina) au regard de ceux qui sont, eux, caractéristiques des cultures matérielles hellénistiques. Nous retenons ici dans cette catégorie les éléments liés à l'équipement militaire : les armes de poing portées au flanc gauche

Classification	Localisation	Type	Chronologie
TC_Ale_1	Alexandrie (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ath_1	Athribis (Égypte)	Figurine	III ^e s. av. J.-C.
TC_Chy_1	Chypre	Figurine	Inconnue
TC_Dar_1	Dardanelles (Turquie)	Figurine	Inconnue
TC_Dem_1	Démétrias (Grèce)	Figurine	Inconnue
TC_Ela_1	El Ashmunein (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ela_2	El Ashmunein (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ela_3	El Ashmunein (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ela_4	El Ashmunein (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ela_5	El Ashmunein (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ela_6	El Ashmunein (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_1	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_2	"Fayoum" (Égypte)	Flasque	Inconnue
TC_Fay_3	"Fayoum" (Égypte)	Flasque	Fin III ^e s. av. J.-C.
TC_Fay_4	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_5	"Fayoum" (Égypte)	Vase à boire	Inconnue
TC_Fay_6	"Fayoum" (Égypte)	Tête brisée	Inconnue
TC_Fay_7	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_8	"Fayoum" (Égypte)	Flasque	Inconnue
TC_Fay_9	"Fayoum" (Égypte)	Tête brisée	Inconnue
TC_Fay_10	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_11	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_12	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_13	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_14	"Fayoum" (Égypte)	Flasque	Inconnue
TC_Fay_15	"Fayoum" (Égypte)	Flasque	Fin III ^e s. av. J.-C.
TC_Fay_16	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_17	"Fayoum" (Égypte)	Vase à boire	Inconnue
TC_Fay_18	"Fayoum" (Égypte)	Tête brisée	Inconnue
TC_Fay_19	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_20	"Fayoum" (Égypte)	Applique	Inconnue
TC_Fay_21	"Fayoum" (Égypte)	Applique	Inconnue
TC_Fay_22	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Fay_23	"Fayoum" (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Gor_1	Gordion (Turquie)	Figurine	260-100 av. J.-C.
TC_Gor_2	Gordion (Turquie)	Figurine	260-100 av. J.-C.
TC_Had_1	Hadra (Égypte)	Tête brisée	Inconnue
TC_Had_2	Hadra (Égypte)	Tête brisée	Inconnue
TC_Heh_1	Hehia (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Ind_1	indéterminée	Figurine	Inconnue
TC_Ind_2	indéterminée	Figurine	Inconnue
TC_Kôm_1	Kôm Firin (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Kym_1	Kymé d'Éolide (Turquie)	Figurine	Inconnue
TC_Myr_1	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_2	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_3	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_4	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_5	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_6	Myrina (Turquie)	Tête brisée	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_7	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_8	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_9	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_10	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_11	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Myr_12	Myrina (Turquie)	Figurine	Seconde moitié du II ^e s. av. J.-C.
TC_Nau_1	Naukratis (Égypte)	Figurine	Inconnue
TC_Nau_2	Naukratis (Égypte)	Figurine	III ^e s. av. J.-C.
TC_Nau_3	Naukratis (Égypte)	Tête brisée	III ^e ou II ^e s. av. J.-C.
TC_Per_1	Pergame (Turquie)	Figurine	Inconnue
TC_Rho_1	Rhodes (Grèce)	Figurine	Inconnue
TC_Smy_1	Smyrne (Turquie)	Tête brisée	Inconnue
TC_Smy_2	Smyrne (Turquie)	Figurine	Inconnue
TC_Smy_3	Smyrne (Turquie)	Tête brisée	Inconnue
TC_Smy_4	Smyrne (Turquie)	Figurine	II ^e s. av. J.-C.

Figure 1 : Inventaire des représentations coroplastiques.



Figure 2 : Critères iconographiques utilisés dans la représentation d'un possible personnage galate (TC_Ela_1 : d'après Perdrizet 1921, pl. XCIII ; TC_Ela_3 ; TC_Fay_13 : d'après Laubscher 1987, p. 153 ; TC_Myr_9 : d'après Bieńkowski 1928, p. 128 ; TC_Myr_12 : d'après Besques 1963, p. 125 ; TC_Myr_3 : d'après Baray 2014, p. 127, photographie © MFA - Boston ; TC_Fay_6 ; TC_Ind_1 : d'après Bieńkowski 1928, p. 128 ; TC_Fay_23 : d'après Meyer, Schreiber 2012, pl. 36 ; TC_Gor_2 : d'après Stewart 2010, p. 100).

Figure	Posture soumise sans thureos	Séréotypes physiques	Posture tailleur	Humain	Vêtements hellénistiques	Équipement hellénistique	Manteau	Éléments laténiens	Posture neutre	Posture de combat	Nudité	Posture "en garde"	Couronne	Érotés	Identification des types
TC Ath 1	1														Type vaincu
TC Mvr 12	1	1													
TC Mvr 2	1	1													
TC Had 2	1	1	1												
TC Fav 15	1	1	2												
TC Fav 14	1	1	2												sous type possible vaincu
TC Fav 21	1	1	2				1				1				Type grotesque
TC Had 1	1	1	2												
TC Smy 1	1	1	1												
TC Smy 3	1	1	1												
TC Fav 5	1	1	1												
TC Fav 6	1	1	1												
TC Fav 9	1	1	1												sous type grotesque à moustache
TC Nau 3	1	1	1											1	Type indéterminé/unicum
TC Smy 4	?	1	1					1				1			
TC Gor 1	?	1	1												
TC Mvr 8	1	1	1				1	1							
TC Fav 7	1	1	1												
TC Smy 2	1	1	1							1					
TC Fav 11	1	1	1												
TC Gor 2	1	1	1												
TC Dem 1	1	1	1				1	1							Type en tailleur
TC Ind 1	1	1	1												
TC Mvr 5	?	1	1				1	3	1	1					Type guerrier hellénistique
TC Mvr 3	1	1	1				1	3	1	1					
TC Mvr 4	1	1	1				1	3	1	1					
TC Mvr 11	1	1	1				1	1	1	1					
TC Rho 1	1	1	1				1	1	1	1					
TC Chv 1	1	1	1				1	1	1	1					
TC Ind 2	1	1	1				1	1	1	1					sous type possible guerrier hellénistique
TC Fav 1	1	1	1				1	1	1	1					Type guerrier galate
TC Heh 1	1	1	1				1	1	1	1					
TC Mvr 1	2	1	1				1	1	1	1					
TC Mvr 9	2	1	1				1	1	1	1					
TC Fav 10	?	2	1				1	3	1	1					
TC Fav 4	1	1	1				1	1	1	1					
TC Fav 3	1	1	1				1	1	1	1					
TC Kvm 1	1	1	1				1	1	1	1					
TC Fav 12	1	1	1				1	1	1	1					sous type possible guerrier galate
TC Fav 23	1	1	1				1	1	1	1					
TC Mvr 7	2	1	1				2	2	2	2					Type duel de thureophoroi
TC Per 1	2	1	1				2	2	2	2					
TC Dar 1	2	1	1				2	2	2	2				2	
TC Ela 5	1	1	1				1	1	1	1			2	1	Type Érote
TC Fav 18	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Fav 16	2	1	1				2	1	1	1			1	1	
TC Fav 20	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Ela 2	1	1	1				2	1	1	1			2	1	
TC Ela 3	1	1	1				2	1	1	1			2	1	sous type Érotés à l'épée au flanc droit
TC Ela 6	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Fav 13	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Fav 17	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Ela 4	1	1	1				1	1	1	1			1	1	sous type Érotés à l'aérophone
TC Ela 1	1	1	1				2	1	1	1			1	1	
TC Fav 2	1	1	1				1	1	1	1			2	1	
TC Fav 8	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Nau 2	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Nau 1	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Kôm 1	1	1	1				1	1	1	1			1	1	
TC Ale 1	1	1	1				1	1	1	1			2	1	
TC Fav 19	1	1	1				1	1	1	1			1	1	sous type Érote au thureos
TC Mvr 10	1	1	1				1	1	1	1			1	1	

Figure 3 : Matrice de sériation des données coroplastiques.

ou suspendues par un baudrier, les protections corporelles comme les cuirasses anatomiques, les casques de tradition hellénistique (Fig. 2 : TC_Myr_3) et le *salpinx* (Fig. 2 : TC_Fay_13).

Les stéréotypes physiques

Outre leur équipement, les Galates peuvent se distinguer au regard des stéréotypes physiques qui leur sont attribués par la culture hellénistique : sont pris en compte ici la chevelure longue (Fig. 2 : TC_Myr_9) ou en mèches épaisses et ébouriffées et le port de la moustache, sans barbe (Fig. 2 : TC_Fay_6). Il existe néanmoins une grande similitude stylistique entre ces éléments et ceux que l'on observe sur des représentations de satyres, de centaures, ou de Mysias. Le stéréotype physique ne constitue donc pas toujours un critère absolu.

La nudité

(Fig. 2 : TC_Ela_1 ; TC_Ela_3 ; TC_Fay_13 ; TC_Myr_9 ; TC_Fay_23)

La nudité est également, pour la représentation de l'altérité et du barbare, un *topos* courant, sans être encore une fois limitée à cette seule sphère (elle est associée également, entre autres, à la sphère héroïque et divine). Au sens entendu ici, la nudité n'est pas incompatible avec le port d'un manteau sur les épaules.

Le manteau

(Fig. 2 : TC_Fay_13 ; TC_Myr_9 ; TC_Myr_3 ; TC_Ind_1)

Cette catégorie intègre l'ensemble des vêtements couvrant le dos et accrochés autour des épaules, car il est impossible dans la coroplastie de distinguer une chlamyde hellénistique d'un sayon celte.

Les vêtements hellénistiques

On peut distinguer, en revanche, des vêtements caractéristiques des cultures matérielles hellénistiques: la tunique ou le *chiton* pour les hommes (Fig. 2 : TC_Myr_3) et le *péplos* pour les femmes (Fig. 2 : TC_Gor_2).

Humain

(Fig. 2 : TC_Myr_9 ; TC_Myr_12 ; TC_Myr_3 ; TC_Fay_6 ; TC_Ind_1 ; TC_Gor_2)

Il est nécessaire de faire une distinction entre les différents types de personnages. Le critère *humain* permet d'intégrer dans une même catégorie les personnages *a priori* non fictifs et de regrouper les hommes et les femmes.

Érotes

(Fig. 2 : TC_Ela_1 ; TC_Ela_3 ; TC_Fay_13 ; TC_Fay_23)

Nous avons indiqué plus haut que le corpus n'intégrait pas les représentations de divinités armées d'un *thureos*. Mais les Érotes, bien que mythologiques, n'en sont pas, et on observe sur certaines de ces figurations des ensembles de critères iconographiques dépassant le cadre de ce seul bouclier. Les personnages d'Érotes se caractérisent par un physique potelé et un visage enfantin, ils sont de plus souvent ailés.

Les couronnes

(Fig. 2 : TC_Ela_3 ; TC_Fay_13 ; TC_Fay_23)

En lien avec cette sphère symbolique, on observe sur certaines pièces la présence d'une couronne végétale et/ou celle d'un *calathos*. Si ces éléments sont fréquents pour d'autres types de représentations coroplastiques, leur présence sur des figurations potentiellement liées à la sphère galate paraît surprenante ; il semble alors pertinent de les prendre en compte.

La posture de vaincu (Fig. 2 : TC_Myr_12)

Comme rappelé plus haut, l'historiographie ne s'est intéressée à la représentation du Galate qu'en tant qu'incarnation de l'ennemi vaincu. La posture vaincue retenue ici est définie, soit par l'expression d'une soumission à un autre personnage, soit par l'expression physique, notamment dans les traits du visage, de la douleur ou de la mort. Cependant on observe des postures différentes sur les données réunies et il devient important de prendre en compte les cas suivants :

La posture en tailleur (Fig. 2 : TC_Ind_1)

On observe sur quelques pièces une posture rappelant les statues en tailleur connues dans le sud de la Gaule.

La posture neutre

(Fig. 2 : TC_Ela_1 ; TC_Ela_3 ; TC_Fay_13 ; TC_Myr_3)

Cette posture correspond, soit à une position droite, de face sans expression de mouvement, soit à une position en repos, en appui sur un élément (principalement sur le bouclier).

La posture de combat (Fig. 2 : TC_Myr_9)

Elle s'exprime par l'action et le mouvement donnés au personnage, ainsi que par la présence d'armes en position fonctionnelle.



TC_Ath_1
Type 1 : vaincu



TC_Fay_15
Type 1 : vaincu
Sous-type : possible vaincu



TC_Had_1
Type 2 : grotesque



TC_Myr_8
Type 3 : indéterminé



TC_Dem_1
Type 4 : en taille



TC_Fay_5
Type 2 : grotesque
Sous-type : grotesque à moustache



TC_Myr_4
Type 5 : guerrier hellénistique



TC_Rho_1
Type 5 : guerrier hellénistique
Sous-Type : possible guerrier hellénistique



TC_Heh_1
Type 6 : guerrier galate hellénistique

Figure 4 : Types de représentation, 1 à 6 (TC_Ath_1 : d'après Perdrizet 1921, pl. XLI ; TC_Fay_15 : d'après Laubscher 1987, p. 153 ; TC_Had_1 : d'après Reinach 1911, pl. VIII ; TC_Myr_8 : d'après Bieńkowski 1928, p. 127 ; TC_Dem_1 : photographie © Thierry Jamard ; TC_Fay_5 : d'après Breccia 1934, pl. CIII ; TC_Myr_4 : d'après Besques 1963, pl. 151 ; TC_Rho_1 : d'après Reinach 1911, p. 102 ; TC_Heh_1 : d'après Perdrizet 1921, pl. XXXVIII).



TC_Fay_12
Type 6 : guerrier galate
Sous-type : possible guerrier galate



TC_Myr_7
Type 7 : duel de thureophoroi



TC_Ela_2
Type 8 : Érote
Sous-type : Érote à l'épée au flanc droit



TC_Ela_4
Type 8 : Érote
Sous-Type : Érote à l'aérophone



TC_Ale_1
Type 8 : Érote
Sous-type : Érote au thureos



Figure 5 : Types de représentation, suite 6 à 8 (TC_Fay_12 : d'après Bieńkowski 1928, p. 138 ; TC_Myr_7 : d'après Winter 1903, p. 385 ; TC_Ela_2 : d'après Perdrizet 1921, pl. XXXVIII ; TC_Ela_4 ; TC_Ale_1 : d'après Breccia 1934, pl. LXVIII).

La posture « en garde » (Fig. 2 : TC_Fay_23)

Cette posture se situe entre les deux précédentes ; ici, le personnage n'est pas en repos, il est dans une position active, en appui sur une jambe. Il est de profil et se protège de son bouclier, la main droite sur son arme, mais il n'est pas en combat, car son arme n'est pas sortie : elle reste au fourreau.

2 • SÉRIATION DES CRITÈRES ICONOGRAPHIQUES

La bonne représentativité de ce corpus coroplastique permet de proposer une sériation des critères iconographiques rencontrés (Fig. 3) et de formuler plusieurs observations. Alors que l'image du Galate vaincu est surreprésentée dans la statuaire, elle n'est mise en évidence, au mieux, que pour sept pièces dans notre catalogue. En effet, elle est indéniable pour les trois premières, mais beaucoup moins pour les quatre autres, où la posture soumise repose principalement sur l'interprétation des traits du visage.

Les critères de stéréotypes physiques sur la chevelure et la pilosité faciale se regroupent dans un ensemble bien identifié, que l'on peut attribuer à la tradition des grotesques. Pourtant, cet ensemble appelle une critique. Des pièces, comme TC_Had_1 (Fig. 4) ou TC_Smyr_2, sont en réalité indissociables des figurations de satyres, ce qu'elles sont probablement. Cette remarque implique d'écarter ces deux exemplaires de ceux liés aux Galates. La chose est en revanche moins claire pour le sous-groupe associé à ce type : ici, la représentation se distingue par une moustache nettement marquée et tombant le long des lèvres. On observe de plus qu'il s'agit uniquement de pièces égyptiennes. Le stéréotype ethnique joue, en Égypte, un rôle particulier. L'art égyptien a développé dès l'époque pharaonique une certaine appétence pour la dérision et la moquerie, que l'on retrouve dans le goût pour les caricatures à caractère racial. Si les *Éthiopiens* constituent le sujet majeur de ces caricatures, les Galates viennent apporter une nouvelle opportunité de représentation exagérée de l'altérité ethnique. On note, dans cette idée, que certaines de ces pièces (tout comme d'autres d'origine égyptienne dans le type 6 des guerriers galates) mélangent les codes caricaturaux des *Éthiopiens* (nez, lèvres) et des Galates (Fig. 4 : TC_Fay_5).

La pièce TC_Myr_3 (Fig. 2), dont l'identification comme Galate avait déjà été remise en question, notamment par Luc Baray (Baray 2014, p. 127), vient s'insérer dans un groupe homogène de guerriers qu'il est nécessaire d'interpréter, au regard de leur équipement, comme des guerriers hellénistiques. Ce qui est intéressant, c'est que la sériation met en évidence des similitudes avec d'autres représentations pour lesquelles l'identification était de prime abord moins nette. À cet égard, il semble évident d'écarter l'ensemble de ce type qui ne représente visiblement pas des Galates.

En revanche, un autre groupe, que l'on peut plus facilement assimiler à des figurations de guerriers galates, ressort. Mais si l'on regarde les postures adoptées, on se rend compte qu'elles sont principalement neutres. Dans l'hypothèse où ces pièces représenteraient bien une altérité stéréotypée liée à la sphère guerrière, il s'agirait d'une représentation moins négative de ce que l'on peut voir dans la statuaire. Si on aborde avec la même logique le groupe des personnages en tailleur, la représentation pourrait même être valorisante.

Enfin, l'aspect le plus étonnant de ce corpus vient du groupe des *Érotés* (Fig. 5), qui se distingue par le nombre de pièces et de critères laténiens associés à certaines d'entre elles, notamment celles provenant d'El Ashoumen en Égypte. Le lien qui se développe à l'époque hellénistique entre les figurines d'*Érotés* et les dépôts funéraires (Huguenot 2008, p. 137) pourrait faire l'objet, dans le cas de ces « *Érotés galates* », de problématiques et d'hypothèses intéressantes.

CONCLUSION

Cette analyse sériée des critères iconographiques permet une approche plus fine de l'identification des Galates dans la coroplastie hellénistique, et donc d'en écarter un certain nombre. Elle offre un meilleur regard sur la pertinence des critères distingués et permet d'observer des ensembles montrant une image des Galates plus nuancée que celle à laquelle la statuaire nous avait habitués. Rappelons cependant que ces premières conclusions s'appuient sur un travail en cours, avec une méthode et des résultats provisoires qui demandent à être affinés.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Fichtl 2011** : ADAM (A.-M.), FICHTL (St.). — Les Celtes dans les guerres hellénistiques : le cas de la Méditerranée orientale. In : COUVENHES (J.-C.), CROUZET (S.), PÉRÉ-NOGUÈS (S.) dir. — *Pratiques et identités culturelles des armées hellénistiques du monde méditerranéen*. Actes du colloque de Tours, 23-24 mars 2007. Bordeaux : Ausonius, 2011, p. 117-28.
- Baray 2014** : BARAY (L.). — *Les mercenaires celtes et la culture de La Tène : critères archéologiques et positions sociologiques*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2014, 228 p.
- Besques 1963** : BESQUES (S.). — *Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre-cuite grecs et romains. II, Myrina*. Paris : Éditions des Musées Nationaux, 1963, 255 p.
- Bieńkowski 1928** : BIENKOWSKI (P.). — *Les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains*. Cracovie : Impression de l'Université des Jagellons, 1928, 251 p.
- Breccia 1934** : BRECCIA (E.). — *Monuments de l'Égypte gréco-romaine. Tome deuxième, Ev. breccia, terrecotte figurate greche e greco-egizie del museo di Alessandria*. Bergame : Officine dell'istituto italiano d'arti grafiche, 1934, 194 p.
- Brunaux 2005** : BRUNAUX (J.-L.). — Les armes des Celtes d'Asie. *L'archéologue*, 77, 2005, p. 38-43.
- Cain 2006** : CAIN (H.). — Das Bild der Kelten und Gallier in der archäologischen Forschung. In : RIECKHOFF (S.) dir. — *Celtes et Gaulois dans l'histoire, l'historiographie et l'idéologie modernes. Actes de la table ronde de Leipzig, 16-17 juin 2005*. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 75-96 (Bibracte ; 12/1 | *Celtes et Gaulois : l'archéologie face à l'histoire*).
- Couissin 1927** : COUISSIN (P.). — Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains. *Revue Archéologique*, 25, 1927, p. 138-176.
- Hausmann 1984** : HAUSMANN (U.). — Zur Erosen- und Gallier-Ikonographie in der alexandrinischen Kunst. In : BONACASA (N.), DI VITA (A.) dir. — *Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di A. Adriani II*. Roma : L'Erma di Bretschneider, 1984, p. 283-295.
- Huguenot 2008** : HUGUENOT (C.). — *La tombe aux Érotés et la tombe d'Amarnthos : architecture funéraire et présence macédonienne en Grèce centrale*. Gollion : Infolio, 2008, 279 p.
- Firatli 1965** : FIRATLI (N.). — Two Galatian Tumuli in the Vicinity of Bolu. *American Journal of Archaeology*, 69, 1965, p. 365-367.
- Laubscher 1987** : LAUBSCHER (H.). — Ein ptolemäisches Gallierdenkmal. *Antike Kunst*, 30, 1987, p. 131-154.
- Lewuillon 1999** : LEWUILLON (S.). — En attendant la monnaie. Torques d'or en Gaule. In : CAUQUET (B.) dir. — *L'or dans l'antiquité*. Bordeaux : Fédération Aquitania, 1999, p. 357-398 (Supplément à *Aquitania* ; 9).
- Lewuillon 2017** : LEWUILLON (S.). — Le roman du carnyx. In : HÉBERT (O.), PÉCHOUX (L.) dir. — *Gaulois : images, usages & stéréotypes*. Actes du colloque de Clermont-Ferrand, 18-19 septembre 2014. Autun : Éditions Mergoïl, 2017, p. 223-243.
- Meyer, Schreiber 2012** : MEYER (M.), SCHREIBER (T.). — Keltendarstellungen im Archäologischen Museum der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster. *Boreas*, 35, 2012, p. 139-168.
- Perdrizet 1897** : PERDRIZET (P.). — Terres cuites de l'Asie Mineure. *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 4, 1897, p. 209-220.
- Perdrizet 1921** : PERDRIZET (P.). — *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*. Nancy : Berger-Levrault, 1921, p. 182.
- Pernet 2013** : PERNET (L.). — Les représentations d'armes celtiques sur les monuments de victoire aux époques hellénistique et romaine. De la statue de l'Étolie vainqueur à l'arc d'Orange : origine et mutation d'un stéréotype. In : MÉNARD (H.), PLANA-MALLAR (R.) dir. — *Contacts de cultures, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, 2013, p. 21-35.
- Queyrel 2016** : QUEYREL (F.). — *La sculpture hellénistique. Tome 1, Formes, thèmes et fonctions*. Paris : Picard, 2016, 431 p.
- Reinach 1889** : REINACH (S.). — Les Gaulois dans l'art antique et le sarcophage de la vigne Ammendola. *Revue archéologique*, 13, 1889, p. 317-352.
- Reinach 1911** : REINACH (A.-J.). — Les Gaulois en Égypte. *Revue des Études Anciennes*, 13, 1911, p. 33-74.
- Stary 1981** : STARY (P.). — Ursprung und Ausbreitung der eisenzeitlichen Ovalschilde mit spindelförmigem Schildbuckel. *Germania*, 59, 1981, p. 287-306.
- Stewart 2010** : STEWART (S.). — *Gordion After the Knot: Hellenistic Pottery and Culture*. Cincinnati : University of Cincinnati, 567 p. (Thèse universitaire).
- Winter 1903** : WINTER (F.). — *Die Typen der figuralen Terrakotten*. Berlin : Verlag von W. Spemann, 1903, 272 p.

CHAPITRE 2

REPRÉSENTATIONS ICONOGRAPHIQUES ET SYMBOLIQUES

“L'ARBRE DE VIE”

DIFFUSION, TRADUCTIONS ET SIGNIFICATIONS D'UN MOTIF ORIENTAL DANS L'ITALIE DES VIII^e-VI^e S. AV. J.-C.



“THE TREE OF LIFE” DIFFUSION, TRANSLATIONS AND MEANINGS OF AN ORIENTAL MOTIF IN THE ITALY OF THE 8TH-6TH C. A.C.

Tony FOUYER

Docteur

UMR ARTEHIS 6298, université de Bourgogne – Franche-Comté, ED SEPT, Dijon

t.fouyer@outlook.fr

Souvent perçu comme un simple motif décoratif, *l'arbre de vie* apparaît pour la première fois en contexte cultuel en Mésopotamie (Kourou 2001). Avec la diffusion des produits de luxe orientaux, la colonisation grecque et l'installation des comptoirs phéniciens en Occident, on assiste à l'introduction et à l'assimilation progressive du motif au répertoire iconographique des populations étrusques, italiques, ibériques (Le Meaux 2010) et enfin celtiques (Kruta 1986; Ginoux 2011). Le motif subit, au contact de ces cultures, des modifications dans sa structure et sa syntaxe qui révèlent une évolution de sa portée symbolique.

Habituellement, *l'arbre de vie* est constitué d'un élément floral central, souvent stylisé et entouré de personnages ou d'animaux affrontés. Sa représentation varie en fonction des contextes chrono-culturels et, surtout, se décline de différentes manières. Tantôt représenté dans sa totalité ou à l'aide de raccourcis (Shefton 1989), évocation réaliste ou stylisée, il peut être le témoin de la scène, le sujet principal ou le symbole de l'un des protagonistes. Son association aux divinités orientales, à d'autres motifs ou scènes contribue

toutefois à saisir ses caractéristiques et sa nature en fonction des contextes – à une période où, même en Grèce, les standards iconographiques ne sont pas encore totalement en place, et où les fonctions des divinités se confondent parfois (Barclay 2013; Mazet 2016).

Cette relation au monde végétal trouve écho dans des pratiques bien spécifiques tournées vers des arbres sacrés. À Samos, par exemple, le culte d'Héra s'effectuait autour du *xoanon* (Kourou 2001, p. 38) qui, une fois par an, était lavé et enlacé de branches du Lygos. Selon la tradition locale, la déesse serait née sous cet arbre sacré (Brize 1993). Les Grecs offrent également du corail rouge – qui participe à la symbolique végétale – dans les sanctuaires d'Artémis, d'Athéna et essentiellement de Déméter et d'Héra (Perrin 2011, p. 35). Les prêtres eux-mêmes, dans la pratique de leurs activités, portent des couronnes de fleurs, de feuillage (Fauquier, Villette 2000, p. 88) et tiennent des rameaux.

Il s'agira donc de s'attacher aux modèles orientaux et à leurs significations, à leurs moyens de diffusion et à leurs traductions en Grande-Grèce, puis en Étrurie.

1 • LES MODÈLES ORIENTAUX : "L'ARBRE DE VIE" ET SES AVATARS

En Égypte, *l'arbre de vie* est intimement lié à la fleur de lotus. L'usage du lotus comme symbole remonte à la XVIII^e dynastie, où il représente « *Rê-Atoum, le Dieu-Soleil qui renaît chaque matin du lotus primordial* » (Carbillet 2009, p. 301). Il en devient rapidement le symbole. La fleur semble aussi renfermer l'âme de Rê. Le chapitre 81 du *Livre des Morts* nous apprend que le défunt se régénère au moyen du lotus.

En Orient, *l'arbre de vie* symbolise la vie éternelle, la survie, la renaissance (James 1966; Petit 2008; Carbillet 2009). Plusieurs plaquettes d'ivoire découvertes à Nimrud, datées du IX^e s. av. J.-C., présentent la figure divine/royale tenant une fleur de lotus, symbole du pouvoir militaire et religieux (Herrmann 1986, tav. 4, n° 23-24; Giovino 2007, p. 121, fig. 54-56).

En Phénicie, le motif de *l'arbre de vie* a été imaginé à partir d'une fleur de lys (Carbillet 2009, p. 206) et apparaît presque exclusivement sur des ivoires réalisés sous patronage royal (Shefton 1989; Carbillet 2009). Le motif est alors lié à Hathor, Astarté et Aphrodite, devenant ainsi un symbole de fécondité, de vie éternelle, de renaissance (James 1966; Petit 2008; Carbillet 2009).

À partir du VIII^e s. av. J.-C., *l'arbre de vie* est adopté en Eubée (Boardman 1999, p. 56), puis traduit dans le reste de la Grèce où il s'inspire lui aussi de la fleur de lys et de la fleur de lotus. À Corinthe et à Naxos, il est stylisé et associé à l'épisode de Bellérophon et la Chimère, tandis qu'en Béotie, un arbre sacré dont l'aspect rappelle *l'arbre de vie* est présent lors de la décapitation de la gorgone Méduse. Il est alors témoin de ces scènes et incarne une force protectrice, accompagnant les héros dans leurs entreprises. Dans certaines situations, le motif renvoie vraisemblablement à Athéna. Edwin Oliver James et Nota Kourou ont d'ailleurs souligné la relation privilégiée qu'entretient *l'arbre de vie* avec les divinités féminines (James 1966; Kourou 2001). Malgré



Figure 1 : Détail de la palmette visible sur une assiette rhodienne mettant en scène le combat de Ménélas et d'Hector sur le corps d'Euphorbe, fin du VII^e s. av. J.-C. (British Museum, Londres ; DAO Tony Fouyer).

cela, on le rencontre parfois avec Apollon, Dionysos (James 1966) ou Poséidon (Palmieri 2016). Associées à l'exercice du pouvoir, évocation de la renaissance et de la fertilité, les fleurs de lotus et de lys marquent l'arrivée du printemps ou de l'été et renvoient ainsi à une série d'activités ou de rites liés à la *paideia*. Leur présence évoque le monde extra-urbain, siège des rites de passage (Palmieri 2016).

Thierry Petit a récemment démontré que dans certains contextes « *la palmette fait partie d'un champ sémantique symbolique qui comprend notamment les arbres sacrés* » (Petit 2008). Il est probable qu'arbre sacré et palmette relèvent dans certains cas d'une équivalence symbolique et fonctionnelle (Carbillet 2009, p. 311). L'anthropomorphisation du motif, sur une assiette rhodienne, laisse apparaître le caractère divin de la palmette (Fig. 1). La scène représentant le combat de Ménélas et d'Hector sur le corps d'Euphorbe est alors placée sous le regard de cette divinité dissimulée. Au VI^e s. av. J.-C., la palmette assume vraisemblablement une fonction protectrice, voire apotropaïque, dans la vie comme dans la mort – apparaissant à l'occasion sur certains casques corinthiens (Pflug 1988, abb. K36a).

La rosette, probablement aussi utilisée comme raccourci de *l'arbre de vie*, est née de la stylisation d'une fleur de lotus vue de face. Au Proche-Orient, le motif renvoyait à la déesse Ishtar et à la déesse Hathor sur l'île de Chypre (Carbillet 2009, p. 310). En Égypte et en Grèce, elle est interprétée comme un symbole de fertilité ou d'érotisme que l'on associe aux divinités féminines.

2 • LES MOYENS DE DIFFUSION

La diffusion des motifs en Italie s'effectue de différentes manières. Les sources et vecteurs sont disparates au même titre que les moyens de transmission. L'arrivée des produits égyptiens sur les marchés étrusques, à partir du IX^e s. av. J.-C., permet l'introduction du motif et peut-être de la valeur symbolique qui lui est associée. On retrouve par exemple un certain nombre de fiasques de pèlerin ou de gourdes du Nouvel An dont le décor est parfois composé d'un *arbre de vie* et souvent d'une frise de fleurs et de boutons de lotus (Bartoloni, Delpino 2000, p. 283; Neri 2008, p. 96). Ce type de récipient devait accueillir un liquide précieux considéré comme sacré (Carbillet 2009, p. 254; Taloni 2015, p. 143) : huile de *l'arbre de vie* ou eau du Nil (Neri 2008, p. 97). La fonction de *l'arbre de vie* est alors intimement liée au lotus, au pharaon et également à Hathor.

Il semble que les matériaux privilégiés pour la diffusion du motif phénicien soient l'ivoire et le bronze. Il apparaît régulièrement sur les pyxides et sur des objets plus petits tels que les peignes (Le Meaux 2013, p. 92-93). Les *œnochoés*, patères et coupes phéniciennes

ou "phénico-chypriotes" en bronze, datées entre le X^e et le VIII^e s. av. J.-C., peuvent également avoir véhiculé l'image d'un *arbre de vie* prenant la forme de palmette et rosette (Carbillet 2009, p. 253-254; Taloni 2011). Ces motifs, parfois isolés, sont entourés de représentations à connotations aristocratiques, royales, divines – issues la plupart du temps du répertoire égyptien –, et d'animaux réels et fantastiques. Il est fort probable que ce mode de transmission soit également valable pour les productions grecques. La diffusion de la palmette rhodienne – peut-être perçue comme raccourci de *l'arbre de vie* – correspond, par exemple, à celles des *ænochoés* dites "rhodiennes". Imitées en métal et en céramique, les *ænochoés* "rhodiennes" connaissent un grand succès et une large distribution en Méditerranée aux VII^e et VI^e s. av. J.-C. (Shefton 1979; Pare 1989). Le motif apparaît aussi, de manière plastique, sur une série de *thymiatéria* chypriotes datée des VIII^e et VII^e s. av. J.-C. (Fontan 2013, p. 284). La céramique grecque occupe également une place prépondérante dans ce processus d'acquisition de l'ornement.

Trois facteurs vont amplifier cette transmission du motif. L'installation des colons, aux VIII^e et VII^e s. av. J.-C., d'abord en Campanie, puis dans le sud de l'Italie et en Sicile, marque un tournant dans son utilisation. Les importations sont plus nombreuses et, au contact des populations locales, *l'arbre de vie* et ses avatars évoluent. Les artisans grecs venus travailler dans ce nouveau contexte s'adaptent à la demande, expérimentent et modifient *l'arbre de vie*. Sa diffusion se réalise alors en partie grâce à eux, car ils voyagent. L'exemple certainement le plus connu n'est autre qu'Aristonothos dont le célèbre cratère, daté du VII^e s. av. J.-C., atteste du circuit effectué par l'artisan. L'ajout de motifs étrangers, acquis et réexploités dans son œuvre, le confirme. Dans un autre contexte, la coupe d'Arcésilas, datée du milieu du VI^e s. av. J.-C., constitue aussi un témoignage de ce phénomène (Boardman 1995, p. 181; Bresson 2000, p. 93-94). Il en est de même en ce qui concerne les artisans ioniens qui, au même moment, veulent échapper aux Perses et fuient pour trouver refuge – entre autres – en Italie (Boardman 1999, p. 220). Ces artisans sont à l'initiative de productions qui associent des éléments grecs et étrusques. Les hydries de Caeré et les vases du groupe pontique sont certainement issus de ces ateliers où maîtres ioniens et assistants étrusques collaboraient (Hemelrijk 1984, p. 188-190; Boardman 1999).

3 • LE MOTIF EN GRANDE-GRÈCE

Le motif de *l'arbre de vie* apparaît ainsi dès le VIII^e s. av. J.-C. sur certaines céramiques de production coloniale. Il est visible sur un lécythe ischien fabriqué à Pithécusses et daté de 750 av. J.-C. Le décor, réaliste, semble reprendre le schéma eubéen : deux chèvres sexuées mangent les fruits de l'arbre et deux oiseaux se trouvent en contrebas (Denoyelle, Iozzo 2009, p. 35).

On retrouve *l'arbre de vie* sous forme de palmette sur un cratère syracusain de la nécropole de Fusco daté du début du VII^e s. av. J.-C. Il est alors stylisé, constitué d'un élément conique et surmonté d'une palmette. Il est accompagné d'un cheval – interprété comme la représentation animale du propriétaire du vase – sur une face et d'un sphinx de type gréco-oriental – figure liminale du monstre – sur l'autre (Denoyelle, Iozzo 2009, p. 54). *L'arbre de vie*, seul élément présent dans les deux scènes, permet peut-être la communication entre le monde des morts et des vivants. Cette forme semble par ailleurs rappeler celle des *péirrhantéria*. Certains d'entre eux, dans le monde grec, sont associés à des motifs plastiques figurant des fleurs de lotus ouvertes (Boardman 1999, p. 103, fig. 203). La fonction du récipient, destiné à accueillir le liquide purificateur nécessaire à la tenue des rites, pourrait véhiculer un faisceau de valeur équivalent, permettant l'accès au monde invisible, celui du divin.

Dans le deuxième quart du VII^e s. av. J.-C., *l'arbre de vie* apparaît sur deux *stamnoi* polychromes issus des ateliers de Mégara Hyblaea. Le premier, retrouvé à Sélinonte, utilise la palmette grecque de manière originale, qui permet ici de surélever les personnages – représentant probablement une scène royale en lien avec la cité –, les renvoyant à leur caractère sacré, mythique ou royal. L'une des faces du second *stamnos* présente un décor et une syntaxe habituels associant une palmette de type grec à deux chevaux cabrés opposés. Au-dessus de ces chevaux se trouvaient un poulain (?) et un chien donnant ainsi à la représentation un caractère maternel et aristocratique. Des rosettes émanent alors de la palmette centrale. Sur l'autre face, deux *potniai théron* sont placées de part et d'autre d'un grand entrelacs à triple guillochis – inspiré des productions ioniennes –, flanqué de rosettes et de losanges. L'une des *potniai théron* lève les bras et tient une fleur dans sa main gauche. L'autre serre un daim de sa main droite et lève une grande palmette de l'autre (Denoyelle, Iozzo 2009, p. 59-60). Le motif central est peut-être une traduction stylisée inédite de *l'arbre de vie*. Si tel est le cas, les *potniai théron* pourraient probablement être associées à son pouvoir au moyen de la fleur et de la palmette.

Il en est certainement de même en ce qui concerne la figure féminine représentée sur le pied du *péirrhantérion* du sanctuaire de San Biagio alla Venella (Denoyelle, Iozzo 2009, p. 75). Elle se trouve au centre d'une scène interprétée comme une hiérogamie divine et tient dans sa main gauche une palmette lui permettant vraisemblablement d'affirmer ses prédispositions au contrôle des forces de la nature. Dans le sanctuaire, ce récipient était sûrement lié au culte de la fertilité et probablement à Zeus et Héra dans un premier temps, puis à Artémis (De Stefano 2014, p. 165). Des sculptures en terre cuite, datées de la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C., figurent

une divinité parfois en arme et surtout une *potnia therôn* coiffée, semble-t-il, de rosettes. Ces sculptures sont interprétées comme des représentations d'Héra ou d'Artémis.

Au VI^e s. av. J.-C., la fleur de lotus est utilisée sur des amphores. Elle est alors associée à des animaux, des départs de guerriers ou encore des scènes mythologiques – à l'image d'un épisode mettant en scène Ulysse et Circé. Les valeurs associées au motif se confirment et sont aussi mises en relation avec la guerre et la fécondité (Denoyelle, Iozzo 2009, p. 90-91).

Le matériel, son contexte de découverte et les représentations varient. Même s'il faut rester prudent, on constate que les récipients concernés par ces images sont liés à la réception de liquides. Huile, eau et vin se retrouvent donc au centre de pratiques associées à *l'arbre de vie*. Ces récipients étaient peut-être voués à accueillir des produits considérés comme sacrés sur le modèle de ce que l'on observe en Égypte avec les gourdes du Nouvel An. C'est indéniable dans le cas des *péirrhantéria* puisque ces derniers conservaient l'eau sacrée destinée à l'exercice des pratiques rituelles. L'huile et le vin devaient permettre – d'une certaine manière – de transcender la mort et rendre possible la communication entre vivants et morts, humains et divins. Celle-ci s'effectue en présence de héros, de créatures fantastiques et de la divinité elle-même. *Arbre de vie*, palmette et rosette devaient signaler sa présence. Le caractère énigmatique et fantastique du motif, son pouvoir d'attraction, sa faculté à produire la vie et à permettre la renaissance contribuent à mettre en exergue les propriétés du divin.

4 • LE CAS DE L'ÉTRURIE

L'arbre de vie ou les symboles qui le désignent se retrouvent sur tous types de support en Étrurie. Dès le VII^e s. av. J.-C., la fleur de lotus fait son apparition sur quelques objets comme des encensoirs ou brûle-parfums en bronze (Adam *et al.* 1992, p. 262, n° 313). Elle est aussi visible sur le sceptre (?) d'argent et d'or de Palestrina (Delpino 2000, p. 224) et correspond peut-être à ce que l'on observe sur deux olpès en *bucchero* découvertes à Caeré (Fig. 2 ; Bellelli 2008, n° 14 ; Gran-Aymerich 2017, pl. 299,1). Elle accompagne également les figures sculptées et trônant de la tombe des statues de Ceri, près de Rome (Bartoloni 2000, p. 168). Parallèlement, et sur l'une de ces olpès en *bucchero*, un second personnage possède un bâton recourbé rappelant la forme d'un rameau et comparable au *lituus* (Aureli 2000, p. 240-241, n° 277). Il s'agit peut-être d'une traduction étrusque de la fleur de lotus. La fleur de lotus et le rameau comme attribut du pouvoir militaire et religieux semblent exister dès cette période.

Le motif est encore figuré sur les stèles funéraires de Bologne. Il y est présent, de manière réaliste et selon un schéma plus traditionnel – représenté avec des animaux hiératiques –, dès le début du VII^e s. av. J.-C. Plus tard, il est stylisé et associé à la figure liminale du sphinx. Il entretient, dans les deux cas, un lien particulier avec le monde funéraire (Marchesi, Morigi Govi 2000, p. 336-337).

Certaines productions en *impasto*, datées du VII^e s. av. J.-C., semblent s'inspirer du modèle phénicien – même si cette production est limitée. C'est ce que l'on peut constater à travers la structure de la palmette représentée dans le décor d'*olle* ou de plats – où elle est accompagnée de chevaux (Biella 2007, tav. X). *L'arbre de vie* composé de palmettes et de fleurs de lotus y est également visible. Il est associé à des chèvres, des poissons et oiseaux, et semble proche des modèles grecs sur une *olla* (Biella 2007, fig. 4b). Des palmettes grecques sont visibles sur des *ænochoés*, canthares et amphores en *bucchero* datés de la fin du VII^e s. av. J.-C. Sur un canthare, le motif fait peut-être d'ailleurs le lien entre monde réel – représenté par un cheval – et fantastique – avec la figuration d'un cheval ailé (Delpino 2000, p. 208).

Au VI^e s. av. J.-C., *l'arbre de vie* s'inscrit sur une assiette du groupe pontique (Trochet 2015, p. 466, fig. 7). Il est réaliste et remplace les habituelles rosettes figurées au centre des patères "phénico-chypriotes". *L'arbre de vie* est aussi lié à Apollon/Usils. Le fait qu'il se trouve au centre d'une scène renvoyant au sacrifice de Troilos sur une amphore pontique datée du milieu du



Figure 2 : Détail de l'olpé en *bucchero* représentant Médée et les Argonautes, vers 630 av. J.-C. (Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, Rome ; cliché Tony Fouyer).



Figure 3 : Antéfixes du sanctuaire de Portonaccio, 510-500 av. J.-C. (Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, Rome ; cliché Tony Fouyer).

VI^e s. av. J.-C. semble l'attester (Martelli 1987, n°108). Dans cette situation, il trahit peut-être la présence de la divinité. Par ailleurs, et à partir de cette période, la rosette se transforme vraisemblablement en soleil – les deux motifs ont une proximité formelle naturelle et peut-être symbolique aussi. Cette métamorphose s'exprime notamment à travers les antéfixes représentant Tiur/la Lune et l'Aurore du sanctuaire de Pyrgi (Cerveteri) (Gaultier 2013, p. 320-321) ou encore sur certaines *ænochoés* du groupe pontique. Sur celles-ci, la rosette/le soleil laisse parfois place à la Gorgone, à une panthère ou encore à un *ophthalmos*. Les scènes visibles sur la panse, quant à elles, tournent autour des thèmes du banquet, de la chasse, de la guerre ou d'Héraclès. En cette fin de VI^e s. av. J.-C., des personnages sortent de palmettes et dévoilent leur identité – ils pourraient être considérés comme des représentants de *l'arbre de vie*. Ainsi, la Gorgone, les ménades et les silènes émergent de palmettes (Fig. 3), comme le montrent deux antéfixes en terre cuite des sanctuaires de Portonaccio (Véies) (Camporeale 1992, p. 140, n°166), de Gravisca (Tarquinia), de Pyrgi ou encore Gorgone et ménades dans le sanctuaire de Capoue (Colonna 1985). De la même manière, Achéloos et ménades jaillissent de ces mêmes palmettes sur deux antéfixes de tombes à édicule de Populonia (Cianferoni 2013, p. 237).

Contrairement à ce que l'on a pu observer en Grande-Grèce, le motif est introduit *via* différentes sources : égyptiennes, phéniciennes et grecques. La

nature du matériel concerné laisse penser que, dès le VII^e s. av. J.-C., la fleur de lotus véhicule une valeur spécifique. L'ornement, souvent plastique, est associé aux domaines religieux et royal, avec encensoirs, sceptre et *lituus* notamment. Il existe par ailleurs une relation privilégiée entre *l'arbre de vie* et la consommation de boisson et d'aliments. L'absorption du contenu, solide ou liquide, – vraisemblablement considéré comme issu de l'arbre de vie – permet probablement de créer un lien avec le divin, l'invisible, tout comme le fait de brûler du parfum : chez les Grecs, par exemple, le sacré « *se manifeste dans une atmosphère de parfum divin* » (Burkert 2011, p. 94-95). Le mobilier en bronze ou en céramique sur lequel se trouve le motif est probablement lié à ces idées et à celle de la renaissance.

La portée symbolique du motif évolue au VI^e s. av. J.-C. Ce changement d'orientation correspond certainement à des modifications idéologiques marquées par des influences orphico-pythagoriciennes, qui permettent alors au défunt – *via* un sacrifice – d'acquiescer une forme d'immortalité (Jannot 1998, p. 58).

EN GUISE DE CONCLUSION

Aux VIII^e et VII^e s. av. J.-C., fleurs de lotus égyptiennes et fleurs de lys grecques font leur entrée dans le vocabulaire étrusque et italique à travers, notamment, l'assimilation de *l'arbre de vie*. Si les représentations sont d'abord proches des modèles orientaux et grecs,

elles s'en détachent progressivement, que ce soit en contexte colonial ou étrusque. Ces évolutions, aux VII^e et VI^e s. av. J.-C., ne rompent toutefois pas totalement avec le motif original et sa signification symbolique initiale. Leurs réinterprétations, au VI^e s. av. J.-C., doivent être mises en relation avec l'existence de nouveaux concepts idéologiques.

Ces fleurs, qui s'épanouissent au printemps et en été, véhiculent ainsi des valeurs de fécondité, de renaissance et de transition universelles et polysémiques – dont certaines renvoient à l'univers et aux prérogatives aristocratiques et royales. Comme éventuellement d'autres végétaux, elles accompagnent les premières moissons, les grands rassemblements religieux et la guerre; le décor qui se développe sur la situle Benvenuti semble le confirmer (Bondini 2012, p. 66-67). *L'arbre de vie*, réaliste ou évoqué, est l'incarnation d'une entité supérieure permettant la communication entre différents espaces: réel/fantastique, terrestre/divin ou encore vivant/mort.

Le roi, au moyen des emblèmes de pouvoir, est garant de la volonté divine et l'émissaire privilégié de la divinité. En Grèce, prêtres et prêtresses incarnaient cette divinité et brandissaient ses attributs (Burkert 2011, p. 142).

En Étrurie, la prêtrise apparaît au début du VI^e s. av. J.-C. Le pouvoir sacerdotal que le prêtre détient, son rôle de messager, s'exprime alors à l'aide du *lituus* dont l'aspect est celui d'un rameau stylisé. Attribut des augures et haruspices romains, il permettait, dans ce contexte, l'exercice du pouvoir politique et militaire. Au même moment, le motif est réinterprété. Sa portée symbolique et les idées de fécondité/renaissance associées à la sphère royale et religieuse qu'il véhiculait évoluent et sont maintenant tournées vers la notion d'immortalité (Jannot 1998).

Que ce soit en Grande-Grèce ou en Étrurie, cette interaction était rendue possible par la consommation de liquides ou de solides ayant des propriétés magiques, sacrées. Les lieux de découverte des objets sur lesquels sont figurés des *arbres de vie* renvoient à ces contextes de rituels de consommation dans le cadre de pratiques où ces valeurs symboliques prévalent. Les nécropoles permettent l'interaction vivant/mort/divin tandis que les sanctuaires et palais établissent un lien entre l'humain et le divin. De par leur position excentrée, nécropoles, palais et sanctuaires extra-urbains apparaissent également comme des espaces intermédiaires entre la ville et ses marges – perçues comme plus hostiles.

BIBLIOGRAPHIE

Adam et al. 1992 : ADAM (R.), BRIQUEL (D.), GRANA-YMERICH (J. M. J.), RIDGWAY (D.), STRØM (I.), VON HASE (F.-W.). — Les Relations transalpines. In : PALLOTINO (M.) dir. — *Les Étrusques et l'Europe*. Catalogue d'exposition, Paris, Galeries du Grand Palais, 15 septembre – 14 décembre 1992, Berlin, Altes Museum, 25 février – 31 mai 1993. Paris-Milan : Éditions de la réunion des Musées Nationaux – Gruppo Editoriale Fabbri, 1992, p. 180-187.

Aureli 2000 : AURELI (P.). — Notice d'œuvre n°277. In : BARTOLONI (G.), DELPINO (F.) dir. — *Principi etruschi tra Mediterraneo ed Europa*. Catalogue d'exposition, Bologne, Museo Civico Archeologico, 1^{er} octobre 2000 - 1^{er} avril 2001. Venise : Marsilio Editori, 2000, p. 240-241.

Barclay 2013 : BARCLAY (A.). — Influence, Inspiration or Innovation? The Importance of Contexts in the Study of Iconography: The Case of the Mistress of Animals in 7th-century Greece. In : DE ANGELIS (F.) éd. — *Regionalism and Globalism in Antiquity. Exploring Their Limits*. Louvain; Paris; Walpole : Peeters; *Colloquia Antiqua*, 7, 2013, p. 143-176.

Bartoloni, Delpino 2000 : BARTOLONI (G.), DELPINO (F.) dir. — *Principi etruschi tra Mediterraneo ed Europa*. Catalogue d'exposition, Bologne, Museo Civico Archeologico, 1^{er} octobre 2000 - 1^{er} avril 2001. Venise : Marsilio Editori, 2000, 435 p.

Bellelli 2008 : BELLELLI (V.). — L'impatto del mito greco nell'Etruria orientalizzante: la documentazione ceramica. *Bollettino di Archeologia on line*, 2008, p. 27-40.

Biella 2007 : BIELLA (M. C.). — *Impasti orientalizzanti con decorazione ad incavo nell'Italia centrale tirrenica*. Rome : Giorgio Bretschneider Editore, 2007, 279 p.

Bisi 1984 : BISI (A. M.). — L'albero della vita e gli animali in schema araldico sulle stele protofelsinee. Alcune considerazioni sull'Orientalizzante bolognese. In : DELBIANCO (P.) dir. — *Culture figurative e materiali tra Emilia e Marche. Studi in memoria di Mario Zuffa*. Rimini : Maggioli, 1984, p. 77-106.

Boardman 1995 : BOARDMAN (J.). — *Les Grecs outre-mer. Colonisation et commerce archaïque*. Naples : Centre Jean-Bérard, 1995, 367 p.

- Boardman 1999** : BOARDMAN (J.). — *Aux origines de la peinture sur vase en Grèce : XI^e siècle – VI^e siècle av. J.-C.* Paris : Thames & Hudson, 1999, 287 p.
- Bondini 2012** : BONDINI (A.). — Situla art and the emergence of aristocracies in the Veneto. In : PARE (C.) dir. — *Kunst und Kommunikation. Zentralisierungsprozesse in Gesellschaften des europäischen Barbarikums im 1. Jahrtausend v. Chr. – Art and communication. Centralization processes in european societies in the 1st millenium BC.* Teilkolloquium im Rahmen des Schwerpunktprogrammes 1171 der Deutschen Forschungsgemeinschaft "Frühe Zentralisierungs- und Urbanisierungsprozesse. Zur Genese und Entwicklung frühkeltischer Fürstensitze und ihres territorialen Umlandes", 4-6 avril 2008, Institut für Vor- und Frühgeschichte, Johannes Gutenberg-Universität. Mainz : Römisch-Germanisches Zentralmuseum, 2012, p. 59-71.
- Bresson 2000** : BRESSON (A.). — *La cité marchande.* Bordeaux : Ausonius, 2000, 343 p.
- Brize 1993** : BRIZE (P.). — Offrandes de l'époque géométrique et archaïque à l'Héraion de Samos. In : DE LA GENIERE (J.) dir. — *Héra. Images, espaces, cultes.* Actes du Colloque International du Centre de Recherches Archéologiques de l'Université de Lille III et de l'Association P.R.A.C. Lille, 29-30 novembre 1993 [en ligne]. <http://books.openedition.org/pcjb/936> (page consultée le 30 novembre 2017).
- Burkert 2011** : BURKERT (W.). — *La religion grecque à l'époque archaïque et classique.* Paris : A. et J. Picard, 2011, 477 p.
- Camporeale 1992** : CAMPOREALE (G.). — La vocation maritime des Étrusques. In : PALLOTINO (M.) dir. — *Les Étrusques et l'Europe.* Catalogue d'exposition, Paris, Galeries du Grand Palais, 15 septembre – 14 décembre 1992, Berlin, Altes Museum, 25 février – 31 mai 1993. Paris ; Milan : Éditions de la réunion des Musées Nationaux ; Gruppo Editoriale Fabbri, 1992, p. 44-53.
- Carbillet 2009** : CARBILLET (A.). — *La figure hathorique à Chypre (II^e-I^{er} mill. av. J.-C.).* Strasbourg : université de Strasbourg, 2009, 609 p. (Thèse de doctorat sous la direction de T. Petit).
- Cianferoni 2013** : CIANFERONI (G. C.). — Populonia. In : BOITANI (F.), MORETTI SGUBINI (A. M.) dir. — *Étrusques. Un hymne à la vie.* Catalogue d'exposition, Paris, Fondation Dina Vieny-Musée Maillol, 18 septembre 2013 - 9 février 2014. Paris : Gallimard, 2013, p. 232-237.
- Colonna 1985** : COLONNA (G.). — *Santuari d'Etruria.* Milan : Electa, 1985, 199 p.
- Delpino 2000** : DELPINO (F.). — Il principe e la cerimonia del banchetto. In : BARTOLONI (G.), DELPINO (F.) dir. — *Principi etruschi tra Mediterraneo ed Europa.* Catalogue d'exposition, Bologne, Museo Civico Archeologico, 1^{er} octobre 2000 - 1^{er} avril 2001. Venise : Marsilio Editori, 2000, p. 193-195.
- Denoyelle, Iozzo 2009** : DENOYELLE (M.), IOZZO (M.). — *La céramique grecque d'Italie méridionale et de Sicile.* Paris : A. et J. Picard, 2009, 255 p.
- De Stefano 2014** : DE STEFANO (F.). — Il repertorio iconografico del santuario di S. Biagio alla Venella (Metaponto) all'alba della colonia. *Antesteria*, 3, 2014, p. 157-169.
- Fauquier, Villette 2000** : FAUQUIER (M.), VILLETTE (J.-L.). — *La vie religieuse dans les cités grecques aux VI^e, V^e, et IV^e siècles.* Paris : Orphis, 2000, 448 p.
- Fontan 2013** : FONTAN (E.). — *Thymiateria chypriotes.* In : VERGER (S.), PERNET (L.) dir. — *Une Odyssée gauloise. Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule.* Arles : Éditions Errance, 2013, p. 284 (Collection Archéologie de Montpellier Agglomération ; 4).
- Gaultier 2013** : GAULTIER (F.). — Le soleil des Étrusques à l'époque archaïque. In : VERGER (S.), PERNET (L.) dir. — *Une Odyssée gauloise. Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule.* Arles : Éditions Errance, 2013, p. 316-321 (Collection Archéologie de Montpellier Agglomération ; 4).
- Ginoux 2011** : GINOUX (N.). — Le « Maître des Animaux » et l'Arbre de vie. *L'Archéologue*, 113, 2011, p. 27-34.
- Giovino 2007** : GIOVINO (M.). — *The Assyrian Sacred Tree. A History of Interpretations.* Fribourg : Academic Press Fribourg, 2007, 242 p. (Collection Orbis Biblicus et Orientalis ; 230).
- Gran-Aymerich 2017** : GRAN-AYMERICH (J. M. J.). — *Les vases de bucchero. Le monde étrusque entre Orient et Occident.* Rome : L'ERMA di Bretschneider, 2017, 278 p.
- Hemelrijk 1984** : HEMELRIJK (J. M.). — *Caeretan Hydriae.* Mainz : Philipp von Zabern, 1984, 257 p.
- Hermann 1986** : HERMANN (G.). — *Ivories from Room SW 37, Fort Shalmaneser, 1-2.* Londres : British School of Archaeology in Iraq, 1986, 276 p.
- James 1966** : JAMES (E. O.). — *The tree of life: an archaeological study.* Leiden : E. J. Brill, 1966, 293 p. (Studies in the history of religions ; suppléments, XI).

Jannot 1998 : JANNOT (J.-R.). — *Devins, dieux et démons : regards sur la religion de l'Étrurie antique*. Paris : A. et J. Picard, 1998, 207 p.

Kourou 2001 : KOUROU (N.). — The Sacred Tree in Greek Art. Mycenaean versus Near Eastern Traditions. In : RIBICHINI (S.), ROCCHI (M.), XELLA (P.) dir. — *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca*. Actes du colloque international, Rome, 20-22 mai 1999. Rome : Consiglio Nazionale delle ricerche, 2001, p. 31-53.

Kruta 1986 : KRUTA (V.). — Le corail, le vin et l'arbre de vie : observations sur l'art et la religion des Celtes du V^e au I^{er} siècle avant J.-C. *Études celtiques*, 23, 1986, p. 7-32.

Marchesi, Morigi Govi 2000 : MARCHESI (M.), MORIGI GOVI (C.). — I principi padani : l'orientalizzante settentrionale. In : BARTOLONI (G.), DELPINO (F.) dir. — *Principi etruschi tra Mediterraneo ed Europa*. Catalogue d'exposition, Bologne, Museo Civico Archeologico, 1^{er} octobre 2000 - 1^{er} avril 2001. Venise : Marsilio Editori, 2000, p. 327-376.

Martelli 1987 : MARTELLI (M.). — *La ceramica degli etruschi : la pittura vascolare*. Novara : Istituto Geografico de Agostini, 1987, 344 p.

Mazet 2016 : MAZET (C.). — La ΠΟΤΝΙΑ ΘΗΡΩΝ ou les frontières de l'autre, réflexion archéologique sur la signification d'une image homérique en Grèce orientalisant. *Kentron*, 32, 2016, p. 17-58.

Le Meaux 2010 : MEAUX (H.) Le. — *L'iconographie orientalisante de la Péninsule ibérique. Questions de styles et d'échanges (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.)*. Madrid : Casa Velasquez, 2010, 201 p.

Le Meaux 2013 : MEAUX (H.) Le. — Des ivoires et des œufs : réflexions sur l'interaction art/technologie dans le contexte orientalisant de la première moitié du I^{er} millénaire avant J.-C. en Péninsule ibérique. *Mélanges de la Casa de Velázquez* [En ligne], 43-1, 2013, p. 85-110.

Neri 2008 : NERI (S.). — Una nuova fiasca del pellegrino: integrazioni al repertorio vascolare veiente dell'orientalizzante. *Aristonothos*, 3, 2008, p. 87-110.

Palmieri 2016 : PALMIERI (M. G.). — *Penteskouphia. Immagini e parole dipinti sui pinakes corinzi dedicati a*

Poseidon. Athènes : Quaderni della Scuola Archeologica Italiana di Atene, 2016, 275 p. (Tripodes ; 15).

Pare 1989 : PARE (C.). — Ein zweites Fürstengrab von Apremont «La motte aux fées» (Arr. Vesoul, Dép. Haute-Saône). Untersuchungen zur Späthallstattkultur im osfranzösischen Raum. *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 36/2, 1989, p. 411-472.

Perrin 2011 : PERRIN (F.). — Symboliques du corail rouge. *L'archéologue*, 113, 2011, p. 35-37.

Petit 2008 : PETIT (T.). — La forêt qui cache l'arbre. De l'« Arbre-de-la-Vie » levantin aux diptères ioniques et à l'ordre corinthien. *Ktèma*, 33, 2008, p. 309-330.

Pflug 1988 : PFLUG (H.). — Korinthische Helme. In : BOTTINI (A.) dir. — *Antike Helme, Sammlung Lipperheide und andere Bestände des Antikenmuseums Berlin*. Mainz : Römisch-Germanisches Zentralmuseum, 1988, p. 65-106 (Monographien ; 14).

Shefton 1979 : SHEFTON (B. B.). — *Die "rhodischen" Bronzekannen*. Mainz am Rhein : Philipp von Zabern, 1979, 104 p. (Marburger Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte ; Band 2).

Shefton 1989 : SHEFTON (B. B.). — The Paradise Flower, a "Court Style" Phoenician Ornament: its History in Cyprus and the Central and Western Mediterranean. In : TATTON-BROWN (V.) éd. — *Cyprus and the East Mediterranean in the Iron Age*. Londres : British Museum Publications, 1989, p. 97-117.

Taloni 2011 : TALONI (M.). — *Le oinochoai cosiddette «fenicio-cipriote»: dai prototipi metallici alle imitazioni ceramiche in Italia centrale*. Rome : université de Rome La Sapienza, 2011 (Thèse de doctorat sous la direction de G. Bartoloni et T. L. Drago). <http://hdl.handle.net/10805/1219>.

Taloni 2015 : TALONI (M.). — Phoenician metal jugs. In : JIMENEZ AVILA (J.) dir. — *Phoenician bronzes in Mediterranean*. Madrid : Real Academia de la Historia, 2015, p. 119-146.

Trochet 2015 : TROCHET (M.). — Les animaux prédateurs dans l'iconographie étrusque. In : BIELLA (M. C.), GIOVANELLI (E.) dir. — *Nuovi studi sul bestiario fantastico di età orientalizzante nella penisola italiana*. *Aristonothos, Scritti per il Mediterraneo antico*, 5, 2015, p. 447-469.

SYMBOLIC SPACES OF REPRESENTATION:

THE IBERIAN SCULPTURES OF EL MACALÓN (NERPIO, ALBACETE, SPAIN)



ESPACES SYMBOLIQUES DE REPRÉSENTATION : LES SCULPTURES IBÉRIQUES DE EL MACALÓN (NERPIO, ALBACETE, ESPAGNE)

Miriam ALBA LUZÓN

Instituto de Historia (IH) del Centro de Ciencias Humanas y Sociales (CCHS), Madrid, Espagne
Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC), Madrid, Espagne
miriam.alba@cchs.csic.es

INTRODUCTION: THE IBERIAN FUNERARY REPRESENTATIONS

Iberian society dwelled in the occidental extreme of the Mediterranean all along 1st millennium BC. They are communities that developed complex hierarchical structures demonstrated by numerous aspects of the archaeological record. Among them, stone representations in the funerary spaces is the one which is emphasized in this paper.

Towards the 7th-6th centuries BC the funerary spaces of the communities who lived in the southern Iberian Peninsula experienced great changes because of the new forms of symbolic representations. The necropolises acquire a special significance due to their monumentality and their locations in the territory, becoming landmarks (e.g. the necropolises *Los Villares* in Hoya Gonzalo, *El llano de la Consolación* in Montealegre del Castillo or *El Molar* in Guardamar). In that frame are the Iberian sculptures of *El Macalón*, associated to the necropolis of the settlement.

1 • EL MACALÓN SETTLEMENT AND NECROPOLIS

El Macalón is placed in the village of Nerpio, province of Albacete, Spain (Fig. 1). It is located on a hill which is a vast plateau of 5 ha, next to the Taibilla River, in a mountainous area of rugged reliefs. Nowadays, there is no occupation in the area of the settlement, but the space had several transformations due to the agrarian land use in the last century.

The interest of this archaeological site resides in its chronology which is coincident with the formation process of the Iberian society, which goes from a village society to a hierarchical society with greater complexity. Through its study, we can know better the transition from First Iron Age to Second Iron Age in the peninsular southeast.

Although only a few excavations have been made on the site (Cuadrado 1945b; García Guinea 1959 ; 1960 ; García Guinea, San Miguel 1964; excavations of J.

Espaladé and M^a J. Caja in Soria 2000), we can assume that the hill had a considerable occupation in Iberian times due to the dispersion of pottery sherds all over the plateau. So, we can say that it is an archaeological site of big dimensions, especially if we compare it with the rest of settlements of the Taibilla basin along time. By the creation of this ancient town, we can perceive the transition from dispersed nuclei to the nuclearization of the population in the beginnings of the Iberian period. These transformations imply a social, economic and political change of the emerging Iberian society.

In the 40s of the 20th century, some pieces of sculptures placed next were discovered to the door of a modern ruined house, which is located on a small mound in the southern slope of *El Macalón*, and other fragments in the close terraces. The discoveries were described by Emeterio Cuadrado (1945a; 1945b) who was doing archaeological works in the settlement at that time. According to the topographic description of the discoveries the necropolis should be at the southwest of the hill of *El Macalón*, assessment that Lucía Soria considered in her doctoral thesis as well (2000). We assume that all the sculpture fragments were out of their original place, specifically the ones found in the house. As the others were discovered in the terraces of the same area, maybe pulled during the farming works or used as construction material of terrace walls, we understand that they could not have been moved many meters.

A few years ago, a research group conducted by Susana González Reyero (IH-CSIC) identified the location of the necropolis through some surveys (González Reyero 2013). The in-depth study of the monument's features and the necropolis location has been recently published (Chapa, González Reyero y Alba Luzón 2019).

2 • THE IBERIAN FUNERARY SCULPTURE OF EL MACALÓN

A total of 8 fragments of sculptures were found in *El Macalón*. They are sculptures of round lump made in a rough way, all in sandstone, typical of the area (some of them in Fig. 2).

Because of these reasons we can assume their local production, as said Teresa Chapa in some works (1985). In addition, Teresa Chapa (1984) attributes a lower artistic value to *El Macalón* sculptures in comparison with similar representations discovered in other sites of the Iberian Peninsula, as the lions of Pozo Moro (Chinchilla de Montearagón, Albacete, Spain).

Tradicionalmente, the sculptures have been described as sphinges except for one head and a body that could be lions (Cuadrado 1945a; Chapa 1984; Blech, Ruano Ruiz 1999). However, our proposal is that all the pieces represent lions, based on the thorough analysis of the formal

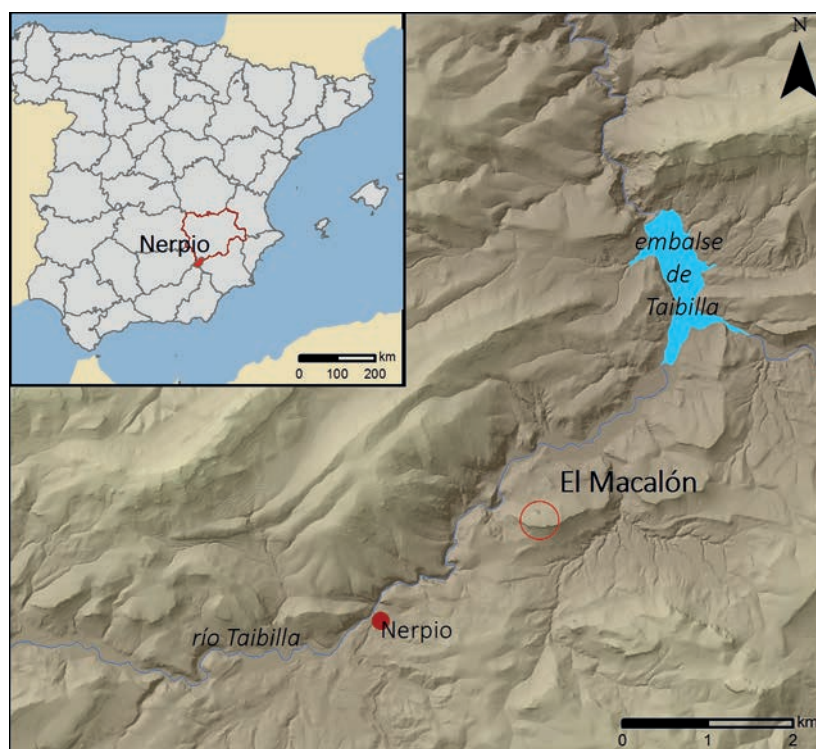


Figure 1: Location of *El Macalón* in the Iberian Peninsula and related to the Taibilla basin.



Figure 2: Some fragments of the Iberian funerary sculptures of El Macalón. (composition based on González Reyero 2012).

features and their comparison to other sculptures. In addition, we consider that all these pieces may have formed part of the same monument (Chapa, González Reyero, Alba 2019), even though they have been found separately.

Regarding the symbolism of the iconography plenty of different interpretations have been written. We could consider lions as symbols that merge the divine and human sphere, linked to the figure of the hero (Chapa, González Reyero, Alba Luzón 2019). Regardless of those interpretations, it is essential to highlight the foreign influence in the Iberian population through this iconography. Furthermore, this assimilation was done through a new and own language that allowed them to use this kind of symbols in the funerary sculptures as differentiation elements of status (Chapa 1997).

3 • FUNERARY SPACES AS SYMBOLIC SPACES OF REPRESENTATION

Researchers have commonly agreed on two assumptions regarding funerary spaces. In first place, only a part of the community is buried in the necropolises (Santos Velasco 1997).

In second place, according to the characterization of grave goods, there doesn't seem to be any discrimination by gender or age criteria (Lucas Pellicer 1992). Therefore, we can consider that the dominant group of the Iberian society is widely represented in necropolises. For that reason, despite being limited to use the sculptures as social indicators due to the lack of archaeological digs, the data we have is enough to argue that the necropolis of *El Macalón* is a symbolic space of representation of the community's elites.

Other monuments as *Pozo Moro* use an iconographical support very visible in the space (funerary monuments with sculptures), and that's why authors as García Cardiel (2016) consider that this monument is addressed to a massive audience. The intention is to create a collective identity and the cohesion of a social group around the elite. In this way, the funerary sculpture proves the connection of some important members of the group to a higher reality, normally with a mythical or religious nature.

It is true that the monument of *Pozo Moro* has very detailed information and it is not comparable to *El Macalón*, so we can't extrapolate the hypothesis and proposals made about *Pozo Moro*. However, the study of this monument gives us the clue to understand some aspects of *El Macalón*. Firstly, there are new

forms of self-representation of the elites who use a new iconographical language adapted to their collective imaginary. That brings to light a clear intention of distinction from the rest of the group in a visible way, so as to legitimize themselves in their new status. In addition, we also understand that this kind of necropolis is intended to the whole community, due to their monumental nature and their location in remarkable places in landscape and along the paths. Necropolises become landmarks and this implicates a symbolic way of appropriation of territory by some groups of the elite.

CONCLUSION: THE SIGNIFICANCE OF THE IBERIAN SCULPTURE

In conclusion, the sculptures of *El Macalón* are one of the evidences that show the aim of elites for establishing and legitimizing a hierarchical social structure. According to Ruiz Galvez (1992), this elite is based on three essential pillars: the property of land (we can see that in the symbolic appropriation of the space with the necropolis), the possession of means of production (the capacity of demand a funerary monument) and also the control of trade networks (which are also visible in the stylistic influences of the funerary statuary and the grave goods).

Furthermore, some researchers as Santos Velasco (1997), Olmos (*et al.* 1994) or Blech (1997) consider that the quick birth of Iberian monuments can be explained as a competitive process of prominent members of a society which is in its first stage of formation. So, to conclude, the sculptures of *El Macalón* belong to that dynamic of formation of hierarchical social structures during the first stages of the Second Iron Age. In words of Teresa Chapa (1994), "*the birth of the Iberian funerary iconography in stone responds to a moment in which the local elites are laying the foundations of their own perpetuation*".

This study was funded by the Spanish Ministry of Science, Innovation and Universities and the European Social Fund under project HAR2015-67355-P. This research is developed in the Institute of History of Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CCHS-CSIC).

BIBLIOGRAPHIE

- Blech 1997** : BLECH (M.). — Los inicios de la iconografía de la escultura ibérica en piedra: Pozo Moro. *In*: OLMOS (R.), SANTOSVELASCO (J. A.). — *Iconografía ibérica, iconografía itálica: propuestas de interpretación y lectura*. Madrid : Universidad Autónoma de Madrid, Departamento de Prehistoria y Arqueología, 1997, p. 193-210.
- Blech, Ruano Ruiz 1999** : BLECH (M.), RUANO RUIZ (E.). — Un posible taller de esculturas ibéricas en el poblado fortificado de El Macalón, Nerpio, Albacete. *In*: *Actas. XXV Congreso Nacional de Arqueología, Valencia 1999* [del 24 al 27 de febrero]. Valencia : Diputación de Valencia 1999, p. 594-603.
- Chapa 1984** : CHAPA BRUNET (T.). — *La escultura zoolomorfa ibérica*. Madrid : Ministerio de Cultura, Dirección General de Bellas Artes y Archivos, 1984, 297 p.
- Chapa 1994** : CHAPA BRUNET (T.). — Algunas reflexiones acerca del origen de la escultura ibérica. *Revista de estudios ibéricos*, 1, 1994, p. 43-60.
- Chapa 1997** : CHAPA BRUNET (T.). — La escultura ibérica como elemento delimitador del territorio. *In*: OLMOS (R.), SANTOS VELASCO (J. A.). — *Iconografía ibérica, iconografía itálica: propuestas de interpretación y lectura*. Madrid : Universidad Autónoma de Madrid, Departamento de Prehistoria y Arqueología, 1997, p. 235-248.
- Chapa, González Reyero y Alba Luzón 2019**: CHAPA BRUNET (T.), GONZÁLEZ REYERO (S.), ALBA LUZÓN (M.). — Los leones de El Macalón (Nerpio, Albacete). Monumento, ideología y control territorial en la formación del mundo ibérico. *Complutum*, 30 (2), 2019, p. 367-390.
- Cuadrado 1945a** : CUADRADO DÍAZ (E.). — Los leones ibéricos del Macalón. *Junta Municipal de Arqueología de Cartagena*, 1, 1945, p. 26-28.
- Cuadrado 1945b** : CUADRADO DÍAZ (E.). — Poblado ibérico de "El Macalón". *Anales de la Asociación Española para el Progreso de Las Ciencias*, X, 1, 1945, p. 551-565.
- García Cardiel 2016** : GARCÍA CARDIEL (J.). — *Los discursos del poder en el mundo ibérico del sureste (siglos VII-I A.C.)*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC), 2016, 334 p. (Bibliotheca Praehistorica Hispana ; 32)
- García Guinea 1959** : GARCÍA GUINEA (M.A.). — Excavaciones en la provincia de Albacete, 1958-1959. *Archivo Español de Arqueología*, 32, 1959, p. 134-142.
- García Guinea 1960** : GARCÍA GUINEA (M.A.). — Excavaciones y estratigrafías en el poblado ibérico de El Macalón (Nerpio, Albacete). *Revista de Archivo, Bibliotecas y Museos*, LXVIII, 2, 1960, p. 709-761.
- García Guinea, San Miguel 1964** : GARCÍA GUINEA (M. A.), SAN MIGUEL (J. A.). — Poblado Ibérico de El Macalón (Albacete) (Estratigrafías), 2^o Campaña. Madrid : Ministerio de Educación Nacional, Dirección General de Bellas Artes ; Servicio nacional de excavaciones arqueológicas, 1964, 45 p. (*Excavaciones Arqueológicas en España* ; 25).
- González Reyero 2012** : GONZÁLEZ REYERO (S.). — Antepasados y grupos aristocráticos. Memorias de inclusión y de exclusión entre los iberos. *In*: GONZÁLEZ REYERO (S.) — *Iberos: sociedades y territorios del occidente mediterráneo*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC), 2012, p. 103-119.
- González Reyero 2013** : GONZÁLEZ REYERO (S.). — *Memoria de la Propuesta de Investigación y valoración patrimonial. Documentación y estudio del poblamiento ibérico en la cuenca alta del río Segura (Albacete). Interacción entre paisajes simbólicos y espacios productivos (Pobl. Ib. A.S.)*. Toledo : Consejería de Cultura, Junta de Castilla-La Mancha, 2013.
- Lucas Pellicer 1992** : LUCAS PELLICER (M. R.). — Religión y sociedad en la cultura ibérica a través de las necrópolis. *In*: BLÁNQUEZ (J.), ANTONA DEL VAL (V.) — *Las necrópolis*. Madrid : Universidad Autónoma de Madrid, Departamento de Prehistoria y Arqueología, p. 189-205 (Congreso de Arqueología Ibérica ; 1).
- Olmos et al. 1994** : OLMOS (R.), SANTOS VELASCO (J. A.), TORTOSA (T.). — Hacia una semiótica del mundo figurativo ibérico del área ilicitana. *In*: *Actas del VI Coloquio hispano-ruso de Historia*. Madrid : Fundación Cultural Banesto, 1994, p. 68-92.
- Ruiz-Gálvez 1992** : RUIZ-GÁLVEZ PRIEGO (M.). — La novia vendida: orfebrería, herencia y agricultura en la protohistoria de la península ibérica. *SPAL*, 1, 1992, p. 219-251.
- Santos Velasco 1994** : SANTOS VELASCO (J. A.). — Reflexiones sobre la sociedad ibérica y el registro arqueológico funerario. *Archivo Español de Arqueología*, 67, 1994, p. 63-70.
- Santos Velasco 1997** : SANTOS VELASCO (J.A.). — Imagen y territorio en época ibérica en el Bajo Segura. *In*: OLMOS (R.), SANTOS VELASCO (J.A.). — *Iconografía ibérica, iconografía itálica: propuestas de interpretación y lectura*. Madrid : Universidad Autónoma de Madrid, Departamento de Prehistoria y Arqueología, 1997, p. 115-130.
- Soria 2000** : SORIA COMBADIERA (L.). — *La cultura ibérica en la provincia de Albacete: génesis y evolución a través del estudio del poblamiento*. Castilla-La Mancha : Universidad de Castilla-La Mancha, 2000, 656 p.

DU NATURALISME À LA MÉTAMORPHOSE

RÉFLEXIONS AUTOUR DE QUELQUES REPRÉSENTATIONS D'OISEAUX ASSOCIÉS AUX BOVIDÉS



FROM NATURALISM TO METAMORPHOSIS - THOUGHTS AROUND HORNED ANIMAL AND BIRD DEPICTIONS

Manon VALLÉE

Doctorante

Lettres - Sorbonne Université

manon.vallee@gmail.com

INTRODUCTION

À partir du Bronze ancien, les images figuratives se multiplient à travers l'ensemble de l'Europe centrale et occidentale sur différents types de support. Les oiseaux, les bovidés, les équidés et les cervidés ont un rôle symbolique omniprésent dès la transition du Bronze ancien au Bronze moyen (XVII^e – milieu du XV^e s. av. n. è.) ; leurs représentations se développent tout au long du Bronze final (XIII^e – IX^e s. av. n. è.) et perdurent jusqu'à la fin de l'âge du Fer.

Ces motifs sont exécutés sous une forme naturaliste, dans la mesure où de nombreuses caractéristiques des sujets représentés sont reconnaissables. Les artistes ont sélectionné des éléments visuels, des détails physiques ou comportementaux, qu'ils ont reconstruits symboliquement. Ils ont ainsi transcrit sur des objets ce qu'ils avaient observé dans la nature, de sorte que les percepteurs identifient d'un simple regard le sujet ou les événements figurés. L'art naturaliste se retrouve également dans des scènes narratives ou à travers des associations de symboles. Mais la restitution fidèle et exacte de la réalité semble rarement être l'objectif des artistes protohistoriques. Tout comme l'art égyptien

(Brunner-Traut 1986), l'art protohistorique respecte les règles de l'aspective qui illustre les objets, les animaux, partie par partie ou aspect par aspect. Aussi, les figures animales et anthropomorphes peuvent être évoquées sous des formes schématisées ou stylisées. Enfin, un dernier type de représentation qui semble faire sens se retrouve sur des sujets imaginaires issus d'hybridations et de métamorphoses à partir de plusieurs animaux.

L'imagerie des populations protohistoriques exprime et matérialise un ensemble de structures et d'opérations mentales destinées à donner un sens au monde qui les entourait. Si chaque espèce animale est un signe qui fait partie intégrante d'un ensemble plus vaste, la présence de figures mêlant des attributs propres à différents animaux, comme l'oiseau à cornes, soulève de nombreuses interrogations quant au sens de ces associations, tout comme celle, ponctuelle, de l'oiseau et du bovidé sur les objets. Ces figures peuvent être considérées comme des signes « *qui conserve[nt] les cultures* » (Eliade 2013, p. 229). Que ce soit à travers des représentations naturalistes ou imaginaires, elles sont propices à une analyse sémiologique et symbolique, voire sémantique, qui nous permet d'aborder l'univers spirituel de populations dont la littérature et la mythologie ont totalement disparu.

1 • HYBRIDATION ET/OU MÉTAMORPHOSE

Le terme de «*métamorphose plastique*» a été créé par Paul-Marie Duval pour définir les formes «*transitoires*», fréquentes dans l'art celtique, qui associent des composantes végétales, animales, humaines et abstraites (Duval 1977). La métamorphose est un procédé où des éléments de nature différente sont fondus les uns aux autres. Les animaux qui en sont issus laissent à l'œil de l'observateur le choix de plusieurs niveaux de lecture. L'artiste joue sur l'ambiguïté, sur la combinaison et la fusion visuelle des motifs, renforçant ainsi la charge symbolique de l'objet. L'hybridité est l'ajout à un sujet d'un ou plusieurs éléments provenant d'un autre animal. Ces parties anatomiques peuvent être réelles ou imaginaires. Si la métamorphose est un procédé donnant lieu à une lecture ambiguë où il est possible d'y reconnaître un animal ou l'autre, l'hybridité est une construction imaginaire à partir d'un animal. Les êtres composites issus de la métamorphose ou de l'hybridation deviennent ainsi des créatures fantastiques. Ils se retrouvent dans de nombreuses civilisations, où ils représentent souvent des personnages mythologiques.

Les procédés de l'hybridation et de la métamorphose sont observables dès la fin de l'âge du Bronze, à la transition du II^e et du I^{er} millénaire av. n. è. L'hybridité la plus courante à cette période regroupe les figures d'*oiseaux cornus*, qui semblent emprunter des appendices aux bovinés ou aux caprinés.



Figure 1 : Garniture de char, Egemosen on SW-Funen, Danemark. IX^e-VII^e s. av. n.è. Alliage cuivreux (Nationalmuseet, Copenhague ; cliché M.Vallée).

Les trois premiers objets que l'on considère ici sont des garnitures de char datées de la période V de l'âge du Bronze nordique, soit de la fin du X^e jusqu'au début du VIII^e s. av. n. è. Ils proviennent de Skjerne (Jutland, Danemark), d'Egemose (Fionie, Danemark) (Fig. 1) et de Gammertingen (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Il s'agit de protomés combinant l'oiseau, les cornes et le char. L'association des oiseaux et des cornes apparaît par ailleurs sur deux casques – quasi identiques – découverts à Viksø (Seeland, Danemark ; Kaul 1998, p. 27-28) (Fig. 2) où ils auraient été déposés à titre d'offrande votive. Sur ces casques pourvus d'appliques proéminentes en forme de cornes de bovin, un navire est également figuré, par une ligne de bossettes terminée par des protomés d'oiseaux à la poupe et à la proue.

Les métamorphoses d'oiseau, avec des attributs équins et des cornes, sont mentionnées à plusieurs reprises par Salomon Reinach et Edmond Pottier dans leur enquête sur la transformation du cheval en oiseau dans des représentations liées au char solaire datées de l'âge du Bronze et du premier âge du Fer (Reinach, potier 1919, p. 353-354). D'après eux, cette métamorphose est facilitée par l'association fréquente de ces deux animaux sur des objets et par la morphologie même de l'équidé. Selon cette logique, l'hybridité entre l'oiseau et le cheval a entraîné leur métamorphose : la crinière du cheval est ainsi devenue une crête d'oiseau et ses oreilles ont parfois dérivé en cornes. Enfin, les deux chercheurs évoquent la possibilité que les artisans aient voulu recopier des figures déjà connues qu'ils avaient interprétées comme des bovidés, mais qui représentaient en réalité des chevaux.

Les représentations d'oiseaux à cornes déclinent en Europe centrale et occidentale à la fin du VIII^e s. av. n. è. D'autres hybridations ou métamorphoses existent cependant durant le premier âge du Fer, notamment entre l'oiseau et l'équidé. Les oiseaux cornus réapparaissent à la fin du second âge du Fer, à l'instar de l'oiseau unicorne, thème iconographique largement répandu dans l'art thrace (Alexandrescu 1993). Nathalie Ginoux (2006, p. 143) propose d'y voir, parmi d'autres traits culturels, un retour symptomatique au répertoire ancien, particulièrement perceptible sur l'un des torques de Frasnes-lez-Buissenal (Wallonie, Belgique), sur un anneau de Port-Nidau (Canton de Berne, Suisse), mais aussi sur une applique de char de Manching (Bavière, Allemagne) où l'on retrouve ici de nouveau l'oiseau cornu associé au char. L'hybridation et la métamorphose deviennent des procédés particulièrement abondants dans l'iconographie laténienne du second âge du Fer : pendant plus de deux siècles et demi, les artisans laténiens ont en effet orné les fourreaux ou les éléments de parure, de paires d'animaux fantastiques aux caractères hybrides et ambigus (Bulard 1982, p. 149-160 ; Lejars 2003, p. 9-70).

2 • ASSOCIATIONS ÉCOLOGIQUES DE L'OISEAU ET DU BOVIDÉ

L'oiseau est parfois figuré posé sur d'autres animaux, dans une posture qui évoque l'aurige ou le cavalier. Il pourrait alors être vu comme une métaphore du guerrier, bien illustrée, plus tard, sur les monnaies de la fin de l'âge du Fer. Quelques objets où l'oiseau est associé à un environnement et/ou à un animal laissent supposer la représentation d'une association écologique réaliste.

Les oiseaux sont omniprésents dans l'environnement visuel et sonore de l'humain de la Protohistoire. Cela inclut des espèces domestiques et commensales qui participent au développement de l'agriculture et de l'élevage et qui occupent de ce fait une place grandissante dans l'univers mental des civilisations agropastorales. L'arrivée ou le départ des oiseaux migrateurs, qui annonçaient le changement de saison, étaient également un signe important pour les agriculteurs, essentiel pour ses activités (Beckmann 2014, p 319-321). Le taureau, grand pourvoyeur de force de travail et garant de la pérennité du troupeau, renvoie souvent, quant à lui, au symbolisme de la force vitale, mais aussi de la fécondité et de l'abondance.

Un exemple révélateur est celui des scènes figuratives qui ornent les situles métalliques de l'est de l'Arc alpin, principalement datées autour de la fin du VI^e s. et du début du V^e s. av. n. è. Elles comportent en effet nombre d'oiseaux représentés en plein vol, généralement au-dessus d'autres animaux (bovinés, caprinés). Les oiseaux sont également présents dans diverses scènes de défilés, de processions sacrificielles, ou sont posés sur des socles et observent des scènes agricoles. Dans ces cas, on note le souci de représenter fidèlement des oiseaux qui étaient côtoyés au quotidien. Le fourreau d'épée de Mihovo (Basse-Carniole, Slovénie), daté de la fin du second âge du Fer (Megaw, Megaw 2001, p. 159), montre par exemple un oiseau juché sur un bovidé, le débarrassant des insectes parasites qui pourraient le tourmenter. L'association naturaliste oiseau-bovidé permet ici d'identifier un Héron garde-bœuf. C'est la même espèce qui pourrait être représentée sur le pilier des Nautes de Paris, dont un des reliefs figure trois oiseaux parmi des branchages au-dessus d'un bovidé, bien que la légende Tarvos Trigaranus suggère qu'il s'agisse plutôt de grues.

La même intention naturaliste peut être observée sur la stèle de Trèves (Rhénanie-Palatinat, Allemagne), datée comme le pilier des Nautes du début du I^{er} s. de n. è. Selon Anne Ross (1961, p. 407-412), les oiseaux représentés perchés dans un arbre ne seraient, là aussi, pas des grues, mais des petites aigrettes, espèce vivant dans les marécages des bas-fonds ou dans les pâturages proches des rivières. L'arbre pourrait



Figure 2: Casque, Viksø, Frederiksborg, Zealand, Danemark. XI^e-X^e s. av. n.è. Alliage cuivreux (Nationalmuseet, Copenhague, B13552 ; cliché M.Vallée).

être un saule, où l'aigrette fait habituellement son nid. Suivant la lecture d'Anne Ross, la scène serait donc la représentation correcte d'une association écologique.

3 • LA MYTHOLOGIE

L'interprétation des nombreuses représentations de l'oiseau et du bovidé durant la Protohistoire repose sur l'exploitation et la synthèse de plusieurs données de nature très variées : les données archéologiques et les sources écrites gréco-romaines et insulaires. Les textes mythologiques irlandais, gallois et brittoniques, tout particulièrement, contiennent un fond riche d'informations sur les traditions indigènes et sur la mythologie préchrétienne de l'Europe du Nord-Ouest. Certains des récits qui nous sont parvenus ont été copiés et remaniés à maintes reprises, ce qui rend difficile la détermination de la date et du contexte de leur rédaction. Néanmoins, leur caractère parfois archaïque suppose une plus grande ancienneté que le moment de leur transcription écrite (Kruta 2000, p. 53).

Les mythes sont un moyen permettant à l'imagination d'exprimer des notions complexes et de rationaliser des concepts cosmogoniques : la sécheresse, les inondations, le soleil et la lune, le temps qui passe, la vie ou la mort. Les animaux y sont inclus dans une vision particulière du monde : ils sont les attributs, les messagers,

ou encore les avatars des dieux et des déesses, mais aussi des héros mythologiques. Ainsi, la comparaison de figures singulières comme les oiseaux hybrides avec les sources antiques et les récits mythologiques insulaires se révèle particulièrement utile afin d'ouvrir la discussion.

Chez les Celtes insulaires, le taureau est, ni plus ni moins, à l'origine de l'un des plus grands mythes : *la razzia des vaches de Cooley*. *Taureau brun* est également le surnom de Cúchulainn, héros mythique d'Ulster. Il faut également mentionner la férocité du taureau fou vaincu par Hercule, et Zeus séduisant Europe sous la forme d'un beau taureau. Dans les mythes crétois, la reine Pasiphaé tombe amoureuse d'un taureau, s'accouple avec lui et donne naissance au fameux Minotaure. Dans les mythes germaniques, c'est la vache Audhumbla qui est à l'origine de l'univers, sans oublier son importance divine chez les Indiens et dans les hymnes védiques. Le bovidé est présent chez les Égyptiens sous la forme d'Apis, symbole de renouvellement, qui était choisi en fonction d'une tache blanche sur le flanc, cornue comme la lune. Enfin, le culte de Mithra s'appuie également sur l'image du bovidé : le dieu solaire avait tué un taureau, dont les disciples mangeaient la chair et buvaient le sang éternel, symbole de vie (Le Quellec, Sergent 2017, p. 1246-1249). Dans les mythes, le taureau est tour à tour un symbole de virilité, de fertilité, de fécondité, de création, de force chthonienne ou encore un symbole lunaire.

Par sa capacité à voler, l'oiseau peut franchir des frontières que l'humain ne peut atteindre, ce qui lui confère un statut différent de celui des animaux terrestres dans

les mythes. L'oiseau est ainsi à l'origine de la Création dans de nombreuses cosmogonies ; il crée le vent en battant des ailes, le tonnerre ou encore la pluie dans d'autres croyances (Le Quellec, Sergent 2017, p. 971). Ceci nous invite à penser que son association si fréquente au char et à la barque luni-solaire dans l'iconographie du Bronze final traduit un rôle similaire de l'oiseau dans les mythes de cette époque (Kaul 1998, p. 20-30; Wirth 2006a, 2006b; Warmembol 2007, p. 76-77; 2016, p. 55-56).

CONCLUSION

Les oiseaux cornus sont particulièrement représentés sur des supports liés à des cérémonies religieuses ou à des rituels. Ils se retrouvent sur des récipients, comme le vase de Čičarovce en Slovaquie, mais aussi et surtout sur des éléments de char comme les garnitures du Bronze final et du premier âge du Fer évoquées plus haut. Ils le sont aussi sur les chariots votifs mis au jour en Italie centrale (Fig. 3) et en Allemagne, où ces derniers sont souvent qualifiés de *Kultwagen* (Forrer 1932). Enfin, d'autres objets ne représentent pas l'oiseau cornu, mais associent l'oiseau et le protomé de bovidé, à l'instar des broches à rôtir du Bronze final de Compiègne (Oise, France; Fig. 4) et de Serra de Alvaiazere (Alvaiázere, Portugal). Les broches à rôtir tout comme les chars votifs sont largement répandus dans les cultures de l'âge du Bronze et du premier âge du Fer à travers l'Europe. Ce sont des objets de prestige, richement décorés. Elles revêtent une grande valeur symbolique liée à des rituels circonstanciels et catégoriels tels que le banquet ou le partage de la viande.



Figure 3: Char votif, Tarquinia (Arcatelle), Viterbe, Latium, Italie. IX^e s. av. n.è. Alliage cuivreux (Musée archéologique national de Tarquinia ; cliché M.Vallée).



Figure 4: Broche à rôtir, Forêt de Compiègne, Oise, Hauts-de-France, France. X^e- IX^e s. av. n.è. Alliage cuivreux (Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye, MAN 13 684 ; cliché M.Vallée).

Quel qu'ait été le contexte dans lequel ils étaient portés (guerre, cérémonies...), les casques de Viksø cités plus haut donnaient aux personnes qui les arboraient un caractère prestigieux – peut-être même renforcé par une crinière ou un panache de plumes (Kaul 1998, p. 27) –, témoignant de leur importance sociale. Les exemples ethnographiques, par exemple chez les Amérindiens (Levi-Strauss 1948; Prévost 2011, p. 91), montrent clairement que la parure joue, dans toutes les sociétés traditionnelles, un rôle de distinction sociale fortement codifiée, amenant à renforcer l'importance qu'il faut accorder aux figures animales dont ces parures sont pourvues.

Les mythes et les croyances religieuses de la Protohistoire ne nous étant pas parvenus, il n'est possible de les approcher qu'à partir de la culture matérielle et des informations fournies par les textes plus tardifs. L'animal possédant des qualités dont l'homme est dépourvu, toutes les sociétés lui font jouer dans leur tradition un rôle révélateur de leur vision du monde. Ce rôle peut être une fonction, un statut, une pensée, une émotion. Les sociétés protohistoriques expriment une cosmogonie rendue vivante par un bestiaire privilégié. Au sein d'un corpus de 990 représentations d'oiseau, soit 924 objets datés de la Protohistoire, 205 présentent un oiseau associé à au moins un autre animal, soit par la représentation figurative de ce dernier, soit par l'association métamorphique ou hybride avec l'oiseau. Sur ces représentations, 42 le sont avec des bovidés dont 21 sont des oiseaux cornus.

Ainsi, l'oiseau, comme le taureau, sont des animaux dont la symbolique d'animaux tracteurs semble prépondérante. Le taureau tracte des charges et participe pleinement aux activités agricoles tandis que l'oiseau tracte ou guide, le char comme la barque, et pourrait symboliquement se jouer des obstacles sur terre, dans les airs et dans l'eau. Bien souvent, le taureau et l'oiseau semblent s'allier et s'équilibrer dans une symbolique de cyclicité, de fertilité ou de création. L'image de ces deux animaux semble faire partie de ce que C.G. Jung définit comme « *l'inconscient collectif* », c'est-à-dire des mythes, des symboles ou des figures qui sont présents dans de nombreuses civilisations pourtant très éloignées (Boyer 1997, p. 33). C'est également le cas du cheval, du serpent, du soleil ou des astres par exemple. Aussi, leur association récurrente dans les images de la Protohistoire incite fortement à penser que, loin d'être désintéressée, elle découle du même genre de récit de fondation.

Bien que relativement rares, les représentations de l'oiseau cornu se retrouvent principalement au Bronze final et plus épisodiquement durant l'âge du Fer, tandis que d'autres représentations juxtaposent l'oiseau et le bovidé. L'association des cornes des bovidés à l'oiseau crée un thème iconographique dont la charge symbolique est renforcée. Ces associations semblent tirer leur origine d'une observation naturaliste répondant à des préoccupations quotidiennes des populations protohistoriques, à savoir la prospérité agricole et économique de la société.

BIBLIOGRAPHIE

Alexandrescu 1993 : ALEXANDRESCU (P.). — L'oiseau unicolore. Introduction à l'iconologie de l'art thrace, Comptes rendus des séances de l'année. *Académie des inscriptions et belles-lettres*, 137, 3, 1993, p. 725-747.

Beckmann 2014 : BECKMANN (S.). — An « *agricultural calendar* » from the Bronze age. In : VAN GIJN (A.-L.), WHITTAKER (J.-C.), ANDERSON (P.-C.) dir. — *Explaining and exploring diversity in agricultural technology. Early agricultural remnants and technical heritage (EARTH): 8,000 years of resilience and innovation*. Oxford : Oxbow Books, 2014, p. 319-325.

Boyer 1997 : BOYER (P.). — *La religion comme phénomène naturel*. Paris : Bayard, 1997, 332 p.

Brunner-Traut 1986 : BRUNNER-TRAUT (E.). — Aspective. In : SCHÄFER (H.). — *Principles of Egyptian Art*. Oxford : Griffith Institute, 1986, p. 421-446.

Bulard 1982 : BULARD (A.). — À propos de la paire d'animaux fantastiques sur les fourreaux d'épées laténiens. In : DUVAL (P.-M.), KRUTA (V.). — *L'art celtique de la période d'expansion : IV^e et III^e siècles avant notre ère*. Actes du Colloque international (26 au 28 septembre 1978). Paris ; Genève : Droz, 1982, p. 156-163.

Duval 1977 : DUVAL (P.-M.). — *Les Celtes*. Paris : Gallimard, 1977, 352 p. (L'univers des formes : De la préhistoire aux Celtes ; 25).

Eliade 2013 : ELIADE (M.). — *Images et symboles : essais sur le symbolisme magico-religieux*. Paris : Gallimard, 2013, 252 p. (Collection tel ; 44. Ouvrage initialement paru en 1952 chez le même éditeur dans la collection "Les Essais" [n° 60]).

Forrer 1932 : FORRER (R.). — Les Chars cultuels et leurs survivances aux époques préhistoriques. In : *Préhistoire*, I, 1. Paris : Librairie Ernest Leroux, 1932, p. 19-123.

Ginoux 2006 : GINOUX (N.). — Éléments d'iconographie celtique : le thème du taureau à cornes bouletées dans le répertoire du Nord de la Gaule. *Revue du Nord*, 2006, p. 128-150.

Kaul 1998 : KAUL (Fl.). — *Ships on bronzes: a study in Bronze Age religion and iconography*. Copenhagen: National Museum of Denmark, 2 vol., 1998, 295 p.; 168 p.

Kruta 2000 : KRUTA (V.). — *Les Celtes : histoire et dictionnaire des origines à la romanisation et au christianisme*. Paris: Laffont, 2000, 1005 p.

Lejars 2003 : LEJARS (Th.). — Les fourreaux d'épée laténiens. Supports et ornements. In: VITALI (D.), dir. — *L'immagine tra mondo celtico e mondo etrusco-italico: aspetti della cultura figurativa nell'antichità*. Bologna: Gedit, 2003, p. 9-70. (Studi e scavi; 20)

Le Quellec, Sergent 2017 : LE QUELLEC (J.-L.), SERGENT (B.). — *Dictionnaire critique de mythologie*. Paris: CNRS Éditions, 2017, 1553 p.

Lévi-Strauss 1948 : LÉVI-STRAUSS (Cl.). — La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara. *Journal de la Société des Américanistes*, 37, 1, 1948, p. 1-132.

Megaw, Megaw 2001 : MEGAW (J. V. S.), MEGAW (R.). — *Celtic art: from its beginning to the Book of Kells*. London: Thames & Hudson, 2001, 312 p.

Prévost 2011 : PRÉVOST (B.). — L'ars plumaria en Amazonie. Pour une esthétique minoritaire. *Civilisations, Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, 59-2, 2011, p. 87-108.

Reinach, Pottier 1919 : REINACH (S.), POTTIER (E.). — La "Roue À Oiseaux" Villanovienne. *Revue archéologique*, 5^e série, IX, 1919, p. 338-366.

Ross 1961 : ROSS (A.). — Esus et les Trois "Grues". *Études celtiques*, IX, 1961, p. 405-438.

Warmembol 2007 : WARMEMBOL (E.). — Cheval de bronze, cheval du Bronze. In: CATTELAÏN (P.). — *Sur la piste du cheval de la préhistoire à l'antiquité*. Exposition créée au Musée du Malgré-Tout de Treignes (Belgique) du 18 février au 2 septembre 2007. Treignes: Éd. du CEDARC, 2007, p. 70-82. (Guides archéologiques du Malgré-Tout).

Warmembol 2016 : WARMEMBOL (E.). — Le rôle du cerf dans l'âge du Bronze européen. Le mythe et la réalité: une première approche. In: PEPPERSTRAETE (S.) dir. — *Animal et religion*. Bruxelles: université de Bruxelles, 2016, p. 53-66 (Problèmes d'histoire des religions; 23).

Wirth 2006a : WIRTH (St.). — Vogel-Sonnen-Barke. In: GEUENICH (D.), BECK (H.), STEUER (H.) dir. — *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*. Berlin: Walter de Gruyter, 2006, p. 552-563.

Wirth 2006b : WIRTH (St.). — Le mystère de la barque solaire: quelques considérations à propos des décors sur les situles de type Hajdúböszörmény et sur une situle inédite du Bronze Final. In: BARAY (L.). — *Artisanats, sociétés et civilisations: hommage à J.-P. Thevenot*. Actes du colloque organisé par l'UMR 5594, Dijon et le Centre de Recherche et d'Étude du Patrimoine (CEREP), Sens, 2-3 avril 2003. Dijon: Revue archéologique de l'Est, 2006, p. 331-345 (Revue archéologique de l'Est, Supplément; 24).

AN UNEXPECTED BIRD IN SOUTHEASTERN GAUL:

ABOUT A CERAMIC FROM LE PÈGUE (DRÔME, FRANCE)



UN OISEAU INATTENDU DANS LE SUD-EST DE LA GAULE : À PROPOS D'UNE CÉRAMIQUE DU PÈGUE (DRÔME, FRANCE)

Michaël SEIGLE (in collaboration with Cécile Moulin)
PhD Students, Université de Lyon, UMR 5189 HiSoMA, Lyon
michaelseigle@orange.fr

Inside one of Le Pègue's museum showcase, you can discover some remains of a 5th century BC painted vase. On those remains appear two birds that were identified as ibis, when they were discovered (Fig. 1). However, no ibis are known in southeastern France. Thus, it could be interesting to take a closer glance to these surprising painted animals.

1 • ARCHAEOLOGICAL CONTEXT

In 1954, protohistoric remains were discovered on the western side of Saint-Marcel hill, which overhangs the current village of Le Pègue. Since this date, excavations took place until 1985, directed by André Perraud, Jean-Jacques Hatt and Charles Lagrand. They revealed activity dating from the Iron Age (from 800 to 30 BC). More precisely, the site has been occupied during two different periods. The first occupation corresponds to Hallstatt D. It starts about 530 BC and stops with a destruction by fire around 450 BC. A few remains, of which two houses and a granary, have been assigned to this period. Then, the evolution of the second Iron Age society reflects on the site transformations. Fortifications were built, including a gate and a possible

public square. At this time, the site can be described as an hillfort. Then, between 380 and 350 BC, a new fire destroyed it (Sergent 2009).

Among the archaeological discoveries, many ceramics were found and, particularly, numerous fragmented or entire painted wares, belonging to the so-called CL-MAS (claire massaliète), in the *DICOCER* nomenclature (Py 1993). One of them was decorated with the birds we are interested in this paper.

CL-MAS ware appears during the second half of the 6th century BC in the settlements located close to the Lower Mediterranean Rhône valley. They seem to include local productions along the Rhône. A thesis in progress precisely aims at characterizing these productions and studying their diffusion (Moulin in progress).

This atypical production highlights two distinct cultural traditions, which bear witness to the socio-economic and cultural context of southern Gaul at that time. The use of the potter's wheel and the controlled atmosphere kiln firing are directly inherited from the Greek tradition while the other vases are simply modelled

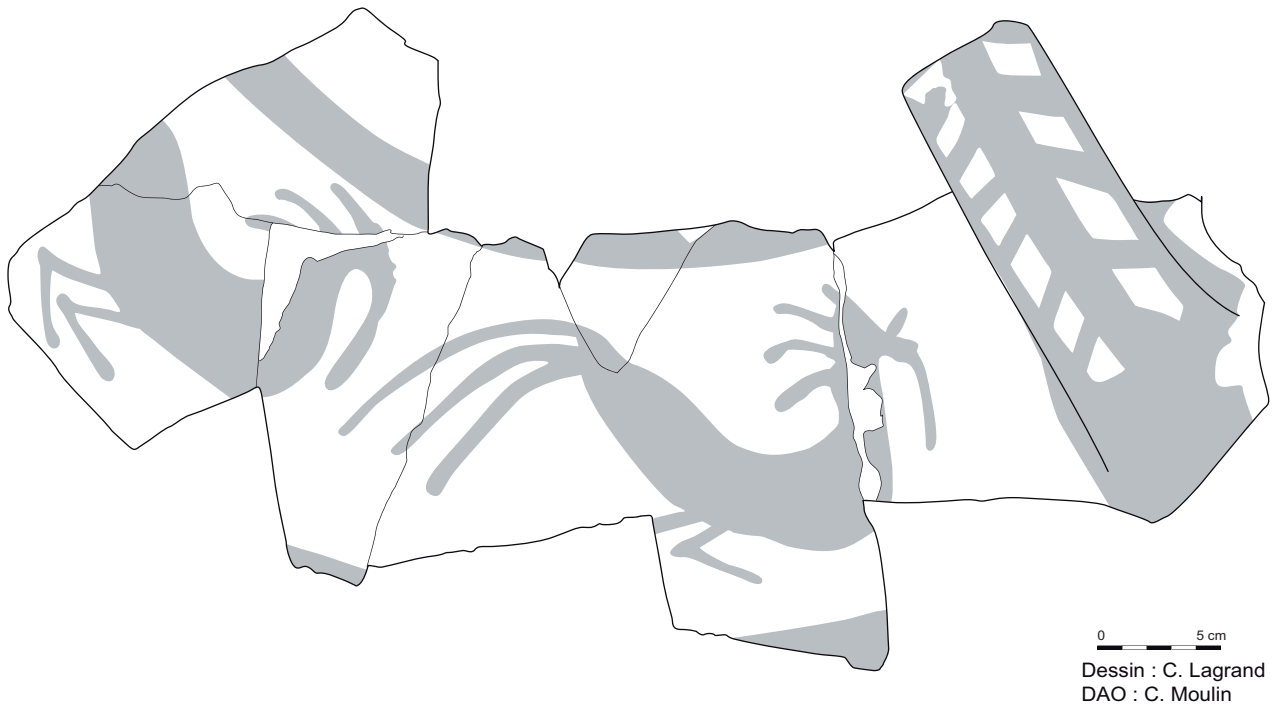


Figure 1 : Fragments of Le Pègue's clear painted ware vase presenting two birds identified as ibis (5th century a.C).
Up : restitution of the decoration ; down : photograph (DAO C. Moulin, Photo M. Seigle).

according to the local technique. These two cultures are also represented in the forms given to the vases. Some of them come from the Greek repertoire and were used for Greek banquets. The *oenochoe* (CL-MAS 561; Bats 1993), the *kylix* (CL-MAS 420; Bats 1993) and the *crater* (CL-MAS 464; Bats 1993) are well represented on the indigenous sites of the Rhône valley during the 6th and 5th centuries BC. Among the indigenous shapes, the cup with an inset rim (CL-MAS 321; Bats 1993), the urn or jars (CL-MAS 513-514; Bats 1993) complete this repertoire. This set of influence is also visible on the painted decorations on the "clear painted" ware.

The mineral paint is applied before firing the vases. It offers an orange to brown color more or less thick. Two types of decorations can be observed:

- simple geometric patterns;
- complex decorations.

Complex decorations can be combined geometrics patterns. Anthropomorphic or zoomorphic decorations, one of which is the subject of this paper, now and then punctually on sites from the South and the Rhone valley.

2 • AN IBIS ? BUT WHICH ONE ?

Traditionally, the word ibis refers to the sacred ibis (*Threskiornis aethiopicus*), symbol of ancient Egyptian birds. However, even though our mental image of the bird, inspired by Egyptian archaeology, does not really correspond to the vase painting, Le Pègue's environment does not fit at all to the one this species occupied. Furthermore, the sacred ibis essentially lives in northern Africa and was only recently accidentally introduced in Europe in a small number (Janak 2007; Buffetaut 2017).

It exists, all over the world, thirteen species of ibis, living, in majority, in Africa and America (<https://www.birdlife.org>), but some species used to live in Europe. That is the case of the glossy ibis (*Plegadis falcinellus*), that could be observed in Southern and Eastern Europe, where it nested, like in the Rhône delta. This bird occupies wetlands in coastal regions (<https://www.birdlife.org>, *Glossy Ibis* page). In this way, its presence in the region of Le Pègue is highly improbable, even if people of that time could have seen the bird in a more distant territory.

The last ibis species that used to be present in Europe is probably the most unknown: the northern bald ibis, or Waldrapp (*Geronticus eremita*) (Fig. 2). This species is an almost disappeared bird which is now only present in Northern Africa (where it is protected) and Syria, but it seems to have formerly been living in Europe and the whole Near East (Janak 2007; Buffetaut 2017). Its European presence is attested by Conrad Gessner,



Figure 2: *Geronticus eremita*, Northern Bald Ibis (Wikimedia commons, Maggifix, CC BY-SA 4.0).

around 1555, who represents it in the third book of his *Historia animalium*, naming it "*Corvus sylvaticus*". He mentioned the bird in Austria, Italy and Istria (Perco, Tout 2001). Few decades later, Ulisse Aldrovandi represents and describes a bird he called *Phalacrocorax*, which means, in ancient Greek "bald crow" (Perco, Tout 2001; Buffetaut 2017). This depiction fits well with the bald ibis. Just like a Slovenian painting, discovered on a church wall, which corresponds quite well with our bird (Perco, Tout 2001). All these elements, and some others (Janak 2007), seem to indicate that the bird used to live around in the alpine area, at least during medieval and modern times, as we have no iconographic nor textual proof of the existence of the species during Protohistory and Antiquity. In the same way, no European archaeological site has ever revealed bald ibis bones. However, the interesting fact about this bird is its predilection for rocky and dry (even arid) environments. It generally nests on rocky hills and, contrary to other ibises, consumes insects, small vertebrates, such as amphibians or reptiles, and dry plants, and not only water animals (<https://www.birdlife.org>, *Northern Bald Ibis* page). Those characteristics fit with Le Pègue's close environment, where the painted pot was possibly produced (Moulin in progress).

3 • WHAT ABOUT THE BIRDS FROM LE PÈGUE?

The two depicted birds present several characteristics we need to observe a little more before proclaiming what their species was, if any.

Their two heads are positioned on a quite elongated neck, for the right one, and a shorter one for the other. Those heads are characterized by three or four radiating lines, drawn on the occipital region, one more appearing, on the right animal, at the basis of its beak. The beak itself is painted in two little different ways but have, in both cases, a curved elongated shape. This particular element is probably the reason why these birds were identified as ibis, as they are one of the only birds presenting this kind of beak. Moreover, whereas the radiating lines misfits with ibis in general, they could correspond to the raised feathers visible on bald ibises heads.

The birds' bodies are curved in a U shape, which is not a clear information in order to identify the species but it does not correspond exactly to morphology of ibis, as their back is generally straight. Legs are more schematic, as no birds have the possibility to bend them to this angle. It corresponds probably more to the link between legs and feet.

Finally, the tail of only one bird is visible on the vase remains. It appears deployed like a fan and large, with individualized feathers. This description does not fit at all with the ibis' tail. Indeed, a majority of ibis species have a really short tail, almost absent, and *Geronticus eremita's* one is straight and tight. This painted element and the whole body shape are problematic for those birds identification.

4 • ARE IBIS REALLY THE ONLY SOLUTION ?

In the 1980's, the two birds were surely considered as ibis because of their typical beak which, on the right bird, has a strange thicker shape on some point. However, the tail's aspect reminds of another bird which keeps its tail deployed, showing separated feathers : the rooster (*Gallus gallus*). On top of the shape of its tail, different elements could correspond to that much more common species. Radiating lines, for instance, fit well with the crest, such as the body shape evokes the rooster's one. The main problem for this identification is the beak, which, even if it is curved for chickens, is not as elongated as our painted birds.

We only know a few representations of roosters in French Protohistory. The earliest is the Reinheim princess *fibula*, made of gold and coral, found in a *tumulus* dated from the 4th century BC (Petit 2005). Then, during the 1st century BC, different coinage of northern Gaul show roosters with deployed wings, clearly identifiable through their slightly curved beak, their crests (often represented as radiating lines) and their fan-type tails. That is the case on the type of Lewarde and similar types from northern Gaul and from Great Britain at the same time (Delestrée 1980 ; Cottam 1999). Furthermore,

this kind of representation is quite close to 5th century BC Himere's coinage, which presents a rooster on one hand and an hen on the other one (Kraay 1983) (Fig. 3). This classical way to draw cockerels is quite similar to what we could observe on Le Pègue's vase. However, the painted beak shape remains problematic. But coins' representations could be a clue for understanding this representation. Indeed, on some of these late gallic coins, cockerels are shown hanging down something on their beaks, which form is generally serpentine. In some way, Le Pègue's birds could be represented keeping something long on their beaks or with something leaving it, like a sound, for instance. Sadly, this hypothesis could only stay one, as we have no more clues of such a representation, except those later coins.

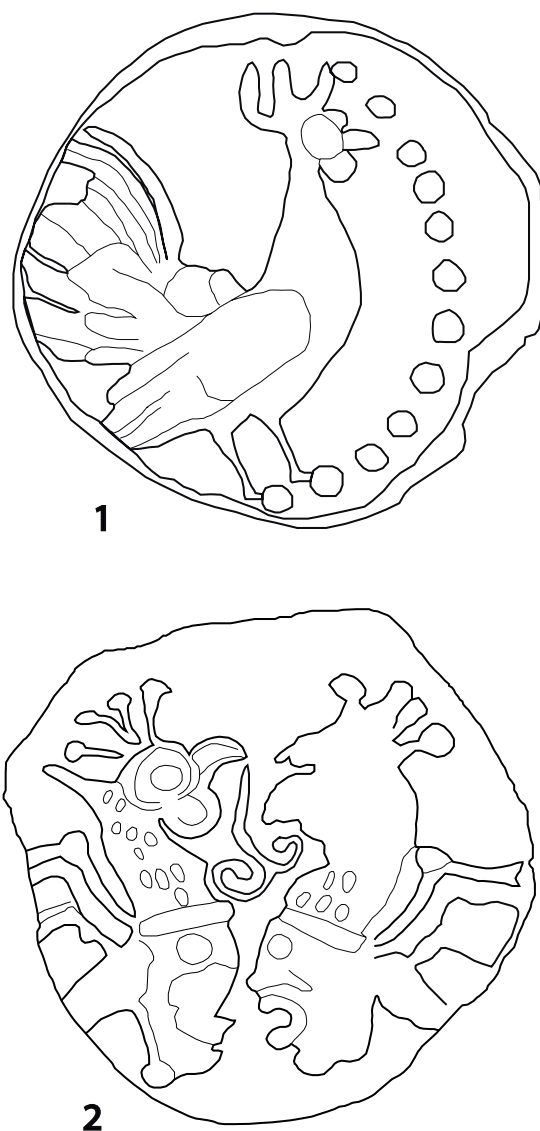


Figure 3: Gallic and Greek coins with representations of roosters (DAO M. Seigle). 1. Himera coin obverse showing a rooster (525-425 a.C. ; silver) (*sacra-moneta.com*) ; 2. Bellovaci coin reverse showing two faced roosters (1st century a.C ; bronze) (*cgb.fr*) (unknown scale).

CONCLUSION

Unsurprisingly, identification of the birds is tricky but two species seem to be good candidates: the bald ibis and the rooster (or maybe the cockerel). In both cases, the discovery is interesting, even though one or two elements, each time, are problematic. Indeed, northern bald ibis is no more present in that region and its depiction could give us important informations on its ancient spread. In addition, the date of manufacture of the vase corresponds approximately to the moment when *Gallus gallus* starts to spread widely in Gaul (Seigle 2016) and the time when its first remains appear in Le Pègue's faunal assemblages. The painted pottery from Le Pègue may thus provide the earliest figuration of the species in France.

Of course, the painted birds from Le Pègue could also only be schematic representations that do not seek to depict a particular species but some particular details allow us to try an identification. Nevertheless, we choose not to give a definitive answer to the question

of what the painting is intending to show. Both identifications open questions on the relationship between human beings, domestic or wild birds and their common environment.

Finally, observing other clear painted ware fragments, we notice the existence of two other bird paintings in southern France. The first one was also found in Le Pègue and represents the back and tail of a bird similar to the ones studied here and what could be the head of a second one. This supposed head is composed of a serpentine line crowned by radiating lines (Moulin in progress). One can thus envisage that we are dealing with standardized representations that were reproduced in series on vases. Another possible depiction of the body and tail of a bird was observed on a fragment of clear painted ware from Comps (Gard), on the right bank of the Rhône (Goury 1989). Its style is quite different from Le Pègue's ones and its head is absent but it completes the short list of ornithomorphic representations in southern Gaul.

BIBLIOGRAPHIE

Bats 1993 : BATS (M). — La céramique à pâte claire massaliète et de tradition massaliète. *In* : **Py 1993**, p. 206-221.

Buffetaut 2017 : BUFFETAUT (E.). — Mais où est donc passé le waldrapp ? *Espèces, revue d'histoire naturelle*, 23, 2017, p. 68-71.

Cottam 1999 : COTTAM (G.). — The 'cock bronzes' and other related Iron Age bronze coins found predominantly in West Sussex and Hampshire. *British Numismatic Journal*, 69, 1989, p. 1-18.

Delestrée 1980 : DELESTREE (L.-P.). — Les monnaies « au coq » frappées en Gaule Belgique. *Revue Numismatique*, 22, 1980, p. 33-62.

Goury 1989 : GOURY (D.). — Un cratère à colonnettes de type subgéométrique rhodanien découvert sur l'oppidum des Barbes-et-Fon-Danis à Saint-Laurent-de-Carnols (Gard). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 22, 1989, p. 355-361.

Janák 2007 : JANAK (J.). — The Waldrap—a special connection between Egypt and Austria. *In* : HOLAUBEK (J.), NAVRÁTILOVÁ (H.), OERTER (W. B.) dir. — *Egypt and Austria III : The Danube Monarchy and the Orient. Proceedings of the Prague symposium (september 11th to 14th, 2006)*. Praha : Set Out, 2007, p. 129-132.

Kraay 1983 : KRAAY (C.-M.). — *The archaic coinage of Himeria*. Napoli : Centro Internazionale di studi numismatici, 1983, 105 p.

Moulin in progress : MOULIN (C.). — *Contacts et échanges entre Grecs et Gaulois en moyenne vallée du Rhône aux VI^e et V^e s. av. J.-C. : les apports de la céramique peinte à pâte claire*. Lyon : MSH Maison de l'Orient et de la Méditerranée ; université Lumière Lyon 2, doctorat en cours.

Perco, Tout 2001 : PERCO (F.), TOUT (P.). — Notes on recent discoveries regarding the presence of the Northern Bald Ibis *Geronticus eremite* in the Upper Adriatic Region. *Acrocephalus*, 22, 2001, p. 81-87.

Petit 2005 : PETIT (J.-P.). — *Bliesbruck-Reinheim : Celtes et Gallo-romains en Moselle et en Sarre*. Paris : Errance, 2005, 221 p.

Py 1993 : PY (M.) dir. — *DICOCER, Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e s. av. n. è. – VII^e s. de. n. è.) en Méditerranée Nord-Occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*. Lattes : Association pour la Recherche archéologique en Languedoc oriental 1993, 622 p.

Seigle 2016 : SEIGLE (M.). — Le coq gaulois et le coq des Gaulois : mythes et réalité. *Anthropozoologica*, 51.2, 2016, p. 113-122.

Sergent 2009 : SERGENT (Fr.). — *Oppidum Saint-Marcel du Pègue (26). Reprise des données anciennes, Projet collectif de recherche*. Rapport d'activité. Lyon : SRA Rhône-Alpes, 2009.

Birdlife.org :

Birdlife International, Data zone. Northern Bald Ibis *Geronticus eremite* [online page]

<http://datazone.birdlife.org/species/factsheet/northern-bald-ibis-geronticus-eremita/text> (page visited on 25/08/2018)

Birdlife International, Data zone. Glossy Ibis *Plegadis falcinellus* [online page]

<http://datazone.birdlife.org/species/factsheet/glossy-ibis-plegadis-falcinellus/text> (page visited on 25/08/2018)

FONCTION ET UTILISATION DES ÉPÉES À POIGNÉE MÉTALLIQUE À L'ÂGE DU BRONZE

LE POINT DE VUE TECHNIQUE



FUNCTION AND USE OF BRONZE AGE SOLID-HILTED SWORDS: THE TECHNICAL POINT OF VIEW

Léonard DUMONT

Doctorant, Universiteit Gent, Vakgroep Archeologie, Gent, Belgique
Université de Bourgogne-Franche-Comté, UMR 6298 ARTEHIS, Dijon
leonard.dumont@ugent.be

INTRODUCTION

Les techniques de fabrication des épées de l'âge du Bronze font l'objet d'une thèse débutée en 2018 sous la direction de Guy De Mulder (Universiteit Gent), Stefan Wirth (université de Bourgogne) et Sylvie Boulud-Gazo (université de Nantes). Cette étude porte plus particulièrement sur les épées à poignée en bronze. La conservation de cet élément permet en effet la réalisation d'une analyse technologique plus complète que sur les lames ayant perdu leur poignée en matière organique. Nous souhaitons ici nous interroger sur la fonctionnalité et l'utilisation de ces armes, notamment à travers l'examen de la qualité de leur emmanchement, qui n'apparaît pas toujours conforme à celle attendue pour des objets destinés à un usage guerrier. Pour cela, nous utiliserons les 375 épées à poignée métallique qui ont été radiographiées sur les quelque 2000 référencées en Europe, essentiellement datées entre les XVI^e et XI^e s. av. J.-C. (travail en cours, état février 2019).

1 • DES ARMES LÉTALES...

L'objectif n'est pas de nier que la majorité des épées produites à l'âge du Bronze l'aient été dans une perspective guerrière. Il ne fait aucun doute que la plupart de ces épées étaient des armes létales parfaitement maniables (Kristiansen 2002; Molloy 2011; Bunnefeld 2018), la main pouvant éventuellement déborder sur le talon de la lame qui n'était pas tranchant (le *ricasso*) dans le cas des poignées les plus courtes. Plusieurs indices révèlent l'utilisation guerrière de certaines épées. Tout d'abord, les tranchants sont généralement martelés afin de durcir le bronze et, ainsi, de permettre un affûtage plus efficace (Molloy 2011, p. 69-71). Cette opération laisse des traces parallèles et l'aiguisage régulier des lames provoque une usure reconnaissable (Kristiansen 1984, p. 188-195; 2002, p. 323). Aux marques liées à l'entretien s'ajoutent des dommages liés à une utilisation violente, comme les encoches caractéristiques d'un choc contre le bord d'un autre objet (Fig. 1). Nous ne sommes

malheureusement pas encore en mesure de chiffrer la proportion d'épées montrant ce type de traces.

Cependant, dans d'autres cas, l'absence de traces ainsi que la qualité de la fonte et du montage de ces épées peuvent nous amener à envisager d'autres objectifs à leur fabrication.

2 • ... OU INOFFENSIVES ?

Certaines épées ne présentent en effet aucune trace permettant de relier leur utilisation à un usage violent. Il existe ainsi une nette distinction entre les épées scandinaves à poignée métallique et celles à poignée organique, les premières étant bien moins souvent affûtées que les secondes (Kristiansen 1984, fig. 6-7, p. 196-197). Des épées abandonnées dans un état neuf, sans avoir servi, existent dans toute l'Europe. L'épée de Buggenum (Pays-Bas, Fig. 2), retrouvée dans la Meuse, en est un bon exemple (Butler, Fontijn 2007). En France, un examen des 124 épées à poignée métallique datées du Bronze final III (X^e-IX^e s. av. J.-C.) montre que 46 d'entre elles (37 %) ne présentent aucune trace témoignant d'un usage guerrier. Des épées, fonctionnelles ou non, ont ainsi été fabriquées puis, sans avoir été utilisées, retirées de la circulation et placées au sein de sépultures, de dépôts ou en milieu humide.

Outre les traces visibles en surface, l'étude des techniques de fabrication de ces épées, rendue possible par des examens radiographiques, renforce l'hypothèse de l'existence d'armes façonnées dans une autre optique que la seule utilisation guerrière. Les épées de la toute fin de l'âge du Bronze témoignent ainsi d'une diminution notable de la qualité de la fixation de la poignée : le blocage de la languette à l'intérieur du manche (Fig. 3, A), largement majoritaire durant les premières phases du Bronze final, ne concerne plus qu'une trentaine d'épées sur les 106 datées du Bronze final IIIb (IX^e s. av. J.-C.) qui ont été radiographiées. Les 76 restantes possèdent une poignée assemblée par simple rivetage, avec parfois une réduction du nombre de

rivets (Fig. 3, B), ou bien réalisée par coulée secondaire sur le sommet de la lame. L'usage de cette technique interroge : la sur-coulée est une opération risquée, toute erreur affectant l'ensemble de l'objet, et son intérêt fonctionnel par rapport aux poignées creuses et rivetées reste à démontrer. Les radiographies révèlent en effet systématiquement une importante porosité interne (voir par exemple les épées de Ladenburg et de Kirschgartshausen, Allemagne, Baden-Württemberg ; König 2002, fig. 6-7, p. 394). Par ailleurs, sur les 88 épées appartenant aux types Auvernier et Tachlovice, caractéristiques de la fin de l'âge du Bronze, 69 sont fabriquées en utilisant cette technique de la sur-coulée et 11 d'entre elles (16 %) sont brisées au niveau de la transition entre la garde et la fusée. À l'inverse, la douzaine d'exemplaires équipés d'une poignée rivetée ont tous un manche intact. Il semble alors que l'emploi de cette technique puisse induire une fragilité structurelle, ce qui ne plaide pas en faveur d'un usage violent. En l'état actuel de nos connaissances, 18 % (soit 156 individus) des épées à poignée en bronze du Bronze final III (X^e-IX^e s. av. J.-C.) présenteraient des défauts susceptibles de nuire à leur manipulation dans le cadre de combats (défauts au niveau de la languette, fixation défectueuse, porosité extrêmement importante, etc.). Ce chiffre est simplement fourni à titre indicatif et doit être considéré avec prudence : il s'agit d'un travail en cours dont les données peuvent encore évoluer. Cette perte de qualité a toutefois été remarquée dès les premiers examens radiographiques d'épées à poignée métallique (Hundt 1965, p. 54).

Il demeure néanmoins délicat de se prononcer sur la fonctionnalité de ces épées en l'absence d'expérimentations. La diminution de la qualité de l'emmanchement doit *a minima* traduire un changement dans l'utilisation de ces armes, voire une conception dans un autre but qu'une utilisation guerrière. S'il est difficile de cerner les intentions qui sous-tendent la fabrication de certaines pièces, il existe quelques exemplaires qui ne laissent pas de place au doute. Ainsi, les épées miniatures (Warmenbol 2001 ; Notroff 2015), les armes votives



Figure 1 : Tranchants endommagés sur une lame d'épée à poignée métallique de provenance inconnue, Bronze final III (BnF, Cabinet des Médailles, 2043 ; cliché L. Dumont).

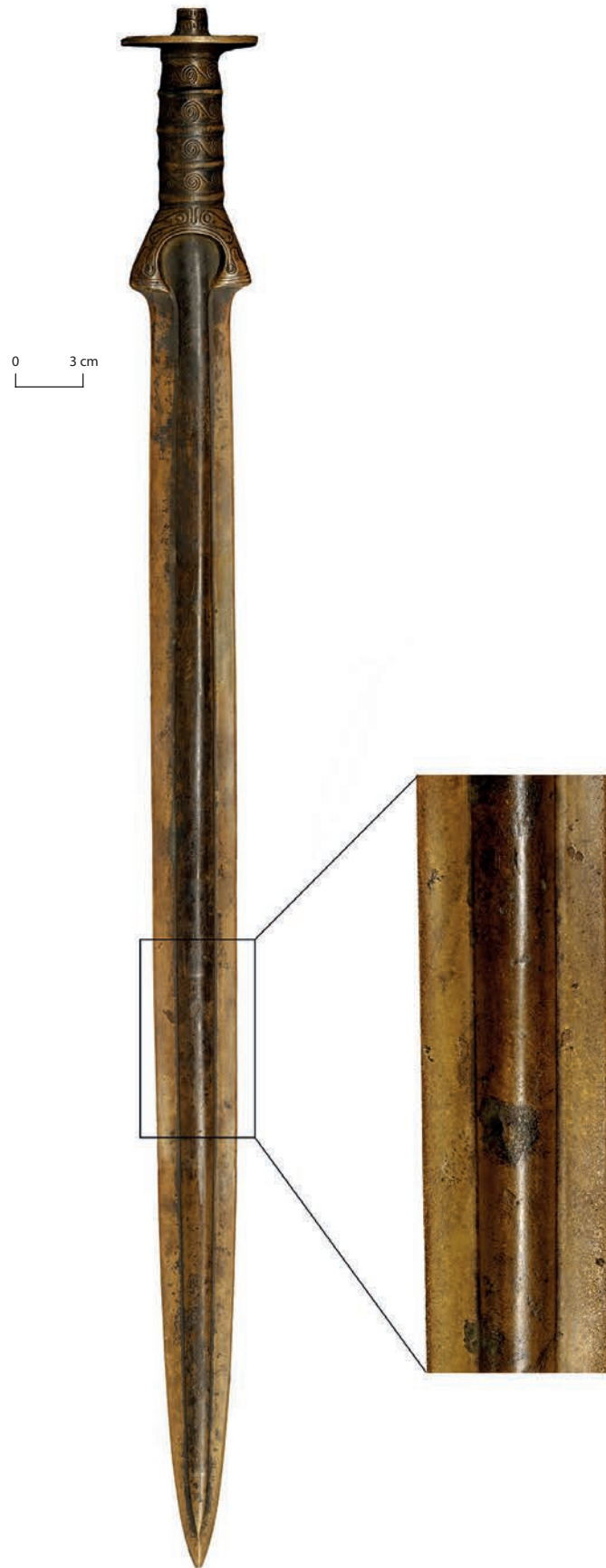


Figure 2: Épée en bronze à poignée métallique découverte dans la Meuse à Buggenum (Pays-Bas), Bronze final II (Rijksmuseum van Oudheden, Leiden, 1.1999/12.1 ; cliché L. Dumont).

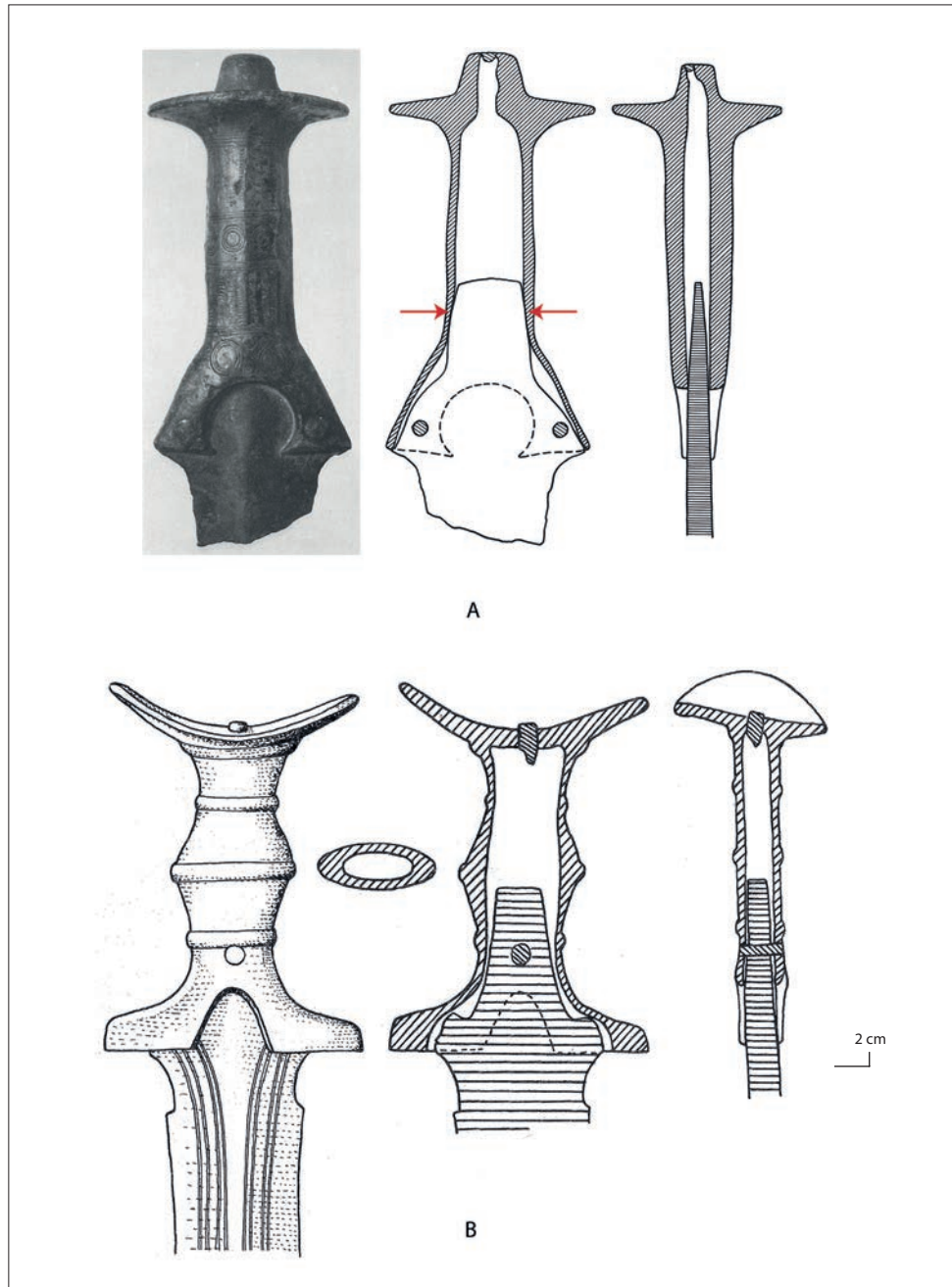


Figure 3 : A. Fixation de la poignée par rivetage et blocage, indiqué par les flèches rouges (épée à fusée octogonale, Allemagne, Schleswig-Holstein ?, d'après Hundt 1965, pl. 5), Bronze moyen.
B. Fixation de la poignée par rivetage simple (épée du type Mörigen découverte dans le lac de Neuchâtel, Suisse, d'après Mohen 1971, fig. 6 p. 38), Bronze final III.

sardes (Lo Schiavo 2007) ou certaines pièces manifestement défectueuses, mais n'ayant pas été refondues, comme celle du dépôt de Kuhbier (Allemagne, Brandenburg; Born, Hansen 1991), montrent que les fonctions de certaines épées pouvaient davantage relever de l'immatériel et du symbolique que du belliqueux.

3 • SYMBOLES ET REPRÉSENTATION SOCIALE

Si nous acceptons l'hypothèse selon laquelle il a pu exister des épées créées afin de répondre à des besoins d'ordre symbolique, en plus ou à la place de l'utilisation guerrière, quels intérêts pouvaient avoir les sociétés de l'âge du Bronze à produire de tels objets? L'épée semble parfaitement adaptée à la fonction de représentation de la richesse et/ou d'un statut, que ce soit à l'échelle de l'individu ou de la société. Sa taille, la complexité de sa fabrication et l'emploi du bronze, éventuellement complété par d'autres métaux ou des matières organiques (Berger 2012), peuvent en faire un parfait objet ostentatoire et d'apparat. L'aspect extérieur de l'arme n'est toutefois pas synonyme de qualité. Concrètement, il existe des épées d'apparence très soignée, mais dont la constitution est fragile, voire défectueuse. Un bon exemple est celui de l'épée provenant d'une sépulture de St. Pölten (Basse-Autriche), dont la poignée finement ornée était fixée sur une languette déficiente qui s'est brisée (Mödlinger 2008). Nous pouvons également citer les armes dont le manche présente un remplissage de plomb, ce qui concerne une vingtaine d'épées de la fin de l'âge du Bronze (IX^e s. av. J.-C.) en Europe. Si ce phénomène a pu être interprété comme utilitaire, pour effectuer des réparations par exemple, l'efficacité de ce procédé est discutable et il pourrait être lié à la portée symbolique de ces armes (Wüstemann 1992), dont l'aspect extérieur compterait plus que leur fonctionnalité.

La découverte d'épées en contexte funéraire, dont la proportion varie selon les périodes et les régions, mais

qui sont par exemple très courantes en Scandinavie au Bronze ancien (Bunnefeld 2018, p. 203), démontre la réalité d'un lien entre l'objet et l'individu. Il a été proposé l'existence d'une hiérarchie entre les épées à poignée organique, rattachées aux guerriers, et celles à poignée métallique, associées aux chefs spirituels et politiques (Kristiansen 1984; Kristiansen, Larsson 2005; Bunnefeld 2018). La présence d'épées dans des dépôts terrestres ainsi qu'en milieu humide demeure difficile à interpréter. Il est toutefois possible de les connecter à cette hypothèse de la représentation sociale à travers l'objet: le fait d'abandonner des éléments de valeur tels que des épées, éventuellement avec destruction préalable (Fontijn *et al.* 2012), pouvait représenter un moyen de mettre en avant un individu ou un groupe au sein d'une société.

CONCLUSION

L'étude technique des épées à manche en bronze permet d'éclairer sous un angle nouveau la question de l'utilisation et des fonctions de ces armes, jusqu'ici essentiellement abordée à partir de leur état de surface et de leur contexte de découverte. Il apparaît que le fort potentiel symbolique des épées a été largement exploité, par exemple dans un but de représentation sociale. Certains exemplaires de l'âge du Bronze pourraient même avoir été employés dans cet unique but, comme le montre la mise au jour d'épées miniatures ou défectueuses et non refondues dans différents contextes. Il semble néanmoins que la plupart des épées étaient tout à fait aptes à répondre à la fois aux besoins belliqueux et symboliques des utilisateurs de l'époque, bien que les changements techniques au niveau de la fixation de la poignée à la fin de l'âge du Bronze interrogent. Seuls des examens plus poussés et systématiques, complétés par des expérimentations sur la solidité des différents types d'emmanchement, pourront nous aider à approfondir cette question de la fonctionnalité des épées de l'âge du Bronze.

BIBLIOGRAPHIE

- Berger 2012** : BERGER (D.). — *Bronzezeitliche Färbetechniken an Metallobjekten nördlich der Alpen*. Halle an der Saale : Landesamt für Denkmalpflege und Archäologie Sachsen-Anhalt, 2012, 334 p. (Forschungsberichte des Landesmuseums für Vorgeschichte Halle ; 2).
- Born, Hansen 1991** : BORN (H.), HANSEN (Sv.). — Antike Herstellungstechniken: Ungewöhnliche Klingensreparaturen an einem spätbronzezeitlichen Vollgriffschwert. *Acta Praehistorica et Archaeologica*, 22, 1991, p. 147-157.
- Bunnefeld 2018** : BUNNEFELD (J.-H.). — The Chief and his Sword? Some thoughts on the Swordbearer's Rank in the Early Nordic Bronze Age. In : HORN (Chr.), KRISTIANSEN (Kr.) dir. — *Warfare in Bronze Age Society*. Cambridge : Cambridge University Press, 2018, p. 198-212.
- Butler, Fontijn 2007** : BUTLER (J.), FONTIJN (D.). — Spiralling from the Danube to the Meuse: The Metal-hilted Sword from Buggenum (Netherlands, Limburg). In : BURGESS (Chr.), TOPPING (P.), LYNCH (Fr.) dir. — *Beyond Stonehenge. Essays on the Bronze Age in Honour of Colin Burgess*. Oxford : Oxbow Books, 2007, p. 301-315.
- Fontijn et al. 2012** : FONTIJN (D.), THEUNISSEN (L.), VAN OS (B.), AMKREUTZ (L.). — Decorated and 'killed'? The bronze sword of Werkhoven. In : BAKELS (C.), KAMERMANS (H.) dir. — *The end of our fifth decade*. Leiden : Leiden University, 2012, p. 205-213 (Analecta Praehistorica Leidensia ; 43/44).
- Hundt 1965** : HUNDT (H.-J.). — Produktionsgeschichtliche Untersuchungen über den bronzezeitlichen Schwertguss. *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseum Mainz*, 12, 1965, p. 41-58.
- König 2002** : KÖNIG (P.). — Ein jungurnenfelderzeitliches Halbvollgriffschwert von Ladenburg, Baden-Württemberg. *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 32, 2002, p. 389-400.
- Kristiansen 1984** : KRISTIANSEN (Kr.). — Krieger und Häuptlinge in der Bronzezeit Dänemarks. Ein Beitrag zur Geschichte des bronzezeitlichen Schwertes. *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseum Mainz*, 31, 1984, p. 187-208.
- Kristiansen 2002** : KRISTIANSEN (Kr.). — The Tale of the Sword — Swords and Sword fighters in Bronze Age Europe. *Oxford Journal of Archaeology*, 21.4, 2002, p. 319-332.
- Kristiansen, Larsson (2005)** : KRISTIANSEN (Kr.), LARSSON (Th. B.). — *The Rise of Bronze Age Society. Travels, Transmissions and Transformations*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005, 464 p.
- Lo Schiavo 2007** : LO SCHIAVO (F.). — Votive Swords in Gallura: An Example of Nuragic Weapon Worship. In : BURGESS (Chr.), TOPPING (P.), LYNCH (Fr.) dir. — *Beyond Stonehenge. Essays on the Bronze Age in Honour of Colin Burgess*. Oxford : Oxbow Books, 2007, p. 225-236.
- Mödlinger 2008** : MÖDLINGER (M.). — Micro-X-ray computer tomography in archaeology: analyses of a Bronze Age sword. *Insight*, 50.6, 2008, p. 323-325.
- Mohen 1971** : MOHEN (J.-P.). — Quelques épées à poignée métallique de l'âge du Bronze conservées au Musée des Antiquités Nationales. *Antiquités Nationales*, 3, 1971, p. 29-46.
- Molloy 2011** : MOLLOY (B.). — Use-Wear Analysis and Use-Patterns of Bronze Age Swords. In : UCKELMANN (M.), MÖDLINGER (M.) dir. — *Bronze Age Warfare: Manufacture and Use of Weaponry*. Oxford : Archaeopress, 2011, p. 67-84 (BAR International Series ; 2255).
- Notroff 2015** : NOTROFF (J.). — The Differentiation of Identity: A Hierarchy of Symbols? Initial thoughts on the Informative Potential of Nordic Bronze Age Miniature Sword. In : SUCHOWSKA-DUCKE (P.), SCOTT REITER (S.), VANKILDE (H.) dir. — *Forging Identities. The Mobility of Culture in Bronze Age Europe*. Oxford : British Archaeological Reports, 2015, p. 93-99 (BAR International Series ; S2771).
- Warmenbol 2001** : WARMENBOL (E.). — Bronze Age miniatures — a small contribution. In : METZ (W. H.), VAN BEEK (B. L.), STEEGSTRA (H.) dir. — *Patina. Essays presented to Jay Jordan Butler on the occasion of his 80th birthday*. Groningen ; Amsterdam : Metz, Van Beek & Steegstra, 2001, p. 611-619.
- Wüstemann 1992** : WÜSTEMANN (H.). — Jungbronzezeitliche "Vollgriffschwerter" mit Bleifüllung. *Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege*, 35, 1992, p. 39-49.

CHAPITRE 3

REPRÉSENTATIONS DU MONDE

CAMUNIENS ET ARCHÉOLOGUES AU VALCAMONICA

REGARDS CROISÉS SUR L'ARCHITECTURE PROTOHISTORIQUE



CAMUNIANS AND ARCHAEOLOGISTS IN VALCAMONICA: CROSS VIEWS ON PROTOHISTORIC ARCHITECTURE

Pierre PÉFAU

Doctorant

Université Toulouse Jean Jaurès – UMR 5608 TRACES, Toulouse

pierrepefau@gmail.com

INTRODUCTION

Les roches du Valcamonica, dans les Alpes italiennes, ont livré des dizaines de milliers de gravures datées pour la plupart de l'âge du Fer par diverses méthodes (analyses stylistique, technique, thématique et étude typo-chronologique des objets représentés). Celles-ci attribuent toujours les pétroglyphes de constructions à l'âge du Fer, notamment entre le milieu du VII^e et le IV^e s. av. J.-C. (entre autres: Anati 1966; Tognoni 1992, 2007; Arcà 2005). Ces architectures, surprenantes au premier abord, sont fréquemment surélevées et présentent parfois un niveau de détail important (Fig. 1). Près de 2 000 représentations de bâtiments aux formes variées permettent d'aborder certains aspects de la vie du peuple camunien qui les a produites. On s'intéressera particulièrement à la dimension structurelle des édifices, dont les études se limitaient jusqu'ici à un examen morphologique (Brusadin 1961; Priuli 1991; Savardi 2005). Il s'agit donc de mettre en lumière la remarquable cohérence architecturale de certaines gravures tout en tenant compte de leur dimension symbolique.

1 • ANALYSE STRUCTURELLE ET ARCHÉOLOGIQUE DES BÂTIMENTS GRAVÉS CAMUNIENS

Des architectures élaborées

Les édifices gravés sur les roches du Valcamonica se composent souvent de trois parties: une base constituée d'un ou plusieurs poteaux (reposant parfois sur un socle), soutenant une pièce centrale surélevée, couverte d'un toit abritant peut-être un grenier (Fig. 1). Ces pétroglyphes, assez détaillés pour se prêter à une analyse structurelle, affichent une complexité architecturale jamais restituée pour les bâtiments pré-et protohistoriques européens.

Sans entrer dans les détails – des analyses plus complètes ayant fait l'objet d'autres articles (Péfau 2017; Péfau 2019) –, de nombreux édifices sont bâtis en encorbellement, c'est-à-dire que la pièce surélevée présente des débords très marqués par rapport à la base de poteaux. De même, la toiture se prolonge souvent au-delà de l'emprise des parties inférieures (Fig. 1C-D).

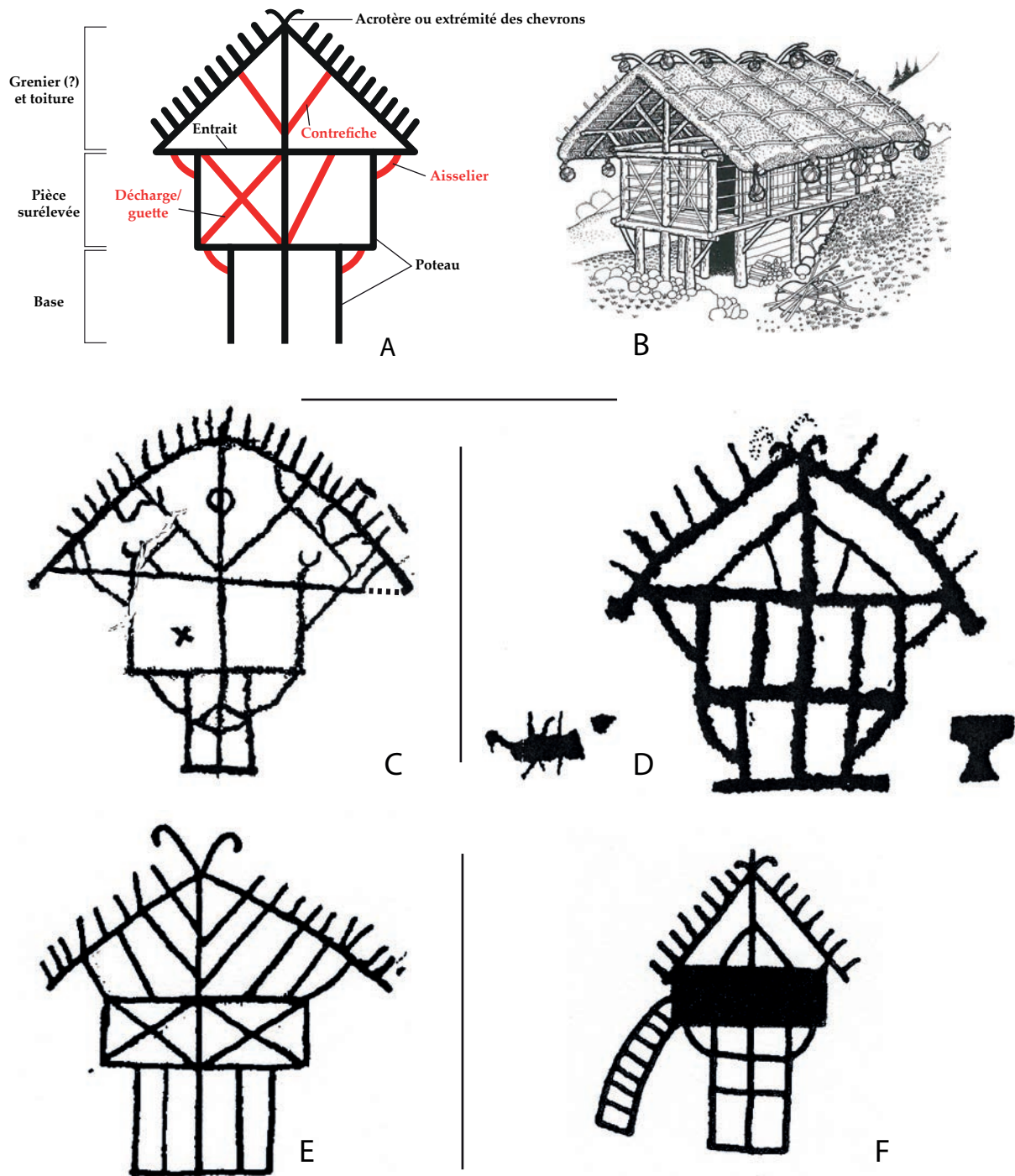


Figure 1 : Exemples de gravures du Valcamonica.

A : représentation schématique d'un pétroglyphe de bâtiment surélevé de l'âge du Fer et des différentes pièces obliques rencontrées sur certaines gravures ; B : évocation d'un bâtiment camunien de l'âge du Fer (d'après Galbiati 2006, p. 55) ; C : gravure de la roche 60 de la grotte de Coren del Valento à Naquane (d'après Anati 1995, fig. 56, corrigé d'après Brusadin 1961, fig. 45c) ; D : gravure de la roche 35 de Naquane à Capo di Ponte, à côté de laquelle prennent place, d'après E. Anati, un autel (à droite) et un animal sacrifié (à gauche) (d'après Priuli 1991, fig. 12, p. 1018) ; E : gravure rupestre (d'après Priuli 1991, fig. 39, p. 1029) ; F : gravure de Naquane (d'après Priuli 1991, p. 1025, fig. 30).

La structure ainsi formée, si elle s'élargit à mesure qu'elle s'élève, semble néanmoins parfaitement stable. En témoignent certaines représentations de constructions plus détaillées ou plus robustes, renforcées de pièces obliques à différents niveaux (Fig. 1A) : des aisseliers viennent recevoir le débord des pièces surélevées ou les extrémités des toitures en saillie (Fig. 1C-D). Des décharges/guettes simples, ou formant des croix de Saint-André, contreventent – c'est-à-dire stabilisent – les pièces surélevées (Fig. 1E). Des contrefiches reportent une partie des charges reçues par les chevrons du toit sur une pièce verticale et centrale (Fig. 1C) et des "sous-chevrons" relient la pièce verticale et centrale à l'entrait (Fig. 1D, F), probablement pour renforcer le pignon. Ces techniques dites de triangulation, d'une exceptionnelle diversité au Valcamonica, jouent un rôle évident au sein de ces architectures étagées.

L'existence de modèles architecturaux réels

Depuis les années 1930, les bâtiments gravés ont souvent été considérés comme des représentations de structures réelles. Plus récemment, Enrico Savardi, tout en notant la ressemblance de certains pétroglyphes avec des greniers européens actuels, évoque l'hypothèse de constructions « idéales ou imaginaires », voire à usage spécifique et éphémère (Savardi 2005, 2007, 2009). Il s'appuie, d'une part sur les données de fouilles au Valcamonica, qui ont révélé des traces d'architectures *a priori* peu compatibles avec les formes représentées sur les rochers, et d'autre part sur le fait que certains pétroglyphes de bâtiments semblent irréalistes et plutôt rattachés à la sphère symbolique (*cf. infra*, 2).

Pourtant, comme expliqué précédemment, le fait que certaines constructions gravées comportent des détails architecturaux indispensables à la stabilité des structures représentées implique forcément l'existence d'un modèle réel, dont les fonctions restent inconnues (habitation, grenier, bâtiment rituel, etc.). La présence d'échelles ou d'escaliers (Fig. 1F) et de personnages à l'intérieur (Fig. 2B) va également dans ce sens. La possible figuration d'acrotères zoomorphes (protomés d'oiseaux, de serpents, de chevaux?), qui ornent en général la jonction des deux pans de toit, constitue encore un argument en faveur de cette hypothèse. Quelques gravures semblent même représenter des scènes de construction particulièrement éloquentes (Fig. 2A-B). On y voit des personnages qui supportent des éléments allongés pouvant correspondre à des pièces de toiture. Cette lecture est appuyée par des lacunes dans la disposition des "rayons" du toit (Fig. 2A-B), alors que ceux-ci sont généralement figurés de façon régulière au sommet des édifices gravés (Fig. 1). Il est donc tentant de considérer ici l'achèvement d'une construction. Les "rayons" pourraient ainsi correspondre, comme l'a proposé Delia Brusadin (1961), à une représentation aspective¹ du débord des pannes (celles-ci

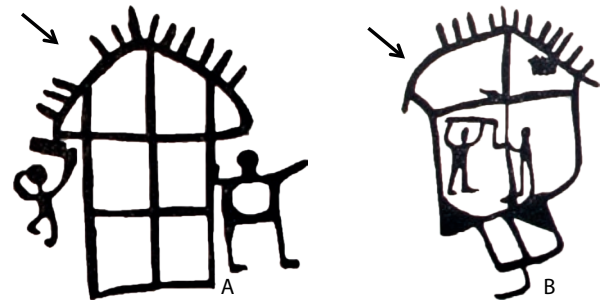


Figure 2 : Possibles scènes de construction de bâtiments (A : d'après Anati 1960, p. 144, fig. 55 ; B : d'après Anati 1960, p. 220, fig. 101) et photographie d'un chalet alpin (C) avec des pannes débordantes (Haute-Savoie, France ; d'après Cereghini 1957, p. 357).

seraient observées d'en dessous), permettant d'étendre le toit légèrement au-delà du bâtiment, comme on le voit encore fréquemment dans l'architecture alpine (Fig. 2C ; Labbas 2016).

L'hypothèse de constructions réelles est aussi étayée par des parallèles avec des édifices actuels des régions alpines, étagés et installés dans les pentes. Construits souvent en encorbellement, ils reposent sur des bases en pierre ou en bois (Fig. 3A-B). La durabilité de ces pratiques architecturales s'explique par leur adaptation au milieu montagnard (Brusadin 1961). On peut ainsi imaginer que les constructions camuniennes ayant servi de modèles aux gravures rupestres n'étaient pas surélevées sur toute leur surface à la manière des greniers aériens, mais devaient plutôt rattraper la pente du terrain à l'image de l'évocation d'Alberto Galbiati (Fig. 1B), qui s'inspire de nombreux édifices alpins d'époque moderne et contemporaine (Cereghini 1957 ; Labbas 2016).

Il convient de toujours rester prudent au sujet des rapprochements entre constructions provenant de contextes différents, qu'ils soient culturels, géographiques, environnementaux, chronologiques ou techniques. Néanmoins, l'existence de bâtiments semblables aux édifices gravés camuniens au-delà des Alpes italiennes pourrait témoigner de logiques conceptuelles ou structurelles comparables, liées notamment à la

surélévation du bâti. En Slovénie, les *kozolci*, greniers utilisés pour le séchage et le stockage du foin, adoptent des structures similaires à celles du Valcamonica (Fig. 3C). La pièce surélevée est généralement portée par deux rangées de poteaux et leur jonction est renforcée par des éléments obliques. À l'image des pétroglyphes camuniens, le toit est légèrement débordant.

Des bâtiments surélevés et en encorbellement se retrouvent dans de nombreux pays d'Europe, tels que la France, la Norvège ou la Turquie (Savardi 2009), mais aussi au-delà, comme en Indonésie (Guidoni 1995). Le peuple Dou Donggo, localisé sur une petite partie de l'île de Sumbawa, construit uniquement des architectures surélevées affichant la même tripartition caractéristique, base – pièce surélevée – toiture (Just 1984). Toutes proportions gardées, il est intéressant de noter que les *uma na'e* présentent trois rangées de poteaux à la base et des aisseliers soutenant le corps du bâtiment, ainsi qu'un grenier sous le toit (Fig. 3D). Ils sont également dotés de fermes "latines" – avec

contrefiches et poinçon –, sous lesquelles prend place un poteau (Fig. 1C).

Les exemples évoqués sont très rarement ancrés dans le sol. À la manière des *kozolci* slovènes et de nombreux greniers européens, les poteaux sont pour la plupart posés sur des dés de pierre. Leur structure est généralement stabilisée par l'emploi de pièces obliques et l'ancrage au sol devient alors superflu. Ces édifices ne laissent donc pas de traces profondes sur le terrain : l'argument selon lequel les bâtiments du Valcamonica seraient imaginaires en raison de l'absence de vestiges observables par l'archéologie n'est par conséquent pas recevable. Si certains chercheurs considèrent, au vu des nombreuses affinités morphologiques, que ces constructions camuniennes correspondent à des greniers, il paraît préférable de rester prudent. La forme générale n'est qu'un indice parmi d'autres sur la fonction de ces bâtiments et leur surélévation semble davantage liée au contexte pentu des Alpes qu'à la seule volonté d'isoler les récoltes de l'humidité et des rongeurs.

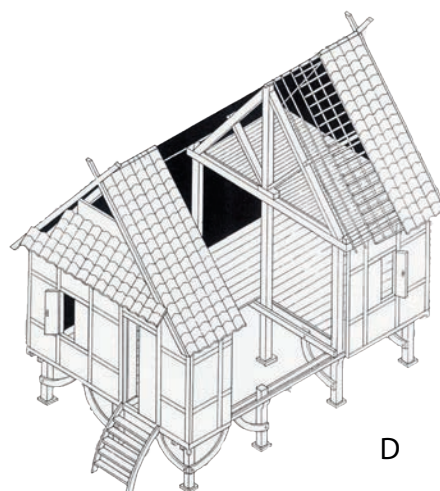


Figure 3 : Bâtiments comparables à ceux représentés sur les gravures du Valcamonica.
 A : construction à Gressoney La Trinité (Val d'Aoste, Italie) (d'après Cereghini 1957, p. 84) ;
 B : chalet à Auronzo (Cadore, Vénétie, Italie ; d'après Cereghini 1957, p. 88) ;
 C : kozolec de Bistrice (Šentrupert, Slovénie ; cliché Damjan Popelar) ;
 D : construction Dou Donggo (*uma na'e*), Indonésie (d'après Just 1984, p. 44, fig. 27).

Du Valcamonica à la vision archéologique classique

Si le cas très particulier des bâtiments du Valcamonica ne peut être appliqué à d'autres espaces géoculturels, il contribue à enrichir notre vision de l'architecture protohistorique européenne et remet même en question certains principes fondamentaux. Ordinairement, l'hypothèse de l'usage de pièces obliques – très présentes sur les gravures rupestres camuniennes – dans les constructions préhistoriques et protohistoriques est éludée, voire même rejetée (Péfaucier 2017). Pourtant, des témoignages (principalement iconographiques) au nord de l'Italie, au Liechtenstein, en France et en Pologne, du VIII^e au III^e s. av. J.-C., viennent confirmer l'usage précoce de la technique de la triangulation pour des édifices perchés ou de plain-pied. Si les vestiges archéologiques des architectures de l'âge du Fer sont souvent limités et ne permettent que rarement d'identifier directement l'utilisation d'éléments obliques, celle-ci ne doit donc pas être exclue. Leur emploi pourrait jouer un rôle essentiel au sein de constructions peu ou non ancrées dans le sol, ou sur des structures de grandes dimensions, à l'instar de nombreux bâtiments en pans de bois et sur poteaux plantés d'époque médiévale et moderne (Péfaucier 2019).

Ce constat révèle toute la difficulté de restituer l'élévation d'édifices dont ne subsistent que quelques traces au sol. Il oppose la vision archéologique classique, limitée par les exigences de la démonstration scientifique et le caractère modeste des vestiges mis au jour (trous de poteau et tranchées), aux représentations des Camuniens. Celles-ci nous laissent entrevoir une diversité et une complexité inattendues pour des constructions si anciennes. L'exemple du Valcamonica illustre donc parfaitement les limites des systèmes interprétatifs reposant uniquement sur les données archéologiques et des paradigmes évolutionnistes appliqués à l'architecture. Ces limites sont également confirmées par les recherches en anthropologie des techniques, telles que celles d'André Leroi-Gourhan pour qui « *il serait vain de chercher une mentalité primitive des techniques, un état de simplicité qui porterait automatiquement l'homme vers la solution la plus simple* » (1945, p. 354). L'approche utilitariste ne peut, à elle seule, expliquer la forme d'un édifice dans sa globalité, d'autant plus que des paramètres d'ordre symbolique (cultuel, funéraire, socio-culturel) entrent souvent en ligne de compte lors de l'élaboration d'un bâtiment.

2 • PLACE DE LA SYMBOLIQUE DANS L'ARCHITECTURE CAMUNIENNE

L'interprétation des gravures du Valcamonica, notamment d'un point de vue cultuel et social, a déjà fait l'objet d'une littérature abondante. Il ne s'agit donc pas de présenter un état de la question exhaustif et critique d'une thématique souvent débattue, mais plutôt d'insister sur

l'importance de l'aspect symbolique dans la lecture des gravures de constructions sans que celui-ci ne vienne contredire l'hypothèse de représentations d'architectures réelles pour au moins une partie des pétroglyphes.

Dès les années 1950-1960, Emmanuel Anati insistait déjà sur l'omniprésence des symboles religieux dans les gravures du Valcamonica, y compris pour les représentations de constructions : les acrotères en forme de protomé joueraient un rôle apotropaïque, tandis que de nombreux disques sans intérêt architectural, souvent présents aux extrémités des toits des bâtiments gravés, renverraient au culte du soleil. Puisqu'il interprète des motifs jouxtant certaines constructions comme des autels et scènes de sacrifice (Fig. 1D), ou d'autres comme des « *esprits ou êtres fantastiques* », Emmanuel Anati considère qu'une partie de ces édifices correspond à des temples (Anati 1960 ; 1995).

Enrico Savardi et Emanuela Tognoni proposent dans leurs travaux récents de nombreuses hypothèses argumentées au sujet du caractère symbolique des bâtiments (Savardi 2005, 2007, 2009 ; Tognoni 2007). Ils effectuent un rapprochement entre les représentations d'édifice, la symbolique de l'individu et la sphère funéraire, en se fondant sur des parallèles ethnographiques pour lesquels ces trois mondes fusionnent.

Des représentations de constructions à l'individu

Enrico Savardi note, par exemple, le caractère anthropomorphe de certaines architectures (notamment une gravure de la roche 36 de Foppe di Nadro), davantage comparables à des corps humains qu'à des structures architecturales cohérentes (Savardi 2005). Toutefois, l'anthropomorphisme de certains édifices n'interdit pas d'y voir des bâtiments réels. Dans de nombreuses sociétés, la forme des constructions et leur agencement les uns par rapport aux autres sont dictés par les croyances des populations et la manière dont elles conçoivent leur univers (Rapoport 1972 ; Guidoni 1995). Il n'est donc pas à exclure que des bâtiments aient été érigés en suivant la symbolique du corps humain et que les modes de représentation soient parfois confus. C'est notamment le cas de greniers anthropomorphes des Fali (Cameroun) ou des Dogons (Mali), chez qui le plan au sol des maisons ainsi que la répartition de celles-ci au sein du village dessinent volontairement une forme humaine.

Le codage de 1 570 gravures d'édifices en 2007, selon le type de socle, de base, de pièce surélevée, de forme de toit, d'acrotère et d'éléments secondaires (décorations) a permis de confirmer la grande diversité des représentations (Savardi 2007) : seules deux gravures sont identiques, ce qui démontre l'importance des moindres détails et de leur valeur sémantique. Enrico Savardi voit ainsi un lien très fort entre la morphologie des gravures

de bâtiments et la variété des statuts des individus dans la société. Les quatre macro-types d'édifices qu'il a mis en évidence pourraient, selon lui, symboliser des clans, des familles ou des groupes sociaux, ce qui expliquerait leur localisation dans des zones géographiques homogènes. Cette hypothèse peut être rapprochée de la pratique de la "diksha", rituel d'initiation de la religion védique, pour lequel une hutte est bâtie pour servir de "matrice" à cette initiation (Savardi 2007). Or, chaque hutte érigée est unique, puisqu'elle représente à chaque fois un individu particulier.

Des dernières demeures ?

Enrico Savardi et Emanuela Tognoni considèrent également l'existence d'un lien étroit entre certaines représentations de bâtiments, l'individu et la mort. Ce rapprochement s'appuie sur l'association régulière de la maison au domaine funéraire dans la culture villanovienne et étrusque en Italie centrale et septentrionale, de la fin de l'âge du Bronze à l'âge du Fer. Il s'agit, par exemple, des urnes-cabanes (Bartoloni *et al.* 1987), d'une représentation de maison sur une stèle découverte dans la nécropole de San Vitale à Bologne (Morigi Govi 2009, p. 68) ou même de tombes en forme de bâtiment. Ces exemples illustrent parfaitement le concept de *dernière demeure* d'un individu et toute l'ambiguïté existant entre la vie et la mort au travers de la maison². On retrouve cette ambivalence dans les croyances de nombreuses sociétés anciennes et actuelles (Savardi 2005 ; Tognoni 2007). Certaines constructions gravées sur les rochers du Valcamonica pourraient donc figurer de manière symbolique la maison des défunts.

Cette symbolique riche et équivoque contribuerait à expliquer la diversité des formes de construction et des motifs camuniens, ainsi que certaines représentations sans logique architecturale manifeste. C'est notamment le cas d'édifices qui apparaissent miniaturisés dans certaines scènes (plus petits que les personnages situés à proximité) et parfois portés par des humains, des chevaux, ou disposés sur des chars tirés par des bovidés (Savardi 2007, fig. 29-30). Ces bâtiments de taille réduite correspondraient donc plutôt à des éléments mobiliers, tels que des urnes-cabanes, au centre de processions rituelles dont le sens nous échappe aujourd'hui.

Des représentations énigmatiques

Pour finir, il est important de noter qu'un certain nombre de gravures présentent des formes difficiles à interpréter : certaines constructions comportent des structures irréalisables, bien que la forme générale de l'édifice demeure la plupart du temps comparable aux autres bâtiments gravés. D'autres sont incomplètes ; il manque ainsi une partie de la structure – souvent la toiture. Certaines gravures d'édifices sont prises dans

des ensembles denses composés de nombreux motifs (humains, animaux, autres constructions, symboles divers...), rendant leur interprétation complexe. En outre, les échelles de représentation entre ces différents pétroglyphes sont parfois irréalistes et déconcertantes. Il reste difficile, d'autant plus en l'absence d'une analyse exhaustive et statistique, d'élucider les croyances à l'origine de ces figurations.

CONCLUSION

Au vu de la diversité des représentations et de l'abondance d'informations liées aux sphères techniques, symboliques et vraisemblablement socio-culturelles, parfois au sein d'un même pétroglyphe, il paraît illusoire de proposer une interprétation unique pour ces architectures. Avec ces gravures se mêlent des formes architecturales révélant de solides connaissances structurelles et des motifs relevant probablement de la sphère symbolique. Les possibilités de lecture de ces pétroglyphes sont multiples, que ce soit sous un angle naturaliste, intellectuel ou symbolique, ce qui contribue au caractère énigmatique de la plupart des figurations. Malgré tout, la dimension structurelle de ces gravures est sans doute la plus tangible puisqu'elle concerne des problématiques techniques universelles et intemporelles.

L'analyse structurelle de certaines gravures rend compte d'une extraordinaire diversité et complexité pour des édifices pourtant répétitifs dans leur forme générale. En fin de compte, ces gravures renvoient concrètement à des problématiques archéologiques toujours d'actualité. Il s'agit de cet immense défi que constitue la restitution du paysage architectural ancien par l'étude de vestiges lacunaires et la mise en lumière de la part sociale, culturelle et symbolique que portait certainement chaque bâtiment protohistorique.

Notes

1. De nombreuses autres gravures du Valcamonica (chars, animaux...) renvoient également à l'aspective, forme de représentation intellectuelle dans laquelle sont présents tous les éléments importants d'une figure, sans se soucier du réalisme de l'ensemble.

2. Les urnes-cabanes italiennes sont parfois coiffées de couvertures en forme de casque, ce qui amène Mario Torelli à voir dans ces réceptacles une image symbolique du corps humain (Torelli 1997). Ce procédé illustrerait ainsi le lien entre la mort, la maison et la représentation de l'individu, déjà évoquée plus haut.

BIBLIOGRAPHIE

Anati 1960 : ANATI (E.). — *La civilisation du Val Camonica*. Paris : Arthaud, 1960, 262 p.

Anati 1966 : ANATI (E.). — *La datazione dell'arte preistorica camuna*. Breno : Tipografia Camuna, 1966, 87 p.

Anati 1995 : ANATI (E.). — *Valcamonica, una storia per l'Europa, Il linguaggio delle pietre*. Capo di Ponte : Edizioni del Centro, 1995, 208 p.

Arcà 2005 : ARCA (A.). — Archeologia rupestre in Valcamonica : *Dos Cüi*, un caso di studio. *Rivista di scienze preistoriche*, 55, 2005, p. 323-384.

Bartoloni et al. 1987 : BARTOLONI (G.), BURANELLI (Fr.), D'ATRI (V.), DE SANTIS (A.). — *Le urne a capanna rinvenute in Italia*. Roma : G. Bretschneider, 1987, 289 p.

Brusadin 1961 : BRUSADIN (D.). — Figurazione architettoniche nelle incisioni rupestri di Valcamonica : ricostruzione della più antica dimora camuna. *Bullettino di Paleontologia italiana*, 69/70, 1961, p. 33-112.

Cereghini 1957 : CEREGHINI (M.). — *Building in the mountains*. Milano : Edizioni del Milione, 1957, 559 p.

Galbiati 2006 : GALBIATI (A.). — *Naquane, Parco Nazionale delle incisioni rupestri. Guida alle rocce*. Capo di Ponte : Libreria del Parco, 100 p.

Guidoni 1995 : GUIDONI (E.). — *Architecture primitive*. Paris : Gallimard-Electa, 233 p.

Just 1984 : JUST (P.). — Houses and House-Building in Donggo. *Expedition Magazine*, 26.4, 1984, p. 30-46.

Labbas 2016 : LABBAS (V.). — *Archéologie et dendrochronologie du bâti subalpin dans le massif du Mercantour durant le deuxième millénaire de notre ère*. Aix-en-Provence : université d'Aix-Marseille, 2016, 529 p. (Thèse de doctorat).

Leroi-Gourhan 1945 : LEROI-GOURHAN (A.). — *Évolution et techniques. 2. Milieu et techniques*. Paris : A. Michel, 1945, 475 p.

Morigi Govi 2009 : MORIGI GOVI (Cr.). — *Guida al Museo civico archeologico di Bologna*. Bologna : Editrice Compositori, 2009, 230 p.

Péfaux 2017 : PÉFAUX (P.). — Pan de bois et contreventement oblique à l'âge du Fer en Gaule. *Gallia*, 74-2, 2017, p. 19-41.

Péfaux 2019 : PÉFAUX (P.). — Architecture en bois et triangulation durant la Protohistoire : méthodes d'identification. Bilan actualisé et perspectives. *Pallas*, 2019, p. 211-222. doi.org/10.4000/pallas.17586.

Priuli 1991 : PRIULI (A.). — *La Cultura figurativa preistorica e di tradizione in Italia*. Pesaro : Giotto Printer, 1991, 3 vol., 1727 p.

Rapport 1972 : RAPOPORT (A.). — *Pour une anthropologie de la maison*. Paris : Dunod, 1972, 207 p.

Savardi 2005 : SAVARDI (E.). — Le raffigurazioni di capanna a Foppe di Nadro: tipologia e distribuzione. In : MARRETTA (A.) dir. — *Foppe di Nadro sconosciuta. Dalla cartografia GPS alle analisi più recenti*. Atti della I Giornata di Studio sulle Incisioni Rupestri della Riserva Regionale di Ceto, Cimbergo e Paspardo. Nadro, 26 Giugno 2004. Monza : Morphosis, 2005, p. 81-94.

Savardi 2007 : SAVARDI (E.). — Le raffigurazioni di « capanna » nell'arte rupestre camuna. In : ANATI (E.) dir. — *Rock art in the frame of the Cultural Heritage of Humankind*. Papers [of the] XXII Valcamonica Symposium 2007, Darfo Boario Terme (BS), Italy, 18th-24th May 2007. Capo di Ponte : Edizioni del Centro, 2007, p. 433-450.

Savardi 2009 : SAVARDI (E.). — Le figure di « capanne » : tipologie e confronti. In : SANSONI (U.), GAVALDO (S.) dir. — *Lucus Rupestris. Sei millenni d'arte rupestre a Campanine di Cimbergo*. Capo di Ponte : Edizioni del Centro, 2009, p. 291-298.

Tognoni 1992 : TOGNONI (E.). — *La Roccia 57 del Parco Nazionale di Naquane e le rappresentazioni di capanne nell'arte rupestre camuna*. Milano : Università degli studi di Milano, 1992 (Thèse de doctorat).

Tognoni 2007 : TOGNONI (E.). — Le raffigurazioni architettoniche nell'arte rupestre camuna e i ritrovamenti di Paspardo. In : FOSSATI (A.) dir. — *La Castagna della Valcamonica dalla valorizzazione delle colture allo sviluppo della cultura*. Atti del Convegno interdisciplinare, Paspardo, 6-7-8 ottobre 2006. Paspardo : comune di Paspardo, 2007, p. 85-95.

Torelli 1997 : TORELLI (M.). — *Il rango, il rito e l'immagine : alle origini della rappresentazione storica romana*. Milano : Electa, 1997, 199 p.

MODÉLISER L'ÉVOLUTION DES TERRITOIRES

LES OCCUPATIONS DU VAL D'ALLIER (AUVERGNE, FRANCE) DE L'ÂGE DU BRONZE AU PREMIER ÂGE DU FER



MODELLING THE EVOLUTION OF THE TERRITORIES. THE CASE STUDY OF VAL D'ALLIER (AUVERGNE, FRANCE) FROM THE BRONZE AGE TO THE EARLY IRON AGE

Florian COUDERC

Doctorant

Université Toulouse 2 Jean Jaurès, UMR 5608 TRACES, équipe RHAdAMANTE, Toulouse
florian.couderc@hotmail.fr

1 • L'ARCHÉOLOGIE DU PAYSAGE POUR L'ÉTUDE DES SOCIÉTÉS PROTOHISTORIQUES

À partir des années 1950-1960, le développement des recherches anglo-saxonnes a donné naissance à la *New Archaeology*. Ce nouveau courant de pensée allie l'archéologie à d'autres sciences telles que la géographie, l'anthropologie sociale ou encore les sciences environnementales. Ce courant créa, parmi d'autres, le concept d'*archéologie du paysage* (*landscape archaeology*), qui met en relation les sociétés anciennes avec leur environnement et tente d'identifier leur mode d'organisation du territoire. Il existe une bibliographie récente relativement abondante sur le sujet, principalement anglo-saxonne, comme en témoignent quelques ouvrages collectifs (Robertson *et al.* 2006; Johannes 2010). Les traces d'une structuration des paysages laissés par les sociétés protohistoriques sont rares pour la période et se limitent généralement qu'aux structures de parcellaire. Pour mesurer la relation entre l'environnement et les communautés humaines, il est nécessaire d'interroger les données à différents niveaux,

à l'instar des analyses *multiproxy* employées en géoarchéologie ou en recherche paléoenvironnementale.

Cette approche du paysage ne peut se faire qu'à partir de contextes régionaux ou microrégionaux, avec un corpus de données suffisamment étoffé et sur une tranche chronologique relativement longue, dans lesquels il sera possible de visualiser des comportements et des tendances sur la longue durée. À ce titre, le Val d'Allier et ses abords constituent un contexte idéal. Mais, dans un premier temps, il est important de bien cerner la notion de territoire afin de poser les bases conceptuelles de cette recherche.

2 • LA NOTION DE TERRITOIRE

Il est difficile de donner une définition précise de ce qu'est un territoire pour les sociétés protohistoriques. Ce terme a été développé à l'origine par des géographes, puis des économistes au cours du XIX^e et au début du XX^e siècle, où le territoire était analysé essentiellement du point de vue naturaliste, puis économique à partir des années 1930. Les recherches en géographie dédiées à ce

sujet s'articulaient principalement autour des notions de réseaux et d'échanges. Dans les années 1970, avec le développement des approches issues de la *New Archaeology*, les archéologues se sont intéressés à la relation entre les hommes et leur environnement, ainsi qu'à l'évolution de l'occupation du sol. Ils ont naturellement emprunté les concepts provenant de la géographie et de l'anthropologie sociale et les ont appliqués aux sociétés anciennes. Ces emprunts de concepts initialement associés à des sociétés contemporaines, induisent certains biais, mais ils permettent toutefois de s'interroger sur la notion de territoire dans son évolution et ses relations avec l'environnement. Si une définition précise devait être donnée au territoire, celle de la géographe française Maryvone le Berre (1992, p. 622) serait la plus convaincante pour notre discipline : « *Le territoire peut être défini comme la portion de la surface terrestre, appropriée par un groupe social pour assurer sa reproduction et la satisfaction de ses besoins vitaux. C'est une entité spatiale, le lieu de vie du groupe, indissociable de ce dernier* ». Cette définition met l'accent sur l'aspect humain du territoire et le besoin d'appropriation qu'éprouvent les groupes humains vis-à-vis de leur environnement. Cependant, cette définition n'est pas entièrement satisfaisante si l'on considère que plusieurs territoires peuvent se superposer. En outre, l'aspect cognitif du territoire n'est pas à négliger. Il n'est effectivement pas uniquement physique, il peut être d'ordre idéal, voire spirituel, et ne revêt pas le même intérêt selon l'individu qui l'occupe. Il est nécessaire de bien définir le terme de territoire dont nous parlons dans nos approches archéologiques ; si c'est celui d'un individu (de quelle classe sociale ou de quelle fonction au sein du groupe ?), d'une communauté, ou bien de l'ensemble d'un peuple occupant une zone géographique plus vaste. L'objectif est de pouvoir comprendre comment était régi l'espace et quels facteurs (politiques, sociales, économiques, spirituels, environnementaux...) influençaient cette gestion en fonction des périodes.

Le contexte d'étude et la pondération des données

Le secteur d'étude est une microrégion d'environ 3 500 km² composée de paysages très diversifiés : plaines, vallées, montagnes, collines... (Fig. 1). Il regroupe 290 sites pour 487 occupations (habitat, funéraire, dépôt...), datant du début du Bronze ancien à la transition entre le premier et le second âge du Fer. La reprise de la documentation a permis de mettre en évidence des disparités, tant dans l'effectif que dans la nature des sites en fonction des périodes. Cette disparité est en partie due à la recherche. En effet, la multiplication des opérations archéologiques préventives documente essentiellement de vastes zones situées en plaine, à proximité des agglomérations urbaines de Clermont-Ferrand ou de Riom, ainsi que le long des axes autoroutiers. En revanche, les territoires ruraux et les espaces montagnards n'ont pas bénéficié de ce type d'interventions. Dans ce contexte,



Figure 1 : Localisation de la zone d'étude.

seule l'archéologie programmée (prospections, sondages et fouilles) étoffe les connaissances. On y a souvent affaire à des sites au statut particulier, comme les *tumuli* ou les sites fortifiés, qui sont peu retrouvés dans la plaine. Il est donc nécessaire de prendre en compte les données de l'archéologie préventive et programmée, mais aussi de pondérer leur représentativité à l'échelle de la zone d'étude.

Pour ce faire, une méthode d'analyse développée dans le cadre du projet *ArchaeDyn* peut être employée (Ostir *et al.* 2008). Elle permet de mesurer l'intensité de l'activité archéologique selon un maillage uniforme. Avec cette méthode applicable grâce aux SIG, il est possible de visualiser sur une carte les zones qui bénéficient d'une bonne documentation (Fig. 2) et d'établir un indice de confiance de la donnée archéologique. Plus une zone a été investiguée, plus les interprétations que l'on pourra faire sur celle-ci seront fiables. Il est donc indispensable de garder cette carte à l'esprit dans nos approches. Elle illustre le fort développement de l'archéologie préventive sur la commune de Clermont-Ferrand et ses environs proches, où les superficies diagnostiquées ou fouillées sont les plus importantes. L'analyse se limitera donc principalement aux zones basses de l'aire d'étude, les espaces de moyenne montagne étant pratiquement dépourvus de données.

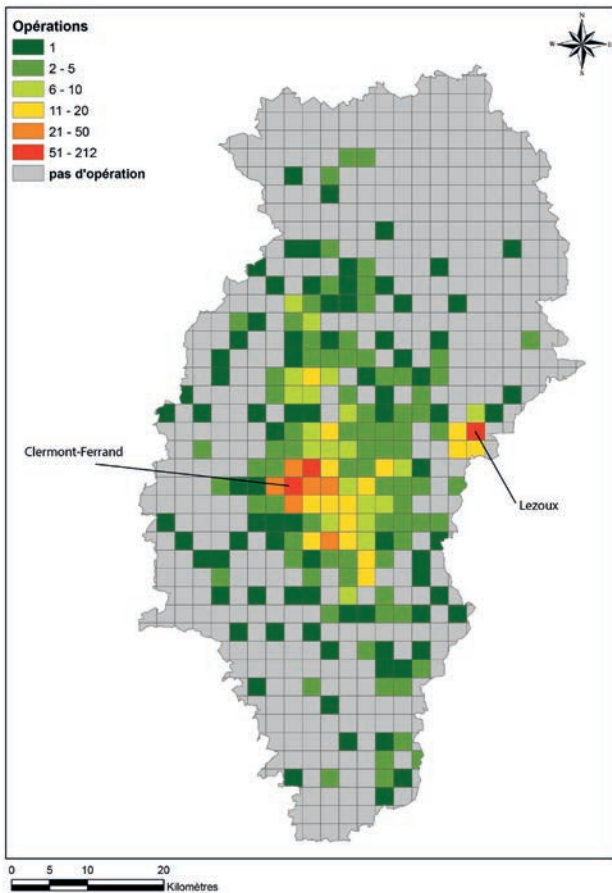


Figure 2: Carte de représentativité des données, à partir de la quantification des opérations archéologiques selon un maillage en carrés de 2,5 km de côté.

3 • MÉTHODES D'ANALYSE

Les outils disponibles se multiplient et permettent d'interroger les données du point de vue spatial. L'outil informatique contraint nos démarches à une analyse mathématique, avec l'avantage de pouvoir quantifier les faits selon une grille définie en amont. Il s'agit ici uniquement de proposer quelques raisonnements possibles, qui permettent d'identifier des comportements et de déceler des tendances en fonction des périodes étudiées (Riquier *et al.* 2015). Les analyses présentées dans cet article pour le Bronze ancien II, le Bronze final III et le Premier Fer I ont pour objectif d'amorcer une réflexion que nous traitons de façon approfondie dans notre thèse à l'université de Toulouse.

Analyse spatiale des sites

Identifier la topographie précise d'un site semble de prime abord facile, mais elle est généralement sujette à l'appréciation du chercheur qui la détermine et il est difficile de pouvoir la réaliser sur un corpus de plusieurs centaines de sites. Une méthode de classification s'appuyant sur un *Modèle Numérique de Terrain* (MNT) a été

utilisée pour caractériser l'espace en entités topographiques (Tomasz, Jasiewicz 2011). Cette analyse est effectuée à partir des pentes, de l'altitude et par comparaison avec les autres points du MNT. A partir du fond de carte produit, il est possible d'effectuer des requêtes spatiales afin d'identifier sur quelle entité topographique s'implante un site. La méthode a été testée sur les habitats du Bronze ancien II, du Bronze final III et du Premier Fer I (Ha ancien). Les premiers résultats montrent des différences sensibles selon les périodes (Fig. 3). Ainsi, pour le Bronze ancien II, on constate une localisation préférentielle des habitats sur les pentes, les bas de pente et les vallées. Au cours du Bronze final III, les habitats sont situés quasi exclusivement sur les hauteurs, tandis qu'au Premier Fer I, ils occupent majoritairement les parties les plus basses de la zone d'étude.

Le Val d'Allier était en partie couvert par des marais durant la Protohistoire, période pendant laquelle le niveau d'eau a fluctué. Au Bronze ancien II, certaines zones basses étaient asséchées (Daugas, Tixier 1975; Ballut 2001; informations inédites A. Maroyal), ce qui permettait aux communautés d'exploiter ces terres fertiles. Au Bronze final III, le niveau des marais était à peu près similaire, tandis que l'habitat présente une tendance forte à se percher. Durant le Premier Fer I, le niveau des eaux des marais remonte sensiblement. Pourtant, c'est à cette période que les zones basses seront les plus densément occupées. Les populations du début de l'âge du Fer ont probablement profité de la variation du niveau des eaux au cours du VIII^e et du début du VII^e s. av. J.-C. pour s'implanter au plus près des zones nouvellement asséchées. En conséquence, nous pouvons nous poser la question de l'intérêt de cette pratique : y avait-il une forte pression sur les espaces disponibles ? Ou alors ces sociétés avaient-elles développé de nouvelles techniques agricoles permettant de valoriser ces espaces humides ? De nouvelles approches archéologiques et paléoenvironnementales seront nécessaires afin de répondre à cette problématique à la Basse Auvergne.

Plus que la simple localisation des sites, il est également possible d'analyser leur exposition, en fonction du soleil ou bien des vents dominants. On observe à cet égard qu'il n'y a pas de réelles différences en ce qui concerne l'orientation cardinale des habitats suivant les périodes : ils sont tous tournés vers le sud et le sud-est, ce qui paraît tout à fait logique pour profiter de l'ensoleillement (Fig. 4). Il est intéressant de voir que le sud-ouest est choisi dans une moindre mesure, ce qui peut être expliqué par des vents dominants provenant de l'ouest. Les populations de l'âge du Bronze et du Premier âge du Fer préfèrent donc naturellement les versants sud pour implanter leurs habitats, ceci afin de bénéficier de la chaleur et de la lumière tout au long de l'année, et plus particulièrement les versants sud-est des massifs, à l'abri des vents dominants.

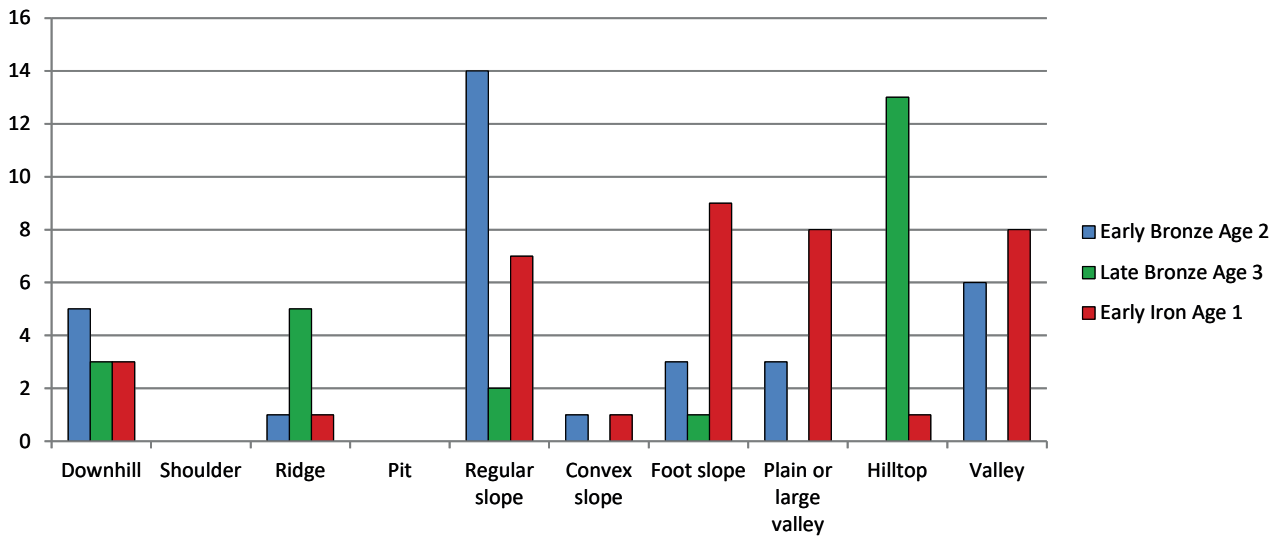


Figure 3 : Localisation topographique des sites du Val d'Allier par période.

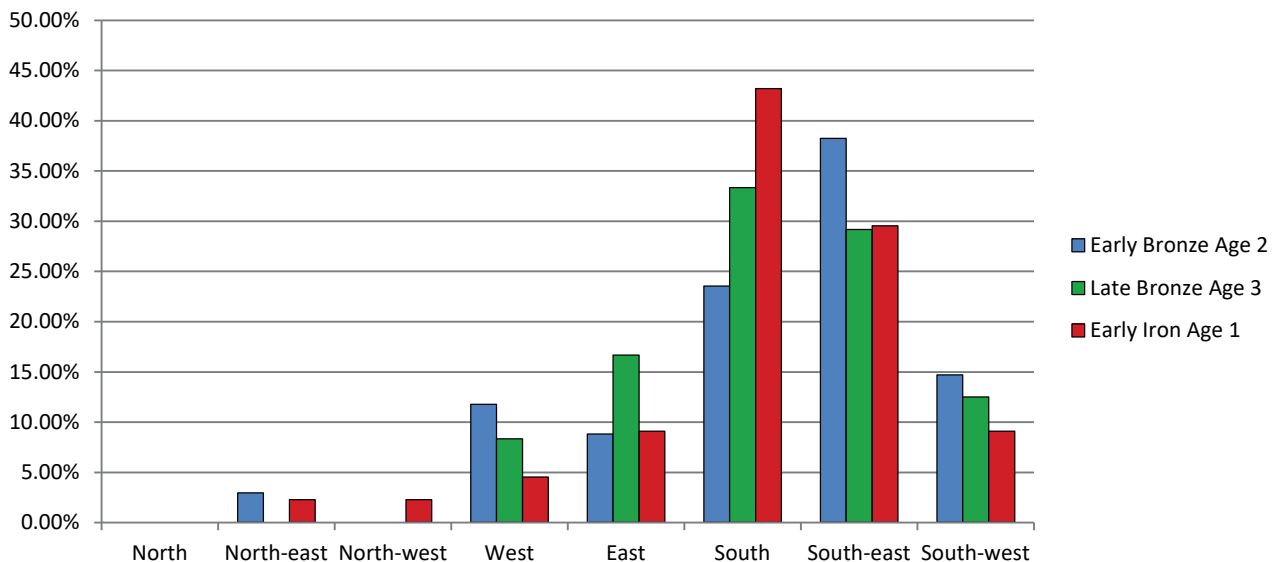


Figure 4 : Exposition des sites d'habitat par période en pourcentage.

Modélisation des espaces accessibles

Dans la définition d'un territoire, l'aspect physique de celui-ci occupe une place prédominante. L'espace est parcouru quotidiennement par ses habitants pour répondre aux besoins vitaux du groupe, que ce soit pour cultiver les champs, parquer et nourrir le bétail, trouver des matières premières, se rendre dans une autre communauté. L'espace accessible ou disponible est donc déterminant dans le choix de fonder un habitat dans un lieu plutôt qu'un autre. L'étendue et la géométrie de cet espace sont dépendantes de la topographie qui détermine la facilité relative des itinéraires et leur durée. Il est certain que les activités du quotidien se cantonnaient à des espaces faciles d'accès, afin d'optimiser le rendement et ce, quelles que soient ces activités, comme le montrent les recherches en anthropologie sociale sur des sociétés agropastorales (Sahlins 2017).

Les groupes humains cherchent avant tout à concentrer leurs activités autour de l'habitat, pour limiter leurs efforts, mais également pour garder le contrôle de leur territoire. Pour la période concernée, il a semblé pertinent de modéliser, en partant des sites d'habitat, les espaces accessibles en une ou deux heures de marche, en tenant compte de la topographie. Un algorithme basé sur le rapport kilomètre par heure de marche/degré de pente permet de rapidement modéliser sur un MNT l'espace accessible en une durée déterminée de marche, à partir d'un point donné qui est l'habitat. Cette méthode de plus en plus employée en archéologie spatiale a pour intérêt de faciliter l'appréhension de l'espace et du temps (Siafi 2009, p. 179-183). Les cartes créées donnent la possibilité d'observer rapidement quels secteurs sont à privilégier dans nos analyses des territoires situés autour des habitats (Fig. 5-7), mais aussi de mesurer le degré de voisinage entre les sites, voire

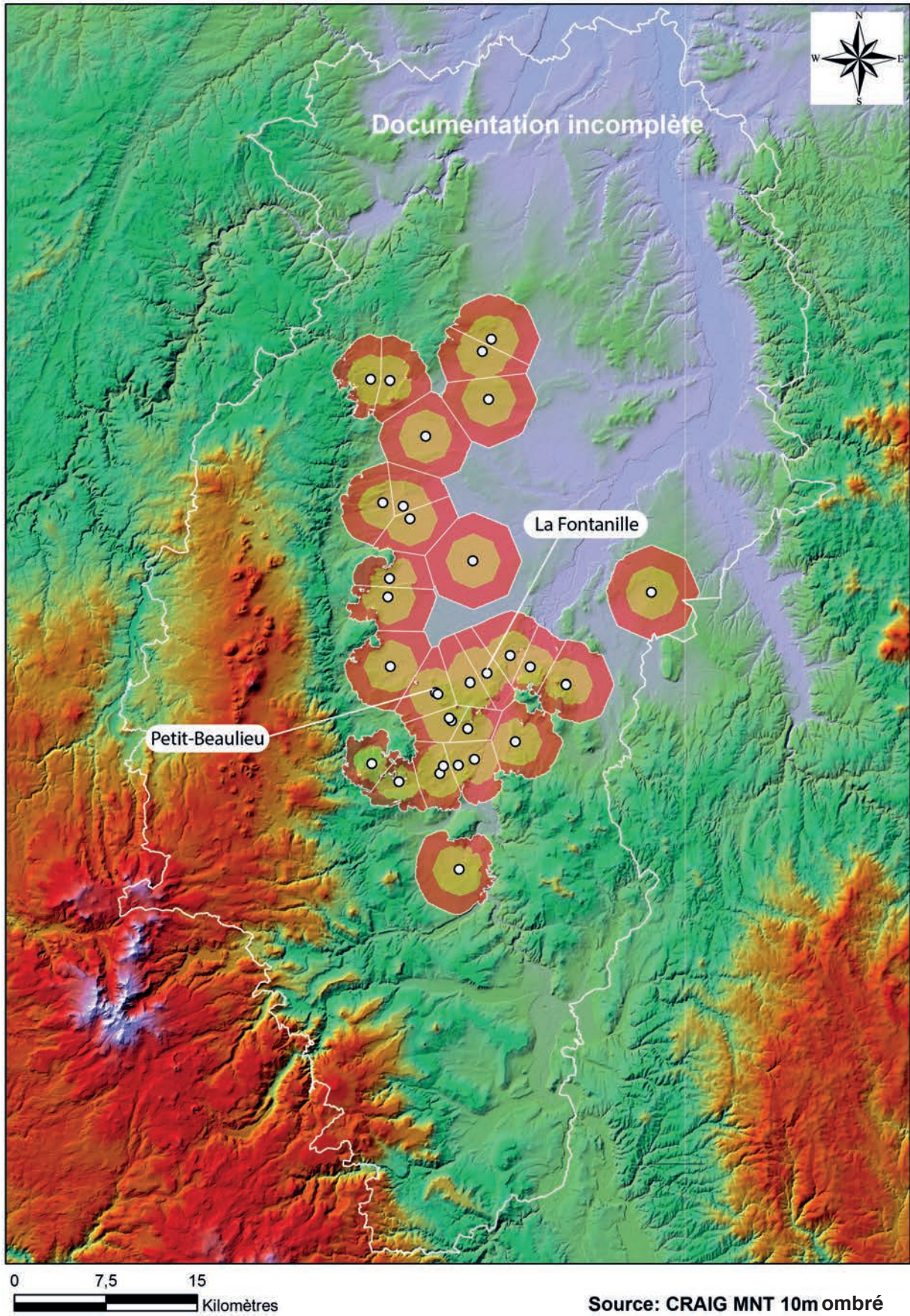


Figure 5: Modélisation des espaces accessibles en 1h de marche autour des habitats du Bronze ancien II.

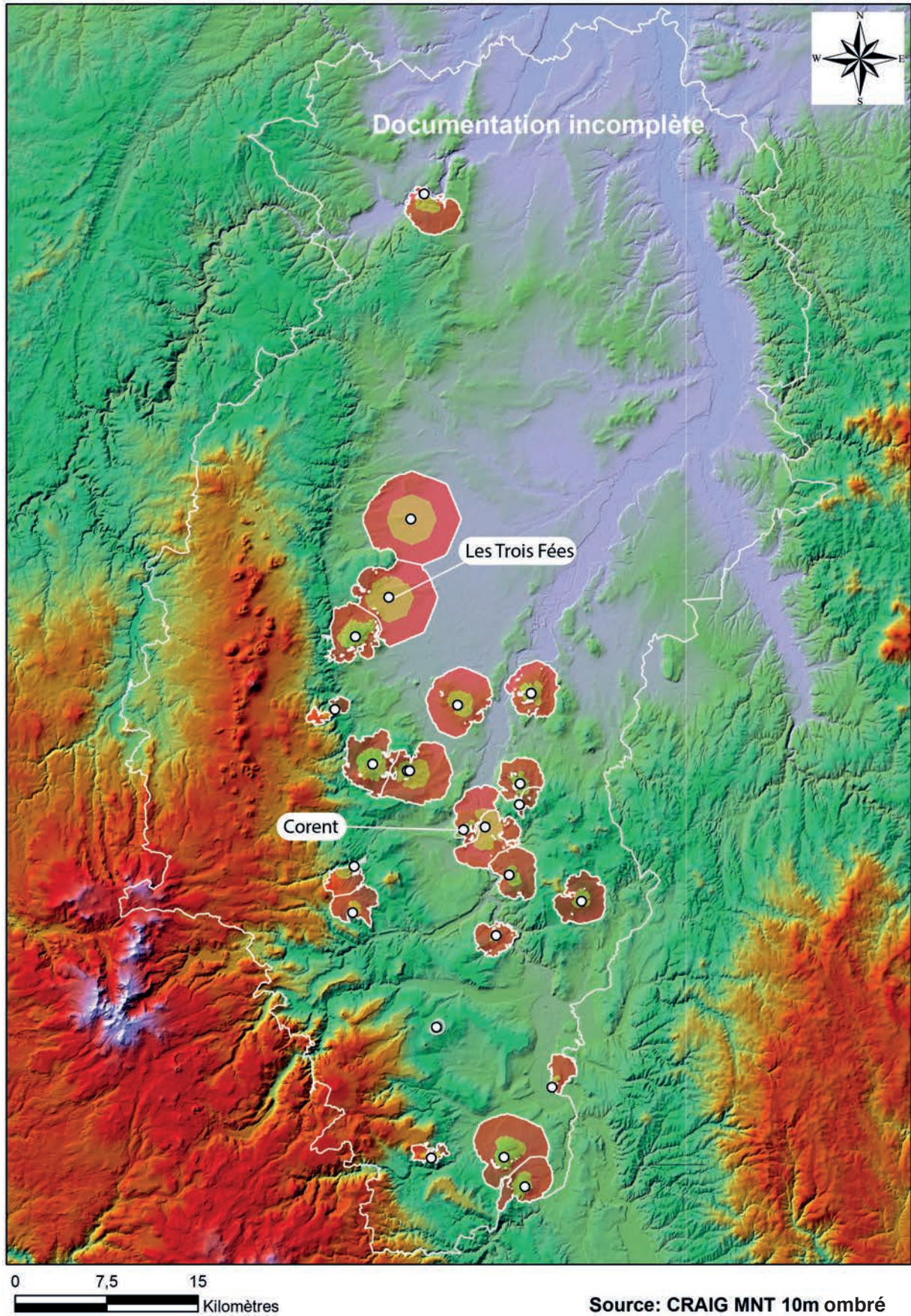


Figure 6 : Modélisation des espaces accessibles en 1h de marche autour des habitats du Bronze final III.

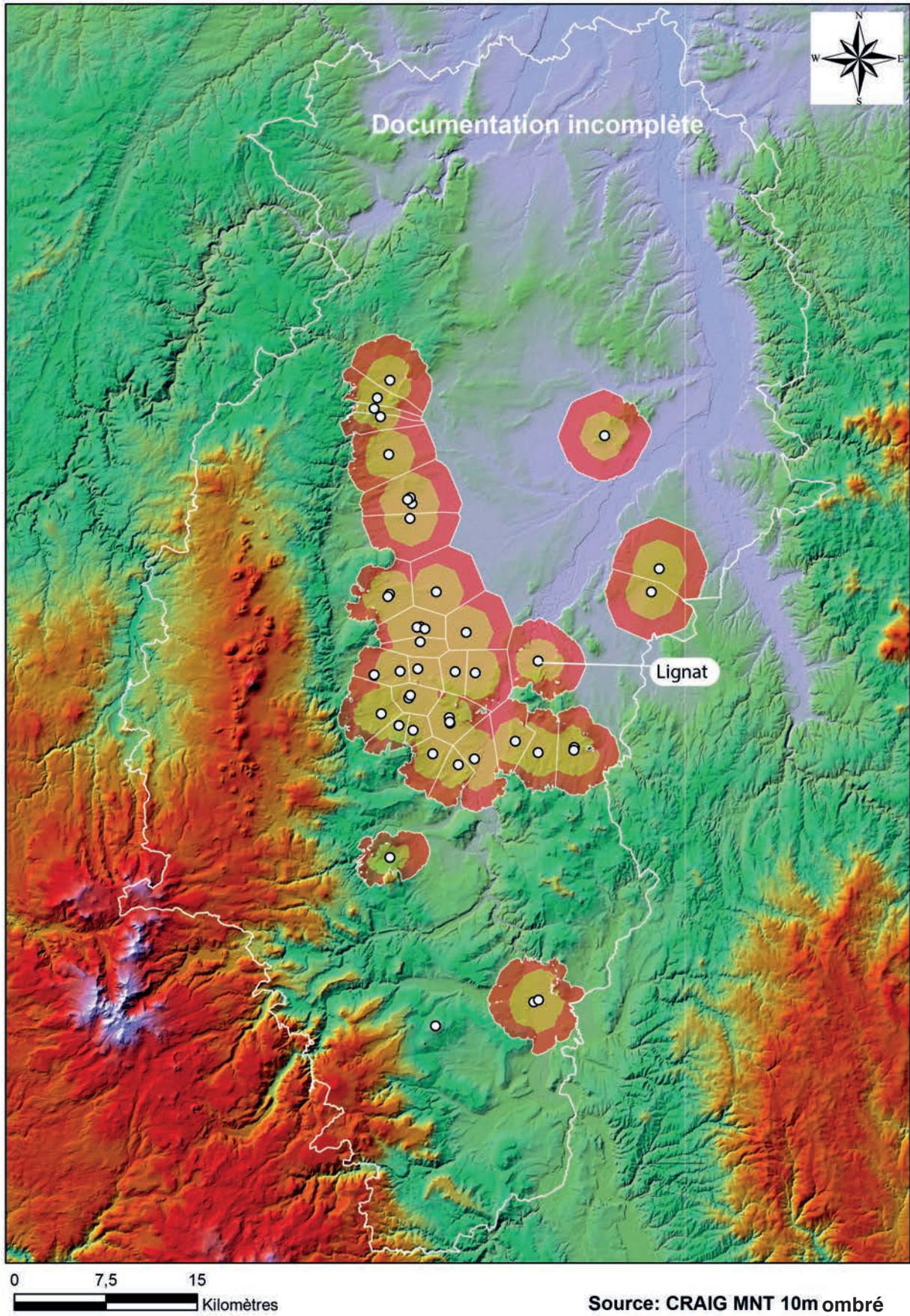


Figure 7 : Modélisation des espaces accessibles en 1h de marche autour des habitats du Premier Fer I.

d'estimer le degré de concurrence qui pouvait s'exercer sur certains espaces entre deux sites.

Pour le Bronze ancien II, les espaces accessibles en une heure de marche sont globalement vastes et variés en termes d'entités topographiques (Fig. 5) : les zones basses et les pentes sont privilégiées, ce qui répond à une logique de mise en valeur agricole du territoire. Ces espaces regroupent en effet des sols diversifiés à fort potentiel agronomique (notamment les terres noires de Limagne). Les dimensions des espaces accessibles sont proportionnelles à la taille des habitats. Des fouilles préventives réalisées sur les sites du Petit Beaulieu (Thirault *et al.* 2013; Thirault 2016) et de la Fontanille (Hénon 2016) tendent à démontrer que les habitats de cette période en Basse Auvergne étaient de grande envergure, avec un nombre important de structures (plusieurs centaines) et occupés sur une durée relativement longue (parfois plus de trois siècles). On retrouve souvent des nécropoles associées à ces habitats, marquées par la présence d'enclos circulaires en lien avec des tombes à inhumations périphériques, le tout placé à proximité immédiate des structures domestiques.

Au Bronze final III, les espaces accessibles depuis les habitats en un temps identique sont beaucoup plus réduits, du fait de la topographie accidentée autour des sites de hauteur. Les contraintes sur ces espaces sont ici nombreuses (degrés des pentes, sols érodés, etc.). Ainsi, la localisation des habitats ne répond certainement pas à une logique d'optimisation agricole. Le site de hauteur de Corent (fouille de P.-Y. Milcent et M. Poux) a livré les vestiges d'une vaste agglomération du Bronze final III (Milcent *et al.* 2014), associée à un mobilier abondant et parfois prestigieux (mobilier métallique, objets "cultuels", céramiques fines, etc.). La logique d'implantation de ce site n'était pas basée sur la proximité avec des terres cultivables et l'organisation du territoire devait alors répondre à des logiques socio-politiques spécifiques à la période.

Au cours du Premier Fer I, les habitats forment un semis dense, prioritairement dans les zones basses à bon potentiel agricole. À première vue, on pourrait penser qu'il y avait une forte compétition entre les communautés, mais la contemporanéité de tous ces habitats n'est pas assurée et même peu probable. Il semble au contraire qu'à cette période, ces communautés s'établissaient plutôt sous la forme de petites unités domestiques qui se déplaçaient régulièrement (à chaque génération?) pour exploiter de nouvelles terres. Après l'épisode des habitats perchés qui caractérisent la période précédente, la gestion de l'espace semble alors de nouveau orientée vers une logique agricole.

Pour réaliser une analyse fine, il faudra à terme inclure les datations radiocarbone, afin d'apprécier plus précisément la contemporanéité des sites. Il faut aussi noter que l'étude qui a été esquissée ici ne permet pas d'intégrer de façon satisfaisante certains types de sites, établis sur des espaces qui pourraient sembler inaccessibles, mais qui répondent à une nécessité particulière. C'est le cas des habitats perchés sur des reliefs accentués, comme le site du Bronze final III du Pic d'Ysson à Vodable-Solignat (sud du Puy-de-Dôme), ou du Puy de Gourdon (Montaigut-le-Blanc), ayant respectivement une superficie de 0,5 et 0,2 ha et qui pourraient correspondre à des sites vigies plutôt qu'à des habitats *stricto sensu*.

L'analyse spatiale des espaces humainement accessibles permet de mesurer des tendances, et il serait particulièrement intéressant de coupler cette approche à des études géomorphologiques ou agronomiques pour affiner les interprétations, notamment sur l'accès aux matières premières, la qualité des sols, voire l'évolution de ceux-ci sous l'effet de l'action humaine (érosion). C'est le cas de Corent où de récentes recherches paléoenvironnementales ont été réalisées aux abords du site dans un paléolac, mais aussi sur un petit marais situé au pied du plateau basaltique (Ledger *et al.* 2015; informations inédites A. Mayoral). Les premiers résultats démontrent une forte anthropisation du milieu au cours du Bronze final III, ainsi qu'une diversité de la flore du plateau, tandis que le marais situé au pied du puy a enregistré des séquences d'érosion des versants.

DISCUSSION

Le choix d'implanter un habitat sur un espace bien spécifique ou d'ériger des monuments funéraires selon des codes prédéfinis répond à des nécessités et à des traditions propres à chaque population. Identifier des tendances à partir d'un corpus suffisamment étoffé sur une chronologie longue, nous renseigne sur l'évolution des sociétés protohistoriques.

En faisant appel à différents types de données, il est possible de déterminer quels facteurs régissaient l'occupation du sol. Les possibilités d'analyses qu'offrent de nouveaux outils tels que les SIG autorisent d'aller plus loin dans le questionnement des données archéologiques. La confrontation des différents types de données est cruciale afin d'établir des interprétations fiables à l'échelle d'un territoire. Ce genre d'étude n'en est qu'à ces débuts et nous pouvons espérer que la multiplication de ce type d'approche à l'échelle de l'Europe occidentale nous permettra de proposer des modèles de l'évolution des territoires au cours de la Protohistoire ancienne et de confronter les résultats.

BIBLIOGRAPHIE

Ballut 2001 : BALLUT (Chr.). — Évolution géomorphologique et hydrologique dans les marais de Limagne au cours de la seconde moitié de l'Holocène (Massif central / France). *Quaternaire*, 12, 1-2, 2001, p. 43-53.

Daugas et Tixier 1975 : DAUGAS (J.-P.), TIXIER (L.). — Variations paléoclimatiques de la Limagne d'Auvergne. *Bulletin de l'Association française pour l'étude du Quaternaire*, 47, 1975, p. 203-235.

Hénon 2016 : HÉNON (Ph.). — *ZAC de la Fontanille II. Lempdes. L'habitat et les aménagements du type domestique de l'âge du Bronze*. Rapport final d'opération de fouille. Bron : Inrap RAA, volume 1, 2016, 300 p.

Johannes 2010 : JOHANNES (M.). — *Landscapes and Human Development: The Contribution of European Archaeology*. Proceedings of the International Workshop "Socio-Environmental Dynamics over the Last 12,000 Years: The Creation of Landscapes" (1st-4th April 2009). Bonn : Habelt Verlag, 2010, 307 p.

Le Berre 1992 : LE BERRE (M.). — Territoires, *In* : BAILLY (A.), FERRAS (R.) et PUMAIN (D.). — *Encyclopédie de Géographie*. Paris : Economica, 1992, p. 617-638.

Ledger et al. 2015 : LEDGER (P.M.), MIRAS (Y.), POUX (M.), MILCENT (P.-Y.). — The Palaeoenvironmental Impact of Prehistoric Settlement and Proto-Historic Urbanism: Tracing the Emergence of the Oppidum of Corent, Auvergne, France. *PLOS ONE*, 10, 4, 2015, p. 25.

Milcent et al. 2014 : MILCENT (P.-Y.), CHASSAN (N.), MADER (S.), SAINT-SEVER (G.) et TRAMON (A.). — Les occupations de l'âge du Bronze du plateau de Corent (Auvergne, Puy-de-Dôme) : résultats des campagnes de fouille 2010-2013. *Bulletin de l'APRAB*, 12, 2014, p. 89-94

Ostir et al. 2008 : OSTIR (K.), ZIGA (K.), NUNINGER (L.). — Confidence Maps: a Tool to Evaluate Data's Relevance in Spatial Analysis. *In* : POSLUCHNY (A.), LAMBERS (K.), HERZOG (I.) (eds.). — *Layers of Perception. Proceedings of the 35th International Conference on Computer Applications and Quantitative Methods in Archaeology (CAA)*, Berlin, Germany, April 2-6, 2007.

Bonn : R. Habelt, 2008, p. 266-271 (Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte ; 10).

Riquier et al. 2015 : RIQUIER (V.), AUXIETTE (G.), FECHNER (K.), LOICQ (S.), TOULEMONDE (Fr.). — Éléments de géographie humaine et économique à l'âge du Bronze et au premier âge du Fer dans la Plaine de Troyes. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 112, 2, 2015, p. 339-367.

Robertson et al. 2006 : ROBERTSON (E.C.), SEIBERT (J.), FERNANDEZ (D.), ZENDER (M.). — *Space and Spatial Analysis in Archaeology*. Papers originally presented at the 34th Annual Chacmool Conference, held at the University of Calgary, from November 14 to 18, 2001. Calgary : University of Calgary Press, 2006, 406 p.

Sahlins 2017 : SAHLINS (M.D.). — *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*. Paris : Gallimard, 2017, 587 p.

Siafi 2009 : SIAFI (S.). — *Organisation spatiale du peuplement dans les monts de la Tolfa et le littoral de Civitavecchia du Bronze moyen au début de l'âge du Fer (Latium, Italie)*. Strasbourg : Université de Strasbourg, 2009, 265 p. (Thèse de doctorat)

Thirault et al. 2013 : THIRAULT (E.). — Petit Beaulieu à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme : du campaniforme au Bronze ancien, habitat et nécropole. Présentation liminaire. *Bulletin de l'APRAB*, 11, 2013, p. 89-93

Thirault 2016 : THIRAULT (E.). — Nécropoles, habitats et parcellaires du Campaniforme au Bronze ancien en Auvergne : le cas du Petit Beaulieu à Clermont-Ferrand. *In* : CAULIEZ (J.), SÉNÉPART (I.), JALLOT (L.), LABRIFFE (P.-A.), GILBERT (C.), GUTHERZ (X.). — *De la tombe au territoire et actualité de la recherche*. Actes des 11^e RMPR, Montpellier, Hérault, 25 au 27 septembre 2014. Toulouse : Archives d'écologie préhistorique, 2016, p. 125 - 151.

Tomasz, Jasiewicz 2011 : TOMASZ (S.), JASIEWICZ (J.). — Geomorphons - a new approach to classification of landforms. *Geomorphometry. org*, 2011, p. 109-112.

CHAPITRE 4

REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET POLITIQUES

LA PARURE DE L'ÂGE DU BRONZE MOYEN :

SUPPORT, INSTRUMENT ET VECTEUR DE REPRÉSENTATION



THE MIDDLE BRONZE AGE ORNAMENTS: CARRIER, INSTRUMENT AND RELAY OF REPRESENTATION

Marilou NORDEZ

Post-doctorante ANR-DFG CELTIC GOLD

Laboratoire TRACES, UMR 5608, Université Toulouse - Jean Jaurès, Toulouse

marilou.nordez@gmail.com

INTRODUCTION

L'âge du Bronze moyen, et surtout sa seconde partie, le Bronze moyen 2 (1450-1300 av. J.-C.), constitue un moment particulier au cours duquel des parures en bronze ont été produites et enfouies en quantités considérables dans la majeure partie de l'Europe. Le corpus rassemblé ici concerne l'ensemble de la France dans ses limites administratives actuelles et le sud de l'Angleterre (des Cornouailles au Norfolk) : ce sont au total 1857 objets provenant de 513 sites qui ont été recensés. Les parures annulaires (1420 bracelets et anneaux de cheville) y sont majoritaires, formant le cœur de cette étude, auxquelles s'ajoutent 311 épingles et 61 torques.

Les ornements corporels, et plus généralement le costume, sont de puissants outils de communication non verbale dans la plupart des sociétés traditionnelles et, par extension, probablement dans les sociétés protohistoriques. La morphologie, le décor, la disposition et les associations des parures sur le corps sont autant d'informations qui s'entremêlent pour former des codes socioculturels complexes, intuitivement décryptés par les contemporains du porteur partageant ce langage.

Les bijoux vont alors avoir pour fonction d'exhiber certaines caractéristiques d'un individu, qu'elles soient physiologiques (catégories d'âge, stades de maturité, sexe, nombre d'enfants mis au monde, etc.), sociales (position hiérarchique, statut matrimonial, genre, etc.) ou ethniques. En cela, ils constituent un système complexe d'expression corporelle et participent à une projection symbolique des individus et de leur statut au sein du groupe, tout en matérialisant des valeurs collectives partagées. Bien que les mécanismes de ce langage visuel nous soient difficilement accessibles pour l'âge du Bronze, le contexte d'enfouissement et certains éléments typologiques ou tracéologiques peuvent s'avérer très instructifs. Il s'agit tout d'abord d'objets ornementaux qui sont eux-mêmes fréquemment ornés, les décors étant souvent d'excellents marqueurs culturels. Ensuite, l'étude fine des combinaisons de critères morphologiques et ornementaux a abouti à la création de types et de variantes dont la diffusion a pu être circonscrite, témoignant de la forte charge identitaire véhiculée par les ornements corporels et permettant de raisonner en termes de réseaux d'échanges. Enfin, les contextes d'enfouissement des parures, essentiellement des dépôts d'objets complets en ce qui concerne

le Bronze moyen 2, montrent l'importance symbolique de cette catégorie d'objets et il est régulièrement tentant d'y entrevoir les individus en filigrane, que ce soit par la disposition des objets ou la composition des dépôts. Les parures de cette période sont donc à la fois supports, vecteurs et instruments de représentations. La démonstration qui suit aborde successivement ces trois aspects.

1 • LES PARURES ANNULAIRES COMME SUPPORTS DE REPRÉSENTATION

Les bracelets et anneaux de cheville en bronze sont souvent des supports de représentation au cours du Bronze moyen 2 en Europe occidentale, où ils sont fréquemment dotés d'un décor, exclusivement géométrique et non figuratif. La gamme de motifs est extrêmement variée, de même que leur agencement et leur association. Les compositions sont toujours uniques, c'est-à-dire qu'on ne retrouve jamais de décors identiques sur deux objets différents. Ce constat s'explique notamment par le fait qu'une part importante de ces objets a été fabriquée en utilisant la fonte à la cire perdue (Nordez 2019) : l'emploi de cette technique sous-tend que chaque modèle en cire était décoré individuellement..

Cinq principaux modes d'agencement du décor peuvent être distingués, dont la distribution spatiale témoigne de la dimension identitaire de ces choix ornementaux : si les décors en panneaux sont relativement bien représentés partout en France et au sud de l'Angleterre, avec une forte zone de concentration dans le nord-ouest de la France et le long de la Seine (Fig. 1, n° 4), les décors continus sont en revanche assez rares dans ces deux zones, de même qu'en Angleterre, alors qu'ils sont bien présents au sud de la Loire et le long du Rhône et de la Saône (Fig. 1, n° 3). Ce constat est encore plus marqué pour les décors mixtes, caractéristiques du Sud-est français (Fig. 1, n° 5).

Les parures annulaires décorées en panneaux sont très abondantes et peuvent être subdivisées en plusieurs sous-catégories en fonction de l'agencement des compartiments. Sont ainsi principalement distingués les décors : en panneaux symétriques (de type A-B-C-B-A ou A-B-C-C-B-A), en panneaux monotones (de type A-A-A-A) et en panneaux binaires (de type A-B-A-B-A). La projection cartographique de ces différents modes d'organisation est éloquent : les premiers sont très clairement une caractéristique du nord-ouest de la France, alors que les seconds et les troisièmes n'y sont que peu représentés (Fig. 2, n° 1). À l'inverse, les panneaux monotones apparaissent surtout dans le Bassin inférieur et moyen de la Seine et dans l'estuaire girardin (Fig. 2, n° 2), tandis que les panneaux binaires sont concentrés dans les vallées du Rhône et de la Saône (Fig. 2, n° 3).

Le dernier niveau de classification des décors concerne les motifs figurés : du fait de la récurrence de certaines associations, il semble bien que chacune des compositions (qu'il s'agisse de panneaux ou de décors continus) forme une combinaison codifiée et non une simple accumulation aléatoire de signes géométriques. Les motifs constituant les panneaux n'ont donc pas été décomposés, mais classés et étudiés en tant qu'ensembles, permettant par exemple de déterminer que les panneaux monotones sont essentiellement composés de motifs arciformes, alors que les panneaux symétriques sont caractérisés par une variété beaucoup plus importante des motifs.

2 • LA PARURE COMME VECTEUR DE L'IDENTITÉ CULTURELLE ET COMME INDICATEUR DES RÉSEAUX D'ÉCHANGE

Le classement morpho-typologique des objets et la cartographie systématique des types définis ont permis de circonscrire leurs zones d'enfouissement préférentielles. C'est notamment sur cette base qu'ont été distingués des groupes micro-régionaux et régionaux, caractérisés par des associations de types, parfois partagés entre plusieurs groupes. L'étude de la répartition géographique de ces combinaisons morphologiques et ornementales à l'échelle de l'Europe atlantique livre des indications sur la circulation des biens et des idées, notamment en permettant l'identification de copies et/ou d'importations, participant à la restitution des interactions économiques et culturelles à différentes échelles (Nordez 2019). Des particularismes locaux ont notamment pu être identifiés, caractérisés par le dépôt de types d'objets dont la diffusion est extrêmement restreinte, par des associations d'objets dans les dépôts, qui dénotent avec celles des zones directement voisines (dans le Finistère ou le Médoc), ou encore une concentration très importante des dépôts dans une aire peu étendue (du bassin moyen de la Vilaine à la forêt de la Guerche notamment).

À l'échelle régionale, les contours de plusieurs groupes ont pu être esquissés, caractérisés par l'enfouissement de certains types de parures dont la combinaison entre la morphologie et le décor leur est propre (Fig. 3). L'analyse typo-technologique fine a révélé quelles étaient les productions enfouies préférentiellement dans une zone, mais aussi de repérer les éventuelles importations, affinités ou influences visibles à travers les ornements corporels. Les interactions à différentes échelles entre les groupes ont ainsi pu être évaluées, permettant de préciser les contours du domaine atlantique et de ses réseaux de circulation.

Des échanges à très longue distance ont eu lieu durant le Bronze moyen, qui s'observent dans les importations de matériaux (ambre balte, verre proche-oriental, etc.),

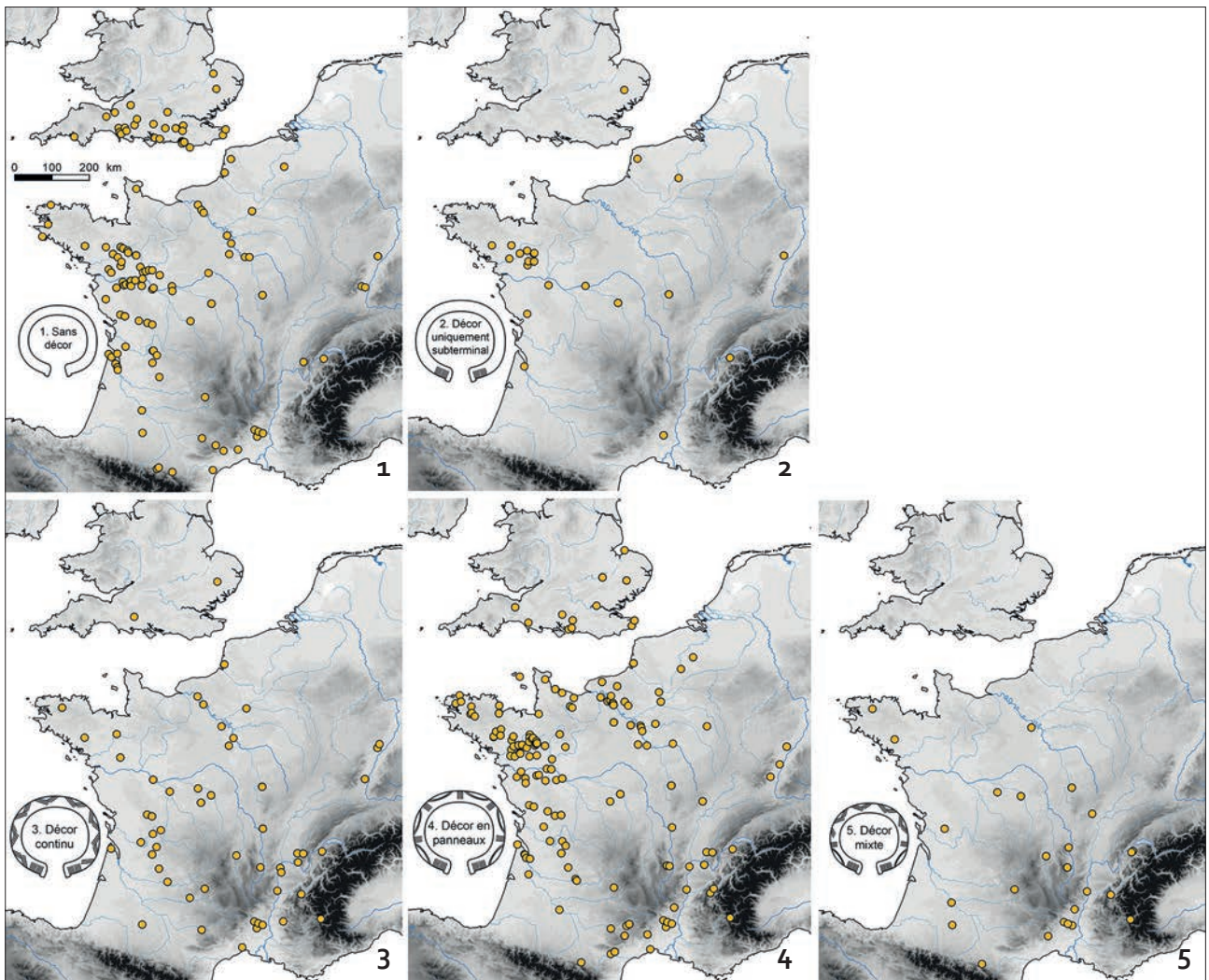


Figure 1 : Répartition géographique des principaux modes d'agencement du décor sur les parures annulaires du Bronze moyen atlantique 2 1 : Sans décor ; 2 : Décor uniquement subterminal ; 3 : Décor continu ; 4 : Décor en panneaux ; 5 : Décor mixte (SIG et DAO M. Nordez).

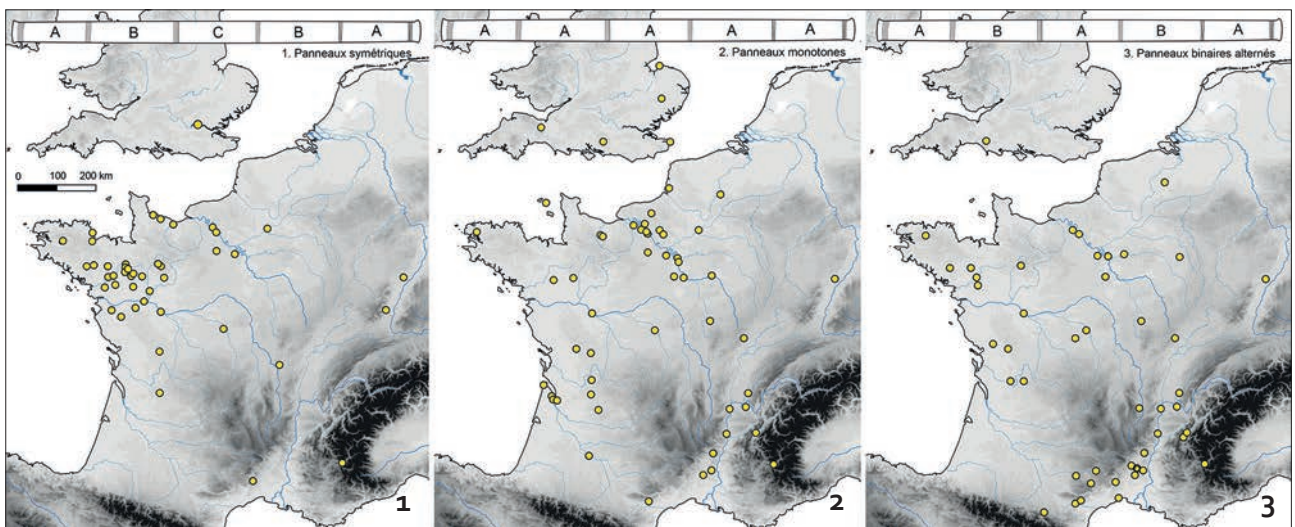


Figure 2 : Répartition géographique des principaux modes des panneaux sur les parures annulaires à décor compartimenté du Bronze moyen atlantique II. 1 : Panneaux symétriques ; 2 : Panneaux monotones ; 3 : Panneaux binaires alternés (SIG et DAO M. Nordez).

mais aussi dans la circulation d'objets de parure en bronze bien visible entre la France atlantique, le sud de l'Angleterre, le Lüneburg et le Schleswig-Holstein. Si la nature et les motivations de ces échanges restent difficiles à appréhender, la navigation par voies fluviales et maritimes jouait très certainement un rôle central, et il est tentant de les interpréter en termes de circulation des individus, peut-être dans le cadre d'échanges matrimoniaux (les parures annulaires étant souvent sollicitées dans ce contexte).

Parmi les cas les plus explicites témoignant d'échanges suprarégionaux, peuvent notamment être mentionnés deux exemplaires exactement similaires, l'un mis au jour à Ribécourt-Dreslincourt (Oise, France), l'autre à Hanstedt (Basse-Saxe, Allemagne), soit à environ 750 km l'un de l'autre (Fig. 3, n° 1 et 2). De même, une connexion très nette peut être établie entre les objets du dépôt de Nebel (Schleswig-Holstein, Allemagne; Kersten *et al.* 1958, pl. 80; Fig. 3, n° 3) et le

nord-ouest de la France, confirmée à la fois par la morphologie et l'ornementation en panneaux symétriques de ces objets, mais aussi par leur mode d'enfouissement : ils ont été retrouvés dans un dépôt non-funéraire, alors que les parures sont généralement découvertes en contextes funéraires dans cette zone. Le torque torsadé à extrémités effilées ressemble plus aux productions régionales et trouve des parallèles jusqu'en Belgique. À travers ce dépôt, il est très tentant d'entrevoir le déplacement d'un individu du nord-ouest de la France vers le nord de l'Allemagne, peut-être par le biais d'échanges matrimoniaux. Les études récentes sur les isotopes du strontium et sur l'ADN vont dans le même sens d'une mobilité sur de longues distances dès le Bronze moyen, comme en témoignent les résultats obtenus sur la dame d'Egtved (Frei *et al.* 2015).

Il existe donc un vaste espace qui s'étend de la France nord-occidentale au nord de l'Allemagne et incluant le sud de l'Angleterre, au sein duquel les communautés

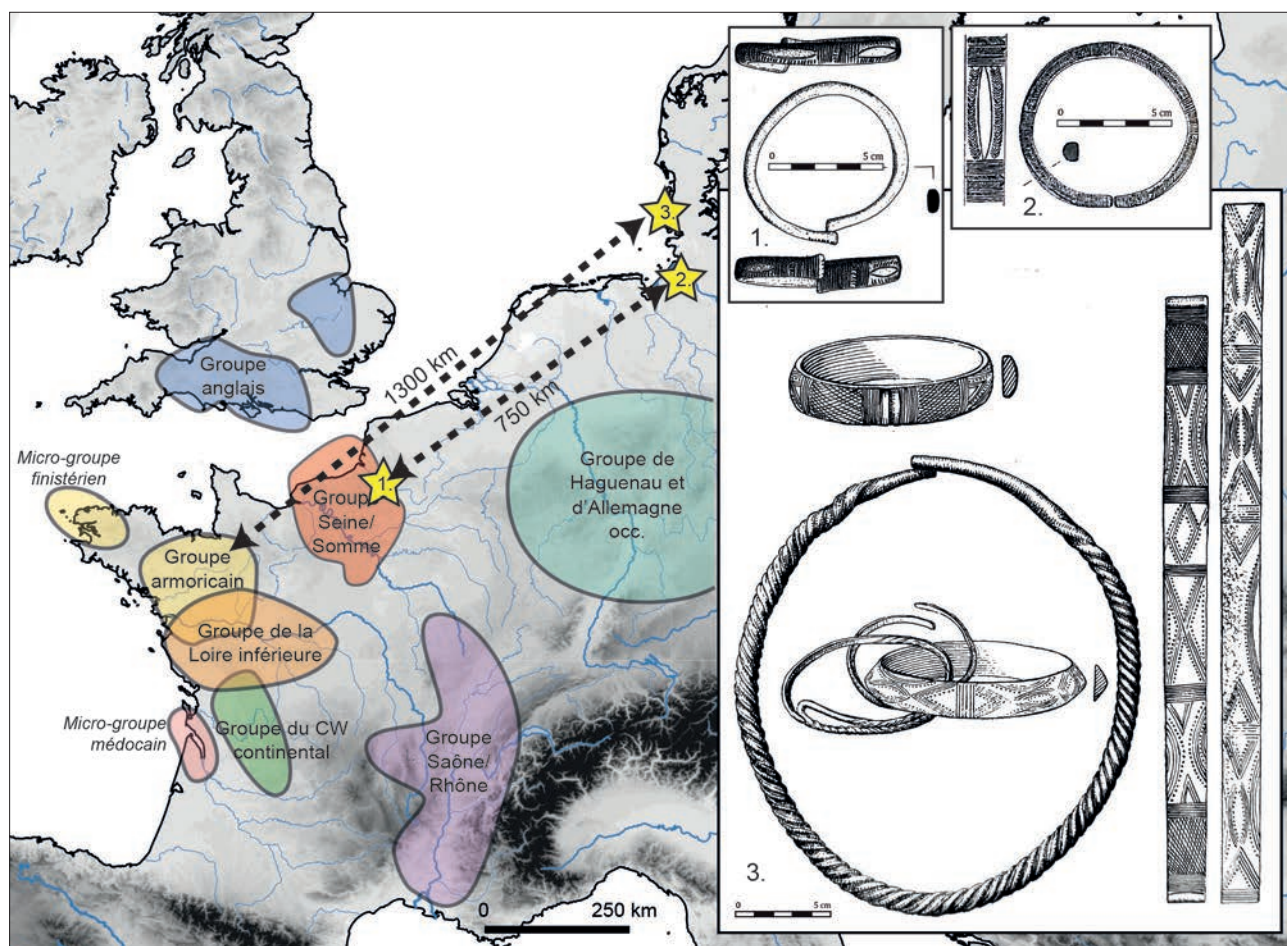


Figure 3 : Des réseaux d'échanges à différentes échelles en Europe atlantique au Bronze moyen 2
Les micro-groupes et groupes régionaux identifiés d'après la morphologie, l'ornementation et les pratiques d'enfouissement des parures apparaissent ici, de même que trois des exemples les plus évocateurs d'échanges supra-régionaux. 1 : Dépôt F36 de Ribécourt-Dreslincourt (Oise, France) (d'après Guérin 2015; dessin et DAO Inrap/O.Carton); 2 : Bracelet provenant du tumulus n° 2 de Hanstedt (Basse-Saxe, Allemagne) (d'après Laux 1971, pl. 63 n° 10); 3 : Dépôt de Nebel, île d'Armrum (Schleswig-Holstein, Allemagne) (d'après Kersten *et al.* 1958, pl. 80).

situées à proximité du littoral atlantique et des principaux bassins des fleuves qui s'y jettent entretiennent des liens intenses, notamment par le biais de la navigation. Il est alors permis de parler d'un Bronze moyen atlantique 2 (abrégé BMa 2) pour cette aire géographique, même si aucun lien net n'a pu être identifié avec la Belgique et les Pays-Bas, où les objets caractéristiques de ce BMa 2 sont extrêmement rares.

3 • LA PARURE COMME INSTRUMENT DE REPRÉSENTATION

La surreprésentation des parures enfouies en dépôt au cours du Bronze moyen 2 contraste avec l'indigence des données sépulcrales en Europe atlantique, alors que ce constat est presque inversé en Europe centrale (Fig. 4). Cette dichotomie ne peut à notre sens être simplement éludée, notamment dans le cas des dépôts composés d'éléments de parure complets, majoritaires à cette période et dans lesquels transparaît une forte identité individuelle. Cela pourrait indiquer des pratiques funéraires ne laissant pas de traces, une partie des dépôts correspondant alors à des substituts de sépultures, sans restes humains : le défunt serait représenté par l'enfouissement d'une partie de ses effets personnels. Nous insistons ici sur la nécessité de ne pas généraliser cette hypothèse, qui ne s'applique qu'à certains cas particuliers parmi les dépôts, et qui ne doit en aucun cas être invoquée de manière systématique sans avoir au préalable étudié minutieusement les objets et leur contexte.

Ces dépôts réunissant des panoplies personnelles pourraient donc constituer un autre mode de représentation symbolique individuel et collectif, sans lien direct avec le monde des morts. Ces panoplies peuvent notamment symboliser l'identité d'un individu, ou du moins un état, un statut ou une position de celui-ci à un moment de sa vie. De nombreux parallèles ethnographiques et plusieurs exemples archéologiques permettraient de corrélérer la mise en dépôt d'éléments vestimentaires et de parure avec le franchissement de certains stades de maturité.

Repartons du constat établi par S. Rottier et ses coauteurs au sujet des sépultures du début du Bronze final du sud-est du Bassin parisien : les femmes âgées n'y sont jamais accompagnées des éléments qui caractérisent les tombes de femmes jeunes à matures, à savoir notamment les grandes épingles et les pendentifs à dents de suidé (Rottier *et al.* 2012, p. 328). Pour les auteurs, ces marqueurs matérialiseraient un stade physiologique lié à la capacité de reproduction, en écartant ainsi les femmes âgées. Poussons cette idée encore plus loin : et si certains dépôts non funéraires étaient le résultat de la mise en terre d'une partie des attributs personnels d'un individu lors du franchissement de certains seuils de maturité ?

C'est également ce que propose D. Fontijn au sujet des dépôts du Bronze final. Il considère que le dépôt marquerait la transition entre plusieurs étapes de la vie, qu'il verrait intervenir soit du passage de l'âge adulte au statut de personne âgée, soit au moment de la mort de l'individu, donc au moment du passage du statut de vieille femme à celui d'ancêtre (Fontijn, 2003, fig. 12.3). Bien que postérieur, c'est également dans ce sens que va le célèbre dépôt du Bronze final de Blanot (Côte-d'Or), pour lequel S. Verger identifie trois groupes de parures, qui correspondraient aux trois âges d'une même femme (Verger 1998). Remarquons au passage que ce sont presque systématiquement des silhouettes de femmes que les archéologues proposent d'esquisser au travers de ces panoplies.

Des fouilles récentes de dépôts du BMa 2 contenant des parures ont permis de discuter de nombreux aspects constitutifs de ces ensembles, tels que la temporalité et les modalités de leur mise en œuvre, ou encore leur signalement dans le paysage. Les individus de la Protohistoire y apparaissent parfois en filigrane, notamment par le biais de la sélection des objets déposés et de leur disposition. C'est particulièrement le cas dans les trois dépôts de Ribécourt-Dreslincourt (Oise), mis au jour en 2011 (Guérin 2015) et qui constituent un exemple parmi les plus éloquents de cette identité individuelle qui transparaît dans certains dépôts. Chacun de ces dépôts est associé à un trou de poteau, indiquant qu'ils étaient certainement signalés dans le paysage, et deux d'entre eux sont polyphasés, c'est-à-dire constitués en plusieurs étapes distinctes. La première phase d'enfouissement du dépôt F28 est caractérisée par le creusement d'une fosse, au fond de laquelle était fiché un poignard. Sur le manche de celui-ci, qui devait être en matière organique (donc aujourd'hui disparu), étaient enfilés six bracelets. La fosse aurait ensuite été rebouchée, puis partiellement rouverte pour y déposer deux torques, séparés du poignard et des bracelets par quelques centimètres de sédiments. L'hypothèse d'une panoplie personnelle qui aurait été déposée en plusieurs fois, pourquoi pas lors du franchissement de certains stades de maturité, est dans ce cas particulièrement intéressante. Le dépôt F29 est quant à lui composé d'une hache à talon seule, enfouie tranchant vers le haut. Enfin, le riche dépôt F36 est constitué d'objets variés, aussi déposés en deux phases. La première, formant la base du dépôt, a livré uniquement des objets en bronze appartenant à différentes catégories fonctionnelles, à savoir une hache à talon, un marteau à douille décoré, une épingle repliée, un torque également déformé et des parures annulaires à tige massive décorée. Une couche de sédiment sépare ce premier dépôt d'un second composé d'objets en matériaux variés : une lame de poignard et un bracelet torsadé en bronze, un disque en tôle d'or décorée, des perles en ambre, une perle en verre et un morceau d'os. S'il s'agit effectivement de trois panoplies personnelles, les objets sélectionnés ne sont

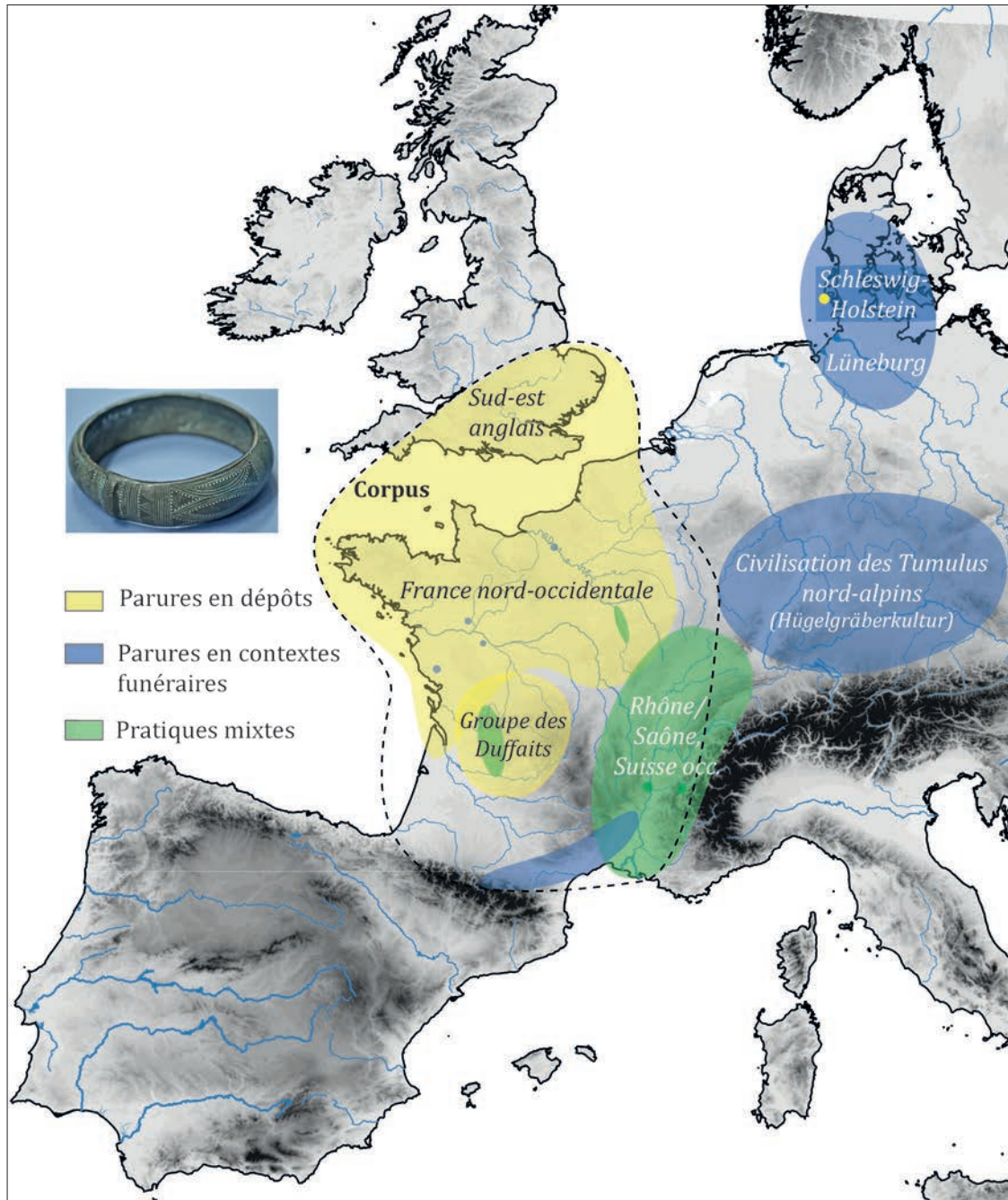


Figure 4 : Cartographie schématique des pratiques majoritaires d'enfouissement des parures annulaires en Europe centrale et occidentale au Bronze moyen II (SIG et DAO M. Nordez).

pas les mêmes. Cette différence pourrait s'expliquer par une divergence de statut hiérarchique, social, politique, symbolique ou économique entre les trois individus.

En parallèle, certains ensembles paraissent davantage correspondre à des pratiques communautaires : la

dimension individuelle est en effet beaucoup moins évidente dans les dépôts contenant plusieurs dizaines voire centaines de haches à talon empilées les unes sur les autres, ou bien associant des haches et des parures. Ce sont plutôt des pratiques communautaires et collectives qu'en lien avec un individu qui transparissent par ces ensembles.

CONCLUSION

Il est évident qu'aucune explication unique ne permet d'envisager l'ensemble des raisons ayant motivé les individus protohistoriques à enterrer des objets. Néanmoins, les hypothèses qui viennent d'être proposées semblent des pistes interprétatives intéressantes pour les dépôts réunissant des objets de parure majoritairement complets, et en particulier lorsque leur enfouissement en plusieurs phases est avéré.

Encore une fois, les données sont loin d'être suffisamment abondantes pour permettre d'en déduire des généralités, mais notons que la tombe la plus richement dotée de la nécropole des Ouches (sépulture 19) est celle d'un adolescent de sexe indéterminé (Lourdaux, Gomez de Soto 1998; Nordez, 2019). Se pourrait-il que les individus se dépossèdent d'une partie de leur panoplie ornementale à plusieurs étapes de leur vie? Certains dépôts correspondraient alors à la

mise en terre d'une partie des parures d'un ou plusieurs individus ayant atteint un certain stade de maturité. Le passage à l'âge adulte impliquerait d'enfouir une partie des objets dont l'individu était doté lors de son adolescence, puis le passage d'individu adulte à individu âgé induirait la mise en terre du reste des objets composant la panoplie. Les individus décédés avant d'avoir franchi ces différents stades auraient en revanche été inhumés avec tous leurs objets personnels.

Ces résultats montrent l'intérêt et la nécessité de poursuivre les études combinant approches typologique et technologique sur des ensembles pour lesquels le contexte d'enfouissement est bien connu. L'identification de phases distinctes, de la présence d'un contenant, de gestes particuliers ou d'un éventuel signalement dans le paysage, de même que la disposition des objets, sont autant d'indices qui permettent de progresser sur les modalités de constitution des dépôts, et donc sur leur signification.

BIBLIOGRAPHIE

Fontijn 2002 : FONTIJN (D.). — *Sacrificial Landscapes. Cultural biographies of persons, objects and "natural places" in the Bronze Age of the Southern Netherlands, c. 2300-600 BC*. Leiden : Sidestone Press, 2002, 393 p. (Analecta Praehistorica Leidensia ; 33/34).

Frei et al. 2015 : FREI (K. M.), MANNERING (U.), KRISTIANSEN (Kr.), ALLENTOFT (M. E.), WILSON (A. S.), SKALS (I.), TRIDICO (S.), NOSCH (M. L.), WILLERSLEV (E.), CLARKE (L.), FREI (R.). — Tracing the dynamic life story of a Bronze Age Female. *Scientific Reports*, 5, 10431 [DOI: 10.1038/srep10431](https://doi.org/10.1038/srep10431).

Guérin 2015 : GUÉRIN (S.). — *Ribécourt-Dreslincourt, Oise (Picardie), « Les Arcs »*. Rapport final d'opération de fouille préventive. Amiens : Inrap Nord-Picardie, 2015, 359 p.

Laux 1971 : LAUX (Fr.). — *Die Bronzezeit in der Lüneburger Heide*. Hildesheim : August Lax Verlagsbuchhandlung, 1971, 278 p. (Veröffentlichungen der urgeschichtlichen Sammlung des Landesmuseums zu Hannover ; 18).

Lourdaux, Gomez de Soto, 1998 : LOURDAUX (S.), GOMEZ DE SOTO (J.). — La parure de la nécropole de l'âge du Bronze final des Ouches à Auzay (Vendée). In : MORDANT (Cl.), PERNOT (M.), RYCHNER (V.) dir. — *L'atelier du bronzier en Europe du XX^e au*

VII^e s. av. notre ère, t. III- Production, consommation et circulation du bronze. Actes du colloque international «Bronze'96». Neuchâtel et Dijon, 1996. Paris : CTHS, 1998, p. 115-128.

Kersten et al. 1958 : KERSTEN (K.), JANKUHN (H.), LA BAUME (P.). — *Vorgeschichte der Nordfriesischen Inseln*. Neumünster : K. Wachholtz, 1958, 664 p.

Nordez 2019 : NORDEZ (M.). — La parure de l'âge du Bronze moyen atlantique, Paris : *Société préhistorique française* (Mémoire 65), 2019, 404 p.

Rottier et al. 2012 : ROTTIER (St.), PIETTE (J.), MORDANT (Cl.) dir. — *Archéologie funéraire du Bronze final dans les vallées de l'Yonne et de la Haute Seine : Les nécropoles de Barbey, Barbuise et La Saulsotte*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2012, 790 p. (Art, Archéologie et Patrimoine).

Vergier 1998 : VERGIER (St.). — Les trois âges de la dame de Blanot. In : MORDANT (Cl.), PERNOT (M.), RYCHNER (V.) dir. — *L'atelier du bronzier en Europe du XX^e au VII^e s. av. notre ère, t. III- Production, consommation et circulation du bronze*. Actes du colloque international «Bronze'96», Neuchâtel et Dijon, 1996. Paris : CTHS, 1998, p. 33-39.

DRESSING THE DEAD:

DRESS FITTINGS IN THE LATER PRE-ROMAN BRITISH IRON AGE AND THEIR USE IN BURIAL RITES



HABILLER LE MORT : A PROPOS DES ACCESSOIRES VESTIMENTAIRES BRITANNIQUES DE LA FIN DE L'ÂGE DU FER

Andrew W. LAMB

University of Leicester, Grande-Bretagne
andrew.lamb.correspondence@gmail.com

In later pre-Roman Iron Age Britain (c. 500 a.C./43 p.C) people used a variety of items to secure their clothing. The most frequently recorded examples in the archaeological record are various pins and brooches, which display chronological and regional variations in terms of frequency, typology and potentially use. Some of these objects belong to long-established insular traditions, whilst others are more similar to types employed on the continent. The best clues to their use can be found in the increasing number of graves recorded for this period. The ways in which these dress fasteners were positioned within graves suggest that different later Iron Age communities sought to present the corpse in different ways. These approaches to depicting the dead would have been important in terms of how the deceased were remembered and who was permitted to view them.

INTRODUCTION

This paper considers the use of dress fastenings during the later pre-Roman Iron Age (LPRIA) in Britain, in particular, their role in funerary rites. Forty years ago such a discussion was impossible for much of Britain. At the time, LPRIA formalised inhumation rites were

known only for East Yorkshire (the Arras group), with a much smaller, with a much smaller number from Devon, Cornwall and the Isles of Scilly (south western inhumations), and southern Dorset (termed Durotrigian burials). A cremation rite was known from south eastern England, the Aylesford-Swarling rite, but rarely had such burials been excavated under modern, scientific conditions. Since then, the number of formalised burials has grown substantially. The author's doctoral research, which considered only those sites from south of the Thames, recorded more than 700 formalised burials (cremation and inhumation). Likewise, in the north of the country, more than 1000 formalised burials are known from East Yorkshire alone (Giles 2012, p. 61). Discoveries elsewhere in the country add to these figures. Although not every one of these graves contained dress fastenings, there are a sufficient number to enable us to attempt to reconstruct how the dead were dressed.

1 • DRESS FITTINGS IN LPRIA BRITAIN (Fig. 1)

The best studied dress fittings for LPRIA Britain are metal ring-headed pins and brooches. Due to their comparative abundance they have received extensive

study (Fowler 1960; Hull, Hawkes 1987; Becker 2000; Mackreth 2011; Adams 2013; Booth 2014). Ring-headed pins represent an insular tradition traceable to the 7th to 6th c. a.C. (Becker 2000, p. 515). Based on their relative frequency it has been proposed that these objects originated in Ireland (*ibid*, p. 518). They are more common in non-mortuary contexts, but this is more the reflection of a lack of formalised burial in large areas of LPRIA Britain. As such, they are difficult to date with precision. Ring-headed pins are also known from the continent from France (Guillaumet, Piette 1995, p. 138, Fig. B 8.25) and Austria (Zeller 2003, p. 28.3), but these represent a tradition unrelated to the insular examples, and are in any case rare in later Iron Age central and western Europe. Metal pins also occur in northern Europe, but are unrelated to the insular examples (e.g. Maartens 1997, p. 109).

Brooches occur in two forms: safety pin and penannular forms. Of these, the safety pin variety are the more common and better studied (Hull, Hawkes 1987; Mackreth 2011; Adams 2013). The patterns observed for these objects are extremely varied. Generally speaking, those of the 5th and 4th c. a.C. are based on continental La Tène prototypes. Some continental imports also appear to have been used, however, many types then widespread on the continent do not appear to have been adopted in Britain (Adams 2013, p. 54). In the 3rd century a.C. a variety of insular types emerged, with the spring mechanism replaced by a hinge in some cases. Continental influences are apparent in some types, for example the Hull and Hawkes (1987) type 3 group, but are otherwise limited during this period. By the end of the 2nd century a.C., numerous new types, based

on La Tène D continental prototypes, were adopted. These fibulae occur in a variety of contexts throughout the LPRIA, but display a marked increase in frequency in southern Britain in the 1st century a.C. Regionalised patterns are also apparent throughout the LPRIA, with some fibulae being widespread, and others restricted to specific areas of the country. Prior to the late 2nd century a.C., most examples from mortuary contexts are from East Yorkshire, although a small number of examples are known from elsewhere. This pattern is more a reflection of the distribution of formalised burials prior to the late 2nd century a.C. During the final two centuries of the LPRIA, such fibulae are the most commonly recorded metal grave good. In addition to La Tène influences, a small number of imported Iberian and Iberian-inspired fibulae are known, evidencing contact along the Atlantic coast during this period (Whimster 1977, p. 76, Fig. 30).

The last group of dress fittings considered here are penannular brooches. They likely originated in the 3rd century a.C., but until the Roman period are represented by relatively simple, undecorated types (Booth 2014, p. 116, Fig. 4.1). Thus, they are extremely difficult to date during the LPRIA. During this period they occur in a variety of contexts, but rarely in graves (*ibid* p. 219, Fig. 5.6). In contrast to the safety brooch fibulae, and like ring-headed pins, they are rare in western and central Europe, although they have a widespread distribution (*ibid*, p. 42-43). By contrast, they are well attested in Iberia, and may belong to the same tradition as the British examples (Fowler 1960, p. 159). Considering the evidence for Iberian-British contacts during this period, this is unsurprising. As with ring-headed pins, penannular fibulae also

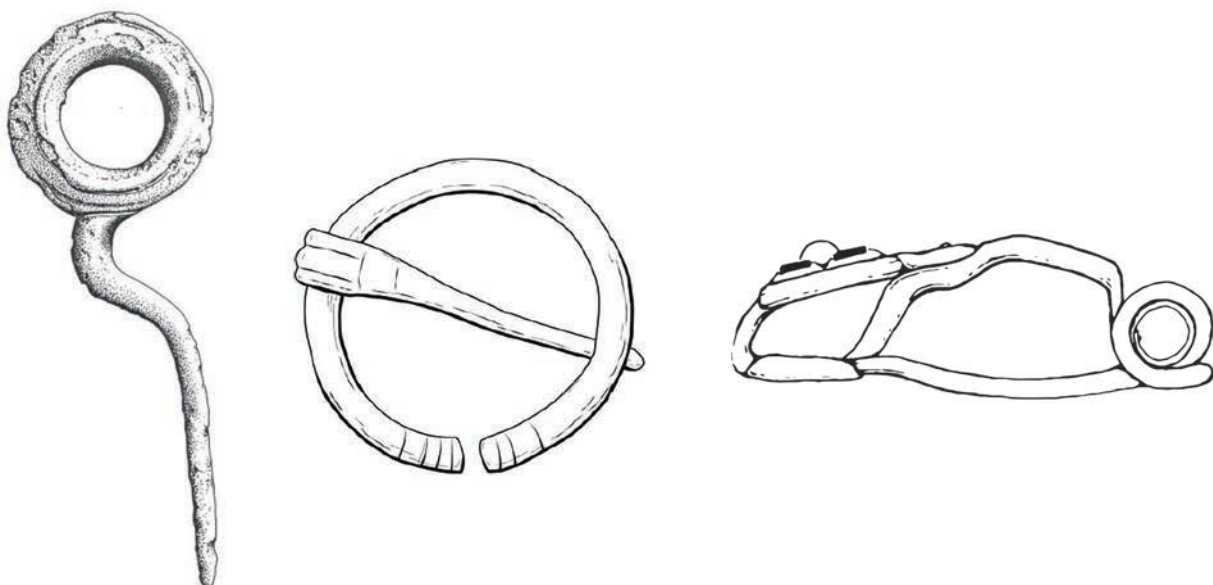


Figure 1: The three standard dress fittings of the Later pre-Roman Iron Age from left to right (not drawn to scale). A ring-headed pin from West Rudham, Norfolk (© Norfolk Museums), a penannular brooch of unknown provenance (type Aa2, Booth 2014, p. 118, Fig. 4.2) and a safety pin fibula from Trevone, Cornwall (Hull and Hawkes type 2Ca, redrawn by author from Dudley, Jope 1965, p. 16, Fig. 7).

occur in Scandinavia, however, it appears they represent an indigenous development, unrelated to the British and Iberian types (*ibid* p. 42; Booth 2014, p. 43).

2 • DRESS FITTINGS IN USE

With their varied chronological and regional representation, understanding how LPRIA dress fittings were worn is crucial to reconstructing their role in society. It has been suggested that safety pin fibulae were worn with the pin facing up towards the wearer (Mackreth 2011, p. 235). Although this was probably the case in some instances, as at the 1st century p.C. site of Brisley Farm, grave BC1 (Stevenson 2013, p. 160, Fig. 6.16), other graves show fibulae positioned in a way with the pin pointing down (e.g. Stead 1991, p. 199, Fig. 108). A collection of continental vessels decorated with *graffiti* in the shape of mid-La Tène fibulae, adds support to the idea that they were worn pin down (Bonaventure, Kaurin 2014). The *graffiti* depict safety pin fibulae with the pin pointed towards the base of the pot, suggesting this was how they were worn in life. Although continental vessels, it must be remembered that the original prototypes of British La Tène fibulae were continental. A dedicated analysis of use-wear patterns might help clarify how fibulae were worn. More important though are attempts to reconstruct where these objects were worn on the body.

The best guide to reconstructing the use of these objects is the mortuary record. As noted, the last 40 years have seen a sizeable growth in the number of formalised burials known from Britain. These include new discoveries, such as formalised inhumation rites from Kent and the Hebrides, whilst a mixed group of inhumations and cremations are known for East Lothian. Additionally, other apparently isolated formalised burials and cemeteries are known from different parts of the country. These rites were not all contemporary with each other, nor are they equally represented in the archaeological record. Likewise, not all burials excavated contained dress fittings. Those that do, however, appear to show marked differences in terms of where dress fittings were positioned.

The location of dress fittings within these graves provide an approximate guide to how dress fittings were employed. This is for two reasons. Firstly, following burial, numerous movements can occur within the grave (Duday 2009). These can have a variety of causes. First is the context in which the body was placed; a context which contains a void will permit, or be subject to, greater disturbance than a context filled with sediment. Furthermore, as the human body decomposes it will move if the body is not restrained in some way (Giles 2013, p. 476). The decomposition of soft tissues, other organic materials, and excretion of bodily fluids

and gases, can all have a major impact on the arrangement of the grave. It is more difficult to determine how dress fittings were worn during cremation rites. The presence of heat damage on a dress fastening may indicate that it was placed on the funeral pyre, either as part of clothing or a shroud. Evidence for heat damage, however, is reliant upon good observation, and, in any case, a lack of heat damage is not conclusive evidence that a dress fastening was not exposed to the pyre (Fitzpatrick 2000, p. 17). As such, the location of dress fittings is a useful yet imperfect guide to understanding how dress fittings were employed during funerary rites.

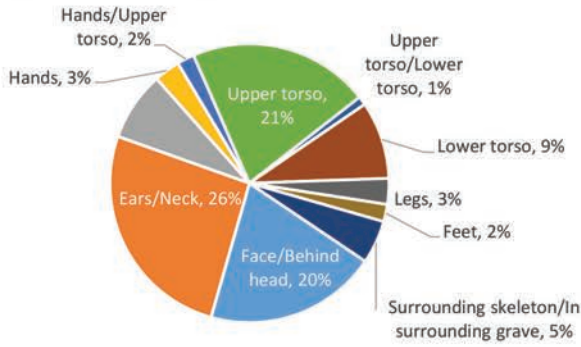
In the below analysis the following mortuary groups were considered:

- Deal type inhumation burials: eastern Kent, c. 400 a.C.– Roman period.
- Arras type inhumations: eastern Yorkshire, c. 400 a.C. – c. 50 a.C.
- South western inhumations: Cornwall and the Isles of Scilly, c. 400 a.C.– Roman period.
- Durotrigian inhumations: southern Dorset, c. 25 a.C. – 100 p.C.
- Late La Tène cremations: c. 120 a.C. – Roman period.

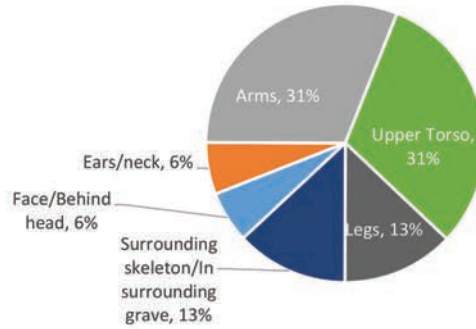
The results display a marked difference in terms of the way in which dress fittings were employed in these rites (Fig. 2). Allowing for the possibility of post-mortem movements, and the differing sizes in the datasets examined, it appears that different communities dressed their dead in different ways. Among south western inhumations it seems that shrouds were employed, as indicated by the presence of dress fastenings in the area around the head. In Durotrigian and Deal type graves, more people appear to have been buried in clothes, as evidenced by the presence of fastenings around the torso. Nevertheless, some Deal type burials appear to have been placed in shrouds and, in the unique case of grave 123 from Mill Hill, a coffin (Fig. 3). A comparable pattern is also noted for the East Yorkshire burials, where shrouds, clothing and coffins were employed (Giles 2012, p. 78). It is difficult to determine how dress fittings were used for cremation burials. The mix of fastenings with and without evidence for burning suggests some were placed on the pyre (although as part of clothing or a shroud is unclear), whilst others were used for closing fabric containers which cremated bone appears to have been placed in.

Depending on how the corpse was dressed would have affected how people interacted with it and each other, to varying extents. A corpse which was dressed and exposed to public viewing, would have generated different reactions to one which was concealed from view. The use of a shroud can be a very powerful tool. It can inhibit decomposition. It can preserve a corpse in its shape after decomposition has set in. Placing the

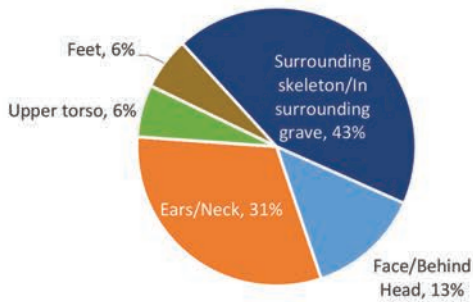
Location of dress fastening in Arras type graves
 (n=815 graves in dataset)



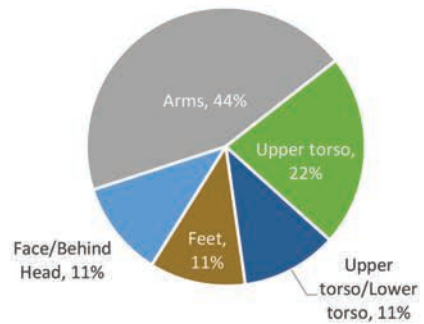
Location of dress fastening in Durotrigian graves
 (n=251 graves in dataset)



Location of dress fastening in south western
 (n=43 graves in dataset)



Location of dress fastening in Deal type graves
 (n=74 graves in dataset)



Prevalence of heat damage on dress fittings from
 Late La Tène cremation graves
 (n=251 graves in dataset)

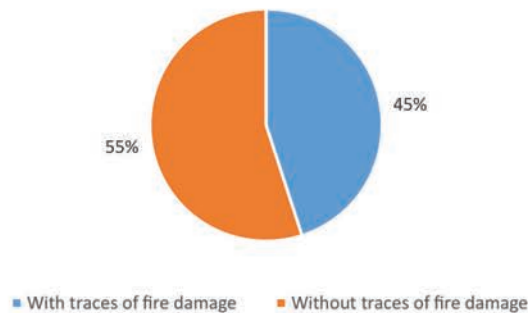


Figure 2: Comparison of the use of dress fastenings in different mortuary groups
 (Arras data adapted from Giles 2012, p. 79, Fig. 5.1).

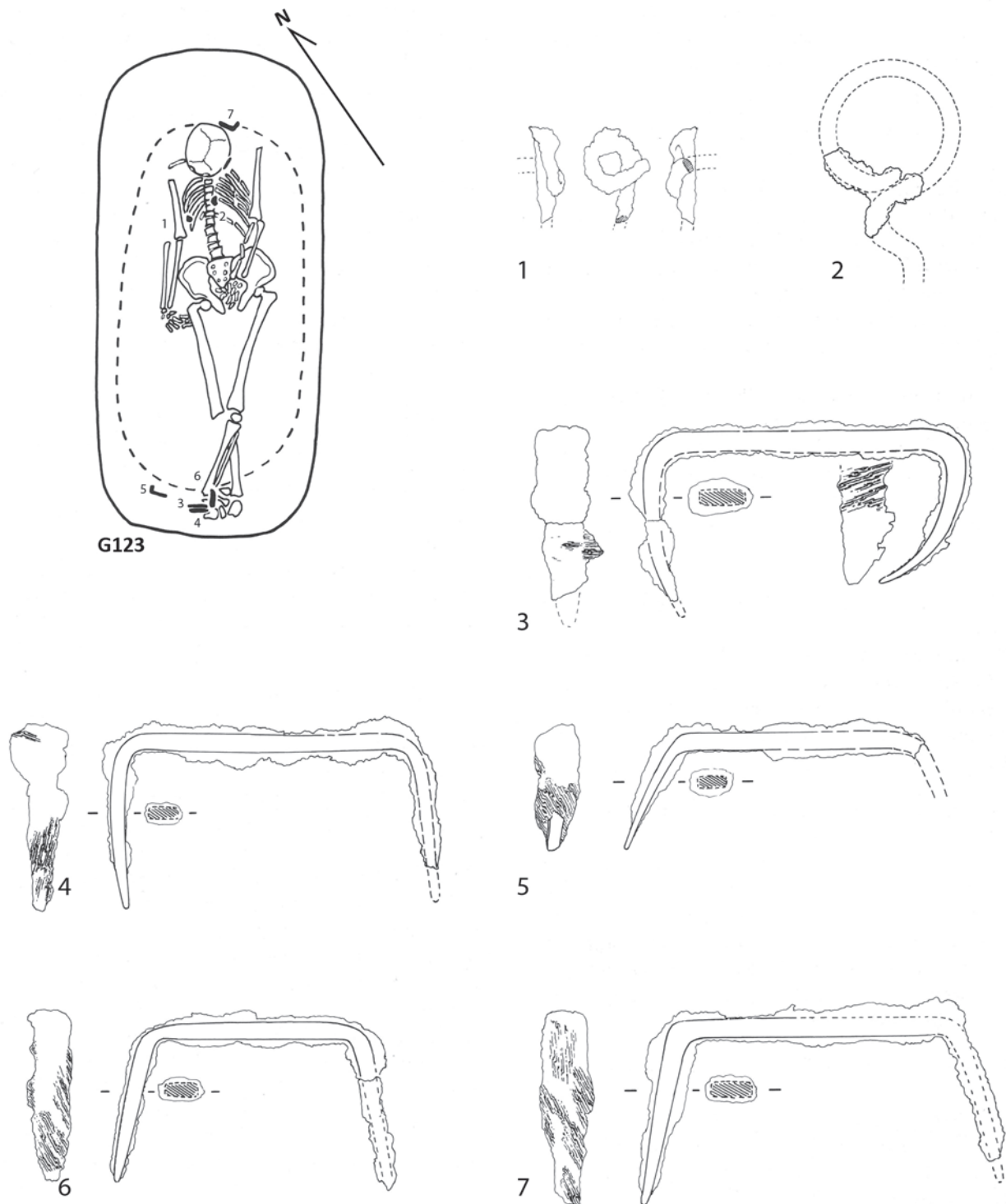


Figure 3: Grave 123 from Mill Hill (Kent) and its contents (after Parfitt 1995, p. 166). The grave is that of a young woman, aged 20 to 25, who was buried at some point in the 1st a.C. and provided with a small number of grave goods. Dress fittings consisted of a La Tène D iron fibula (1), an iron ring-headed pin (2), and five joiner's dogs (3-7). Fibulae is one of several types then increasingly common in southern Britain and on the continent. The ring-headed pin belongs to a long lasting insular tradition, whereas the joiner's dogs belongs virtually unknown in Britain, but had strong continental parallels (Stead 1995, p. 111). The fibula was found in the position of her right shoulder, the pin along her spine, and the joiner's dogs at either ends of her body. Accounting for post-depositional movement of these objects, and based on the contracted nature of her skeleton, in particular her pedal phalanges, it seems this woman was dressed in a tunic or cloak, then in a shroud, and finally buried inside a coffin which was too small for her.

deceased in a shroud serves as a powerful mnemonic tool, as it transforms the corpse into an object which is more inviting to inspection (Wells 2012, p. 24). The use of coral, enamel and glass on several mid-La Tène fibulae would have helped emphasise this effect. Placing the deceased in a shroud also restricts who has access to the corpse, and thus creates a social barrier. In this way a division could have been created between who was permitted to view a cadaver, and who could not. This in turn could have had implications for the social dynamics of a community. Above all, however, is the realisation that various communities in different times and parts of Britain employed dress fastenings in very different ways from each other. Contextualised against other aspects of the archaeological record, it has the potential to better inform us about the structure of such communities.

CONCLUSION

When the woman illustrated in Figure 3 was buried in the 1st century a.C., she was interred in a way which was considered appropriate for a member of her community; a supine, extended inhumation, a lack of ceramic vessels and limited range of other grave goods. The way in which she was visible was equally as important. Allowing for the possibility of post-depositional movements within the grave, it appears that a tunic or cloak was secured at her right shoulder. She was then placed within a shroud, as evidenced by the ring-headed pin along her spine and

compressed nature of her pedal phalanges. Finally, five joiner's dogs were used to secure her in a coffin. She thus moved through a series of visual transformations, first appearing as she was likely dressed in life, before finally being effectively invisible to those around her. We cannot know who controlled this process, but it is easy to imagine that the rite of closing the woman's shroud was a restricted one.

If visitors to Britain were to sail along the coast until they reached southern Dorset, then they would find the deceased dressed and viewed in different ways to those in east Kent. The same is true of people in Cornwall, the Isles of Scilly, and earlier and contemporary burials in Eastern Yorkshire. As the mortuary record for LPRIA Britain continues to expand, this picture will no doubt become increasingly complex, with local variations, and increasing inter-regional similarities and differences. Patterns for cremation burials will always remain less precise due to the nature of the data. An increase in the number of continental studies would also help our understanding of how communities in Britain differed from those across the Channel (e.g. Millet 2008 ; 2012). Provided that we have a good understanding of archaeo- thanatological processes, we can begin to reconstruct the ways in which people during this period were dressed when they were buried. Within a funeral the dead are the central actor, and the way they are dressed for this performance is crucial to our understanding of how these prehistoric dramas were enacted.

BIBLIOGRAPHIE

Adams 2013 : ADAMS (S). — *The first brooches in Britain: from manufacture to deposition in the Early and Middle Iron Age*. Leicester : University of Leicester, 2013, 333 p. (PhD Thesis).

Becker 2000 : BECKER (K.). — *Eisenzeitliche Ringkopfnadeln in Großbritannien und Irland*. Cologne : University of Cologne, 2000 (MA Thesis).

Booth 2014 : BOOTH (A.). — *Reassessing the long chronology of the penannular brooch in Britain: exploring changing styles, use and meaning across a millennium*. Leicester : University of Leicester, 2013, 385 p. (PhD Thesis).

Bonaventure, Kaurin 2014 : BONAVENTURE (B.), KAURIN (J.). — Les fibules gravées de Bourghem (Bas-Rhin) et l'image de la fibule dans le monde celtique. In : ALBERTI (G.), FELIU (C.), PIERREVELCIN (G.). — *Transalpinare. Mélanges offerts à Anne-Marie Adam*. Bordeaux : Ausonius éditions, 2014, p. 313-334.

Duday 2009 : DUDAY (H.). — *The archaeology of the dead: Lectures in archaeo- thanatology*. Oxford : Oxbow Books, 2009, 230 p.

Dudley, Jope 1965 : DUDLEY (D.), JOPE (E.M.). — An Iron Age Cist-Burial with two Brooches from Trevone, North Cornwall. *Cornish Archaeology*, 4, 1965, p. 18-23.

Fitzpatrick 2000 : FITZPATRICK (A. P.). — Ritual, Sequence, and Structure in Late Iron Age Mortuary Practices in North-West Europe. In : PEARCE (J.), MILLETT (M.), STUCK (M.) ed. — *Burial, Society and Context in the Roman World*. Oxford : Oxbow Books, 2000, p. 15-30.

Fowler 1960 : FOWLER (E.). — The Origin and Development of the Penannular Brooch in Europe. *Proceedings of the Prehistoric Society*, 26, 1960, p. 149-177.

Giles 2012 : GILES (M.). — *A forged glamour : landscape, identity and material culture in the Iron Age*. Bollington : Windgather, 2012, 224 p.

Giles 2013 : GILES (M.). — Preserving the body. In: STUTZ (C. V.), TARLOW (S.) ed. — *The Oxford Handbook of the Archaeology of Death and Burial*. Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 475-497.

Guillaumet, Piette 1995 : GUILLAUMET (J.-P.), PIETTE (J.). — La nécropole celtique de la Ferme de Frécul parties ouest et nord La Saulsotte (Aube). In : *Fastes des Celtes entre Champagne et Bourgogne aux VII^e-III^e siècles avant notre ère*. Troyes : Société archéologique champenoise, 1995, p. 136-143 (Mémoires de la Société archéologique champenoise, 15 ; supplément au bulletin, 4).

Hull, Hawkes 1987 : HULL (M. R.), HAWKES (C. F. C.). — *Corpus of Ancient Brooches in Britain: pre-Roman bow brooches*. Oxford : British Archaeological Reports, 1987, 239 p. (British Series ; 168).

Maartens 1997 : MAARTENS (J.). — The Pre-Roman Iron Age in North Jutland. In : MAARTENS (J.). — *Chronological problems of the pre-Roman Iron Age in Northern Europe*. Copenhagen : Danmarks Universitetforlag, 1997, p. 107-136.

Mackreth 2011 : MACKRETH (D. F.). — *Brooches in Late Iron Age and Roman Britain. Volume 1 & 2*. Oxford : Oxbow Books, 2011, 348 p.

Millet 2008 : MILLET (E.). — La nécropole du second Âge du Fer de Saint-Benoît-sur-Seine La Perrière (Aube). Étudesynthétique. *RevueArchéologique del'Est*, 57, 2008, p. 75-184.

Millet 2012 : MILLET (E.). — Le costume funéraire des régions du Rhin moyen et supérieur entre le V^e et le III^e siècle avant J.-C. : de nouvelles perspectives de recherches. In : SCHÖNFELDER (M.), SIEVERS (S.). — *L'âge du Fer entre la Champagne et la vallée du Rhin*. 34^e colloque de l'AFEAF, 13-16 mai, Aschaffenburg (Allemagne). Mainz : Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseum, p. 421-444.

Parfitt 1995 : PARFITT (K.). — *Iron Age Burials from Mill Hill, Deal*. London : British Museum Press, 1995, 215 p.

Stead 1991 : STEAD (I. M.). — *Iron Age cemeteries in East Yorkshire*. London : English Heritage, 1991, 237 p. (Archaeological Report ; 22).

Stead 1995 : STEAD (I. M.). — The metalwork. In : PARFITT (K.). — *Iron Age Burials from Mill Hill, Deal*. London : British Museum Press, 1995, p. 58-111.

Stevenson 2013 : STEVENSON (J.). — *Living by the Sword : The Archaeology of Brisley Farm, Ashford, Kent*. Portslade : Spoil Heap Publications, 2013, 399 p.

Wells 2012 : WELLS (P.). — *How ancient Europeans saw the World*. Woodstock : Princeton University Press, 2012, 285 p.

Whimster 1977 : WHIMSTER (R.). — Harlyn Bay reconsidered: the excavations of 1900-1905 in the light of recent work. *Cornish Archaeology*, 16, 1977, p. 61-88.

Zeller 2003 : ZELLER (K. W.). — Die Nordgruppe – ein latènezeitliches Gräberfeld am Fuße des Putzenkopfes auf dem Dürrnberg bei Hallein. *Fundberichte aus Österreich*, 42, 2003, p. 525-558.

L'USAGE DE TEXTILES DANS LES SÉPULTURES EN URNE MÉTALLIQUE AU I^{ER} MILLÉNAIRE AV. J.-C.

UN MOYEN DE REPRÉSENTER LA MORT ET LE MORT



THE USE OF TEXTILES IN METAL URN CREMATIONS IN THE 1ST MILLENNIUM B.C. A WAY OF REPRESENTING DEATH AND THE DEAD

Elsa DESPLANQUES

Doctorante

Université Paris 4 Sorbonne, UMR 8167 - Orient et Méditerranée, Paris
elsasophie.desplanques@gmail.com

L'incinération en urne métallique est une pratique funéraire qui consiste à déposer les restes brûlés du corps du défunt dans des contenants en métal, généralement des alliages à base de cuivre. Il n'existe pas de modèle unique de tombe associé à cette pratique : l'architecture, le mobilier funéraire, comme l'âge et le sexe des individus sont très variés. Le choix de l'urne est l'élément caractéristique de ce rituel. Les découvertes archéologiques indiquent une très large diffusion de cette pratique funéraire en Europe, dont la plus ancienne sépulture connue, datée du XIII^e s. av. J.-C. et caractérisée par un chaudron en bronze, a été mise au jour à Skallerup, en Scandinavie (Randsborg 1993, p. 57). Cette pratique funéraire aurait ensuite été exportée vers l'Asie Mineure et par la suite introduite en Méditerranée, d'abord à Chypre au XI^e s., puis en Grèce continentale et en Grande Grèce (Sicile, Campanie ; Verger 1995, 1997). Vers 650 av. J.-C., elle est adoptée et adaptée par les aristocraties non-grecques de Campanie et dans plusieurs grands centres d'Étrurie. Après le V^e-IV^e s. av. J.-C., elle perd son caractère de rituel réservé aux aristocraties, mais on en trouve encore quelques exemples en Thrace, en Italie et en Pologne.

Les urnes choisies sont des récipients prestigieux. Ils peuvent provenir d'ateliers lointains, présenter des traces de réparations anciennes et posséder des décors porteurs d'une grande force symbolique (May 2008). Ces objets font référence au banquet funéraire, une cérémonie présente dans de nombreuses cultures, qui peut répondre à un idéal aristocratique de partage du pouvoir. Les amas osseux contenus dans les urnes cinéraires sont supposés conserver l'identité du défunt et valoir pour le corps entier (Poplin 1995, p. 254-255). La forme extérieure et périssable du corps ayant disparu, seule reste la partie impérissable révélée par le feu : les restes osseux. Le choix de ces urnes est donc adapté au contexte funéraire et à la classe aristocratique. Leur usage représente un indice de perméabilité culturelle et d'échanges économiques, du moins au niveau des élites.

Au cours de la cérémonie funéraire, les urnes métalliques pouvaient être couvertes ou emballées avec un textile. C'est le cas d'une quarantaine d'urnes sur les quatre-vingt-dix qui composent le corpus d'étude, mais il faut considérer le fait que cette proportion n'est

peut-être pas représentative du nombre réel d'urnes ayant fait l'objet de cette pratique. En effet, le textile est un matériau très fragile et sa conservation ne peut se faire que dans des contextes spécifiques (milieux humides ou très secs, contact avec un métal et imprégnation avec des sels métalliques; Fig. 1). La mise en relation de l'urne et des tissus est attestée par quelques sources littéraires, notamment des tablettes hittites découvertes à Bogazköy et datées entre le XIV^e et le XIII^e s. av. J.-C. qui décrivent les funérailles des rois et des reines à Hattusa, dont les amas osseux sont emballés dans du tissu après avoir été récoltés sur les restes du bûcher. D'autres usages des tissus sont mentionnés dans *l'Iliade* (chant XXIII), où les cendres des héros Patrocle et Hector sont déposées dans des urnes métalliques, elles-mêmes recouvertes de tissus. Plus tardivement, dans la *Vie de Demetrius* (II, 288), Plutarque indique que l'urne du général macédonien fut couverte de la pourpre royale à l'issue de pompeuses funérailles. Les tissus décrits dans les sources littéraires ont une valeur économique exceptionnelle, ce qui correspond aux résultats des examens techniques effectués sur les découvertes archéologiques: la présence de teinture, la finesse du tissu ou l'usage de techniques élaborées démontrent que les textiles utilisés dans le cadre de cette pratique funéraire étaient des biens de très grande valeur, reflétant la richesse et le statut social élevé de leur propriétaire.

Les textiles déposés sur l'urne s'adressent de manière visuelle et peut-être tactile aux participants des funérailles. Le fait de couvrir l'urne d'un tissu semble être une pratique partagée dans l'espace européen (particulièrement en Grèce, en Italie et en France actuelles) entre le VIII^e et le V^e s. av. J.-C. La disposition de ces tissus est un indice d'assimilation et d'échanges culturels, intellectuels et économiques entre les sociétés élitaires de l'Europe protohistorique. L'analyse de ces dispositions permet d'appréhender la manière dont les défunts sont considérés, et plus généralement d'identifier des représentations et des conceptions liées au phénomène biologique de la mort.

1 • RESTITUER L'IDENTITÉ SOCIALE DU DÉFUNT

Le tissu résulte d'une production très codifiée et sa mise en scène permet la visualisation d'un statut social, grâce à sa qualité ainsi qu'aux éventuels décors et couleurs. Au travers de ces détails techniques, il offre des éléments d'identification importants, même si les fragments présents sur les objets métalliques ne donnent pas toujours la possibilité de restituer la nature première des tissus employés: linges, vêtements? Toutefois, les éléments de fixation tels que les fibules, les boutons ou les bijoux (boucles d'oreille, colliers) donnent des indications sur la disposition originale du tissu sur l'urne support et sur la volonté de mise en scène (Trucco 2006, p. 96-98).

En Europe occidentale, des exemples de mise en scène sont poussés jusqu'à l'anthropisation de l'urne, qui est une pratique assez courante en Étrurie à partir du VIII^e s. av. J.-C. (Bayet 1960, p. 37-38). Des éléments tels que des trônes ou des tables, mais aussi des têtes (d'argile ou de bronze), des mains et très rarement des yeux peuvent être déposés en relation avec l'urne (Haynes 2000, p. 106-107; Von Eles 2002, p. 22-29). Ces installations, notamment l'habillement de l'urne visant à suggérer une forme humaine, étaient une manière assez simple de l'individualiser et de symboliser un personnage; le vêtement rendait le corps culturellement présent. Dans la *Tomba del Trono*, découverte à Verucchio et datée du VIII^e s. av. J.-C. (Von Eles 2002, p. 207-212), l'ossuaire était notamment orné, vêtu et armé. La forme originale du textile a pu être restituée: il s'agissait d'un manteau étrusque appelé *tebenna*, disposé en position fonctionnelle et tissé en laine de très bonne qualité. Il a été fabriqué à partir d'une technique complexe: le tissage aux tablettes. Il était originellement teint de rouge et de bleu, au moins sur les bordures, qui étaient ornées d'un motif récurrent dans l'iconographie, formé de triangles équilatéraux sur trois lignes parallèles. L'invariabilité de ce motif souligne son caractère emblématique. Le reste du matériel de la tombe laisse penser qu'il s'agissait d'un personnage de haut rang.

Dans le monde celtique occidental, il existe des éléments plus tardifs qui indiquent peut-être une volonté similaire. C'est par exemple le cas à Altrier au Luxembourg (Moulherat 2001; Rast-Eicher, Vanden Berghe 2015, p. 119-122) où une épée et son fourreau étaient liés par des lanières de cuir tressées à l'une des anses du *stamnos* cinéraire daté de 430 av. J.-C. De plus, les restes de tissus en laine de mouton retrouvés sur l'urne portaient des traces de teintures rouge et bleue, notamment sur deux fragments cousus soigneusement. Les décors formés devaient avoir une grande force symbolique. Sur un autre exemple découvert à Mardié, dans le Loiret, des traces de tissus sont présentes sur les parois extérieures d'une ciste datée entre la fin du VI^e et le début du V^e s. av. J.-C. (Verger *et al.* 2002, p. 124-128), sans toutefois permettre de restituer le tissu original. L'urne était de surcroît couverte par un cône en écorce de bouleau décoré, similaire à celui retrouvé sur la tête du défunt de Hochdorf et sur celle du guerrier sculpté de Hirschlanden, représenté en position héroïque (Verger *et al.* 2002, p. 122).

Ces mises en scène correspondaient certainement à l'image que les participants aux funérailles voulaient donner du défunt. Elles l'ancrent dans son ethnie ou sa famille et illustrent une position sociale ou une fonction particulière. Habiller une urne cinéraire permet de mettre en scène une reconstruction de l'identité du défunt, dont le statut rejaillit sur la communauté et



Figure 1 : Fragment textile (x 160) conservé sur l'urne de Gurgy (Musée Saint-Germain, Auxerre ; cliché E. Desplanques).

réaffirme la cohésion de celle-ci. Les différences entre les structures funéraires montrent qu'une grande partie du rituel concerne l'identité et la représentation du défunt.

2 • MATÉRIALISER LA DESTINÉE DE L'INDIVIDU OU SON ABSENCE

Le tissu est un matériau dont les caractéristiques intrinsèques sont fortement liées à la réalisation du destin de l'individu. Les textes qui font du tissage leur thème central insistent sur les mouvements circulaires et continus nécessaires à la fabrication des fils et du tissu lui-même, notamment à travers les images de la rotation régulière du fuseau, des va-et-vient de la navette et des entrelacs réguliers (Durand 1963, p. 369-372). Ces mouvements ont été associés à ceux, perpétuels, de la roue du destin. La terminologie de certains termes latins est évocatrice : *ordiri* (inaugurer, commencer) est relatif au tissage, car il signifie également « *disposer les fils de chaîne sur le métier* » et donc commencer le tissage (Durand 1963, p. 371). À cela s'ajoutent les nombreuses mythologies mettant en scène des divinités

filandières et tisserandes (les plus connues sont les *Moirai*, les Parques, les Nornes) ayant pour fonction la création et l'accomplissement des destins individuels et collectifs des Hommes. De manière significative, le fil coupé implique la mort. Le tissu est donc un matériau apte à représenter et à incarner le destin de l'individu. Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, l'assimilation du tissu et du personnage est encore plus explicite. Clytemnestre, emportée par l'*eris*, devient et incarne elle-même le filet meurtrier qui enserre Agamemnon et le tue (Eschyle, *Agamemnon*, 1116). Le tissu et le corps de la tisserande se confondent et deviennent vecteurs de mort, vecteurs du passage dans l'Au-delà. Les textiles mis en scène dans les tombes ont ainsi pu être utilisés pour fixer la mort et matérialiser le destin de l'individu.

L'urne représente le mort de manière symbolique : le corps est d'une certaine manière reconstitué après avoir été détruit par le feu du bûcher. En même temps qu'il symbolise la présence du défunt, le tissu souligne sa disparition en rendant matérielle l'absence. La restitution visuelle attire l'attention sur le fait que la personne décédée n'appartient plus à ce monde. Ses vêtements

sont vides de lui. Dans *l'Iliade*, Andromaque insiste sur l'absence et la mort d'Hector qu'incarnent ses vêtements vides (Bouvier 1987, p. 24-25). Elle dit : «*Et maintenant [...] les vers grouillants, après les chiens repus, vont dévorer ton corps – ton corps tout nu, alors qu'en ton palais des vêtements sont là [...] faits par la main des femmes... Mais je les veux livrer tous, à la flamme ardente sans profit pour toi, c'est vrai, puisque tu ne dois pas reposer vêtu d'eux, mais afin qu'ils te rendent gloire aux yeux des Troyens et des Troyennes*» (*Iliade*, chant XXII, 508-514). En transformant la disparition en illusion de présence par le biais des vêtements appartenant au défunt, les participants aux funérailles s'attachent à la conservation de la mémoire de l'individu. La disparition, matérialisée, n'est alors pas complète. La mise en scène des textiles s'attache en cela à la conservation de la mémoire de l'individu qui repose sur cette image substituée au corps. En couvrant le défunt, le tissu indique que l'individu n'appartient plus au monde des vivants. Le tissu représente en quelque sorte la limite entre deux mondes. La mise en scène d'une limite tissée entre deux mondes existe probablement aussi dans les inhumations, par exemple dans le cas de la tombe de Hochdorf où les tissus semblent délimiter les possessions du défunt : le char, les biens de la tombe et le mort lui-même ont été emballés, parfois dans plusieurs couches de textile. Le tissu a donc un rôle de seuil : il ouvre sur un monde (l'au-delà) tout en en condamnant l'accès aux vivants. La disposition des tissus sur les objets permet de discerner visuellement et physiquement l'appartenance de chacun à des mondes distincts.

3 • REPRÉSENTER LA MORT

Matérialiser l'absence du défunt par la couverture permet aux vivants de se sentir partie intégrante du monde ici-bas. Dans la Grèce ancienne, voir est la clé de l'expérience d'être avec les autres. L'implication du sens de la vue dans la compréhension du monde est encodée dans la langue grecque : les verbes *voir* et *savoir* ont les mêmes origines étymologiques (*Oida*, "je sais" est linguistiquement et conceptuellement indissociable du verbe *idesthai*, "voir par soi-même"; Squire 2016, p. 10-11). La représentation de la mort implique une matérialisation visuelle d'un phénomène biologique invisible, inconnu, source d'inquiétude, voire dangereux. Il est très intéressant de souligner la correspondance qui existe entre les descriptions littéraires de la mort et la mise en scène de certaines urnes au cours des funérailles.

D'après un grand nombre de récits antiques, les individus récemment décédés sont encore présents physiquement dans le monde des vivants, mais ils sont enveloppés, dissimulés et parfois invisibles. Ces enveloppements peuvent être décrits comme des nuages, des nuées ou un brouillard (Onians 1999, p. 498-510). Ils peuvent aussi être très concrets et être décrits

directement comme des voiles ou des vêtements. Dans *l'Iliade*, nous trouvons l'expression «*la mort le couvrit de son voile*» (*Iliade*, V, 68). La mort est décrite comme une réalité substantielle, c'est-à-dire un enveloppement ou une couverture matérielle qui plongent le défunt dans l'obscurité et obstruent sa vue. Ainsi, quand un homme mourait, «*de noires ténèbres voilaient ses yeux*» (*Iliade*, V, 659). En plus de faire apparaître la réalité substantielle de la mort, le tissu fait disparaître le défunt aux yeux des participants, il devient désormais invisible. Cela correspond à l'idée de l'Hadès chez les Grecs. Une fois morte, Phèdre est dite «*invisible*» (Euripide, *Hippolyte porte-couronne*, 828), et Déjanire «*disparue loin de la vue*» (Sophocle, *Trachiniennes*, 881).

Le réseau d'échanges visuels est celui de la vie : les regards des Hommes sont enclos dans leur monde (le monde visible) et ils ne peuvent pas avoir accès à ce qu'ils ne voient pas. Une étude menée sur des céramiques grecques datées des VI^e et V^e s. av. J.-C. montre l'importance de la position du regard dans la représentation du défunt et du mort (Frontisi-Ducroux 1987). Durant cette période, les personnages sont généralement figurés de profil, sauf les dieux, la gorgone et les guerriers mourants. La représentation frontale du guerrier en train de mourir est très significative : en se tournant vers le spectateur, son regard cesse de croiser celui des autres. Sa frontalité marque le changement de monde, il quitte celui des vivants pour celui des morts.

Les effets physiques produits par la mort sur le défunt et décrits dans la littérature sont très similaires à ceux produits par le tissu sur l'urne et les cendres qu'il couvre. La disposition du tissu a ainsi pu être utilisée pour matérialiser et donner à voir ce changement de monde, puisque la couverture rompt le contact visuel avec le défunt, mais coordonne et focalise le regard des vivants en une expérience commune. La conception de la relation entre les vivants et les morts, ainsi que sa représentation, passent par la mise en scène de la limite de la visibilité qu'incarnent les tissus. La visibilité ou l'invisibilité attribue son identité à chacun et renforce la cohésion du groupe des participants aux funérailles.

L'usage rituel des tissus a été largement diffusé en Europe, dans une manière commune de mettre en scène une identité et de s'approprier la mort. Les restes textiles encore présents ouvrent la réflexion sur la transmission de gestes appartenant au rituel funéraire, à leurs significations sociale et symbolique. Le matériau textile semble pouvoir traduire la conception intellectuelle et symbolique de la mort et permettre la représentation d'un monde invisible, inconnu et inquiétant. Représenter le défunt et la mort devait faciliter l'appréhension de cette dernière, l'accepter, la comprendre et s'en protéger.

BIBLIOGRAPHIE

- Bayet 1960** : BAYET (J.). — Idéologie et plastique. II : La sculpture funéraire de Chiusi. *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 72, 1, 1960, p. 38-88.
- Bouvier 1987** : BOUVIER (D.). — Mourir près des fontaines de Troie. Remarques sur le problème de la toilette funéraire d'Hector dans l'Illiade. *Euphrosyne*, XV, 1987, p. 9-29.
- Durand 1963** : DURAND (G.). — *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archéotypologie générale*. Paris : Presses universitaires de France, 1963, 518 p.
- Frontisi-Ducroux 1987** : FRONTISI-DUCROUX (F.). — La mort en face. *Metis*, I, 2, 1987, p.197-215.
- Haynes 2000** : HAYNES (S.). — *Etruscan civilisation : a cultural history*. London : British Museum Press, 2000, 432 p.
- Krausse, Längerer 1996** : KRAUSSE (D.), LÄNGERER (G.). — *Hochdorf*. Stuttgart : Bade-Wurtemberg. Landesdenkmalamt, 1996, 469 p.
- May 2008** : MAY (J.). — Die gefangene Zeit. *Acta praehistorica et archaeologica*, 40, 2008, p. 127-155.
- Moulherat 2001** : MOULHERAT (Chr.). — *Archéologie des textiles protohistoriques : exemple de la Gaule celtique*. Paris : Université Panthéon-Sorbonne, 2001, 446 p. (Thèse de Doctorat).
- Onians 1999** : ONIANS (R.). — *Les origines de la pensée européenne. Sur le corps, l'esprit, l'âme, le monde, le temps et le destin*. Paris : Editions du Seuil, 1999, 690 p.
- Poplin 1995** : POPLIN (Fr.). — L'homme et l'animal dans le bûcher de Patrocle (Illiade, XXIII). *Anthropozoologica*, 21, 1995, p. 253-265.
- Randsborg 1993** : RANDSBORG (Kl.). — *Kivik : archaeology and iconography*. Copenhague : Munksgaard, 1993, 147 p.
- Rast-Eicher, Vanden Berghe 2015** : RAST-EICHER (A.), VANDEN BERGHE (I.). — Altrier : a fresh look at the textiles. In : GRÖMER (K.), PRITCHARD (F.) dir. — *Aspect of the design, production and use of textiles and clothing from the Bronze Age to the Early Modern Era : NESAT XII : The North European Symposium of Archaeological Textiles, 21st-24th May 2014 in Hallstatt, Austria*. Budapest : Archaeolingua, 2015, p. 117-124.
- Squire 2016** : SQUIRE (M.). — Introductory reflections. Making sense of ancient sight. In : SQUIRE (M.) ed. — *Sight and the ancient senses*. London ; New York : Routledge, p. 1-35.
- Trucco 2006** : TRUCCO (Fl.). — Considerazioni sul rituale funerario in Etruria meridionale all'inizio dell'età del Ferro alla luce delle nuove ricerche a Tarquinia. In : *La ritualità funeraria tra età del ferro e orientalizzante in Italia*. Atti del convegno, Verucchio, 26-27 giugno 2002. Pisa ; Roma : Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2006, p. 95-102.
- Verger 1995** : VERGER (St.). — De Vix à Weiskirchen. La transformation des rites funéraires aristocratiques en Gaule du Nord et de l'Est au V^e siècle avant J.-C. *Mélanges de l'École française de Rome*, 107, 1, 1995, p. 335-458.
- Verger 1997** : VERGER (St.). — L'incinération en urne métallique : un indicateur des contacts aristocratique transalpins. In : BRUN (P.), CHAUME (Br.). — *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VI^e et V^e siècles avant J.-C. en Europe centro-occidentale*. Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, 27-29 octobre 1993. Paris : Errance, 1997, p. 223-238.
- Verger et al. 2002** : VERGER (St.), MILCENT (P.-Y.), MOULHERAT (Chr.). — La Butte Moreau à Mardié (Loiret) et les tombes aristocratiques du centre de la Gaule au V^e siècle avant J.-C. In : MARANSKI (D.), GUICHARD (V.) ed. — *Les âges du Fer en Nivernais, Bourbonnais et Berry oriental. Regards européens sur les âges du Fer en France*. Actes du XVII^e colloque de l'AFEAF, Nevers, 20-23 mai 1993. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2002, p. 117-150.
- Von Eles 2002** : VON ELES (P.). — *Guerriero e sacerdote : autorità e comunità nell'età del ferro a Verucchio*. Firenze : All'insegna del giglio, 2002, 354 p.

A STAGING OF POWER

THE LATE HALLSTATT BURIAL MOUND OF HOCHDORF



UNE MISE EN SCÈNE DU POUVOIR LE TERTRE FUNÉRAIRE DE HOCHDORF (HALLSTATT FINAL)

Thimo Jacob BRESTEL

Docteur

Landesamt für Denkmalpflege im Regierungspräsidium Stuttgart,

Esslingen am Neckar, Allemagne

mail@thimobrestel.de

*All the world's a stage,
And all the men and women merely players;
They have their exits and their entrances,
And one man in his time plays many parts [...].
From As You Like It by William Shakespeare.*

INTRODUCTION

Since its discovery in 1978 by Jörg Biel, the Late Hallstatt “princely grave” or “*Fürstengrab*” of Eberdingen-Hochdorf in Baden-Württemberg (Germany) has been one of the key sites of the Early Iron Age in Central Europe (Olivier 1999, p. 112-113). The excavations, carried out between 1978 and 1979 by the State Office for Cultural Heritage Management, revealed an undisturbed burial chamber, dating *circa* 530/520 BCE (Hansen 2010, p. 191-194; Krausse 1996, p. 330-337), and a complex, multi-period construction of the burial mound. While the rich grave goods have been discussed intensely over the last decades, the architecture of the tumulus is still largely unknown and was only cursorily published (Biel 1981, p. 16-17; 1982, p. 62-68; 1985, p. 30-40).

A new project, funded by the German Research Foundation (DFG), aims to research the architecture of the funeral monument and the “cultural text”

(Hofmann 2008, p. 370) embedded in it. By analysing the stratigraphy of the sections of the tumulus it is possible to understand the different stages of the construction process. This paper presents some of the project's preliminary results. The excavator Jörg Biel used the term “staging” to describe the burial in one of his last papers he wrote about Hochdorf (Biel 2009, p. 164-165). I would like to pick up this theatre metaphor to describe the tumulus and to emphasize how the staging of power is embedded into its architecture.

1 • THE TUMULUS

At the time of its discovery the tumulus had a height of only 1.5 m over the Hallstatt period surface, due to intense agriculture and erosion during the last 2500 years. J. Biel suggested an original height of 5-6 m (Biel 2009, p. 173), which means that up to three-quarters of the tumulus' height was lost. Because the tumulus was built on a gentle slope the erosion was asymmetrical, so that the eastern and southern part

of the mound were almost completely eroded (Fig. 1). Nevertheless, the preserved parts of the tumulus give an important insight into the complex construction process of a large Late Hallstatt burial mound.

A circle of quadrangular posts (with side length from 0.20-0.30 m) formed the outer boundary of the tumulus (Fig. 1.6) and indicates a diameter of 61,5 m. The material used to construct the tumulus (ca. 7000 m³ grass sods and loess) was taken from an area at least 30 m wide surrounding the mound (Biel 1985, p. 37). Additionally, circa 400 tons of limestones were used as building material for the monument. The tumulus contained different stone structures. The dry-stone architecture (Fig. 2) can be divided in two structures. The first structure was a 23 m long dry-stone wall in the shape of a segment of a circle, with a 6 m wide opening located in the northern part of the mound (Fig. 1.4). It was up to 1.2 m high and 2.5 m wide and supplemented with two radial walls, which formed an entrance way leading to the grave chamber. As the joints of the wall prove, this entrance was closed later by the construction of an additional dry-stone wall (Fig. 1.5). All structures were later covered with soil when the tumulus was raised to its final height.

The second structure was a circle of stones (Fig. 1), which surrounded the tumulus, following the course of the wooden posts.

2 • THE GRAVE CHAMBER

The grave chamber, located in the centre of the tumulus (Fig. 1.1), formed the focal point (symbolically as well as architecturally) of the tumulus. It was constructed inside a grave pit (which measured 11 × 11 m with a depth up to 2.5 m) (Fig. 1.2) and therefore not impaired by the erosion.

The grave chamber had a unusual construction: it consisted of an inner chamber which was encased by another larger outer chamber. The space between the two chambers was filled with stones. This stone layer (consisting of *circa* 50 tons of limestone) between the two chambers functioned as a barrier against grave robbers after the tumulus was finished (Biel 1981, p. 17). Both chambers were made of oak and constructed in Blockbau-technique. The inner chamber measured 4.8 × 4.2 m and was probably 1.0-1.2 m high. It was built into a quadrangular area (up to 0.5 m deep) dug into the bottom of the grave pit and contained the body of the deceased, a 1.85 m tall man, about forty years old (Czarnetzki 1985), as well as the rich grave goods (Fig. 3). The larger outer chamber (7.4 × 7.4 m) was 2 m high and its ceiling was even with the Hallstatt period surface. The space between the walls of the grave pit and the outer chamber was filled with earth.

3 • THE CONSTRUCTION PROCESS OF THE TUMULUS

To understand the architecture of a grave monument like the Hochdorf tumulus, it is important to keep in mind that its construction was an ongoing process over a long period of time. Even though it is possible to trace some steps of the process (as done below) it is not possible to reconstruct the whole period of time from the death of the man buried in the central grave, to the completion of the grave monument (see also Olivier 1999, p. 130-131).

In any case, it is possible to roughly divide the construction of the mound into three different phases. At the beginning of phase 1, the building ground for the tumulus was chosen – 1 km away from the Early Iron Age Pfaffenwäldle necropolis in Hochdorf (Biel 2015, p. 20-22). This area has an excellent line of sight to the "Fürstensitz" Hohenasperg. The boundaries of the later tumulus were marked by a row of stones (Fig. 1.8). The oak trees needed for the construction were chopped down and brought to the site. Imprints of wooden chips on the old surface prove that the processing of the oak trunks took place on the site. The grave pit in the centre was dug out and the earth was heaped up around the pit (Fig. 1.3). Grass sods and earth from the area surrounding the place chosen for the tumulus, were used to heap up a "first" preliminary mound, which was at least 1.5 m high and 40 m in diameter. In the northern part, the dry-stone facings of the entrance (leading to the grave chamber) were built.

Imprints of vegetation found on the bottom of the grave pit and on the upcast earth, indicate a period of at least four weeks between digging the pit and the construction of the grave chamber in the second phase (Biel 1985, p. 34; Biel 2009, p. 172). This gives us an impression of the time necessary for the preparation of the burial.

Phase 2 covers the construction of the inner and outer grave chamber and the following funeral ceremony. The phase ends when the grave chambers were sealed and the entrance area in the northern part of the tumulus was closed with an additional dry-stone wall (Fig. 1.5). Also during phase 2, three large longitudinal pits (the so-called "Werkstattgruben") were dug into the first tumulus (Fig. 1.7). They contained objects connected to the production of some of the grave goods (Biel 1985, p. 90-91), like semi-finished products made of bronze and gold, debris of bronze objects, small tools, ceramic sherds, charcoal and ashes. The stratigraphical situation of the graves no. 3 and 4 (Fig. 1) indicates that they were installed during phase 2, even though it is not clear if they were installed before, during or directly after the funeral for the deceased in the central grave.



Figure 1 : Plan of the Hochdorf Tumulus (plan: Landesamt für Denkmalpflege im Regierungspräsidium Stuttgart modified by the author and C. Nübold). 1 : central grave chamber ; 2 : grave pit ; 3 : upcast earth from the grave pit ; 4 : dry-stone walls of the entrance area ; 5 : blocking of the entrance ; 6 : posts ; 7 : radial pits ("Werkstattgruben") ; 8 : stone circle marking the building ground ; 9 : longitudinal pits ("fours polynésiens").



Figure 2: The stone structures in the northern part of the tumulus during the excavation in 1978. The grave chamber is under the tent in the centre of the tumulus (photo Landesamt für Denkmalpflege im Regierungspräsidium Stuttgart).

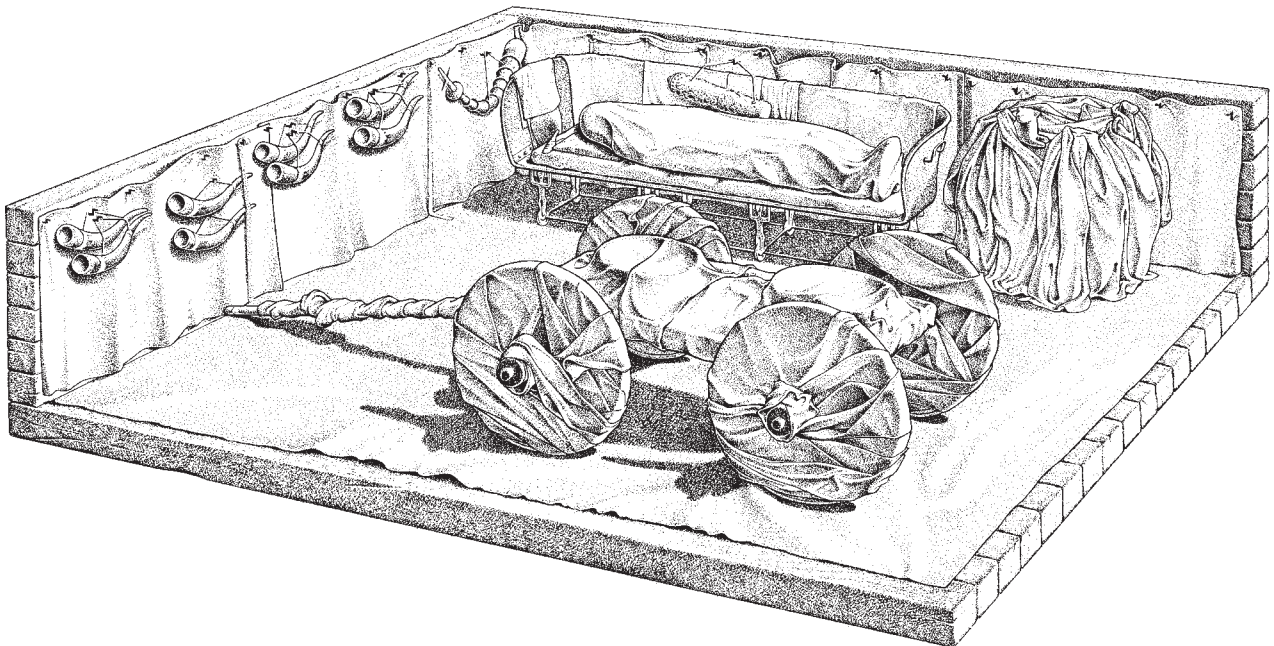


Figure 3: Graphical reconstruction of the inner grave chamber with the wrapped grave goods. (image Landesamt für Denkmalpflege im Regierungspräsidium Stuttgart).

Seven longitudinal pits, located in the south and southeast of the tumulus, date to the late Hallstatt period and were interpreted as “fours polynésiens” (Fig. 1.10). They are probably connected to a feast during the funeral ceremony (Biel 2001, p. 113-117) and can therefore be connected to phase 2 of the tumulus.

During phase 3 the tumulus was raised to its final height of approximately 6 m, and the foot of the mound was stabilized with a stone circle (Fig. 1.9). The grave no. 2 (Fig. 1) evidences that secondary graves were interred later in phase 3. Unfortunately, the erosion of the tumulus was so advanced at the beginning of the excavation that it is not possible to say if the tumulus was heaped up directly to its final height or if it was raised step-wise over a longer period of time, as suggested for other tumuli (Kurz, Schieck 2002, p. 42, 68 ; Riek 1962, p. 10-17).

4 • THE STAGING

The choice of the building ground, the construction of the entrance, the “first” tumulus and the complex grave chamber suggest that the funeral ceremony was a tightly controlled event, even though we cannot reconstruct its course in detail. The tumulus is not only a funeral monument, but also functioned as a “theatre” for staging the power of the deceased and his social group. Certainly a funeral of a high-ranking member of the Late Hallstatt elite, like the one in Hochdorf, was a collective event attended by a large number of people (Verger 2006, p. 33). From this perspective, the monumentality of the tumulus and the size of the area selected for its construction (= 2800 m²) are not only a sign of power (cf. Trigger 1990) but probably also connected to the number of participants during the funeral.

The entrance area predefined the movement of the people attending the funeral and it was also wide enough to let the wagon through, which was deposited in the grave chamber. Being the only intended entrance, it is likely that the mourners entered the enclosed area of the tumulus, filed past the grave pit to see the body and the arrangement of the grave goods and then left again through the entrance. The “first” preliminary tumulus functioned as a platform, enabling spectators to see what happened inside the grave chamber. The outer grave chamber enabled a selected group of people to attend (and maybe assist) the ceremony from close proximity, without entering the inner chamber, which was reserved for the deceased.

Analyses of the organic remains in the central grave prove that all objects, as well as the body, were wrapped in valuable textiles (Fig. 2): a common practice during the Iron Age (Banck-Burgess 1999, p. 19-28). The gold plating of the dagger, the belt and the shoes indicate

that they were intended to be visible during some point of the funeral to express the status of the deceased (Krausse 1996, p. 324). On the other hand, the body was wrapped with several layers of textiles when the chamber was closed. Thus, the gold plating was most likely made for some kind of *prothesis* or lying in state, during which the body of the dead and the objects on it were visible. The wrapping of the other grave goods (like the cauldron filled with mead and the wagon) took place after they were placed in the inner grave chamber and therefore most likely during the funeral.

The grave goods convey the high social status of the deceased. He is depicted as person of high status (golden neck ring), host (drinking-horns, plates, bowls, cauldron, mead), hunter (quiver, arrows, fishhook; cf. Hansen 2013, p. 241-243), a person of high mobility (wagon, yoke, goad), priest or *sacrificus* (axe, knife, spear, antler, golden bow; cf. Krausse 1996, p. 319-320, 358) and even as draper (collection of textile samples; cf. Banck-Burgess 1999, p. 125).

Closing of the grave chambers and blocking the entrance ritually marked the end of the burial, and led over to the construction of the “second” monumental tumulus with a height of 6 m on top of the first one.

CONCLUSION

We can conclude that an elite burial in the Late Hallstatt period, like the one in the Hochdorf tumulus, consisted not only of a certain composition of grave goods, but was also in need for a specific architecture (like a grave chamber, an area for spectators and a pathway for the procession leading to the chamber). All those elements were part in the staging of power for and by the community of the deceased. The burial rituals ensured the cohesion of the family, social group or society beyond death (Gladigow 1997, p. 119) and the monumental tumuli (of the Late Hallstatt and the Early La Tène period) functioned as points of reference for collective identities and centralisation or urbanisation processes (Krausse 2006, p. 78). These functions were based on the participation of people in the ritualized construction of the monument and the funeral ceremony. Written sources like the description of the funerals of Scythian kings by Herodotus (*Histories* IV,71-72) or the funeral of Patroclus by Homer (*Iliad* XXIII, 224-256) illustrate how complex such an event could have been.

As shown by the above examples, the architecture of the funeral monument and the composition, as well as the arrangement of the grave goods, contain several information about the course of the construction process and the funeral. Every phase of the construction served a certain purpose in the – probably highly ritualized – social event accompanying the inhumation

of a member of the regional Late Hallstatt elite. That is what distinguishes the construction of a burial mound from that of a house. In the case of a house the construction process is only focused on the completion of the building, while the completed tumulus is only the result of a series of events and ritualized activities (cf. Johnson 2016, p. 55) – each of them important in

equal measure. In this sense, a profound knowledge of architecture, stratigraphy and temporality is necessary to understand a phenomenon like the monumental Late Hallstatt burial mounds.

BIBLIOGRAPHIE

Banck-Burgess 1999 : BANCK-BURGESS (J.). — *Hochdorf IV. Die Textilfunde aus dem späthallstattzeitlichen Fürstengrab von Eberdingen-Hochdorf (Kreis Ludwigsburg) und weitere Grabtextilien aus hallstatt- und latènezeitlichen Kulturgruppen*. Stuttgart : Theiss, 1999, 292 p. (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg ; 70).

Biel 1981 : BIEL (J.). — The late Hallstatt chieftain's grave at Hochdorf. *Antiquity* 55, 1981, p. 16-18.

Biel 1982 : BIEL (J.). — Ein Fürstengrabhügel der späten Hallstattzeit bei Eberdingen-Hochdorf, Kr. Ludwigsburg (Baden-Württemberg). *Germania*, 60, 1982, p. 61-104.

Biel 1985 : BIEL (J.). — *Der Keltenfürst von Hochdorf*. Stuttgart : Theiss, 1985, 512 p.

Biel 2001 : BIEL (J.). — Polynesische Schweinebratereien in Hochdorf. In : *Archäologie in Hessen. Neue Funde und Befunde. Festschrift für Fritz-Rudolf Herrmann zum 65. Geburtstag*. Rahden ; Westfalen : VML, 2001, p. 113-117 (Studia honoraria ; 13).

Biel 2009 : BIEL (J.). — Das frühkeltische Fürstengrab von Eberdingen-Hochdorf: Eine Inszenierung. In : BIEL (J.), HEILIGMANN (J.), KRAUSSE (D.) dir. — *Landesarchäologie: Festschrift für Dieter Planck zum 65. Geburtstag*. Stuttgart : Theiss, 2009, p. 163-174 (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg ; 100).

Biel 2015 : BIEL (J.). — *Hochdorf IX. Die frühlatènezeitliche Siedlung von Eberdingen-Hochdorf*. Stuttgart : Theiss, 2015, 680 p. (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg ; 111).

Czarnetzki 1985 : CZARNETZKI (A.). — Der Keltenfürst von Hochdorf – Rekonstruktion eines Lebensbildes. In : *Der Keltenfürst von Hochdorf. Methoden und Ergebnisse der Landesarchäologie. Katalog zur Ausstellung Stuttgart, Kunstgebäude vom 14. August bis 13. Oktober 1985*. Stuttgart : Theiss, 1985, p. 43-45.

Gladigow 1997 : GLADIGOW (B.). — *Naturae deus humanae mortalis. Zur sozialen Konstruktion des Todes in römischer Zeit*. In : STEPHENSON (G.) dir. — *Leben und Tod in den Religionen. Symbol und Wirklichkeit*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, p. 119-133.

Hansen 2010 : HANSEN (L.). — *Hochdorf VIII. Die Goldfunde und die Trachtbeigaben des späthallstattzeitlichen Fürstengrabes von Eberdingen-Hochdorf (Kr. Ludwigsburg)*. Stuttgart : Theiss, 2010, 339 p. (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg ; 118).

Hansen 2013 : HANSEN (L.). — Hunting in the Hallstatt period – The example of the Eberdingen-Hochdorf «princely grave». In : GRIMM (O.), SCHMÖLCKE (U.) dir. — *Hunting in northern Europe until 1500 AD. Old traditions and regional developments, continental sources and continental influences*. Neumünster : Wachholtz, 2013, p. 239-258 (Schriften des Archäologischen Landesmuseums : Ergänzungsreihe ; 7).

Hofmann 2008 : HOFMANN (K. P.). — Ritual und Zeichen – Zum Umgang des Menschen mit dem Tod anhand eines Fallbeispiels. In : KÜMMEL (C.), SCHWEIZER (B.), VEIT (U.) dir. — *Körperinszenierung – Objektsammlung – Monumentalisierung: Totenritual und Grabkult in frühen Gesellschaften Archäologische Quellen in kulturwissenschaftlicher Perspektive*.

Tübingen : Waxmann, 2008, p. 353–374 (Tübinger Archäologische Taschenbücher ; 6).

Johnson 2016 : JOHNSON (J. A.). — Assembling identities-in-death: miniaturizing identity and the remarkable in Iron Age mortuary practices of west-central Europe. In : MILLER BONNEY (E.), FRANKLIN (K. J.), JOHNSON (J. A.) dir. — *Incomplete archaeologies assembling knowledge in the past and present*. Oxford : Oxbow Books, 2016, p. 48-63.

Krausse 1996 : KRAUSSE (D.). — *Hochdorf III. Das Trink- und Speiseservice aus dem späthallstattzeitlichen Fürstengrab von Eberdingen-Hochdorf (Kr. Ludwigsburg)*. Stuttgart : Theiss, 1996, 469 p. (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg ; 64).

Krausse 2006 : KRAUSSE (D.). — Prunkgräber der nordwestalpinen Späthallstattkultur. Neue Fragestellungen und Untersuchungen zu ihrer sozialhistorischen Deutung. In : VON CARNAP-BORNHEIM (C.), KRAUSSE (D.), WESSE (A.) dir. — *Herrschaft – Tod – Bestattung. Zu den vor- und frühgeschichtlichen Prunkgräbern als archäologisch-historische Quelle*. Bonn: Rudolf Habelt Verlag, 2006,

p. 61-80 (Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie ; 139).

Kurz, Schieck 2002 : KURZ (S.), SCHIECK (S.). — *Die Bestattungspätze im Umfeld der Heuneburg*. Stuttgart : Theiss 2002, 206 p. (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg ; 87).

Olivier 1999 : OLIVIER (L.). — The Hochdorf "Princely" Grave and the Question of the Nature of Archaeological Funerary Assemblages. In : MURRAY (T.) dir. — *Time and Archaeology*. London : Routledge, 1999, p. 109-138.

Riek 1962 : RIEK (G.). — *Der Hohmichele. Ein Fürstengrabhügel der späten Hallstattzeit bei der Heuneburg*. Berlin : De Gruyter, 1962, 214 p. (Römisch-Germanische Forschungen ; 25).

Trigger 1990 : TRIGGER (B. G.). — Monumental architecture. A thermodynamic explanation of symbolic behaviour. *World Archaeology*, 22, 1990, p. 119-132.

Verger 2006 : VERGER (St.). — La grande tombe de Hochdorf, mise en scène funéraire d'un « cursus honorum » tribal hors pair. *Siris* 7, 2006, p. 5-44.

LES ÉLITES ET COMMUNAUTÉS IBÈRES VUES PAR ELLES-MÊMES

À PROPOS DE VASES PEINTS DE LA VALLÉE DE L'ÈBRE



THE IBERIAN ELITES AND COMMUNITIES AS SEEN BY THEMSELVES ABOUT SOME PAINTED VASES FROM THE EBRO VALLEY

Charlotte SACILOTTO

Doctorante

Université Toulouse Jean-Jaurès, UMR 5608 - TRACES, Toulouse

Université Bordeaux Montaigne, UMR 5607 - AUSONIUS, Bordeaux

sacilotto.c@gmail.com

INTRODUCTION

Pour abonder notre connaissance des représentations politiques et sociales durant la Protohistoire, nous nous intéressons ici à une série de vases ibériques à décor peint de l'Ibérie Récent (de la fin du III^e à la fin du I^{er} s. av. J.-C.) mis au jour dans le Bas-Aragon. Nous rappellerons en préliminaires les nombreuses théories émises sur ces vases – essentiellement des interprétations iconographiques – pour montrer que sans la prise en compte du contexte archéologique, ces approches conduisent souvent à une surinterprétation des images. C'est précisément sur les contextes de découverte et le cadre régional que nous porterons ensuite notre attention. Enfin, nous aborderons la problématique du contrôle de la production et de sa diffusion.

Ces poteries correspondent à une forme bien connue sur l'ensemble du domaine ibérique dès le IV^e s. av. J.-C. : le *sombrero de copa* ou *kalathos*, un vase servant entre autres à la conservation du miel et d'autres denrées alimentaires. Ce vase à panse cylindrique, à bord évasé et lèvre plate, s'inscrit dans une production à pâte

claire de texture serrée et sans dégraissant apparent, élaborée au tour rapide et portant souvent un décor peint en rouge. Cette technologie constitue un fond commun partagé par les populations qui forment la culture ibérique (Aranegui 2012). Les décors peints, quant à eux, connaissent une évolution à partir de la fin du III^e s. av. J.-C., qu'il est possible de qualifier de régionalisation stylistique, avec l'apparition successive de plusieurs groupes, dont les plus fameux sont ceux dits de Liria-Oliva et d'Elche-Archena sur la côte levantine, puis le groupe dit d'Azaila-Alloza dans le Bas-Aragon (Conde Berdós 1998). C'est dans ce dernier ensemble que s'inscrivent les *kalathoi* que nous allons traiter dans cet article.

1 • LES *KALATHOI* DE LA VALLÉE DE L'ÈBRE : LECTURES ICONOGRAPHIQUES

Les *kalathoi* examinés ici sont uniques dans le domaine ibérique, parce qu'il s'agit du seul exemple connu de trois vases présentant le même décor peint complexe. Ils peuvent être datés entre 75 et 50 av. J.-C. (Gorgues 2014, p. 161).

Le premier (Fig. 1a) a été découvert par Pablo Gil au XIX^e siècle sur le site du village fortifié du Cabezo de Alcalá de Azaila (site éponyme du groupe céramique Azaila-Alloza), situé sur la rive droite de l'Èbre. Ce gisement montre des traces d'occupations dès les VIII^e-VII^e s. av. J.-C. jusqu'à la seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. Au cours des fouilles de 1921, Juan Cabré met au jour des fragments au décor d'apparence

similaire dans le même espace que les premières découvertes (Fig. 1b). Pensant tout d'abord que ces tessons constituaient les parties manquantes du premier vase, il comprend finalement qu'il s'agit d'un nouvel exemplaire, très semblable au premier, et suggère que ces poteries pourraient avoir été élaborées par le même artisan (peintre et potier) (Cabré 1944, p. 64-67).

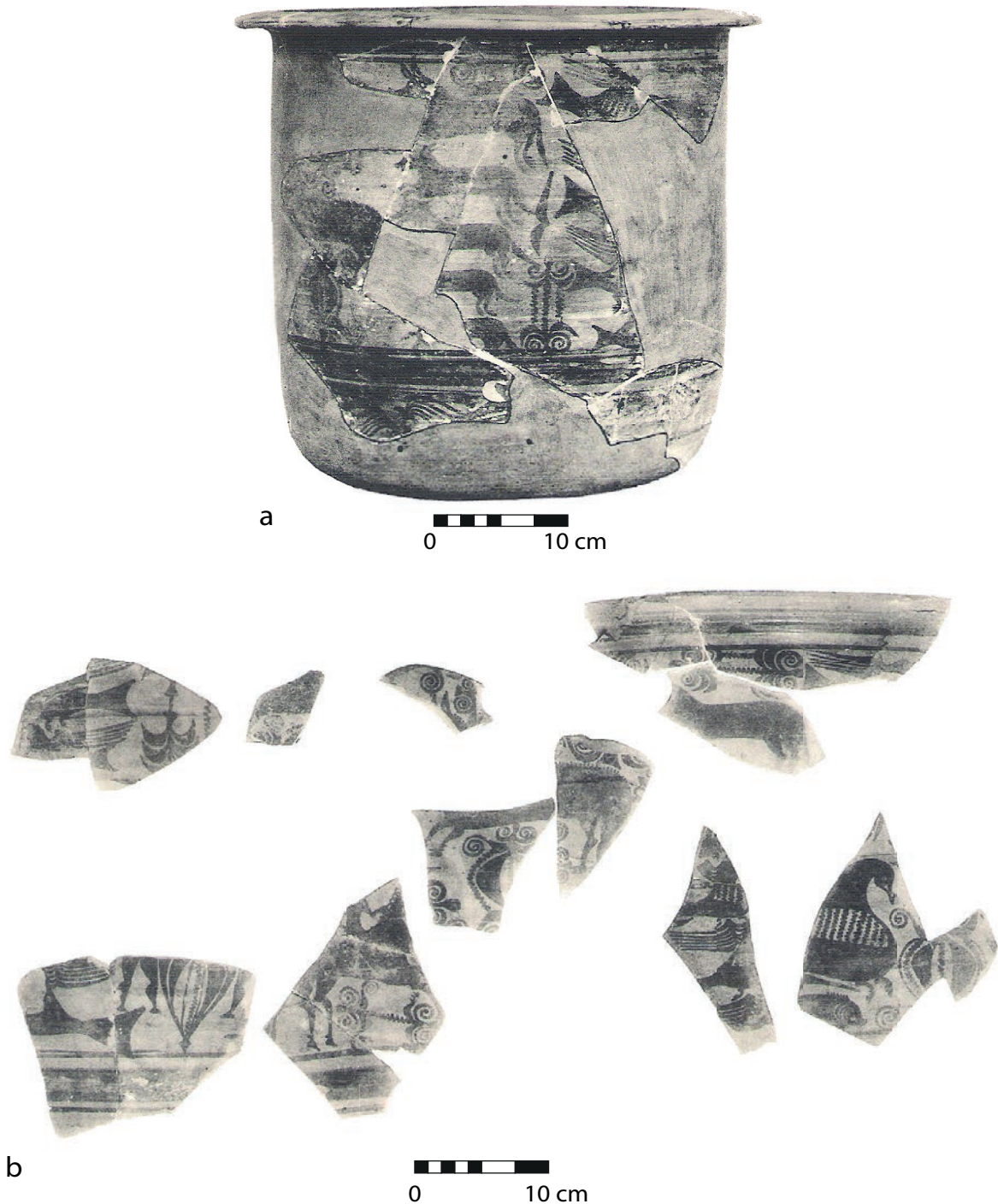


Figure 1 : Kalathoi du Cabezo de Alcalá de Azaila.

a : L'exemplaire découvert par Pablo Gil (d'après Cabré 1944, pl.32-A) ; b : L'exemplaire découvert par Juan Cabré, avec notre proposition d'organisation (d'après Cabré 1944, pl. 32-B, modifié).



Figure 2 : Kalathos de la Guardia de Alcorisa (Musée provincial de Teruel ; cliché Jorge Escudero)

Le *kalathos* d'Alcorisa – site occupé du V^e-IV^e s. av. J.-C. au I^{er} s. av. J.-C. – est mieux conservé (Fig. 2). Il a été découvert plus récemment, en 1976 (Atrián, Martínez 1976). La zone fouillée montre un aménagement en terrasse avec une tour et de petits espaces de vie, dont l'un d'eux a livré le vase.

Les thèmes iconographiques et la disposition des scènes sont identiques. Sur la frise du vase d'Alcorisa, qui est complète (Fig. 3b), on observe une composition en trois scènes : une scène de salutation, une scène de labour et une scène de chasse. Dans la première (représentée deux fois), deux protagonistes se font face en levant une main, avec entre eux un objet interprété comme une amphore, un fruit ou une fleur. La scène du labour est la plus remarquable puisqu'il s'agit de l'unique représentation agricole connue pour la céramique ibérique. On y voit un homme nu tenant dans sa main droite une fascine et maintenant de la gauche un araire tiré par deux bœufs, le tout entouré d'oiseaux. Enfin, la scène de la chasse comporte deux cavaliers armés de lances qui font face à des animaux, des cochons ou des sangliers, poursuivis par des chiens ou des loups. Deux colonnes d'oiseaux, dont une complétée par un poisson, structurent la frise en séparant les tableaux. Bien que plus fragmentaires, les *kalathoi* d'Azaila semblent avoir été pourvus d'un décor quasi identique.

Il existe de nombreuses publications proposant des interprétations d'ordre symbolique : la nudité des individus sur ces *kalathoi* a, par exemple, été traduite comme une divinisation des personnages, à l'instar des modèles hellénistiques (Olmos 1996, p. 14 ; Beltrán 1996, p. 162 ; Lucas 1990, p. 296). Cette divinisation associée à l'araire a également été vue comme un symbole de fertilité (Beltrán 1996, p. 162). Enfin, la scène de salutation a aussi été reliée à la fertilité en raison de l'élément végétal entre les personnages, qui pousse grâce à leurs mains levées (Olmos 2000, p. 71).

Il est impossible de nier les influences méditerranéennes sur la céramique ibérique. Certaines sont évidentes comme l'indiquent des éléments du décor du vase Cazorro (Aranegui 2012, p. 271), et d'autres, plus subtiles, s'expriment à travers les formes ou les techniques. On est donc souvent tentés de comparer ces poteries ibériques (vases et décors peints) avec le matériel céramique des cultures grecque et romaine, d'autant qu'en l'absence de sources écrites, l'interprétation de l'iconographie ibérique reste difficile. C'est d'ailleurs ce qui a conduit les premiers archéologues à emprunter au répertoire grec le nom de *kalathos* pour ce vase pourtant caractéristique de la céramique ibérique. Néanmoins, la méthode comparative laisse peu de place à l'inconnu et sans une bonne maîtrise, elle peut

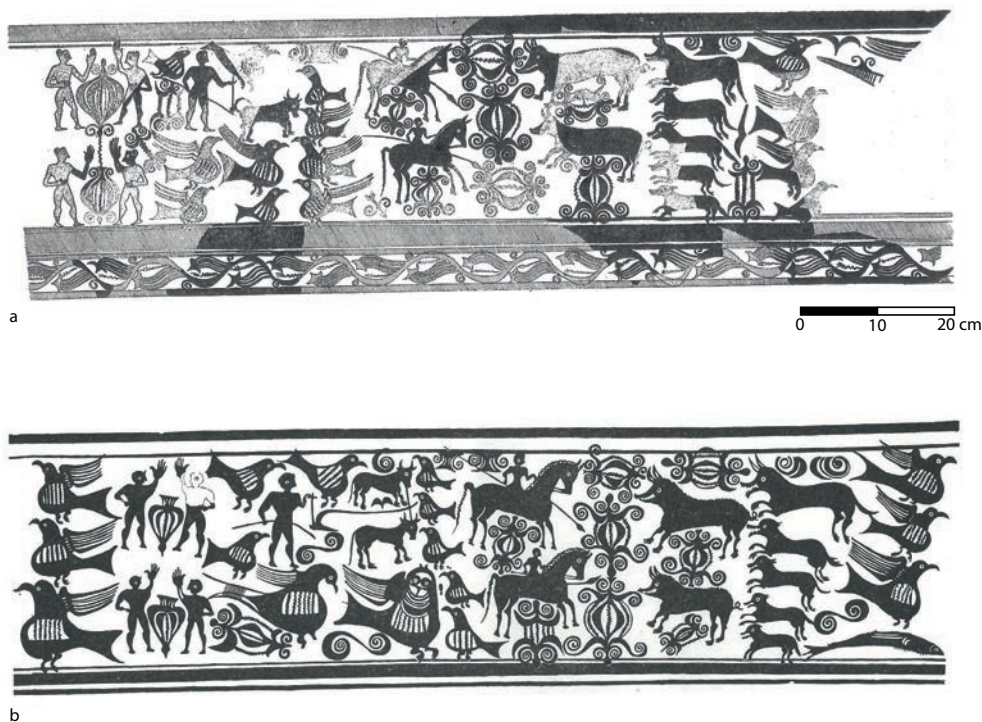


Figure 3 : Déroulement de frises peintes.

a : premier kalathos d'Azaila (d'après Cabré 1944, p. 64) ; b : kalathos d'Alcorisa (d'après Atrian, Martínez 1976, Fig. 19).

généraliser des interprétations erronées de l'iconographie. De même, on attribue bien trop souvent une signification à l'objet ou au motif inspiré, alors qu'il peut tout simplement être dénué de sens et être juste un « *effet décoratif agréable à l'œil* » comme le suggèrent Pierre Moret et José Antonio Benavente Serrano à propos d'un motif singulier ornant un *kalathos* du Bas-Aragon (Moret, Benavente 2015, p. 4). Il convient donc de sortir du cadre strict de l'objet pour prendre en compte des paramètres contextuels, d'autant plus que la répartition géographique de ces vases s'inscrit dans un territoire qui fut le théâtre de conflits romains internes (la guerre Sertorienne, 82-72 av. J.-C.) qui parachevèrent le processus de l'implantation romaine. Il serait trop long d'exposer ici toutes les conséquences politiques et sociales sur les sociétés ibères de la vallée de l'Ebre (sur le sujet : Roddaz 1986), mais retenons que s'en est suivie une forte activité de négociation intra-élitaires au sein des communautés ibériques, sous l'arbitrage distant de Rome (Gorgues 2014, p. 166). Ce point offre alors un nouvel angle de lecture des *kalathoi* peints de la vallée de l'Ebre.

Certains chercheurs ont donc proposé de nouvelles lectures qui peuvent être qualifiées de politiques. Carmen Aranegui voit dans la scène de salutation la représentation d'un pacte territorial entre deux communautés (Aranegui 1999, p. 111). Pour appuyer cette

idée, elle fait des parallèles avec d'autres documents archéologiques tels que la *tabula Contrebiensis*, une inscription en latin sur une plaque de bronze datant de 87 av. J.-C. Découverte sur le site du Cabezo de las Minas, près de Botorrita, à 60 km au nord-ouest d'Azaila, elle est associée à trois autres inscriptions rédigées en celtibère. Elle fait référence à une médiation romaine à propos d'un conflit sur la gestion de l'eau entre les populations locales, ce qui prouve qu'il existait bien des accords entre communautés, concernant dans ce cas la gestion et le contrôle du territoire et des ressources naturelles. La scène de salutation figurerait la "signature" de l'accord entre deux ou quatre communautés, les deux autres scènes le contenu de ce traité : la scène de labour renverrait au territoire consacré à l'agriculture, tandis que la scène de chasse à cheval indiquerait l'espace dédié à cette activité réservée à l'aristocratie. Enfin, les colonnes composées d'oiseaux et d'un poisson pourraient évoquer le territoire sauvage comme un terrain neutre. C'est aujourd'hui l'hypothèse qui trouve le plus d'écho dans les publications. Elena Maestro Zaldívar, par exemple, se positionne en faveur de cette hypothèse, même si elle propose d'autres lectures pour la scène "de salutation" (Maestro 2013-2014, p. 78), avec une signification plutôt religieuse, évoquant deux orants, ou bien encore l'idée d'un banquet rituel, d'une danse mémorielle ou d'un combat pugilistique. Dans l'un et l'autre cas, on attribue aux scènes figurées une

fonction d'outil de communication accessible à un large public grâce aux images, notamment celui ne sachant lire ni l'ibère ni le latin.

En suivant l'hypothèse du pacte, il peut paraître surprenant que des objets pourvus d'une telle charge sociale et politique aient été mis au jour dans un même espace à Azaila, celui qui a été interprété comme l'habitat d'un personnage important de l'agglomération (Beltran 2013, p. 315). Toutefois, il ne s'agit pas d'une exception puisque quatre plaques en bronze ont été découvertes à Botorrita, bien que trois d'entre elles aient été trouvées hors stratigraphie (Barrandon 2010, p. 299). De nombreux chercheurs s'accordent sur leur valeur juridique, mais il n'y a aucune certitude sur l'exacte similitude du contenu de ces bronzes. Or, nous sommes sûrs du contenu identique des frises peintes des *kalathoi* en question. C'est pourquoi, à Azaila, faute d'études stratigraphiques fiables (fouilles anciennes), il semble approprié d'envisager une révision de l'interprétation de cet espace situé à l'ouest des tours qui dominent le site, ou bien encore de revenir sur l'interprétation de l'accord qui gravite autour de ces objets exceptionnels. Celui d'Alcorisa a lui aussi été mis au jour dans la résidence d'un personnage de haut rang, qui peut avoir été impliqué dans la signature du pacte ou dans le contrôle de son exécution. Après étude du mobilier qui accompagnait le vase, Hélène Le Meaux a souligné la singularité du contexte de découverte, évoquant l'idée d'un *thesaurus* où ce *kalathos* apparaîtrait associé à un « *service* », qu'il faut considérer comme un « *ensemble logique* » en raison de la technique, de la morphologie et de l'iconographie de l'ensemble des vases contenus dans cet espace (Le Meaux 2004, p. 147). Cette hypothèse remet en question la singularité de l'objet, en faveur d'un « *ensemble singulier* » comme le nomme l'auteur. Alexis Gorgues a quant à lui

développé une lecture de ces *kalathoi* en relation avec les usages de l'élite (Gorgues 2014, p. 162-165). La scène de labour représenterait le propriétaire terrien, tout en faisant référence au contrôle de la production. Celle de chasse, au-delà de son sens principal, pourrait rappeler la sphère de la guerre en référence à la lance qui est utilisée. Enfin, avec la scène de salutation, il souligne l'importance des relations entre les élites et suggère qu'on a ici affaire à une scène d'hospitalité.

2 • LES KALATHOI DU POINT DE VUE DE LEUR FABRICATION ET DE LEUR USAGE

Si beaucoup d'incertitudes subsistent autour de ces *kalathoi*, plusieurs chercheurs, comme Hélène Le Meaux ou Alexis Gorgues, s'accordent à attribuer un lieu de production commun à ces vases. Alexis Gorgues souligne d'ailleurs à plusieurs reprises le lien entre les sites de consommation d'Azaila et de La Guardia de Alcorisa avec l'atelier du Mas de Moreno (Foz-Calanda ; Teruel), situé à 4 km de La Guardia (Gorgues 2014, 2017). Il s'agit du seul atelier de production de céramique ibérique à pâte claire peinte connu dans la région (Fig. 4). Il a été découvert et fouillé par Montserrat Martínez au début des années 80. La reprise des fouilles a été menée par une équipe franco-espagnole entre 2005 et 2015 sous la direction de José Antonio Benavente Serrano et d'Alexis Gorgues. L'activité s'étend entre la fin du III^e s. et le troisième quart du I^{er} s. av. J.-C. Bien que les données récentes révèlent une aire de diffusion relativement large à échelle régionale, les résultats des fouilles suggèrent un rythme saisonnier de production (Gorgues 2017, p. 87). Qu'il soit annuel ou en fonction de la demande, notre avis – qui n'engage que l'auteur – est qu'un tel rythme peut difficilement pourvoir aux besoins de toute une population à l'échelle d'une région. En effet, même si les productions du Mas de

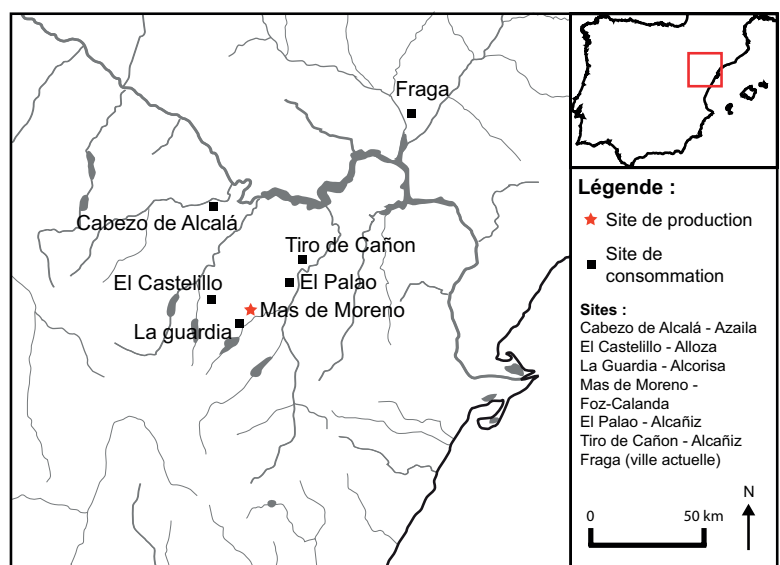


Figure 4 : Zone d'étude et sites mentionnés (fond de carte Romain Valette).

Moreno apparaissent avoir été diffusées largement, au moins jusqu'à Azaila et Fraga, d'autres sites proches de l'atelier tels que Tiro de Cañon ou ceux d'Alloza (Teruel) semblent produire leurs propres céramiques. Ces éléments permettent d'envisager que l'atelier servait une clientèle spécifique, jouant un rôle dans la redistribution, avec parfois des commandes spéciales, comme le lot des trois *kalathoi* peints. La piste des élites est évoquée à plusieurs reprises en raison de la proximité directe de l'habitat aristocratique de La Guardia.

Concernant l'identité et la fonction de ces artisans, il existe plusieurs hypothèses. La première, émise par Carmen Aranegui, distingue les peintres des potiers, et suggère même l'existence d'une nouvelle classe d'artistes au service d'une minorité qui aime à se faire représenter (Aranegui 1997, p. 166). La seconde, formulée par Alexis Gorgues (Gorgues 2017, p. 94), ne distingue pas les fonctions de potier et de peintre puisqu'une même personne exercerait les deux activités. Il suggère même que cette activité artisanale polyvalente (poterie et peinture) faisait partie d'une identité complexe (puisque'elle n'était exercée qu'à un rythme saisonnier), laissant donc du temps pour d'autres activités. Enfin, même s'il rattache ces artisans aux grandes maisons de leurs communautés, il refuse toute identification d'une classe ou d'une catégorie sociale d'artisans.

Les données épigraphiques enrichissent ce débat. Depuis la reprise des fouilles de l'atelier en 2005, on a en effet découvert des timbres, en ibère et en latin, apposés sur différents supports céramiques (bords de *dolia*, peson, céramique commune). Les parallèles connus ont permis de définir une aire de diffusion assez large, englobant Azaila, el Palao (Teruel) et Fraga (Huesca). La diversité des supports et la présence non systématique de peinture sur les vases laissent penser que ces timbres indiquaient le nom du potier. De plus, la faible fréquence de ces estampilles suppose qu'il ne s'agissait pas de simples signatures, mais qu'elles jouaient plutôt un rôle dans le contrôle de la production et/ou de la diffusion. À ce jour, nous ne connaissons donc aucune signature de peintre ibère puisque, même à Liria, les inscriptions peintes sur les vases ibériques ne sont pas des signatures de peintres (Barrandon 2013, p. 179). Ce manque peut s'expliquer si un même artisan exerce à la fois les fonctions de potier et de peintre.

En revanche, s'il existe bien deux catégories distinctes d'artisans, alors peintres et potiers travailleraient conjointement sur le même atelier. Lors de l'étude des processus de fabrication en œuvre sur l'atelier, deux temps d'application des peintures ont été identifiés

(Frèrebeau, Sacilotto 2017). Un premier temps pour la peinture des motifs linéaires et géométriques, puis un second temps après la cuisson pour les décors complexes et figurés qui auraient ensuite subi une dernière cuisson à basse température afin de fixer les pigments. Sans invalider la première hypothèse, cette remarque permet d'imaginer les "artistes" peintres intervenant durant cette seconde phase de peinture. Toutefois, le système de production observé sur l'atelier autorise que l'on écarte, pour des raisons économiques, l'idée d'une production dissociant ces deux savoir-faire. C'est pourquoi nous rejoignons l'hypothèse de l'existence d'artisans polyvalents, à la fois potiers et peintres (une idée intégrant une riche réflexion sur l'organisation des espaces de la production se trouve dans Gorgues 2017). Enfin, même si les *kalathos* d'Alcorisa ne présente pas à première vue de différence dans la teinte des motifs peints, il faut garder à l'esprit que les processus de conservation différentielle existent et que le traitement exceptionnel de ces vases, en raison de leur contenu narratif remarquable, rend impossible toute analyse qui pourrait altérer l'objet. Mais l'identification de cette chaîne opératoire sur l'atelier du Mas de Moreno permet d'expliquer que parmi les rejets de cuisson on enregistre une grande quantité de vases tronconiques dont les décors se limitent à des bandes parallèles situées sur les parties hautes et basses des panses, donnant alors un cadre à une iconographie plus riche qui serait appliquée sur des vases soigneusement sélectionnés et pourquoi pas ces trois *kalathoi* de la Guardia et d'Azaila.

CONCLUSION

Si nous avons souligné les limites de certaines interprétations de l'iconographie ibérique, les théories et les idées qui en résultent n'en restent pas moins importantes dans la construction d'un discours scientifique cohérent. Le premier constat que nous pouvons faire est que l'iconographie ibérique est aujourd'hui encore difficilement appréhendable, et qu'avant de se prononcer sur une des interprétations concernant cette série de vases, il est nécessaire de considérer l'ensemble des données archéologiques relatives à ces objets. Dans un premier temps, cette contextualisation est susceptible d'ouvrir le champ d'interprétation avant d'aider à resserrer le faisceau d'hypothèses. Dans ce cas précis, deux hypothèses peuvent être privilégiées – qui ne sont d'ailleurs pas exclusives –, celle d'une illustration d'un pacte territorial et celle d'une représentation des élites à travers leurs activités les plus emblématiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Aranegui 1997** : ARANEGUI GASCÓ (C.). — La sociedad ibérica vista a través de las imágenes sobre cerámica de Lliria. In : ARANEGUI (C.) ed. — *Damas y caballeros en la ciudad ibérica*. Madrid : Cátedra, 1997, p.161-175.
- Aranegui 1999** : ARANEGUI GASCÓ (C.). — Personaje con arado en la cerámica ibérica (ss.II-I a.C.). Del mito al rito. *Pallas*, 50, 1999, p.109-120.
- Aranegui 2012** : ARANEGUI GASCÓ (C.). — *Los iberos ayer y hoy : Arqueologías y culturas*. Madrid : Marcial Pons Historia, 2012, 377 p.
- Atrián, Martínez 1976** : ATRIÁN JORDÁN (P.), MARTÍNEZ GONZÁLES (M.). — Excavaciones en el poblado ibérico del "Cabezo de la Guardia" (Alcorisa, Teruel). *Teruel*, 55-56, 1976, p. 59-97.
- Barrandon 2010** : BARRANDON (N.). — Portrait d'une cité celtibère sous domination romaine : Contrebia Belaisca à Botorrita (Aragon). *Pallas*, 82, 2010, p. 291-319.
- Barrandon 2013** : BARRANDON (N.). — Approche technique des pratiques épigraphiques dans la péninsule Ibérique au I^{er} millénaire av. J.-C. *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 43-1, 2013, p. 173-197.
- Beltrán 1996** : BELTRÁN LLORIS (M.). — *Los Iberos en Aragón*. Saragosse : Caja de Ahorros de la Inmaculada de Aragón, 1996, 194 p.
- Beltrán 2013** : BELTRÁN LLORIS (M.). — Azaila. Estado de la cuestión en el año 2013 : contiene documentación inédita de Juan Cabré. *Caesaraugusta*, 83, 2013, 538 p.
- Cabré 1944** : CABRÉ AGUILÓ (J.). — *Corpus Vasorum Hispanorum. Cerámica de Azaila. Museos de Madrid, Barcelona y Zaragoza*. Madrid : CSIC, 1944, 101 p.
- Conde Berdós 1998** : CONDE BERDÓS (M. J.). — Estado actual de la investigación sobre la cerámica ibérica pintada de época plena y tardía. *REIb*, 3, 1998, p.299-335.
- Frèrebeau, Sacilotto 2017** : FRÈREBEAU (N.), SACILOTTO (C.). — On some Iberian unfired pottery sherds from the Late Iron Age (second century BC). In : GORGUES (A.), REBAY-SALISBURY (K.), SALISBURY (R. B.) dir. — *Material chains in the Late prehistoric Europe and the Mediterranean. Time, Space and Technologies of production*. Bordeaux : Ausonius, 2017, p. 157-169.
- Gorgues 2014** : GORGUES (A.). — L'honneur et le pouvoir. Les élites de l'âge du Fer dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique. In : COSTE (L.), MINVIELLE (St.), MOUGEL (Fr.-Ch.). — *Le concept d'élites en Europe de l'Antiquité à nos jours*. Pessac : MSHA, 2014, p. 157-168.
- Gorgues 2017** : GORGUES (A.). — Wherever I lay my tools. In : GORGUES (A.), REBAY-SALISBURY (K.), SALISBURY (R. B.) dir. — *Material chains in late prehistoric Europe and the Mediterranean. Time, space and technologies of production*. Bordeaux : Ausonius, 2017, p. 67-96.
- Le Meaux 2004** : LE MEAUX (H.). — L'ensemble céramique de la pièce singulière du poblado ibérique de Cabezo de la Guardia (Alcorisa, Teruel). In : OLMOS (R.), ROUILLARD (P.) éd. — *La Vajilla ibérica en época helenística (siglos IV-III al cambio de Era)*. Madrid : Casa de Velázquez, 2005, p. 135-149.
- Lucas 1990** : LUCAS PELLICER (R.). — Transcendencia del tema del labrador en la cerámica ibérica de la provincia de Teruel. *Zephyrus*, 43, 1990, p. 293-303.
- Maestro 2013-2014** : MAESTRO ZALDÍVAR (E.). — Escenas y protagonistas de la cerámica ibérica aragonesa. *SALDVIE*, 13-14, 2014, p. 71-91.
- Moret, Benavente 2015** : MORET (P.), BENAVENTE SERRANO (J. A.). — Sens dessus dessous : lecture renversée d'un motif ibérique sur un vase peint d'Alcañiz. In : BÁDENAS DE LA PEÑA (P.) éd. — *Homenaje a Ricardo Olmos. Per speculum in aenigmate : miradas sobre la antigüedad*. Madrid : Asociación cultural hispano-helénica, 2014, p. 375-379.
- Olmos 1996** : OLMOS (R.). — Metáforas de la eclosión y del cultivo. Imaginarios de la agricultura en época ibérica. *AEspA*, 69, 1996, p. 63-88.
- Olmos 2000** : OLMOS (R.). — El vaso del ciclo de la vida de Valencia: una reflexión sobre la imagen metamórfica en época Ibero-helenística. *AEspA*, 73, 2000, p. 59-85.
- Roddaz 1986** : RODDAZ (J.-M.). — Guerres civiles et romanisation dans la vallée de l'Ebre. *Revue des Etudes Anciennes*, 88, 1-4, 1986, p. 317-338.

CONTRIBUTION DE L'ARCHÉOLOGIE MINIÈRE À LA CONNAISSANCE DES SOCIÉTÉS DU SECOND ÂGE DU FER DU SUD-OUEST DE LA GAULE



THE CONTRIBUTION OF MINING ARCHAEOLOGY TO THE UNDERSTANDING OF THE SOCIETIES OF THE LATER IRON AGE IN SW GAUL

Emmanuelle MEUNIER

Docteure

Université Toulouse Jean Jaurès, Laboratoire Traces - UMR 5608, Toulouse
emmanuelle_m@hotmail.fr

INTRODUCTION

Le Massif de l'Arize est un petit chaînon primaire détaché de la haute chaîne Pyrénéenne, dans le département de l'Ariège. Une étroite bande de terrains calcaires du Dévonien renferme des minéralisations de cuivre argentifère qui ont été exploitées dès le second âge du Fer dans treize mines connues aujourd'hui (Fig. 1). Elles constituent un district, pris dans le sens d'un groupe de chantiers ayant exploité les mêmes types de gisements avec une chronologie et des techniques équivalentes. Une première phase d'étude de ce district avait été menée entre la fin des années 1970 et le début des années 1990 par C. Dubois et J.-E. Guilbaut (Guilbaut 1981; Dubois, Guilbaut 1982, 1989; Dubois *et al.* 1997). Leurs travaux avaient permis de mettre en évidence une phase d'activité durant le I^{er} s. av. J.-C. Cette chronologie résultait du mobilier recueilli en prospection autour des sites ou à la surface des remblais dans les chantiers miniers, ainsi que dans quelques sondages réalisés à proximité des entrées des réseaux souterrains. Une datation radiocarbone indiquait une reprise médiévale au XIV^e siècle pour le site du Goutil.

La reprise de l'étude de ce district a été au cœur de notre sujet de thèse, dont le cadre chronologique

s'étendait du second âge du Fer au début du Haut Empire (Meunier 2018). Il s'agissait, en suivant les récentes évolutions de l'archéologie minière, de mieux documenter la chronologie des exploitations par des fouilles dans les réseaux miniers, de préciser l'analyse des techniques minières et de rechercher les sites contemporains de l'exploitation, habitats et ateliers. Comparer ces données avec celles disponibles pour d'autres districts à l'échelle du quart sud-ouest de la Gaule permet de mettre en évidence les points communs ou spécificités des différentes sous-régions en termes de chronologie, de techniques et d'intensité de l'activité. Les éléments de rupture ou de continuité identifiés au cours de la période ont été mis en parallèle avec les différents rythmes d'intégration de ces territoires dans l'orbite romaine. Nous traiterons ici de la période des IV^e et III^e s. av. J.-C., dans le contexte de l'indépendance gauloise, en mettant en avant les éléments significatifs pour aborder le fonctionnement des communautés minières.

1 • LES IV^e ET III^e S. AV. J.-C.
UNE PHASE INVISIBLE SANS RADIOCARBONE

Le cas du Massif de l'Arize

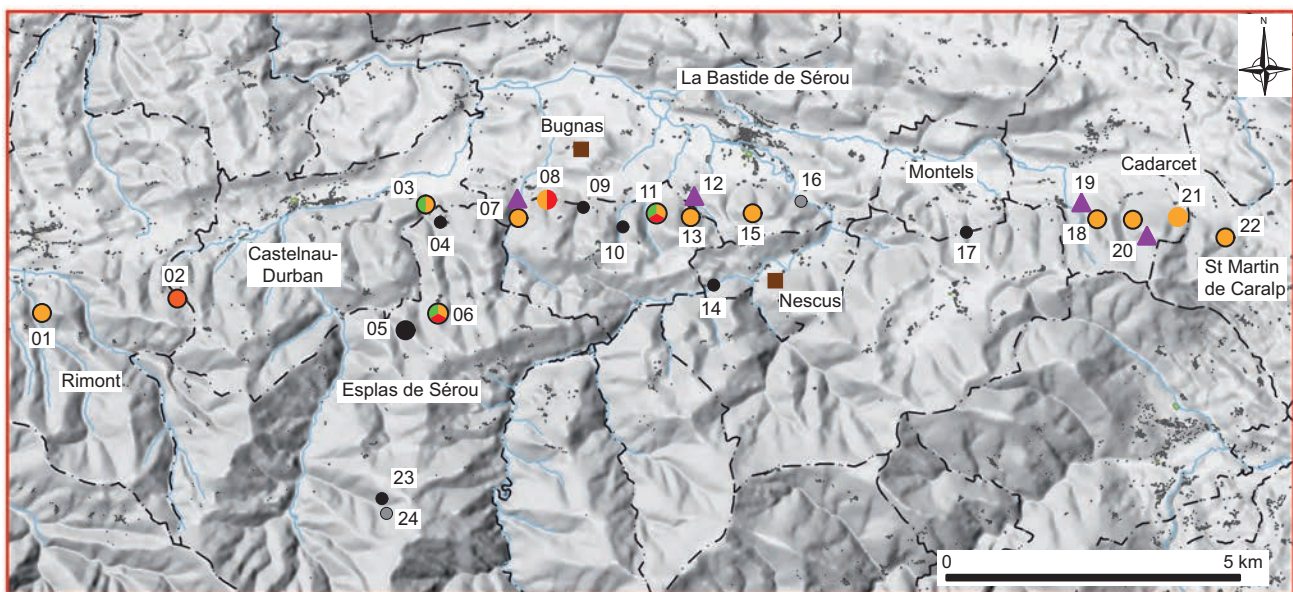
Sur les treize mines anciennes reconnues dans le district de l'Arize, sept réseaux sont inaccessibles

aujourd'hui (entrées bouchées ou effondrées) et deux d'entre eux ne sont conservés que sur une portion très réduite. Par ailleurs, le délai de réalisation d'une thèse ne permettait pas d'étudier dans leur intégralité l'ensemble des chantiers accessibles. Les réseaux bien conservés et de dimensions plus modestes ont donc été traités en priorité. Les ouvrages les plus complexes ont seulement fait l'objet d'une première approche qui devra être approfondie. Les nouvelles données chronologiques concernent ainsi cinq mines : Rougé, Les Atiels, La Coustalade, Hautech et Le Goutil. Pour ces deux dernières, qui présentent des réseaux complexes, l'étude n'est que partielle.

Les sondages dans les réseaux miniers ont permis de différencier les unités stratigraphiques (US) correspondant à des remblais et à des phases d'activité (niveaux de circulation, résidus de bûchers d'abattage en place). Lorsque les niveaux de circulation sont sur la sole des galeries, la datation obtenue est proche de son creusement. Les résidus de bûcher d'abattage au feu en place (gros charbons et quelques plaquettes de roche rougies) témoignent de l'activité d'excavation. Les niveaux de remblai, qui correspondent à l'utilisation des galeries exploitées comme espace de stockage, fournissent un

terminus ante quem pour le creusement. Sur la base de ces données stratigraphiques, et après avoir choisi l'emplacement des sondages en fonction de la topographie des réseaux (distance par rapport aux entrées, reconstitution des étapes de creusement ayant amené à l'ouverture de la zone sondée), trois mines ont vu la chronologie de leur exploitation remonter aux IV^e et III^e s. av. J.-C. sur la seule base de datations radiocarbone, en raison de l'absence de mobilier dans ces niveaux significatifs. Les charbons ont été préalablement identifiés par des anthracologues (V. Py et R. Cunill, GEODE) pour s'assurer de ne pas avoir d'effet "vieux bois".

La synthèse des datations obtenues (Fig. 2) montre que les mines de Rougé, La Coustalade et Hautech 9 ont été ouvertes dès le IV^e ou le III^e s. av. J.-C., soit un à deux siècles plus tôt que la chronologie du mobilier de surface (Meunier *et al.* 2017). Dans le cas de la mine de Rougé, la localisation des sondages à différentes profondeurs du réseau permet d'affirmer que cette mine était exploitée au moins aux trois quarts à la fin du III^e s. av. J.-C. Pour le site de La Coustalade, ses dimensions réduites incitent également à restituer une mine vidée de la majeure partie de ses minéralisations à la fin du III^e s. av. J.-C. Pour Hautech, enfin, un seul petit réseau a été daté, mais on



Fond: IGN - BD ALTI & BD TOPO



○ Mine	01 : La Calotte	13 : La Tuilerie
● IV ^e - III ^e s. a.C.	02 : Mine de Montsane	14 : Méras
● Fin II ^e - I ^{er} s. a.C.	03 : La Coustalade	15 : Lagarde
● Médiévale	04 : Camel	16 : Grottes de Qué
● Moderne	05 : Le Fagnou	17 : Mine de Lina
○ Reprise moderne	06 : Rougé	18 : Le Coffre
● Indéterminé	07 : Les Atiels - Mine et atelier	19 : Berni - Atelier
▲ Atelier	08 : Le Goutil	20 : Moutou - Mine et crassier
■ Habitat ?	09 : Peybaqué	21 : Gayet
- - - Limite de commune	10 : Martinat	22 : Matet
	11 : Hautech	23 : Quer Ner
	12 : Crassier de Sourre	24 : La Lauze

Figure 1 : Le district minier de l'Arize : implantation et chronologie des sites.

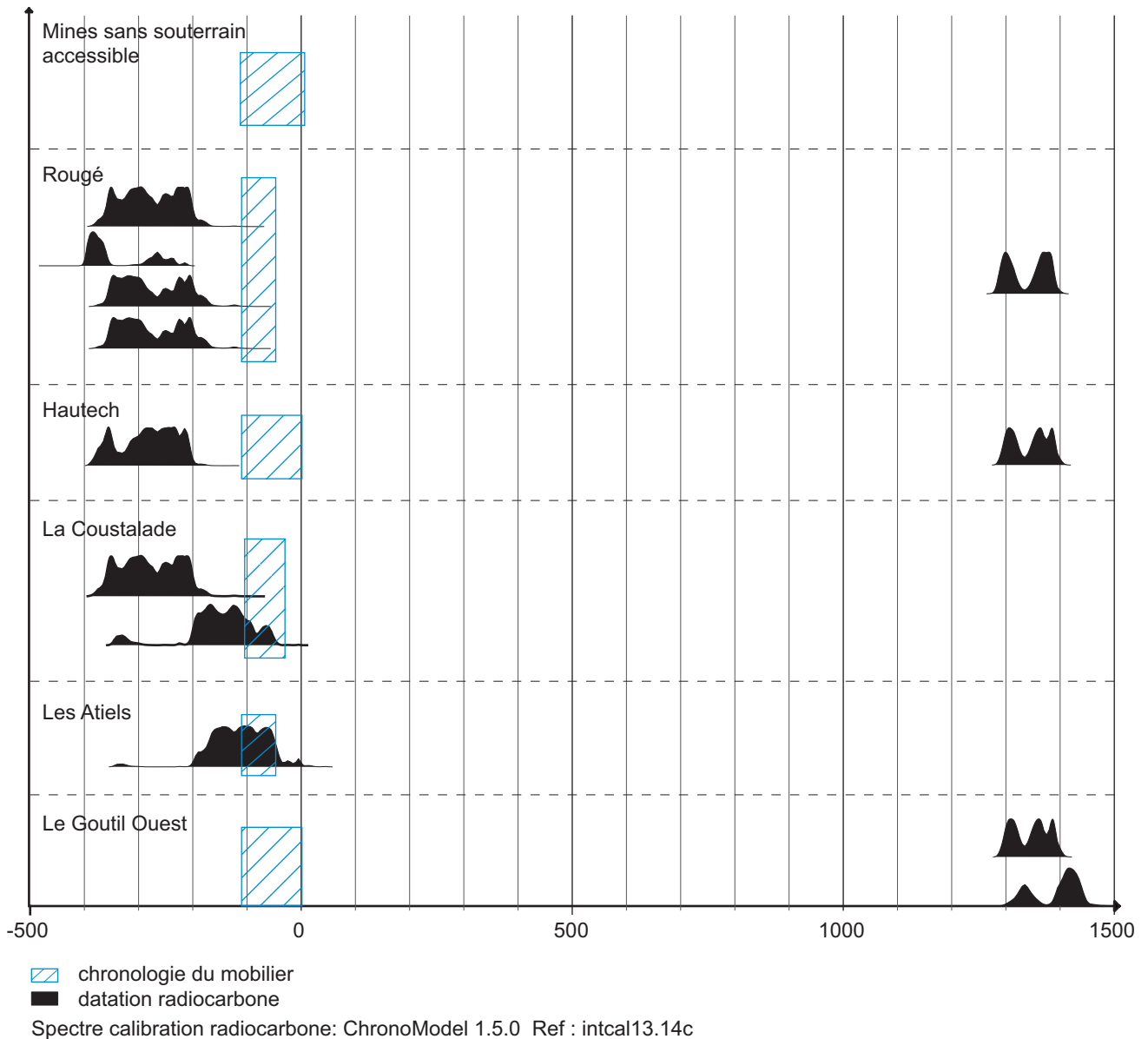


Figure 2 : Synthèse des données chronologiques sur les sites du district de l'Arize.

en compte seize autres sur ce site. L'ampleur des travaux correspond ici à une exploitation en continu depuis les IV^e ou III^e s. jusqu'au milieu du I^{er} s. av. J.-C. À Rougé et La Coustalade, l'activité tardo-républicaine ne constitue qu'une simple reprise. La présence de tessons d'amphores Dressel 1 dans des niveaux de sol en surface, associés à des datations radiocarbone, confirme qu'il s'agit bien d'éléments liés à l'activité minière et non pas à l'utilisation des cavités abandonnées comme dépotoir.

Les exploitations les plus anciennes se caractérisent par l'utilisation des mêmes techniques minières. L'abattage est réalisé au feu, les rares traces d'outil relevées pouvant correspondre aux phases de reprise. Les mineurs ont suivi au plus près la minéralisation, limitant les creusements dans le stérile, mais ouvrant tout

de même des volumes qui permettent à une personne de circuler sans être trop à l'étroit (gabarit moyen: l=0,6 m; H=0,85 à 1,5 m). Le soutènement, quand il est nécessaire, est assuré par des piliers de roche stérile laissés en place. L'absence d'aménagements dans le rocher pour faciliter la circulation dans les ouvrages très inclinés (tels que des marches ou des encoches) est cependant à noter. Des éléments en bois (échelles, plateformes) ont donc été utilisés par les mineurs pour pouvoir circuler. L'absence d'encoches pour caler ces boisages démontre qu'ils étaient bloqués en force dans les aspérités de la roche. Cette économie importante dans les creusements pourrait indiquer un souci de rentabilité très développé, ou une volonté de faire au plus simple avec des aménagements minimaux répondant malgré tout aux besoins des mineurs.

La typologie des sites de cette première phase d'exploitation se retrouve dans d'autres chantiers du district de l'Arize non datés pour l'heure. Ces ouvrages se distinguent avec un second type, marqué par l'utilisation exclusive de l'outil et attribué au I^{er} s. av. J.-C. à partir des données disponibles. Le troisième et dernier type, qui correspond probablement à la reprise du XIV^e siècle, est caractérisé par la réalisation d'ouvrages ouverts au feu de plus grand volume. L'uniformité des parois permet de dire qu'ils ont été creusés directement avec l'objectif d'extraire de grandes quantités de roche et qu'ils ne résultent pas du creusement de plusieurs petits chantiers accolés. En fonction de cette typologie reconnue à l'échelle du district, on peut proposer que l'ensemble des ressources minières locales ait été mis en exploitation au plus tard au III^e s. av. J.-C.

Le sud-ouest de la Gaule

Les recherches récentes en archéologie minière ont mis en évidence les mêmes chronologies hautes dans d'autres mines de la chaîne pyrénéenne, mais aussi dans les Corbières et au sud de la Montagne Noire. Des sondages dans les chantiers miniers ou sur les ateliers de métallurgie primaire sont à chaque fois à l'origine de ces découvertes. Ce sont principalement des exploitations sur des non-ferreux (cuivre, plomb et argent) qui ont ainsi été vieillies par rapport aux données des prospections, où la présence majoritaire d'amphores italiennes de type Dressel 1 – ou éventuellement gréco-italiennes tardives – surreprésentées dans le mobilier, faisaient référence à la seconde moitié du II^e ou au I^{er} s. av. J.-C. Ainsi, la mine des Barrencs dans la Montagne Noire, celle de La Caunetta 6 dans les Corbières, la mine de l'Argentière dans les Pyrénées Ariégeoises ou encore celle de Palouma dans le Massif du Montagu (Hautes-Pyrénées) ont livré des datations correspondant aux IV^e et III^e s. av. J.-C. (Girard 2007; Girard *et al.* 2010; Beyrie *et al.* 2011; Maintenant 2014; Maintenant, Munoz 2017; Py-Saragaglia *et al.* 2017). Pour le Pays basque, les recherches sur les mines de cuivre ou de plomb n'ont pas permis de faire remonter leur chronologie plus tôt que le II^e s. av. J.-C. Par contre, le site de production sidérurgique de Larla, dans la vallée des Aldudes, est en fonctionnement depuis le IV^e ou le III^e s. av. J.-C., selon les datations radiocarbone (Beyrie, Kammenthaler 2005; Beyrie 2015).

Toutes ces données font écho à ce qui avait été mis en évidence par Béatrice Cauuet dans le Limousin, avec une exploitation de l'or attestée dès le V^e s. av. J.-C., mais qui prend tout son essor à partir du milieu du III^e s. av. J.-C. et perdure jusqu'à l'arrêt des chantiers à la période augustéenne (Cauuet 2004).

2 • PRÉ-REQUIS DE L'EXPLOITATION MINIÈRE ET IMPLICATIONS SUR LE CONTEXTE DE L'ACTIVITÉ

Les données obtenues sur le Massif de l'Arize indiquent que les IV^e et III^e s. av. J.-C. constituent une phase de mise en valeur systématique des ressources minières locales. L'intensité de l'exploitation ne peut pas être assurée du fait de l'imprécision des fourchettes des dates calibrées. Cependant, la similitude dans les techniques mises en œuvre et la morphologie des ouvrages, qui deviendraient rapidement impraticables en cas de périodes d'abandon longues, plaident pour une activité moins étalée dans le temps que les deux siècles restitués par le radiocarbone. En outre, la configuration, telle qu'observée, des chantiers dans les mines dont le souterrain est encore accessible devait permettre à deux ou trois équipes de travailler en même temps. Mais sans datations plus fines, on ne peut être catégorique sur l'organisation réelle des exploitations, bien que rien ne s'oppose dans les données de terrain à une pratique intensive.

Sur les autres mines datées des IV^e ou III^e s. av. J.-C., les données sont encore insuffisantes pour aborder cette question. Cependant, dans le cas de la mine des Barrencs, où l'ampleur du réseau minier étudié dépasse les 150 m de long pour une profondeur de près d'une centaine de mètres, l'intensité de l'activité ne fait pas de doute en regard des volumes atteints avant la fin du III^e s. av. J.-C. (Beyrie *et al.* 2011; Maintenant *et al.* 2013; Munteanu *et al.* 2016). Dans le Limousin, les indices d'une production intensive sont également présents à partir du milieu du III^e s. av. J.-C. Les mines sont plus profondes et plus longues et les structures dédiées au traitement du minerai se complexifient, permettant d'exploiter plus de matière, plus rapidement (Cauuet 2004; Cauuet *et al.* 2018). Ces éléments montrent que l'on sort complètement du cadre de la production domestique. L'organisation du territoire autour des mines d'or du Limousin illustre ce fait, avec des villages à l'écart des chantiers pour les mines les plus récentes, alors que les mineurs vivaient avec leur famille à côté des fosses d'extraction dans les phases plus anciennes.

Passer à une échelle de production intensive implique plusieurs choses. D'une part, les mineurs et métallurgistes ne peuvent plus participer aussi activement aux travaux agricoles, d'autre part, la population devra alors pouvoir produire suffisamment de nourriture pour l'ensemble du groupe. La diffusion de l'outillage en fer dans le domaine agricole à cette période y contribue sûrement. Enfin, le bon

fonctionnement de l'exploitation requiert un approvisionnement en différentes matières premières. Dans le cas des mines ouvertes au feu, les mineurs doivent être fournis en bois, coupé au moins un an à l'avance pour qu'il puisse tenir le feu (Dubois 1996). Dans celui de l'abattage à l'outil (identifié aux Barrency conjointement avec l'usage du feu et dans le Limousin), il faut disposer de fer en quantité suffisante, les pics et pointerolles s'émoissant rapidement lors du travail. La métallurgie primaire est aussi une grande consommatrice de bois, sous forme de charbon. Cette gestion de l'approvisionnement en matières premières peut être simple si celles-ci sont disponibles sur place, pour le bois notamment, mais plus complexe si le fer par exemple n'est pas présent dans l'environnement proche. Cette remarque doit être prise en compte dans l'étude des réseaux de distribution du métal brut.

La conduite des chantiers miniers demande une certaine maîtrise technique, d'autant plus lorsque les chantiers atteignent des grandes profondeurs. Reconnaître et suivre la minéralisation, assurer le soutienement en laissant des piliers rocheux en place ou en recourant à des systèmes de boisage qui peuvent être complexes, développer des systèmes d'exhaure pour éviter l'ennoyage ou encore élaborer les bûchers d'abattage pour un creusement efficace, toutes ces opérations sont conduites sous l'autorité de spécialistes (Cauuet 1997, 2000 ; Ancel, Py 2008 ; Cauuet 2008). Les étapes de métallurgie primaire requièrent également des connaissances précises : quantités de minerai et de charbon, durée et température de la réaction, éventuels ajouts de fondant pour abaisser la température de traitement et favoriser la séparation du métal et des parties stériles. Toutes ces étapes doivent être réalisées minutieusement pour garantir le résultat. Sur le site de Larla, les procédés de réduction du minerai de fer sont parfaitement maîtrisés dès les IV^e ou III^e s. av. J.-C. et ne seront pas modifiés pendant toute la durée de l'activité jusqu'au Haut-Empire (Beyrie 2015).

Les données techniques concernant la production minière des IV^e et III^e s. av. J.-C. fournissent des indications sur le fonctionnement des communautés impliquées dans cette activité. On peut dresser le portrait de groupes disposant d'une structure sociale et politique assez solide, qui a permis le développement d'une activité exigeante, consommatrice de ressources et de main-d'œuvre (Stöllner 2003, 2012, 2015 ; Shennan 2010). Le maintien de l'activité est conditionné par l'obtention de bénéfices sur la production. La façon dont ces bénéfices sont gérés socialement nous échappe encore, mais l'existence de vastes centres de production comme celui des Barrency, la pratique à

l'échelle de toute une région comme dans le Limousin, ou encore, à une moindre échelle, dans l'Arize, confirment que des organisations ont été trouvées pour dépasser le stade d'une économie faiblement intégrée et structurée.

Le III^e s. av. J.-C. correspond à une période d'essor économique généralisé reconnu à l'échelle de l'Europe celtique, notamment à travers l'émergence des agglomérations artisanales (Buchenschutz *et al.* 2012 ; Sireix 2013 ; Barral, Lallemand 2014 ; Fichtl, Guichard 2016). Ces agglomérations, qui se caractérisent par le développement d'un artisanat spécialisé, sont un autre exemple des évolutions économiques, sociales et politiques à l'œuvre au cours des IV^e et III^e s. av. J.-C. Les données issues de ces différents registres, miniers et artisanaux, sont ainsi complémentaires.

CONCLUSION

L'archéologie des mines, bien qu'elle traite en premier lieu de questions techniques, peut apporter un éclairage sur le contexte socio-économique lié à cette activité. Ces données permettent de mieux caractériser les sociétés des IV^e et III^e s. av. J.-C., période encore assez mal connue dans une grande partie de la Gaule. Mais le manque d'informations sur les habitats miniers ou les ateliers pénalise l'éclairage du contexte socio-économique de ce type d'exploitation (pour l'Arize, on connaît des ateliers et habitat, seulement sondés, pour le I^{er} s. av. J.-C. uniquement). Les mines de cette période fournissent malgré tout une documentation utile pour approfondir les recherches sur une phase de restructuration majeure du second âge du Fer. Les caractéristiques techniques des exploitations, mises en relation avec leurs implications en termes d'organisation, sont en effet significatives au-delà de leur domaine propre.

Ces recherches ouvrent également sur de nombreuses questions liées à l'occupation du territoire et au contrôle des ressources naturelles, ainsi que sur les débouchés des métaux produits. Dans le cas de districts exploitant des minéralisations argentifères, comme dans le Massif de l'Arize ou encore aux Barrency, on peut se poser par exemple la question de la relation de ces productions avec le développement des émissions monétaires gauloises qui démarrent à la fin du III^e s. av. J.-C. (Callegarin *et al.* 2013).

De manière générale, on pourra retenir que l'étude des exploitations minières confirme l'importance des IV^e et III^e s. av. J.-C. dans le mouvement d'essor économique et de structuration sociopolitique qui atteint son apogée au II^e s. av. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

- Ancel, Py 2008** : ANCEL (B.), PY (V.). — L'abattage par le feu : une technique minière ancestrale. *Archéopages* 22, 2008, p. 34-41.
- Barral, Lallemand 2014** : BARRAL (P.), LALLEMAND (D.). — Les agglomérations ouvertes du II^e siècle av. J.-C. à spécialisation artisanale et commerciale : deux exemples du Centre-Est de la France, Varennes-sur-Allier (Allier) et Verdun-sur-le-Doubs (Sône-et-Loire). In : HORNUNG (S.) dir. — *Produktion - Distribution - Ökonomie. Siedlungs- und Wirtschaftsmuster der Latènezeit*. Bonn : Habelt Verlag, 2014, p. 205-230.
- Beyrie 2015** : BEYRIE (A.). — Aux origines de la sidérurgie Tarbelle. *Kobie, Serie paleoantropología*, 2015, p. 65-79.
- Beyrie et al. 2011** : BEYRIE (A.), FABRE (J.-M.), KAMMENTHALER (E.), MANTENANT (J.), MUNTEANU (G.), RICO (C.). — Une vaste exploitation minière du second Âge du fer. La mine de cuivre des Barrencs (Lastours, Fourne-Cabardès, Aude). *Revue archéologique de Narbonnaise* 44, 2011, p. 39-56.
- Beyrie, Kammenthaler 2005** : BEYRIE (A.), KAMMENTHALER (E.). — Le centre sidérurgique antique de Larla (Saint-Martin-d'Arossa). *Bulletin du Musée Basque* 165, 2005, p. 21-38.
- Buchsenschutz et al. 2012** : BUCHSENSCHUTZ (O.), GRUEL (K.), LEJARS (T.). — L'âge d'or de l'aristocratie celtique, IV^e et III^e siècles av. J.-C. *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2012/2, p. 295-324.
- Callegarin et al. 2013** : CALLEGARIN (L.), GENEVIÈVE (V.), HIRIART (E.). — Production et circulation monétaire dans le sud-ouest de la Gaule à l'âge du Fer (III^e-I^{er} s. a.C.). In : COLIN (A.), VERDIN (F.) dir. — *L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer*. Bordeaux : Aquitania, 2013, p. 185-218 (Supplément *Aquitania* ; 30).
- Cauuet 1997** : CAUJET (B.). — Boisages et techniques d'exhaure gaulois à la mine d'or de la Fagassière (Château-Chervix, Haute-Vienne). *Pallas* 46, 1997, p. 197-218.
- Cauuet 2000** : CAUJET (B.). — Techniques de boisage dans les mines d'or gauloises du sud-ouest du Massif Central. *Gallia* 57, 2000, p. 129-146.
- Cauuet 2004** : CAUJET (B.). — *L'ord des Celtes du Limousin*. Limoges : Culture et patrimoine en Limousin, 2004, 123 p.
- Cauuet 2008** : CAUJET (B.). — Équipements en bois dans les mines d'or protohistoriques et antiques (Gaule et Dacie romaine). In : BAILLY-MAÎTRE (M.-C.), JOURDAIN-ANNEQUIN (C.), CLERMONT-JOLY (M.) dir. — *Archéologie et paysages des mines anciennes. De la fouille au musée*. Paris : Picard, 2008, p. 57-73.
- Cauuet et al. 2018** : CAUJET (B.), TĂMAȘ (C. G.), BOUSSICAULT (M.), MUNOZ (M.). — Quantités et contrôle de l'or produit à l'âge du fer en Gaule du Centre-Ouest. In : RICO (Chr.), OREJAS (A.) dir. — *Los metales preciosos : de la extracción a la acuñación (Antigüedad - Edad Media)*. Madrid : Casa de Velázquez, 2018, p. 13-42 (Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle Série; 48-1).
- Dubois 1996** : DUBOIS (C.). — L'ouverture par le feu dans les mines : Histoire, archéologie, et expérimentations. *Revue d'archéométrie* 20, 1996, p. 33-46.
- Dubois, Guilbaut 1982** : DUBOIS (C.), GUILBAUT (J. E.). — Antiques mines de cuivre du Séronais (Pyrénées Ariégeoises). In : *Mines et fonderies antiques de la Gaule*. Paris : Éditions du CNRS, 1982, p. 95-123.
- Dubois, Guilbaut 1989** : DUBOIS (C.), GUILBAUT (J. E.). — Un exemple d'exploitation minière antique dans les Pyrénées ariégeoises : la mine du Rougé à Esplas-de-Sérou. *Revue archéologique de Narbonnaise* 22, 1989, p. 363-370.
- Dubois et al. 1997** : DUBOIS (C.), GUILBAUT (J. E.), TOLLON (F.). — Les anciennes métallurgies du front montagnard ariégeois (Fer et non ferreux, I^{er} siècle avant notre ère au XIII^e siècle). *Archéologie en Languedoc*, 21, 1997, p. 203-215.
- Fichtl, Guichard 2016** : FICHTL (S.), GUICHARD (V.) dir. — Dossier : Boom économique chez les Gaulois aux III^e-II^e siècles avant notre ère. *L'archéologue* 139, 2016, p. 1-59.
- Girard 2007** : GIRARD (J.). — *Plomb et argent en Pyrénées centrales*. Toulouse : SRA Midi-Pyrénées, 2007, 37 p.
- Girard et al. 2010** : GIRARD (J.), MUNOZ (M.), CAUJET (B.), POLVE (M.), ARIES (S.), CALLEGARIN (L.). — Mines d'argent du Montaigu (Hautes-Pyrénées, France). Une filière aquitaine de l'argent ? Étude isotopique du plomb. *ArchéoSciences*, 34, 2010, p. 235-242.
- Guilbaut 1981** : GUILBAUT (J. E.). — La mine de cuivre gallo-romaine du Goutil, à la Bastide de Sérou. *Gallia* 39 - 1, 1981, p. 171-180.

Maintenant 2014 : MANTENANT (J.). — *Montagnes métallifères de la Gaule méditerranéenne. Approche archéologique et historique de la production des métaux en Languedoc occidental du début du second âge du Fer à la fin de la période romaine (IV^{ème} s. av. n. è. - V^{ème} s. de. n. è.)*. Toulouse : École doctorale TESC de l'Université de Toulouse 2 Le Mirail, 2014, vol. 1, 481 p. (thèse de doctorat).

Maintenant et al. 2013 : MANTENANT (J.), BEYRIE (A.), FABRE (J.-M.), KAMMENTHALER (E.) MUNTEANU (G.), RICO (Chr.). — Les Barrencs, une vaste mine proto-historique et antique en Montagne Noire. *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude* CXIII, 2013, p. 27-44.

Maintenant, Munoz 2017 : MANTENANT (J.), MUNOZ (M.). — L'exploitation des gisements non-ferreux des Pyrénées de l'Est aux trois derniers siècles avant notre ère : une ruée vers l'argent ? Le cas des Corbières. *Treballs d'Arqueologia* 21, 2017, p. 149-179.

Meunier 2018 : MEUNIER (E.). — *Évolutions dans l'exploitation minière entre le second âge du Fer et le début de la période romaine dans le Sud-Ouest de la Gaule. Le cas du district pyrénéen à cuivre argentifère du Massif de l'Arize*. Toulouse : École doctorale TESC, Université de Toulouse Jean Jaurès, 2018, 531 p. (thèse de doctorat).

Meunier et al. 2017 : MEUNIER (E.), CAUJET (B.), MUNOZ (M.). — L'exploitation antique du cuivre dans le Séronais (Pyrénées centrales, France). Mine, métallurgie et habitat. *Treballs d'Arqueologia*, 21, 2017, p. 223-245.

Munteanu 2016 : MUNTEANU (G.), KAMMENTHALER (E.), MANTENANT (J.), RICO (Chr.), FABRE (J.-M.), BEYRIE (A.). — Le complexe minier gaulois des Barrencs (Aude, France) dans son contexte géologique et minéralogique. *ArchéoSciences* 40, 2016, p. 163-180.

Py-Saragaglia et al. 2017 : PY-SARAGAGLIA (V.), CUNILL ARTIGAS (R.), MÉTAILIÉ (J.-P.), ANCEL (B.), BARON (S.), PARADIS-GRENOUILLET (S.), LERIGOLEUR (E.), BADACHE (N.), BARCET (H.), GALOP (D.). — Late Holocene history of woodland dynamics and wood use in an ancient mining area of the Pyrenees (Ariège, France). *Quaternary International*, 458, 2017, p. 141-157.

Shennan 2010 : SHENNAN (S.). — Early Mining and Subsistence: Some Theoretical Considerations. In : ANREITER (P.), GOLDENBERG (G.), HANKE (K.), KRAUSE (R.), LEITNER (W.), MATHIS (F.), NICOLUSSI (K.), OEGGL (K.), PERNICKA (E.), PRAST (M.), SCHIBLER (J.), SCHNEIDER (I.), STADLER (H.), STÖLLNER (T.), TOMEDI (G.), TROPPEL (P.) dir. — *Mining in European History and its Impact on Environment and Human Societies. Proceedings for the 1st Mining in European History. Conference of the SFB-Himat, 12-15 november 2009, Innsbruck*. Innsbruck : Innsbruck University Press, 2010, p. 159-165.

Sireix 2013 : SIREIX (Chr.). — L'agglomération artisanale de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin (Gironde). In : COLIN (A.), VERDIN (F.) dir. — *L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer*. Bordeaux : Aquitania, 2013, p. 103-146 (Supplément Aquitania ; 30).

Stöllner 2003 : STÖLLNER (T.). — Mining and economy : a discussion of spatial organisations and structures of early raw material exploitation. In : STÖLLNER (T.), KÖRLIN (G.), STEFFENS (G.), CIERNY (J.) dir. — *Man and mining, studies in honour of Gerd Weisgerber*. Bochum : Vereinigung der Freunde von Kunst und Kultur im Bergbau, 2003, p. 415-446.

Stöllner 2012 : STÖLLNER (T.). — Mining and Elites : A Paradigm Beyond the Evidence in European Metal Ages. In : KIENLIN (T. L.), ZIMMERMANN (A.) dir. — *Beyond Elites. Alternatives to hierarchical Systems in Modelling Social Formations*. Bonn : R. Habelt, 2012, p. 433-448 (Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie ; 215).

Stöllner 2015 : STÖLLNER (T.). — Humans approach to resources: Old World mining between technological innovations, social change and economical structures. A key-note lecture. In : HAUPTMANN (A.), MODARRESSI-TEHRANI (D.) dir. — *Archaeometallurgy in Europe III. Proceedings of the 3rd International Conference Deutsches Bergbau-Museum Bochum*. Bochum : Deutsches Bergbau-Museum, 2015, 2015, p. 63-82 (Der Anschnitt ; 26).

SE VOIR DURANT LA PROTOHISTOIRE

LES MIROIRS EN BRONZE DANS LE BASSIN MÉDITERRANÉEN DU XVI^e AU VIII^e S. AV. J.-C.



SEE YOURSELF DURING PROTOHISTORY RESEARCH ON MEDITERRANEAN BRONZE MIRRORS FROM THE XVIth TO THE VIIIth C. BC.

Laura ALVAREZ

Doctorante

Université Libre de Bruxelles, CReA-Patrimoine, Bruxelles, Belgique

alvarez.laura@live.be

INTRODUCTION

Le miroir en bronze semble apparaître dans les marges orientales de la mer Méditerranée au XVI^e s. av. J.-C., tandis que les groupes du second âge du Fer européen ne l'adoptent que tardivement par rapport aux régions limitrophes (péninsules ibérique et italienne), avec lesquelles ils ont pourtant tissé des liens étroits, matérialisés par l'introduction régulière de produits manufacturés. Ce particularisme chronologique a constitué le cœur des problématiques développées dans notre travail de master¹. Un constat en particulier a montré que la technologie du miroir n'est pas un savoir-faire autochtone, mais est au contraire un indicateur d'échanges techniques inscrits dans un système de relations pan-européennes. Certaines variantes stylistiques témoignent néanmoins d'une adaptation à une demande spécifique, sans doute conforme à une forme locale de consommation. Le miroir renvoie l'image de réalités matérielles, symboliques et plus généralement socio-économiques bien distinctes. C'est en cela qu'il s'avère particulièrement révélateur. Il sera question ici de dresser un état de l'art ainsi que les perspectives de recherche qui y sont afférentes. L'historique

des recherches ainsi que le schéma de diffusion du miroir constituent un bilan provisoire qui sera enrichi progressivement par le dépouillement des données archéologiques, notamment les plus récentes.

1 • CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA DIFFUSION DU MIROIR

Si une apparition précoce du miroir en Égypte est établie, les différentes réflexions menées à propos de l'origine géographique exacte de cette innovation technologique ne sont pas toujours convergentes. L'existence de miroirs en contextes mésopotamiens, initialement datés de la première moitié du III^e millénaire av. J.-C., a amené certains auteurs à proposer une apparition simultanée de cette innovation technologique, hypothèse par la suite révisée en regard d'un rehaussement chronologique des sites de découverte. L'invention serait dans ce cas concomitante d'un commerce accru avec la vallée du Nil (Warmenbol 2007, p. 379-382).

Les relations commerciales et diplomatiques entre Amenhotep IV et le souverain de Babylone, Burnaburiash, lisibles à travers leurs entretiens épistolaires, en témoignent. Les archives amarniennes fournissent en effet des renseignements précis puisqu'elles mentionnent une opération commerciale d'envoi « *de plus de deux cents miroirs en bronze [...des] rives du Nil à celles de l'Euphrate* ». Si l'extrait a un caractère anecdotique, il est intéressant à plusieurs niveaux : il fait état non seulement d'une organisation logistique, mais également d'une production de masse des miroirs liée à l'intensité du processus de consommation. L'objet fait partie intégrante du lot commun des mobiliers de prestige recherchés et exportés sous forme de cadeaux diplomatiques destinés à cimenter leurs gages de considération (Warmenbol 2007, p. 382; Gestoso Singer 2008).

Au Levant, les témoignages archéologiques, fournis par les documents de Byblos (1850-1750 av. J.-C.) et d'Akko², sont plus tardifs. Ils montrent une typologie empreinte de tradition iconographique égyptienne, ce qui laisse penser à une importation directe depuis la vallée du Nil. On note néanmoins quelques traits ornementaux plus locaux (mycéno-levantins) sur quelques pièces (Warmenbol 2007, p. 380-381).

Le miroir aurait été de même introduit en Grèce et dans ses îles par la voie des traversées maritimes à visée commerciale, s'intensifiant au cours du XVI^e s. av. J.-C. entre les groupes mycéniens, l'Égypte du Nouvel Empire et les cités-états du Levant. La documentation archéologique égéenne n'offre toutefois que de rares comparaisons avec les produits méridionaux et orientaux, sous la forme de disques en bronze martelé muni d'une perforation périphérique allant du simple au quadruple, vestige du système d'assemblage avec un manche en matériau périssable presque toujours disparu. Ces miroirs ont été découverts en contexte d'habitat néo-palatial, notamment dans les palais minoens de Malia et de Zakros, ainsi qu'en contexte funéraire, l'exemple le plus emblématique étant sans conteste le manche de miroir de la tombe 5 du *Grave Circle A* à Mycènes.

Par contraste, le modèle diffusé à Chypre, avec un disque légèrement aplati aux pôles et dont la soie s'enchaîne dans un manche en ivoire sculpté, atteste d'un lien plus évident avec la côte levantine ou égyptienne. Ils s'illustrent par les nombreux exemplaires découverts à Enkomi et à Kouklia-Paléopaphos, datés plus tardivement du XII^e s. av. J.-C. Par la suite, l'apparition des miroirs en Méditerranée occidentale pourrait avoir été concomitante en différents endroits (Sardaigne, Sicile, Viterbe), liée à l'expansion précoloniale puis coloniale, avant des réinterprétations locales.

2 • ÉTAT DE L'ART

Concernant cette thématique, la recherche bénéficie d'une documentation riche et diversifiée, quoiqu'encore dispersée. À l'exception d'ouvrages diachroniques de semi-vulgarisation, les publications offrent un regard sur des parties (poignée, disque) ou des dimensions spécifiques de l'objet, de façon dissociée, selon des angles d'approche qui peuvent être divergents. Dans son ouvrage consacré à l'étude détaillée de la production métallurgique chypriote et ses relations avec l'Égée et l'Orient durant le second millénaire av. J.-C., qui constitue aujourd'hui une référence dans l'histoire des techniques métallurgiques méditerranéennes, H. W. Catling aborde la question controversée des voies de diffusion et de l'importation des miroirs trouvés en abondance à partir du Chypriote Récent IIC (vers 1300-1220/1200 av. J.-C.) par la mise en relief de leur forte variabilité typologique régionale (Catling 1964, p.224-227). Deux faciès de miroirs à main ont été identifiés : sans soie et à rivet(s) (type I) et à soie (type II). Deux variantes ont été distinguées au sein du second type : le modèle à soie de bronze trapue, à un rivet ou non, avec un disque "rond" (sous-type IIa) ; le modèle à soie étroite, mais plus longue que celles du sous-type précédent, sans rivet, et avec un disque "aplatis aux pôles" (sous-type IIb). Cette sériation constitue l'armature des systèmes typologiques postérieurs pour les miroirs à main du Bassin méditerranéen.

Le croisement de ces données avec le modèle typologique des manches de miroirs établi par J.-C. Poursat (1977) dans son livre portant sur l'art ivoirier du bassin oriental de la Méditerranée, a récemment permis à E. Baboula de dresser une classification des exemplaires égéens et chypriotes en quatre catégories (Fig. 1), en établissant un rapport de conformité technique entre chaque type de disque et de poignée (Baboula 2000, p. 60-61, fig. 1). Cet article, resté une démarche isolée, constitue l'unique tentative de synthèse sur les miroirs de l'âge du Bronze à l'échelle méditerranéenne. L'objectif même de cette étude et les limites qui lui sont inhérentes ne permettent pas de livrer un inventaire exhaustif et d'aborder certaines problématiques essentielles, dont celles liées au corpus italique, dont l'identification de certaines pièces pose en outre quelques difficultés. Les pistes abordées, qui offrent une vue d'ensemble sur les multiples questionnements d'ordre techno-économique, socioculturel et symbolique, mettent en relief la complexité de la place et du rôle du miroir au sein des systèmes culturels pluriels où il est apparu. Il sera intéressant sur ce point de varier les échelles géographiques et chronologiques pour pouvoir prendre pleinement la mesure de ce phénomène.

Plus récemment, des études interculturelles, diachroniques et multi-scalaires ont proposé des interprétations basées sur des approches polythétiques. Par exemple, le catalogue paru à la suite de l'exposition *Miroirs : jeux et*

reflets depuis l'Antiquité, sous la direction de G. Sennequier (2000), livre une analyse de l'usage du reflet placée sur un axe temporel long. Cette somme n'inclut malheureusement pas les miroirs protohistoriques pour la plupart plus récents que les plus anciens miroirs égyptiens dont il est question dans les prémices de l'ouvrage. Il faut notamment citer les travaux de S. Melchior-Bonnet (2001) et M. Pendergrast (2005) focalisés sur les données historiques, qui proposent un récapitulatif commenté des sources épigraphiques européennes en mettant l'accent sur la portée socio-culturelle du miroir, malheureusement relativement éloignés des preuves archéologiques. L'article de E. Warmenbol (2007), qui renseigne à partir d'occurrences de l'Orient à la Péninsule ibérique sur la dimension spatiale de ce savoir-faire, est à cet égard une référence complémentaire essentielle qui s'ouvre, dans ses derniers chapitres, vers des réflexions à propos de la diversité socio-culturelle de ses usages. Du reste, il existe toute une pléiade d'auteurs ayant mené des études de cas ouvrant vers une analyse synthétique et comparative, pour l'essentiel typo-morphologique, sur une échelle de temps souvent longue, des régions limitrophes. Si ces ouvrages présentent un intérêt primordial, ils privilégient une vision ponctuelle de la réalité archéologique, n'offrant qu'une image fragmentaire que des synthèses régionales et extrarégionales doivent compléter.

Le chemin est en revanche mieux balisé en ce qui concerne l'étude métallurgique du miroir d'un point de vue élémentaire et technique. Parallèlement à quelques tentatives de reconstitution de la chaîne opératoire de production de miroirs en alliage cuivreux minoens (Evely 2000; Hakulin 2004) ou péloponnésiens (Kayafa 1999), la recherche doctorale récente conduite par C. Tsélios a permis de caractériser la composition chimique de quatre disques de miroir messéniens (Tsélios 2013), rendant possible la confrontation des modèles obtenus avec d'autres sphères de production. Notons qu'il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'étude récente permettant d'apprécier les différents processus supposés améliorer les propriétés réfléchives du miroir (*i.e.* traitement de surface tel l'étamage ou l'argenture), ni d'ailleurs la quantification optique de l'objet en termes de capacité réflexive. Comment se voyait-on dans un miroir? Un dépôt d'étain était-il nécessaire comme le suppose la littérature?

Par ailleurs, si l'analyse des enjeux symboliques et sociaux mobilisés par la culture matérielle occupe une place importante au sein des programmes de recherche, rares ont été les (re)mises en question des usages sociaux du miroir en termes de marqueur sexuel ou de genre, d'identité ethnique ou socioculturelle. Ainsi, la "sexuation" du miroir reste dominée par une vision essentialiste qui l'associe aux pratiques dites "féminines". C'est ainsi que les études de mobiliers funéraires, notamment ceux issus de contextes égéens, ou encore

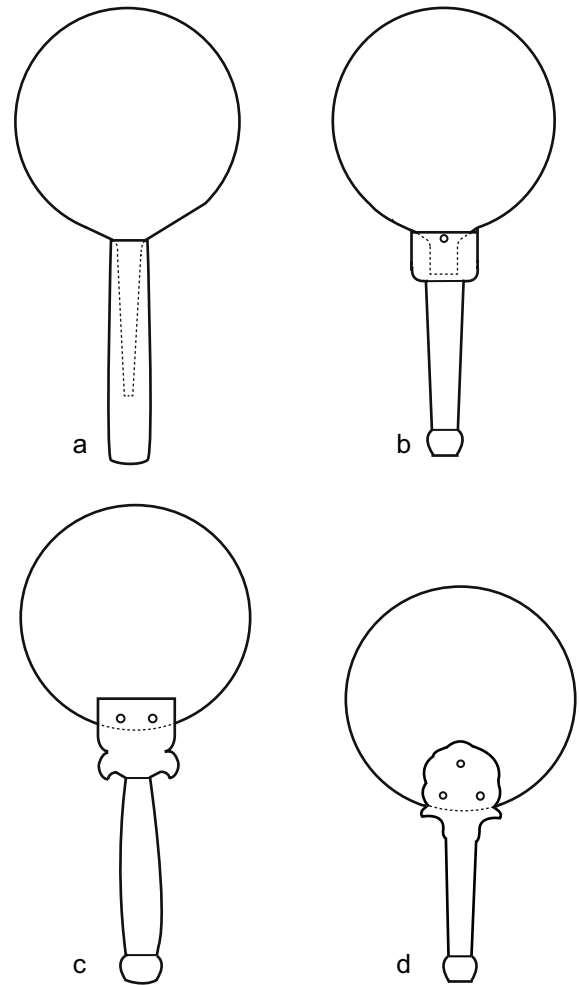


Figure 1 : Proposition typologique des miroirs de l'âge du Bronze en Méditerranée, d'après Baboula (2000, fig.1): miroir à soie (a) et à simple (b), double (c) ou triple rivetage (d) (DAO L. Alvarez).

laténiens en Grande-Bretagne³ s'avèrent relever d'un raisonnement circulaire: le sexe anthropologique des défunts étant déterminé à partir de l'usage de miroir(s) ou d'objet(s) liés à l'armement, en dépit parfois de leur présence simultanée dans une même sépulture.

Enfin, certains travaux se sont attachés à explorer la variabilité des connotations utilitaires possibles en dehors du contexte domestique. Une polysémie fonctionnelle a notamment été mise en évidence par l'étude systématique d'H. Cassimatis (1998) sur l'iconographie des lécythes, stèles et *naïskoi* italiotes et attiques, qui soulève des questions d'ordre métaphysique. Cet axe de recherche a également été exploré par N. de Grummond (2000) pour les miroirs étrusques dans le cadre rituel du mariage. La multi-dimensionnalité du miroir, de ses propriétés matérielles et physiques à la diversité socioculturelle de ses usages, n'a donc sans doute pas encore été entièrement révélée. Des analyses plus globales sont nécessaires pour tenter d'en offrir une lecture interprétative la plus exhaustive possible.

3 • OBJECTIFS DE L'ÉTUDE

La recherche doctorale retenue a été pensée comme une étude archéologique globale et transversale. Elle a pour vocation de combiner différentes approches complémentaires (typologique, contextuelle, techno-culturelle et socio-économique) afin de mieux définir la production des miroirs de l'Égée à la Sardaigne, entre le XVI^e et le VIII^e s. av. J.-C., dans une perspective historico-évolutive (synchronique et diachronique) et comparative (intra- et interculturelle). Le nombre de restes à étudier est estimé à plus de 300 (Fig. 2).

Cette étude sera développée selon des perspectives visant à approfondir les différents questionnements soulevés lors du Master, à la base de la définition de nouvelles problématiques connexes dont les paramètres principaux sont :

- la caractérisation des savoirs et savoir-faire relatifs au miroir dans ses dimensions concrètes (morphotypologie, technographie, etc.), abstraites (conceptualisation, fonctionnalité, contexte socio-économique, idéologique, etc.) et contextuelles (historiographie, contexte archéologique);
- l'étude de la variabilité des différents caractères mis en évidence;

- la définition des mécanismes de transmission d'un procédé technique nouveau (modalités de diffusion verticale/horizontale).

Le point fondamental à traiter sera celui de la dimension spatiale (circulation et transferts) des savoir-faire et de la consommation liés à ce produit : où et quand cette technologie est-elle apparue dans le Bassin méditerranéen? Comment a-t-elle évolué et où se situaient les zones et frontières de diffusion? La mise en évidence de comportements techniques particuliers ouvre également le débat relatif aux modalités d'intégration de paramètres individuels et à une estimation des transferts intra-culturels et inter-artisansaux : comment et pourquoi cet objet est-il adopté localement? Quels sont les phénomènes relatifs à l'apparition, la transmission et la diffusion d'un comportement technique? L'enjeu sera de cerner la dynamique des configurations endogènes (innovations/mutations, traditions) et exogènes (emprunts, évocations, convergences) qui conditionnent la variabilité techno-culturelle à travers l'espace social, et donc à approcher leur écho socio-économique et commercial. La problématique est fondamentale, car elle ouvre la "boîte noire" de l'intelligence technique comme manière de concilier exigences sociales, culturelles et identitaires.

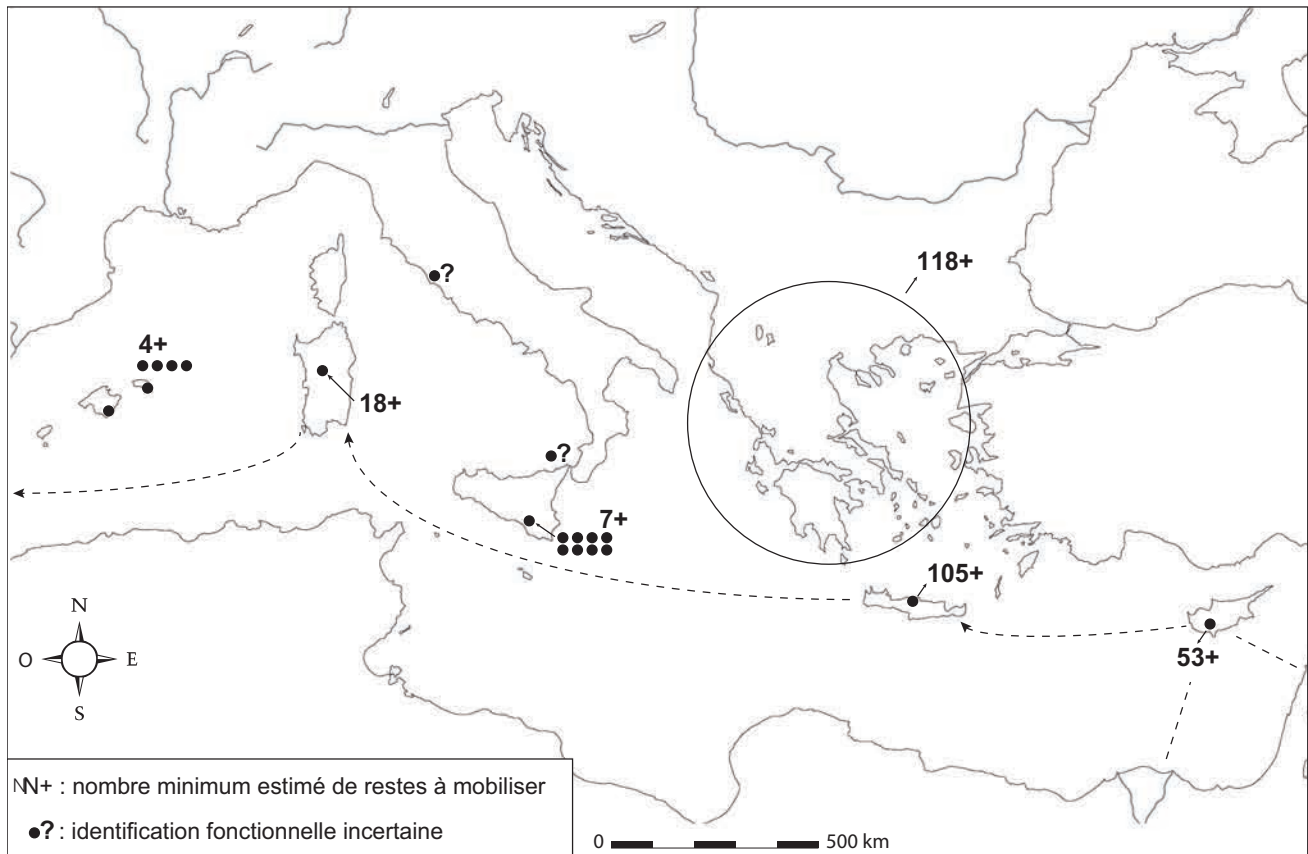


Figure 2: Carte de diffusion et de distribution des miroirs de l'âge du Bronze en Méditerranée (DAO L. Alvarez).

Enfin, au travers d'une étude interdisciplinaire, le miroir sera mis au centre d'un dialogue entre objet, utilisateur(s) et espace culturel. Ce chapitre orientera la réflexion vers la recherche des mécanismes de consommation des miroirs. L'intérêt sera ici de dépasser le discours interprétatif à sens de lecture unique, influencé par nos préconceptions culturelles modernes, qui l'associe à la féminité, aux soins du corps et à la contemplation. Comme nous l'avons montré dans nos travaux de Master, la possibilité d'un contexte d'usage différent ne peut être exclue. En effet, les découvertes, majoritairement faites dans des ambiances sépulcrales, offrent de nouvelles pistes de réflexion sur le statut fonctionnel qui lui était accordé et qui reste aujourd'hui méconnu : accessoire du *package* cosmétique ? Instrument lié à des pratiques rituelles particulières, à des codes de représentation sociale ? Et plus en amont, à quels niveaux la réceptivité de ce nouvel objet impacte-t-elle les pratiques socio-culturelles ?

Le rôle du miroir dans la construction sociale du corps nous semble être un sujet particulièrement

prometteur. En effet, par la fonction pragmatique du contrôle autonome de sa propre apparence qu'il permet, il offre un potentiel intéressant pour illustrer les questions soulevées par les notions novatrices en archéologie post-structuraliste de *corporeality* et *d'embodiment* ;

Sur le plan de l'identité de genre, le miroir, souvent considéré comme un indice matériel de différenciation sexuée, sans que cette relation soit claire sur le plan scientifique, participe également aux réflexions récemment développées par la *gender archaeology* anglo-saxonne sur la dialectique masculin/féminin des assemblages archéologiques. L'objectif vise à réévaluer la part du miroir dans l'expression symbolique du genre, mais aussi dans la transcription stratégique d'autres formes de distinction (statut/âge/ethnicité). Ainsi, de quoi cet objet, selon son contexte socio-historique, est-il le marqueur ? Sur base de la sélection de certains artefacts par ces groupes, pourquoi et comment est construit un discours sur le genre, l'ethnicité ou l'ordre socio-culturel ?

Notes

1. Réalisé sous la dir. du Prof. Eugène Warmenbol ; Alvarez 2016.
2. E. Warmenbol note que la forme du manche, originale en Syrie-Palestine, a été produite en série durant les XVIII^e-XIX^e dynasties avant d'être importée "entre les années 1450-1250" (Warmenbol 2007, p. 381).
3. Pour un regard critique, se reporter à : Joy 2011.

BIBLIOGRAPHIE

- Alvarez 2016** : ALVAREZ (L.). — *Le miroir en Europe centro-occidentale à La Tène ancienne. Image de la tradition et reflet des échanges*. Bruxelles : Faculté de Philosophie et Sciences sociales, 2016, 163 p. (Mémoire de Master II).
- Baboula 2000** : BABOULA (Ev.). — Bronze Age Mirrors: a Mediterranean Commodity in the Aegean. In : SERGHIDOU (An.) ed. — *Δώρημα : A tribute to the A.G. Leventis Foundation on the occasion of its 20th anniversary*. Nicosie : A. G. Leventis Foundation, 2000, p. 59-80.
- Cassimatis 1998** : CASSIMATIS (H.). — Le miroir dans les représentations funéraires apuliennes. *Antiquité*, 110. 1, 1998, p. 297-350.
- Catling 1964** : CATLING (H.W.). — *Cypriote Bronzework in the Mycenaean world*. Oxford : Clarendon Press 1964, 335 p.
- De Grummond 2000** : DE GRUMMOND (N.). — Mirrors and Manteia: Themes of Prophecy on Etruscan and Praestine Mirrors. In : GENTILI (M. D.) ed. — *Aspetti e problemi della produzione degli specchi etruschi figurati, Atti del incontro int. di studio, Roma, 2-4 maggio 1997*. Rome : Aracne, 2000, p. 23-67.
- Evely 2000** : EVELY (R.D.G.). — Minoan crafts : tools and techniques. Göteborg : Åström, 2000, 2 vol., 650 p. (*Studies in Mediterranean Archaeology* ; 92. 1).
- Gestoso Singer 2008** : GESTOSO SINGER (G.). — Egipto y sus periferias en el Levante durante la dinastía XVIII. *Cahiers caribéens d’Égyptologie*, 11, p. 129-145.
- Hakulin 2004** : HAKULIN (L.). — *Bronzeworking on late Minoan Crete: a diachronic study*. Oxford : Archaeopress, 2004, 121 p. (BAR Internation Series ; 1245).
- Joy 2011** : JOY (J.). — Exploring status and identity in later Iron Age Britain: reinterpreting mirror burials. In : MOORE (T.), ARMADA (X.-L.). — *Atlantic Europe in the first millennium BC: crossing the divide*. Oxford : Oxford University Press, 2011, p. 468-487.
- Kayafa 1999** : KAYAFA (M.). — *Bronze Age metallurgy in the Peloponnese, Greece*. Birmingham : University of Birmingham, Department of Ancient History and Archaeology, 2000, 2 vol., 799 p. (thèse de doctorat non publiée).
- Lo Schiavo et al. 1985** : LOSCHIAVO (F.), MACNAMARA (E.), VAGNETTI (L.). — Late Cypriot Imports to Italy and their influence on local Bronzework. *Papers of the British School at Rome*, 53, 1985, p. 1-71.
- Melchior-Bonnet 2001** : MELCHIOR-BONNET (S.). — *The mirror: a history*. New York : Routledge, 2001, 308 p.
- Pendergrast 2005** : PENDERGRAST (M.). — *Mirror mirror: a history of the human love affair with reflection*. New York : Basic Books, 2005, 404 p.
- Poursat 1977** : POURSAT (J.-Cl.). — *Les ivoires mycéniens : essai sur la formation d’un art mycénien*. Athènes : Ecole française d’Athènes, 1977, 189 p. (Bibliothèque des écoles françaises d’Athènes et de Rome ; 230).
- Sennequier 2000** : SENNEQUIER (G.) dir. — *Miroirs : jeux et reflets depuis l’Antiquité : miroirs et reflets, de l’Antiquité à la Renaissance : catalogue d’exposition, Musée départemental des Antiquités de Rouen, 21 octobre 2000-26 février 2001*. Paris : Somogy, 2000, 287 p.
- Tsélios 2013** : TSÉLIOS (X. H.). — Η Μεταλλουργία και η Μεταλλοτεχνία του Χαλκού κατά την Υστεροελλαδική Περίοδο στη Νοτιοδυτική Πελοπόννησο. Αρχαιομετρική Μελέτη των Χαλκών Τεχνέργων της Υστεροελλαδικής Μεσσηνίας. [La métallurgie et l’extraction du bronze à la fin de la période helladique dans le sud-ouest du Péloponnèse : Étude archéométrique des artisanats du cuivre de la Messénie helladique tardive]. Athènes : Université nationale et capodistrienne, 2013, 478 p. (thèse de doctorat non publiée).
- Warmenbol 2007** : WARMENBOL (E.). — Miroirs et mantique à l’âge du Bronze. In : BURGESS (Chr.), TOPPING (P.), LYNCH (Fr.) dir. — *Beyond Stonehenge : essays on the Bronze Age in honour of Colin Burgess*. Oxford : Oxbow Books, 2007, p. 377-396.

DÉFENSE, SYMBOLE ET FRONTIÈRE LES MURAILLES IBÉRIQUES COMME RÉPRÉSENTATION DE LA COMMUNAUTÉ

LE CAS DE L'OPPIDUM DE PEÑARRUBIA (ELCHE DE LA SIERRA, ALBACETE)



DEFENSE, SYMBOL AND BOUNDARY THE IBERIAN WALLS AS A REPRESENTATION OF THE COMMUNITY THE CASE STUDY OF THE OPPIDUM OF PEÑARRUBIA (ELCHE DE LA SIERRA, ALBACETE)

Clara FLORES BARRIO

Doctorante

Université Autonoma de Madrid, Espagne

clarafloba@gmail.com

L'étude des fortifications ibériques fut longtemps délaissée par rapport à celle des habitats, et analysée du seul point de vue défensif. Néanmoins, dans les dernières décennies, la dimension sociale des fortifications a été mise en valeur pour passer « *d'une archéologie du rempart à une anthropologie du rempart* » (Levêque 1986, p. 378). En effet, même si les fonctions défensives et de contrôle sont à l'origine des fortifications, les implications symboliques et sociales sont maintenant présentes dans la plupart des travaux sur les systèmes défensifs protohistoriques de la Péninsule ibérique (Moret 1996, p. 267-293; Berrocal 2004, p. 28-30; Quesada 2007, p. 75).

Dans le cas des fortifications ibériques, les chercheurs préconisent de relier l'étude de ces structures à celle des habitats, puisqu'ils constituent un tout pratiquement indissociable. Les fortifications délimitent l'espace habité, mais elles sont aussi des symboles de la cohésion communautaire et de l'investissement

de la société qui les construisait et les entretenait (Moret 1996, p. 265-272). C'est dans ce contexte que le cas de l'*oppidum* de Peñarrubia et de ses fortifications sera analysé ici, et ce à partir d'une série d'indicateurs qui, au-delà de ses caractéristiques défensives, permettront de nous renseigner sur la société qui les a érigées. Cet *oppidum* se trouve dans le sud-est de la Péninsule ibérique (Fig. 1), dans la région montagneuse de la Sierra de Segura. Le site aurait connu une longue période d'occupation, s'étendant de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. à la fin du I^{er} ou du début du II^e s. apr. J.-C. (González 2013, p. 27; Sanz 1997, p. 69-71; Soria 2000, p. 214-218; Jordán *et al.* 2006, p. 30-39). Il présente une position stratégique, dominant la vallée du Segura et son importante voie de communication reliant le levant péninsulaire et la Haute Andalousie. Cet avantage géographique, ainsi que son occupation particulièrement prolongée, renforcent l'intérêt de l'analyse de ce site et de son territoire.

1 • ÉTUDIER LES SOCIÉTÉS À PARTIR DE L'ANALYSE DES FORTIFICATIONS

Les données recueillies sur le terrain constituent notre principale source d'information. Elles ont été obtenues lors de prospections réalisées dans le but d'acquérir une meilleure connaissance du système défensif, mais aussi de la surface habitée. À ces données s'ajoutent celles déjà disponibles dans la littérature. C'est à partir de l'observation d'une série d'indicateurs présents dans ces fortifications, qui concernent à la fois leur processus de construction, leurs fonctions ou spécificités, que l'on parvient à mieux appréhender la société qui les a construites. Cette étude vise à guider les recherches relatives aux implications sociales de ces constructions. Ces différents indicateurs ont été séparés en trois catégories interdépendantes.

Le processus de construction (The "building experience")

Le terme "*building experience*", établi par Peter De Staebler (2016), est bien adapté à l'analyse menée ici. Ce terme regroupe toutes les décisions relatives aux matériaux utilisés, à l'implantation et à la configuration des différentes parties du système défensif. Les

principaux traits retenus par cet auteur sont :

- Le temps dédié à la construction peut être estimé grâce à l'analyse des fortifications. Il peut être conditionné par le contexte (possibles menaces ou attaques imminentes).
- L'effort et l'investissement collectif dans les travaux sont mesurés via l'étude des matériaux de construction, des finitions ou des éléments décoratifs. Les fortifications peuvent être seulement fonctionnelles ou présenter un caractère monumental allant au-delà de simples besoins défensifs.
- La force de travail employée est variable et les bâtisseurs peuvent être les habitants du site, avec ou sans ouvriers spécialisés.
- Les techniques utilisées nous donnent des informations sur la force de travail nécessaire et sur le coût. Par exemple, l'emploi de blocs équarris, la réalisation de douves et de machines complexes requièrent des ouvriers spécialisés et augmentent le coût des travaux.
- Les matériaux utilisés doivent être identifiés pour déterminer leur provenance et leur diversité. Si la fortification est constituée de pierre, on peut rechercher les carrières, étudier la taille des blocs et l'usage de roches spécifiques pour certaines réalisations (portes, tours, angles).

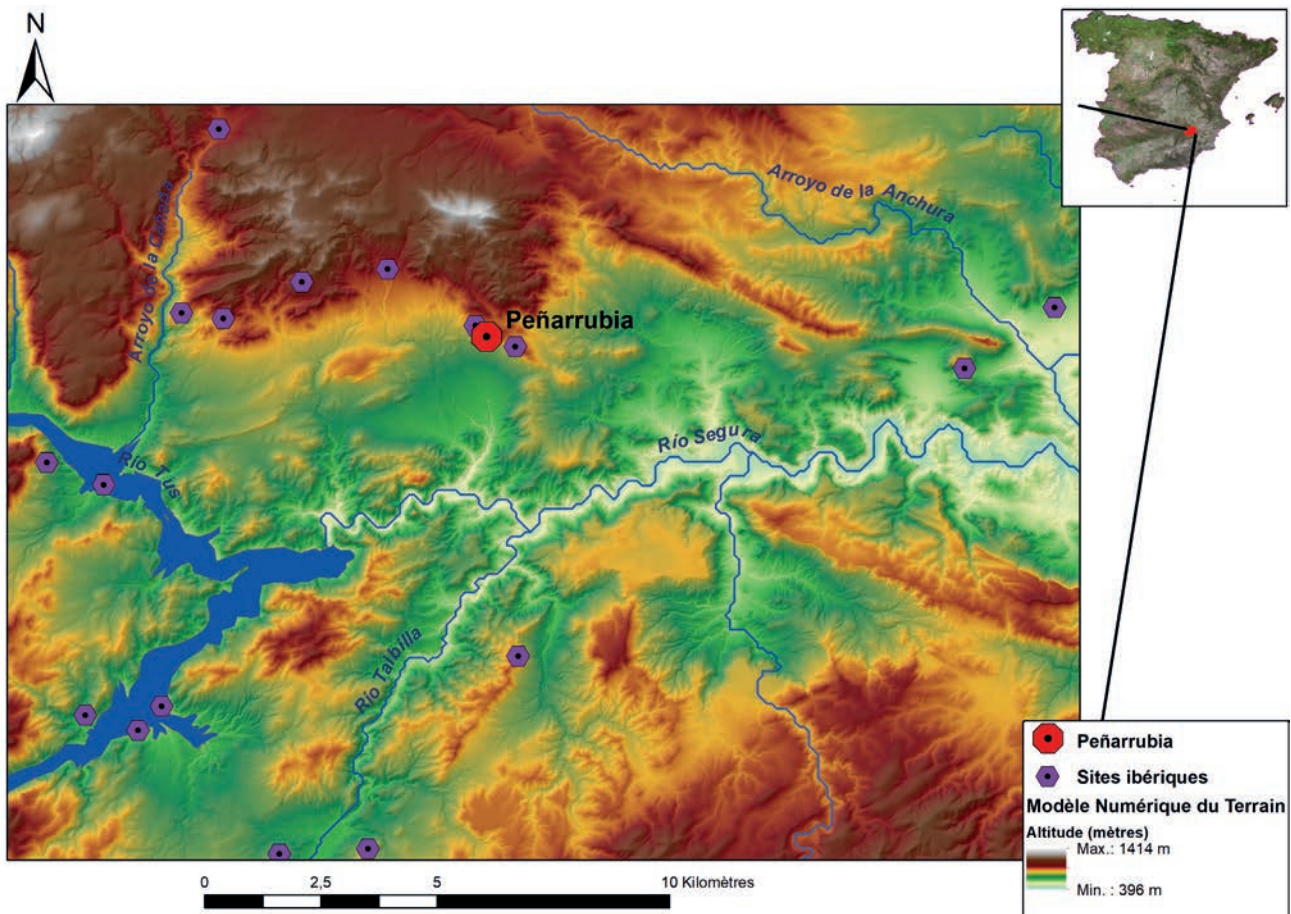


Figure 1 : Localisation de l'oppidum de Peñarrubia et des sites ibériques de la région.

Indicateurs en rapport avec les systèmes défensifs

- La situation géographique de la fortification et les différents éléments qui la composent (portes et accès, tours) sont en lien avec les objectifs et les nécessités au moment de la construction (défense, contrôle) (Moret 1996, p. 55).
- Le contrôle du territoire est un élément clé pour la plupart des fortifications, qui se perçoit par le choix de localisation stratégiques de la plupart des villages fortifiés, ainsi que par l'existence d'ouvrages de flanquement comme des tours, bastions ou saillants, ou encore des chemins de ronde permettant aux défenseurs de dominer l'espace alentour, de prévenir la population en cas d'approche de l'ennemi et d'assurer une défense plus efficace.
- Les fortifications et leurs caractéristiques sont en rapport avec le contexte historique, ce qui permet d'évaluer si le système défensif est associé à un événement précis ou s'il répond à un intérêt particulier (contrôle d'une route, d'une frontière).
- La guerre : les éléments de la fortification répondent aux besoins défensifs de la population et aux modes de guerre du moment.
- L'existence d'influences extérieures ou la prédominance d'une tradition locale se manifestent dans les caractéristiques de la fortification (courtines, éléments de flanquement ou autres), ainsi que dans les décorations.
- Le contrôle des habitants et des étrangers : les murailles ferment l'espace habité et les portes sont des éléments de contrôle d'entrée et de sortie des habitants et des visiteurs. La fonction purement défensive des enceintes (face à l'ennemi) est très limitée dans le temps en comparaison du contrôle journalier des mouvements de population (Bonet, Vives-Ferrándiz 2009 ; Moret 2001, p. 139).

Autres indicateurs

- Les systèmes défensifs constituent un élément actif en faveur de la cohésion de la communauté. Le fait de construire et d'entretenir une fortification résulte souvent une action collective, à laquelle la majorité de la société devait participer. Toutes ces actions communes contribuent à un sentiment d'appartenance à la communauté (Trigger 1990, p. 128 ; Moret 1996, p. 267 ; Berrocal 2004, p. 54-56).
- Les fortifications sont l'image de la communauté. Ce sont les premières structures observées par les visiteurs et elles sont souvent visibles de loin (Moret 1998), ce qui renforce leur rôle symbolique de représentation des habitants.
- Les fortifications constituent un signe d'appropriation territoriale : elles sont une des formes les plus claires de stabilité (Garlan 1974, p. 92). Les enceintes représentent un marqueur d'implantation effective

dans le territoire, mais aussi un élément de délimitation, puisqu'elles séparent l'espace habité des terres alentour.

- Les fortifications sont aussi un marqueur de prédominance et de puissance, en tant que symbole du pouvoir de la communauté, mais aussi des élites qui contrôlent le processus de construction. Elles sont en outre un élément distinctif et un symbole de prestige face à d'autres habitats non fortifiés.

Ces critères sont à la base de notre étude des fortifications anciennes, appliqués ici à l'*oppidum* de Peñarrubia.

2 • L'OPPIDUM DE PEÑARRUBIA

L'*oppidum* de Peñarrubia est situé sur un imposant plateau qui domine un large territoire de la vallée du Segura (Fig. 1). Ce site archéologique, connu au moins depuis le début du XIX^e siècle, fait l'objet de sondages (García 1959) et de prospections depuis le milieu du XX^e siècle (Jordan *et al.* 2006). Les recherches se sont approfondies depuis une dizaine d'années, avec les travaux menés par Susana González Reyero de l'institut d'Histoire du CSIC (González 2013 ; González *et al.* 2016), dans lesquels s'inscrit notre thèse portant sur le peuplement ibérique de cette région.

L'habitat est placé sur un haut plateau calcaire, idéal pour son installation, d'une superficie de 4,5 ha. Il présente d'imposantes falaises au nord, à l'ouest et au sud (Fig. 2), le rendant accessible uniquement par le nord-est. Depuis la reprise des fouilles au XX^e siècle (García 1959), la chronologie du site a été fixée entre le IV^e s. av. J.-C. et le II^e s. apr. J.-C. à partir du mobilier céramique (Sanz 1997, p. 69-71 ; Soria 2000, p. 214-218 ; Jordán *et al.* 2006, p. 30-39).

L'implantation stratégique du site bénéficie d'un fort potentiel défensif, avec des falaises de plus de 100 m de haut qui délimitent l'*oppidum*, et une muraille

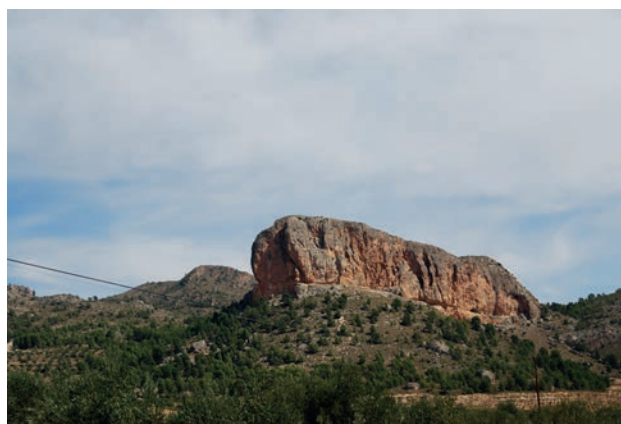


Figure 2 : Vue de l'*oppidum* de Peñarrubia.

d'environ 275 m de long refermant la seule partie accessible (Fig. 3). Malgré le mauvais état de conservation de cette fortification (on ne peut observer que la base, sur une hauteur d'environ 50 cm) dû à l'érosion et au remploi des blocs pour la construction des terrasses agricoles à l'intérieur de l'oppidum, le tracé de l'enceinte est encore bien visible (Sanz 1997, p. 69-71, 313; Soria 2000, p. 214; Jordán *et al.* 2006, p. 32-34, 51; González 2013, p. 30; García 2015, p. 971-972). L'absence de fouilles de grande ampleur limite la connaissance de ce système défensif, où seuls les vestiges visibles en surface ont pu être étudiés.

Il s'agit d'une structure simple, érigée selon des schémas typiquement ibériques (Moret 1996), avec des parements en appareil fruste et des murs de faible épaisseur, qui oscillent entre 1 m et 1,65 m suivant les secteurs. Ils sont plus épais dans le nord-est, la zone la plus facilement accessible, et moins larges à l'est, probablement du fait que la pente, plus accusée à cet endroit, constitue déjà un premier obstacle. L'accès a été repéré au nord-est – où se situe l'entrée actuelle du

site –, à côté des vestiges d'un possible bastion ou tour curviligne.

La muraille repose directement sur le rocher, sans preuve évidente de fondations ou d'autres aménagements, comme c'est le cas pour la plupart des fortifications ibériques (Moret 1996, p. 76-77). Les blocs de pierre utilisés, en calcaire probablement local, sont d'aspect fruste, et de dimensions inégales (environ H. : 35 cm; l. : 40-50 cm; Ép. 2,4 cm). La muraille se constitue de deux parements de pierre séparés d'un espace rempli de terre, un système très répandu chez les Ibères (Moret 1996, p. 80).

Il s'agit d'une construction assez simple, mais efficace, qui s'insère dans la tradition des fortifications ibériques. Les prospections réalisées ont permis de bien connaître le tracé de la muraille et ses caractéristiques, mais d'autres travaux restent à mener, notamment au niveau de l'entrée et des éléments de flanquement, pour lesquels un sondage pourrait répondre à un certain nombre de questions.

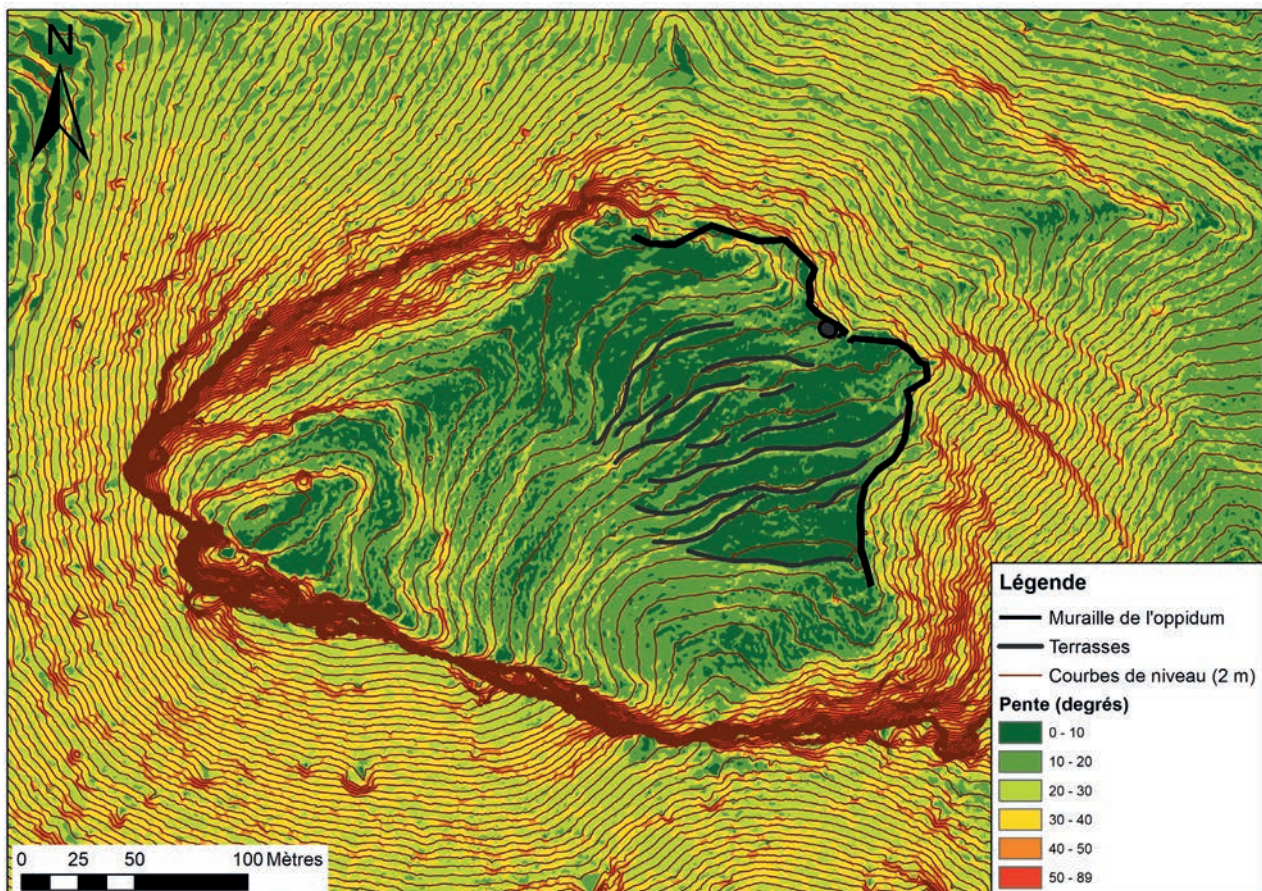


Figure 3 : Système défensif de l'oppidum de Peñarrubia.

3 • L'OPPIDUM DE PEÑARRUBIA ET SON SYSTÈME DÉFENSIF : LES "VISAGES DE PIERRE" DE LA COMMUNAUTÉ

Si nous analysons les décisions prises dans le processus de construction de la fortification (*the building experience*; De Staebler 2016), nous pouvons affirmer que la muraille assurait une défense effective de la communauté, sans pour autant demander un énorme investissement. Comme dans la plupart des sites ibériques, la fortification de Peñarrubia s'adapte et tire parti de la topographie du lieu, permettant de réduire les coûts de construction. Même si nous ne connaissons pas la carrière d'extraction des blocs, nous pouvons supposer une origine locale, puisqu'ils ont été façonnés dans un calcaire semblable à celui qui compose le substrat géologique du site. Les techniques utilisées sont simples et ne requérant pas une force de travail spécialisée : une participation des habitants était vraisemblablement suffisante pour l'édification de la fortification (Moret 1996, p. 88-94).

Comme pour la plupart des sites fortifiés ibériques qui possèdent des défenses naturelles (Moret 1996, p. 237; Berrocal 2004, p. 56-58; Grau, Segura 2013), le choix d'une position géographique stratégique, dominant le territoire et pourvue en outre d'un fort potentiel défensif, constitue un avantage fondamental : il est possible depuis cet endroit de contrôler la large vallée située au nord du Segura où se trouvent les terres les plus fertiles. L'*oppidum* surplombe aussi la voie *Castulo-Saiti* qui traverse les montagnes de la Sierra de Segura et relie ce secteur avec le levant péninsulaire et la Haute Andalousie, deux zones très importantes pour la période protohistorique (Selva, Jordán 1988; García 2015, p. 953-954). Le commerce qui se faisait par cette voie est attesté

par le nombre d'importations retrouvées sur l'*oppidum* de Peñarrubia, comme la céramique campanienne ou les céramiques grecques à vernis noir, dont la présence est presque anecdotique dans les autres sites ibériques alentour. Néanmoins, les influences étrangères ne sont pas visibles dans la fortification qui utilise les techniques traditionnelles ibériques (murs simples, inexistence de fondations, adaptation à la topographie; Moret 1996). Le caractère défensif de cette muraille est évident, sa fonction étant de clore l'espace habité, de réguler l'accès à l'*oppidum* et de permettre le contrôle visuel du territoire et des possibles menaces. Cette fortification joue également un rôle dissuasif, renforcé par l'aspect inexpugnable du site, avec ses falaises et fortifications identifiables à des "visages de pierre" pour employer l'expression recueillie par P. Moret (1998). Il s'agit d'éléments clefs pour la défense, en contribuant à décourager les éventuelles attaques d'ennemis (Moret 1996, p. 286; Quesada 2001, p. 153; Berrocal 2004, p. 56; Quesada 2007, p. 76; Grau, Segura 2013, p. 62-63). Ces qualités défensives s'accompagnent aussi d'une valeur symbolique, puisque la muraille délimite l'espace communautaire et donne l'idée d'une supériorité sur les sites ibériques non fortifiés des alentours, en assurant la protection de la communauté et renforçant le sentiment d'appartenance au groupe. Cette dernière est par ailleurs accentuée par l'investissement collectif dans la construction et le maintien du système défensif (Trigger 1990, p. 128; Moret 1996, p. 267; Berrocal 2004, p. 54-56).

En conclusion, l'étude des fortifications s'étend donc bien au-delà de l'analyse des méthodes de construction et des caractéristiques des systèmes défensifs; elle nous apporte des informations essentielles sur les populations protohistoriques.

BIBLIOGRAPHIE

- Berrocal 2004** : BERROCAL (L.). — La defensa de la comunidad: sobre las funciones emblemáticas de las murallas protohistóricas en la Península Ibérica. *Gladius*, XXIV, 2004, p. 27-98.
- Bonet, Vives-Ferrándiz 2009** : BONET (H.), VIVES-FERRÁNDIZ (J.). — Sistemas de acceso y puertas de los poblados ibéricos del País Valenciano. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 19, 2009, p. 287-306.
- De Staebler 2016** : DE STAEBLER (P.). — The building experience. In : SILKE MÜTH (P.), SCHNEIDER (P.), SCHNELLE (M.), DE STAEBLER (P.). — *Ancient fortifications. A compendium of theory and practice*. Oxford ; Philadelphia : Oxbow Books, 2016, p. 61-74.
- García 1959** : GARCÍA (M.A.). — Excavaciones en la provincia de Albacete 1958-59. *Archivo Español de Arqueología*, 32, 1959, p. 132-142.
- García 2015** : GARCÍA (J.). — *La imagen del poder en el mundo ibérico del sureste (siglos VII-I A.C.) y su articulación en el paisaje*. Madrid : Facultad de Geografía e Historia de l'Université Complutense de Madrid, 2015, 1239 p. (Thèse de doctorat).
- Garlan 1974** : GARLAN (Y.). — *Recherches de Poliorcétique Grecque*. Paris-Athens : École Française d'Athènes ; De Boccard, 1974, 278 p.
- González 2013** : GONZÁLEZ (S.). — *Documentación y estudio del poblamiento ibérico en la cuenca alta del río Segura (Albacete). Interacción entre paisajes simbólicos y espacios productivos*. Toledo : Consejería de Cultura, 2013 (Rapport archéologique non publié).
- González et al. 2016** : GONZÁLEZ (S.), CHAPA (T.), SÁNCHEZ-PALENCIA (F.J.), GARCÍA (J.). — Las comunidades iberas en paisajes de montaña. El caso de la cuenca alta del río Segura. In : GAMO (B.), SANZ (R.). — *Actas de la I Reunión Científica de Albacete*. Albacete : Instituto de Estudios Albacetenses, 2016, p. 383-398.
- Grau, Segura 2013** : GRAU (I.), SEGURA (J.M.). — *El oppidum ibérico de El Puig d'Alcoi: asentamiento y paisaje en las montañas de la Contestania*. Alcoi : Ajuntament d'Alcoi, 2013, 309 p.
- Jordán et al. 2006** : JORDÁN (J.F.), GARCÍA (J.M.), PAGE (V.). — Desde Heliké hasta Ilunum: El poblamiento ibérico en Elche de la Sierra (Albacete). *Al-Basit: Revista de Estudios Albacetenses*, 50, 2006, p. 30-43.
- Levêque 1986** : LEVÊQUE (P.). — Conclusion du colloque. In : LERICHE (P.), TRÉZINY (H.). — *La fortification dans l'histoire du monde grec : Actes du colloque international "La fortification dans l'histoire politique, culturelle et sociale du monde grec"*. Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1986, p. 377-380.
- Moret 1996** : MORET (P.). — *Les fortifications ibériques. De la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine*. Madrid : Casa de Velázquez, 1996, 642 p.
- Moret 1998** : MORET (P.). — "Rostros de piedra". Sobre la racionalidad del proyecto arquitectónico de las fortificaciones urbanas ibéricas. In : ARANEGUI (C.). — *Actas del Congreso Internacional "Los iberos, príncipes de Occidente"*, Barcelona, 1998. Barcelona : Fundació La Caixa, 1998, p. 83-92.
- Moret 2001** : MORET (P.). — Del buen uso de las murallas ibéricas. *Gladius*, XXI, 2001, p. 137-144.
- Quesada 2001** : QUESADA (F.). — En torno al análisis táctico de las fortificaciones ibéricas. Algunos puntos de vista alternativos. *Gladius*, XXI, 2001, p. 145-154.
- Quesada 2007** : QUESADA (F.). — Asedio, sitio, asalto... Aspectos prácticos de la poliorcética en la Iberia prerromana. In : BERROCAL (L.), GARDES (P.). — *Entre Celtas e Iberos: las poblaciones prerromanas de la Galia e Hispania*. Madrid : Real Academia de la Historia-Casa de Velázquez, 2007, p. 175-186 (Biblioteca Archaeologica Hispana ; 8).
- Sanz 1997** : SANZ (R.). — *Cultura ibérica y romanización en tierras de Albacete: los siglos de transición*. Albacete : Instituto de Estudios Albacetenses, 1997, 398 p.
- Selva, Jordán 1988** : SELVA (A.), JORDÁN (J.M.). — Notas sobre la red viaria romana en la comarca de Hellín-Tobarra (Albacete). In : BLANCO (A.). — *Vías romanas del sureste*. Actas del symposium celebrado en Murcia, del 23 al 24 de octubre de 1986. Murcia : Consejería de Cultura, 1988, p. 85-99.
- Soria 2000** : SORIA (L.). — *La cultura ibérica en la provincia de Albacete: génesis y evolución a través del estudio del poblamiento*. Cuenca : Universidad de Castilla-La Mancha, 2000, 656 p.
- Trigger 1990** : TRIGGER (B.G.). — Monumental architecture: a thermodynamic explanation of symbolic behaviour. *World Archaeology*, 22(2), 1990, p. 119-131.

Pour cette quatrième édition des Rencontres doctorales de l'École Européenne de Protohistoire de Bibracte, trente-trois doctorants et post-doctorants travaillant sur l'âge du Bronze et l'âge du Fer en Europe sont venus présenter leurs recherches autour du thème « Représenter la Protohistoire / se représenter à la Protohistoire », soit en abordant les représentations du monde telles que les concevaient les peuples de la Protohistoire, soit en débattant des représentations modernes de la Protohistoire dans une perspective d'histoire des mentalités et d'histoire des sciences.

B I B R A C T E

